

L' HISTOIRE DIVINE DE JÉSUS-CHRIST LUMIÈRE, VÉRITÉ ET VIE

**Telle est la volonté actuelle de Dieu :
« Que toutes les Églises s'unissent en une seule et unique Église »**



CRISTO RAÚL Y &S

Telle est la volonté actuelle de Dieu :
« Que toutes les Églises s'unissent en une seule et unique Église »

PROLOGUE

PREMIER LIVRE. VIE ET ÉPOQUE DU SEIGNEUR YAHVÉ, DIEU LE PÈRE

DEUXIÈME LIVRE. LE CŒUR DE MARIE,

TROISIÈME LIVRE. LA CRÉATION DE L'UNIVERS SELON LA GENÈSE

PROLOGUE

À celui qui vaincra, je donnerai une petite pierre blanche, sur laquelle est inscrit un nom nouveau, que personne ne connaît, sauf celui qui le reçoit. Je ferai de lui une colonne dans le temple de mon Dieu, et il n'en sortira plus jamais ; et j'écrirai sur lui le nom de Dieu, le nom de la ville de mon Dieu, la nouvelle Jérusalem, qui descend du ciel de mon Dieu, et mon nouveau nom.

Ap. 3,12

Ce Livre a pris naissance dans un petit livre, « Lumière, Vérité et Vie », écrit dans la prison militaire du Caudillo à Ferrol, en Galice, en Espagne, à la fin de l'année 1978, pendant la période de transition épiscopale à Rome entre Jean-Paul Ier et Jean-Paul II. Celui qui m'a ouvert la porte de son omniscience savait que, de l'ignorance à la connaissance de toutes choses, ce petit livre aurait à parcourir un chemin, étroit et long, jusqu'à acquérir la forme qu'il a aujourd'hui ; chemin que nul autre que son auteur n'aurait à parcourir. Son Auteur, moi, Cristo Raúl, j'ai quitté la caserne de la Marine avec ce « petit livre », écrit à la main, qui m'était destiné à être dévoré, et que j'ai dévoré. Ce « petit livre » qui avait pour mon âme un goût plus doux que toutes les richesses de ce monde allait, au fil du temps, me paraître plus amer que le poison le plus acide. Mais la Créature qui vit de l'Amour de Celui qui l'engendre ne connaît son destin que lorsque les vents et les tempêtes se déchaînent, que la terre grince, que les eaux se déchaînent et qu'il pleut à verse sur un édifice qui, malgré sa fragilité extérieure, a été fondé sur le Rocher.

Ce Livre, en effet, renferme la Connaissance de toutes choses, celles du Ciel, celles des Cieux et celles de la Terre. C'est le Roi et Seigneur de l'Univers qui donne, et voyant que son Œuvre est bonne, c'est Lui qui envoie son fils.

Passé, présent et futur, voici les axes selon lesquels l'esprit d'Intelligence, à l'image et à la ressemblance de l'Intelligence divine, guide l'Auteur à travers les livres qui composent cet ouvrage. Les faits se sont déroulés ainsi :

Un de ces jours-là, lors du dernier carrefour entre deux millénaires, un jeune homme de 20 ans invoqua le Fils de Dieu. Il gravit une montagne, laissa derrière lui le monde et toutes ses valeurs, et se présenta devant Dieu, le cœur brûlant d'une multitude de questions. Ce jour-là, Raúl franchit le pas vers l'autre côté du Doute. Au-delà du Doute, il se présenta devant son Créateur.

Pour Raúl, le temps du Doute était révolu. Dieu existe avec la même certitude que le Soleil et les étoiles. C'est ainsi qu'en rejetant le fardeau de l'avis des experts, il gravit cette montagne et libéra sa pensée.

Et je peux dire que ce jeune homme a passé de longues heures à élever la voix vers le Ciel. Le firmament, le soleil, la terre, la mer ont été les témoins de ses paroles. Eux seuls savent avec quels mots il a invoqué son Créateur.

Finalement, il s'effondra, à bout de forces. Au sommet de cette montagne, Raúl resta allongé, comme mort, pendant un certain temps.

Lorsqu'il se releva, Raúl rentra chez lui et attendit que s'accomplisse ce qui est écrit : « À celui qui appelle, on ouvre ». Et il en fut ainsi. Le Fils de Dieu l'entendit et lui ouvrit. Alors s'accomplit en lui ce qui est écrit : « À celui qui croit, de ses entrailles jaillira une source d'eaux vives. »

Après ces événements, Raúl poursuivit son chemin, et c'est en marchant qu'il fit la connaissance d'une personne très spéciale. On l'appelait le Profe. Jeune homme, le Profe était parti faire fortune en Amérique. Au bout de plusieurs décennies, il revint dans sa patrie, couvert de gloire, de titres honorifiques et de tout le reste, fruits de ce qu'il avait semé dans les universités latino-américaines. De retour dans sa petite ville natale, le « Profe » ne tarda pas à découvrir que pour servir Dieu, il n'est pas nécessaire d'aller si loin ; il suffit de tourner au coin de la rue, de regarder autour de soi et d'apercevoir des brebis égarées sur tous les rochers. Ému par le sort de ces jeunes – Dieu seul sait par qui ils ont été condamnés à mourir sous l'effet du poison de ces quatre lettres maudites : SIDA –, le Prof a ouvert une grande maison au centre de sa ville natale, Málaga, et a mis ses chambres au service des jeunes qui, tels des chiens errants, pullulaient dans les rues. C'est dans cette Maison que le Prof et Raúl se sont rencontrés.

Peu après, Raúl reprit son chemin. L'automne et l'hiver de cette année-là (1976) s'écoulèrent. Au printemps suivant, le Prof et Raúl se retrouvèrent à Madrid. Si le Prof se trouvait à Madrid, c'était parce qu'on lui avait diagnostiqué une maladie du cerveau. Ses ennemis disaient que c'était un châtement divin, pour avoir dilapidé sa fortune au profit de ces lépreux sans espoir de salut. Il est vrai que l'opération coûtait une fortune, que le Prof n'avait pas, car oui, il l'avait dépensée pour ces brebis égarées, et maintenant, le pauvre homme mendiait de l'aide. L'homme errait par Madrid, de porte en porte. Lorsqu'il retrouva Raúl, il avait déjà perdu le compte. Les amis des vieux jours de gloire ! Le fait est que cet homme ne désespérait pas non plus. Ce qu'il ressentait, c'était la solitude.

« Et toi, Raúl ? Ne me dis pas que tu ne t'es pas présenté à ton rendez-vous avec l'armée. Et maintenant, tu pars à l'aventure, un jour par-ci, le lendemain par-là. »

Il était génial. Il avait la cinquantaine. De taille moyenne, le visage joyeux, les traits latins. Une conversation captivante. On le voyait toujours souriant, « bon visage malgré les mauvais jours », disait-il. Il ne fumait pas, ne buvait pas. Il n'était pas marié. La grande passion de sa vie, l'unique qu'il ait jamais eue, c'était le Christ, et il le confessait comme quelqu'un qui est extrêmement fier de posséder le trésor le plus fabuleux du monde.

Les semaines suivantes se sont dissoutes dans le fleuve du temps. Le Prof a poursuivi son chemin de croix de porte en porte. Pendant ce temps, le mal continuait de se développer dans son cerveau. Et lui, portant sa croix sur ses épaules, sans autre réconfort que celui qu'il pouvait trouver en compagnie d'un jeune garçon. Raúl a été impressionné par la tragédie et la grandeur de cet homme. Nombreuses ont été les histoires qui l'ont marqué au cours de sa courte existence ; aucune n'a eu un effet aussi décisif sur sa vie. Et ce qui devait arriver arriva. Une nuit de cet été-là, après avoir arpenté les avenues madrilènes, Raúl regagna la chambre qu'il partageait avec le Prof. Dans la voûte céleste, la pleine lune déployait sa grâce ; le voile de sa lumière lui ferma les yeux. Peu après, des gémissements le réveillèrent. Croyant qu'ils provenaient d'un Profe perdu dans ses rêves, Raúl continua à dormir. Il ouvrit enfin les yeux et vit le Profe assis sur le bord de son lit, le regard perdu dans l'infini. Un filet de sang coulait le long de son menton. Le Prof parlait tout seul. Raúl laissa l'homme parler. Notre Dame, la peine qui rongait le Prof n'était pas sa maladie, ni le fait de découvrir que ses amis se désintéressaient de son problème. La plus grande peine qui accablait son âme était de ne pas savoir pourquoi Dieu l'avait abandonné.

« Est-ce là le prix d'une vie au service des autres, Seigneur ? Est-ce là ma récompense ? », se lamentait dans son ignorance ce docteur en théologie, plus érudit que saint Augustin et saint Thomas réunis.

L'été 77 arriva, Raúl partit s'installer à Ibiza. Tout dans ce monde ne doit pas forcément se résumer à du travail, des aventures, des erreurs, des réussites. Lorsque Dieu créa les Cieux et la Terre, il aplanit les montagnes et traça de vertes prairies au bord de magnifiques rivières, afin que l'être humain se dénudât et se consacre à pratiquer le sport qu'est le fait de vivre sa vie. À cette époque, Raúl avait l'habitude de se poster sur les falaises de l'autre côté des remparts du château, le regard tourné vers la mer. C'est alors que, dans le champ de ses réflexions et de ses méditations, le Fils de Dieu sema dans son cœur un merveilleux désir : jouir d'une intelligence sans limite pour connaître toutes choses. Et comme une graine semée en terre fertile qui devient un arbre, ce désir porta ses fruits dans son âme. C'est ainsi qu'un de ces jours-là, Raúl se leva, ouvrit les bras vers le Ciel et demanda au Fils de Dieu ce qu'il désirait le plus au monde :

« L'Esprit de Yahvé : un Esprit d'intelligence sans limite pour connaître toutes choses ».

Sa foi et sa confiance, fondées sur la Parole et la gloire du Fils de Dieu, Raúl n'ayant aucun doute sur le fait que c'était Lui qui avait semé pour récolter en Lui, comme il est écrit : « Qui est celui qui donne d'abord pour devoir ensuite réclamer quelque chose à Dieu ? », Raúl a suivi mon chemin dans l'espoir de recevoir une réponse. Et il en fut ainsi. Et il en fut ainsi ; peu après, le Fils de Dieu lui fit connaître

sa réponse : « Tu sauras tout, tu connaîtras toutes choses », lui dit-Il. Cela s'est passé au cœur de l'Europe, dans le pays qu'on appelle la Belgique.

Il avait frappé et la porte s'était ouverte, il avait demandé et on lui avait donné. Confiant en la véracité du Fils de Dieu, Raúl poursuivit son chemin. C'est alors qu'un vent très violent se leva. Au service de son Créateur, la création tout entière saisit le jeune homme par les cheveux, le souleva, et lorsqu'il ouvrit les yeux, il se retrouva sous terre. Le lendemain, à l', il se retrouva chez ses parents, sa vieille Bible entre les mains et une question en tête : comment Dieu a-t-il créé la Lumière, le Firmament, en un mot : l'Univers ?

Au cours des semaines suivantes, Raúl tenta de déchiffrer le hiéroglyphe de Moïse. En vain. Peu importe les tournures qu'il donnait au texte, il ne trouvait pas la clé qui lui permettrait d'ouvrir le sceau de la porte de la Genèse. Mais un jour, en revenant de la belle Malaga, alors qu'il admirait ce firmament automnal à travers les vitres du bus, Raúl vit entre ses mains la clé de la lumière.

Il descendit du bus en courant et ouvrit la porte de la maison. Sa mère le regarda avec impatience.

« Je vais devenir écrivain, maman », lui dit son fils sans hésiter.

« Pense à tes frères quand tu seras célèbre », lui répondit-elle.

Cette femme ne savait ni lire ni écrire. Quelle femme ! Combien grand est le mystère de la maternité humaine ! Les savants se creusent la tête à la recherche de la formule permettant la production industrielle d'Einsteins, de Newtons et de leurs semblables, et voilà que la Nature vient se moquer de la Science en faisant d'une analphabète la créatrice de la pierre philosophale. Ainsi, surexcité par ce que son Dieu venait de lui donner, Raúl saisit papier et crayon et se mit à balbutier les premiers mots d'une intelligence sans pareille qui remplissent ce Livre.

Création de l'Univers

Le Texte dit :

Au commencement, Dieu créa les Cieux et la Terre. La Terre était informe et vide, et les ténèbres couvraient la face de l'Abîme, mais l'Esprit de Dieu planait au-dessus de la surface des Eaux. Dieu dit : « Que la lumière soit ! »

Ce qui s'est produit immédiatement est le suivant :

1° : Multiplication contrôlée de la densité par unité cubique astrophysique du champ gravitationnel terrestre. L'origine de cette multiplication contrôlée réside dans la nature de l'Être divin.

2° : Accélération verticale des révolutions de fonctionnement du transformateur géonucléaire de la Terre. Il en a résulté l'accélération de la rotation du globe autour de son axe, ainsi que l'implosion astrophysique du noyau, à l'origine de la chaleur de la planète.

3° : Élévation thermodynamique globale du corps géophysique, qui s'est étendue depuis le manteau jusqu'à la surface et a provoqué la fusion de la croûte primaire.

4° : Liquefaction de l'écorce primaire sous l'effet de la fusion du globe externe et formation de l'atmosphère primitive.

5e : Une fois la transformation en chaleur du combustible gravitationnel achevée, la Terre est revenue aux mains de la Nature, ses nouveaux changements s'adaptant à la loi de l'inertie :

A. Ralentissement de la vitesse de rotation du transformateur géonucléaire.

B. Baisse de la vitesse de rotation de la planète.

6° : La baisse continue de la température géophysique vers son état initial, qu'elle n'atteindrait plus jamais, a provoqué la solidification de la croûte secondaire et la création de l'anneau lithosphérique. Le refroidissement de l'extérieur vers l'intérieur du globe transforma l'anneau lithosphérique en une barrière empêchant le transfert de chaleur du noyau vers l'atmosphère. Ainsi, thermiquement isolée du noyau, la température de l'atmosphère chuta en piqué à la vitesse vertigineuse imposée par cette isolation. Son volume se figea. Il en résulta la sublimation de l'atmosphère et sa transformation en manteau de glace qui recouvrit la sphère de la planète, du pôle Nord au pôle Sud, au cours de l'après-midi du premier jour. Ce manteau de glace est la Lumière dans le Verbe du premier jour.

À 21 ans, Raúl débordait d'admiration pour le Créateur du hiéroglyphe de la Genèse, dont le Sceau est resté impénétrable face à tous les génies de tous les temps. Son omniscience et sa sagesse salvatrice l'émerveillaient. Et c'est finalement dans cet état d'excitation intellectuelle sans limite que se trouvait Raúl lorsqu'on l'appela pour qu'il s'acquitte de ses obligations militaires.

En novembre de cette même année, il s'engagea dans la Marine. Au cours de l'hiver, du printemps et de l'été suivants, le Fils de Dieu lui révéla tout ce qui concernait le Droit divin, la Justice du Salut, les fondements de la Rédemption. En somme, la nourriture dont Il avait dit : « J'ai une nourriture que vous ne connaissez pas ».

Or, l'été s'acheva et l'automne arriva. Un jour de cet automne-là, on l'incarcéra dans la prison militaire pour y purger une peine de deux mois et un jour, en punition de sa période de fuite. Alors qu'il se trouvait dans sa cellule, le Fils lui présenta le Père.

L'ESPOIR D'UN SALUT UNIVERSEL POUR L'HUMANITÉ

La raison qui a conduit Dieu à choisir Son Fils pour le « Jour de Yahvé » réside dans la nécessité pour le Créateur à la fois de tourner la page sur les guerres du passé et d'ériger un mur indestructible contre la solidité duquel se brisera toute nouvelle chute dans l'abîme de la guerre.

L'amour de Dieu pour sa création fut le talon d'Achille dans lequel la mort enfonça ses crocs, injectant dans le corps d'un fils de Dieu le venin de l'envie envers le Roi des Cieux. Dans cette folie suicidaire et meurtrière, un fils de Dieu, du nom de Satan, a conçu l'absurdité totale de croire qu'il pouvait tenter le Roi des rois lui-même avec le fruit défendu de la connaissance du Bien et du Mal.

Dieu croyait que le doute quant à la divinité de son Fils aîné s'était dissipé une fois que la puissance de sa Parole eut été révélée. Tous les fils de Dieu, créés avant la Création de nos Cieux et de notre Terre, furent invités à se réjouir de l'Acte de la Création de notre Univers, d'abord en tant que spectateurs privilégiés, voyant de leurs propres yeux et entendant de leurs propres oreilles la Nature toute-puissante et omnisciente de l'Unique-Engendré, devant le son de la Voix duquel les étoiles des cieux se hâtent d'occuper leur place dans l'Arbre des Constellations, et enfin en tant qu'acteurs dans le projet de la Formation de l'Homme à l'image et à la ressemblance des enfants de Dieu.

L'événement de la Chute de l'Homme nous révèle la nature de l'objectif de l'envie du Judas des Cieux ; Satan voulait s'asseoir sur le Trône du Roi des rois des Cieux.

Dieu savait que la trahison guettait ; c'est pourquoi il a établi la Loi contre elle : le prix de la transgression serait l'exil éternel. Satan avait entraîné à deux reprises la Maison de Dieu sur le champ de bataille. Dieu jugea opportun de faire preuve de miséricorde et de s'en prendre à lui-même. Cependant, il devait mettre fin à l'amour de Satan pour le pouvoir. Il ne peut y avoir d'autre mesure définitive : déclarer la guerre à un fils de Dieu, c'est déclarer la guerre à Dieu, son Père.

Mais la Mort ne capitula pas. Et la Troisième Guerre universelle fut déclarée. Une guerre à mort, qui se livrerait sur Terre.

La Loi est on ne peut plus claire : « Par la main d'un homme, je réclamerai le sang versé ». Ergo : « Par la main d'un fils de Dieu, Dieu réclamera le sang d'un de ses fils ».

Tout s'est passé exactement comme la Mort l'avait voulu. Qui aurait pu imaginer que le fils d'Ève sortirait vivant d'un duel à mort contre son champion ?

Les Rebelles ont cherché à légitimer leur conception du Royaume de Dieu comme un Olympe de dieux, libres de se livrer au jeu de la guerre à tout moment ; chacun d'entre eux étant un dieu, doté d'une impunité absolue pour gouverner l'Empire en toute liberté.

Les termes de la Loi sont valables pour l'éternité : « Ne mange pas, sinon tu mourras ».

« La Parole de Dieu, c'est Dieu ». Dieu ne peut se renier lui-même.

Hier comme aujourd'hui, le choix s'impose aux yeux de tous les citoyens de Son Royaume : vivre dans une civilisation fondée sur la Vérité, la Paix et la Justice, ou vivre dans un enfer né de la Haine, de la Corruption et de la Guerre.

La décision a été prise par les fils rebelles de Dieu avant qu'ils n'utilisent le Mensonge par lequel le Premier Roi de la Terre fut cocufié et déclaré mort.

La réponse de Dieu fut définitive. Il n'y a pas d'Empire ; il n'y a pas de Fédération de Princes gouvernant la plénitude des nations selon la loi de la corruption.

L'Empire était mort, son Roi des rois et Seigneur des seigneurs devait mourir avec lui.

OUI : pour renaître en tant que Roi universel éternel, unique Pontife universel, Tête divine de l'Église catholique, son Épouse, Juge tout-puissant dont la Parole est Dieu.

Le Saint-Esprit, contre lequel la Mort avait lancé son venin, s'est révélé en chair et en os afin que tous les peuples, du Ciel et de la Terre, puissent voir sa Personnalité d' t comprendre pourquoi Dieu ne peut tolérer dans sa Création l'existence de l'Arbre de la Connaissance du Bien et du Mal ; son fruit : le Mensonge, la Corruption, la Guerre, est abominable aux yeux de Dieu le Créateur, Père de Jésus-Christ.

En Jésus, la Loi a été accomplie. Par un fils de Dieu, le sang d'un autre fils de Dieu a été racheté. Par un fils de femme, le sang de tous les hommes a pris vie. Puisque tous et chacun des fils de Dieu ont été créés de la terre, parmi eux, il n'y en avait qu'UN seul qui pût accomplir la Loi : « JÉSUS-CHRIST, vrai Dieu issu du vrai Dieu, non créé, engendré dans l'Être increé du Seigneur YAHVÉ, Dieu le Père ».

Dieu n'a-t-il pas prédit sa gloire : « Je ferai un miracle auquel vous ne croirez pas tant que vous ne l'aurez pas vu : une Vierge enfantera le Sauveur, en la parole duquel résidera le salut du monde ».

« Je l'ai glorifié, et je le glorifierai encore ». Juge universel : « Tu jugeras l'humanité avec la Puissance de Dieu pour guérir toutes les âmes ».

Mon Dieu, mon âme déborde de mon corps, mon cœur ne peut supporter le battement de mon adoration pour ton Salut ! Tu as donné à l'humanité comme Juge Celui dont le cœur ne peut dire « non » à ceux qui l'aiment.

Mon Seigneur, mon âme ne trouve pas les mots pour glorifier ton Cœur ! C'est dans ta parole que réside l'absolution universelle d'un monde plongé dans une guerre qu'il n'a jamais cherchée ; c'est en ta puissance que réside la régénération de toutes les âmes. Que ta gloire resplendisse sur les vivants et les morts.

En effet, un homme a péché, et son péché, soumis à l'effet domino, s'est répandu sur toute la surface de la Terre. Ainsi, en élevant son Fils au Trône du Jugement dernier, Il l'a à nouveau glorifié en lui conférant tous les pouvoirs du Président de la Cour suprême de son Royaume, parmi lesquels figure l'absolution universelle du genre humain sur la base du droit à la rédemption qu'Il a Lui-même conquis. Car en nous offrant la justice de la foi, tous les peuples nés avant le Christ ont été privés de Sa grâce ; et pourtant, ce sont toutes les nations qui ont été livrées à la mort à cause du péché d'un seul homme. Ainsi, ayant vécu dans la même ignorance qui nous a tous rendus dignes de la grâce, en raison de la nécessité de la mort du Christ, nos pères ont été privés du salut. Mais Dieu, dans sa merveilleuse justice, en élevant son Fils à la présidence de la Cour suprême de justice de son royaume, lui a accordé le pouvoir infini de Dieu pour prononcer un jugement selon l'esprit et la vérité. Il peut adapter

son verdict final à la prophétie en fonction de notre méchanceté, ou à la plénitude de sa paix en récompense de notre foi, car nous croyons qu'Il peut ramener toutes les âmes à leur état naturel de bonté. Notre bonté réside dans la conviction que l'être humain ne se serait jamais détourné de son Créateur si la trahison du Serpent ne s'était pas interposée entre Dieu et l'Homme. Notre victoire : inscrire dans les pages de l'Histoire universelle ce en quoi nous croyons, en donnant corps, par nos actes, à l'argument de la Défense.

L'UNIFICATION DES ÉGLISES

À cette époque, un évêque de Rome mourut. Un autre lui succéda. Trente-trois jours plus tard, son successeur mourut à son tour. Jean-Paul II succéda au défunt.

À cette même époque, le Fils de Dieu m'a fait connaître la Volonté actuelle de son Père :

« Voici la Volonté présente de Dieu, m'a-t-il dit : que toutes les Églises s'unissent en une seule et unique Église. »

Aussitôt, le Fils de Dieu m'a enseigné la nature de l'esprit de participation du Verbe, dans lequel tous les enfants de Dieu trouvent leur croissance. Car, comme l'action revient à Dieu et qu'Il ouvre à ses enfants la participation, Il dote ses créatures de tous les moyens nécessaires à leur réalisation. C'est pourquoi l'obéissance est le principe de la croissance surnaturelle de son Royaume.

Voici donc la Justice du Seigneur :

La Sainte Mère l'Église catholique lèvera la sentence d'excommunication contre toutes les Églises qui, trompées par Satan, le semeur maléfique, le « dieu caché » de la Réforme, se sont séparées du tronc de l'arbre des Églises, afin qu'elles reviennent à la Maison du Seigneur et reçoivent le baptême de la vie éternelle. Quant à celles qui suivront la voie des « vierges folles », lorsque le temps sera venu, le Seigneur fermera la porte, et elles seront livrées aux ténèbres.

Il n'y a pas de baptême rédempteur en dehors du baptême du Christ administré par l'Épouse du Seigneur Jésus ; l'excommunié n'appartient pas et ne peut rejoindre la citoyenneté du Royaume de Dieu sans recevoir le baptême apostolique administré par l'Épouse du Sauveur. En dehors de la communion catholique, il n'y a pas de christianisme, car le chrétien ne vit pas de la connaissance ; Satan ne sait-il pas, lui, que Jésus est le Fils de Dieu ? Le chrétien vit de la foi.

JÉSUS-CHRIST,
Tête UNIVERSELLE de l'Église

Tous les évêques des Églises de la plénitude des nations catholiques, sans exception, se rassembleront dans leurs nations pour l'adoration du Fils de Dieu en tant que Chef universel des Églises, proclamant Jésus-Christ « Souverain Pontife divin » qui, par sa toute-puissance et sa sagesse, soutient sa Maison et son Royaume.

Chaque Église de chaque nation se réunira en congrégation pour adorer le Fils de Dieu en union avec le chef des évêques du Seigneur Jésus sur Terre ; une congrégation nationale, porte-parole de l'épiscopat national, restera à Rome jusqu'à l'achèvement du concile d'adoration du Seigneur Jésus par la plénitude des nations chrétiennes.

La Congrégation universelle des évêques de la plénitude des nations proclamera Jésus-Christ, Dieu Fils unique : « Roi universel et éternel du genre humain ». L'Église qui refusera l'adoration universelle du Roi sera coupée de l'Arbre de Vie.

Tous les prêtres et évêques des nations catholiques se rassembleront dans les capitales de leurs provinces, avec leurs fidèles, pour l'Adoration du Fils de Dieu le jour de la Proclamation du Roi Jésus-Christ par la Plénitude des Nations.

Les évêques et les pasteurs des Églises qui ne répondront pas à l'appel du Seigneur seront rayés du Livre de vie ; ils ne constituent pas une Église, et le peuple qui les suit s'expose au jugement de Dieu.

Dans l'Adoration qui découle de l'obéissance à la Volonté de Dieu, tout anathème et toute condamnation contre la déclaration de séparation des Églises seront abrogés par l'Unité rétablie en Jésus-Christ. La Congrégation permanente, en union avec son Chef suprême, Jésus-Christ, restera à Rome jusqu'à ce que l'Unité universelle soit accomplie

JÉSUS-CHRIST,
Roi universel et éternel

La Congrégation permanente universelle des évêques de la plénitude des nations, conformément à la Proclamation qui a eu lieu au Ciel : Jésus-Christ « Roi universel éternel », proclamera le couronnement de Jésus-Christ sur toutes les nations du Royaume de Dieu sur Terre, appelant les maisons monarchiques qui exercent depuis des siècles une autorité royale sur les nations chrétiennes à déposer aux pieds du Seigneur leurs couronnes et leurs sceptres ; et, par leur obéissance, seront absous du crime de rébellion contre la Couronne du Roi universel qui pèse sur leurs maisons, pour passer librement à une vie privée chrétienne en tant que citoyens du Royaume de Dieu.

La Proclamation, tout comme l'Adoration, sera accomplie par les peuples dans leur plénitude, dans les capitales provinciales des nations chrétiennes, en présence de leurs évêques, prêtres et pasteurs, le peuple proclamant haut et fort sa condition de citoyen du Royaume de Dieu, soumis à l'obéissance au Roi éternel, Jésus-Christ.

Les maisons monarchiques qui exercent leur couronne sur les nations chrétiennes et qui refusent de déposer leurs couronnes et leurs sceptres aux pieds du

Trône de Dieu seront déclarées en rébellion contre le Royaume de Dieu ; leurs membres seront déclarés hors de l'Église et leur entrée dans la Propriété du Seigneur leur sera interdite à tous égards.

Les gouvernements chrétiens déclareront les monarchies abolies ; si les gouvernements des nations chrétiennes se soulèvent en rébellion contre le Roi, les armées du peuple chrétien se lèveront pour destituer les rebelles, et déposeront aux pieds du Seigneur la couronne et le sceptre, proclamant ainsi l'adhésion éternelle de la nation au Royaume de Dieu, effaçant de leurs drapeaux les emblèmes rebelles et y inscrivant le signe de la victoire, la croix de la Résurrection.

La Plénitude des Nations chrétiennes procédera à une Proclamation universelle à la date fixée, afin que sa voix retentisse à l'unisson sur toute la Terre et soit entendue au Ciel pour que le Juge universel fasse preuve de miséricorde envers les nations de la Terre au Jour du Jugement dernier.

À l'issue du Concile universel, une fois l'unité chrétienne rétablie, à une date fixée par la Congrégation des évêques, la plénitude des nations chrétiennes se réunira autour de ses évêques, dans ses villes, pour proclamer haut et fort la gloire de son Roi et Seigneur, Jésus-Christ.

À la fin de sa visite, le Fils de Dieu m'a dit : « JE SUIS LA RÉPONSE ».

En effet : « Et Dieu créa l'Homme à son image et à sa ressemblance »

LE VAINQUEUR

Il arriva alors qu'à l'approche de Noël 1978, une question se fraya un chemin dans mon esprit ; et à mesure qu'elle occupait de plus en plus de place dans mes journées, elle s'emparait également de mes nuits, au point que je n'osais même plus fermer les yeux.

La question qui s'était installée en moi trouvait sa source dans l'Espérance du Salut universel que Dieu et son Fils m'avaient révélée. Qu'étais-je prêt à donner pour cette Absolution universelle ?

Mon âme !! Telle fut ma réponse.

« Franchis cette porte », m'a demandé le Fils de Dieu.

Et j'ai franchi la porte de la désertion.

Je me suis arrêté à Madrid, avec ce petit livre, « Lumière, Vérité et Vie », écrit à la main pendant ces deux mois et un jour passés en prison.

De Madrid, je me suis rendu à Saragosse. À Noël, j'avais l'habitude de m'asseoir pour méditer sur la Plaza del Pilar.

Au cours de ces jours de profonde méditation existentielle, ma joie devint infinie lorsque Dieu me donna un « petit caillou sur lequel était inscrit un nom que seul celui qui le reçoit connaît ». J'y lus : « Christ Raúl De Yavé et Sion ».

LE CHRIST RAÚL ET LA RÉVOLUTION MONDIALE D'ANA

Ainsi, passant de Saragosse à Paris, puis de Paris à Madrid, dans les années 79 et 80, Cristo Raúl s'apprêtait à retourner à Paris lorsque « son Père qui est aux cieux » l'arrêta. Une fille de Dieu, du nom d'Ana, avait été attaquée par la Mort ; celle-ci s'apprêtait déjà à l'emporter, lui ôtant ainsi la Réponse qu'elle apportait avec elle pour Cristo Raúl, à , à savoir : Dieu a donné sa bénédiction à la Révolution mondiale omnisciente qui, touchant toutes les branches de l'arbre de la connaissance, fera passer la Société de la Plénitude des Nations d'un modèle fondé sur l'Antiquité et repris par la Modernité à une Société fondée sur les Principes éternels et inébranlables sur lesquels Dieu a établi son Royaume.

Cristo Raúl tendit la main à Ana, la libéra de l'étreinte de la Mort, et, telle la colombe transpercée par la flèche d'un ennemi, blessée à mort mais pas mortellement, une fois guérie de sa blessure, elle déploie ses ailes et retourne au ciel en toute liberté, de même Ana poursuivit son chemin jusqu'à l'heure où la Volonté de Dieu remplirait la Terre, et, appelant ses enfants à la bataille finale, les réunirait à nouveau. Voici donc certaines des choses qui doivent se produire dans les années à venir.

Unification de toutes les Églises chrétiennes autour du tronc catholique ;

Dissolution de la Fédération de Russie et conversion de Moscou ;

Chute de Bruxelles et de Berlin ;

Disparition des religions : l'islam et l'hindouisme ;

Indépendance du Tibet et démembrement de la Chine et de l'Inde en de nombreux États avec leurs nations respectives ;

Disparition de l'athéisme scientifique et révolution des sciences médicales et des sciences de l'énergie ;

Chute du Corps de sécurité de l'ONU et création de l'Arbre de la plénitude des nations doté d'une juridiction universelle contre la guerre et les dictatures ;

Abolition de toutes les couronnes, européennes, africaines et asiatiques ;

Création de la Communauté des États d'Amérique latine et division du Brésil en différents États avec leurs nations respectives ;

Création d'un corps judiciaire et policier mondial de lutte contre la criminalité et les organisations criminelles internationales ;

Révolution agricole mondiale : éradication des cultures de tabac, de cocaïne et de cannabis ; contrôle des cultures de café, de vigne et de pavot ;

Reforestation de la planète ;

Fin du communisme, sous toutes ses formes, politiques et idéologiques ;

Adhésion de l'État d'Israël à l'Alliance militaire de l'ensemble des nations chrétiennes ;

Adhésion des États-Unis d'Amérique à la Cour pénale internationale ;

Abandon des énergies destructrices de la planète : pétrole, charbon et gaz ;

Évolution des États vers des administrations soumises à l'obligation de respecter les droits de la famille ;

Évolution de la monnaie métallique et fiduciaire vers la monnaie numérique et soumission de ses mouvements au pouvoir judiciaire ;

Libre accès de tous les hommes à l'enseignement supérieur et aux moyens de développer leurs capacités créatives ;

Création de trois communautés africaines internationales : l'Afrique blanche ou du Sud ; l'Afrique noire ou centrale, et l'Afrique méditerranéenne : libres des monopoles et des oligarchies européennes, asiatiques et américaines.

L'HISTOIRE DIVINE

Après m'être enfermé parmi les livres pendant les trois années qui suivirent, Dieu m'a donné une femme. Moi, Cristo Raúl, j'ai pris ma femme et mon enfant et je suis parti en Crète, où, vers 1986, poussé par l'Esprit, j'ai jeté ma vieille Bible au feu. Sortant de ce feu, le Fils de Dieu m'a révélé l'Histoire de la Non-Création, de l'Infini, de l'Éternité, et du Dieu qui, depuis le Début sans commencement de la Non-Création, fut la Cause Métaphysique du Cosmos, puis, ayant été formé par la Sagesse, selon ce qui est écrit : « Je suis Dieu, moi seul ai été formé, et après moi il n'y en aura pas d'autre », est devenu la Cause physique du Nouveau Cosmos : sa Création.

« Écris tout ce qui t'est montré », m'a dit mon Dieu. Moi, Cristo Raúl, c'est ce que j'ai fait.

PREMIER LIVRE

VIE ET ÉPOQUES DU SEIGNEUR YAHVÉ, DIEU LE PÈRE

Je suis le Commencement et la Fin

CHAPITRE I

HISTOIRE DE LA NON-CRÉATION. ENFANCE DE DIEU

I

L'Éternité, l'Infini et Dieu sont nés ensemble. Il n'y eut ni avant ni après. Et les trois membres de la Trilogie incréée ne sont pas nés au sens où les êtres humains entendent le fait de naître.

L'Infini a-t-il un père ? Quelle mère donnerons-nous à l'Éternité ? Quelle date de naissance inscrirons-nous dans le livret de famille de Dieu ? Quel âge attribuerons-nous à un Être qui ne fait qu'un avec l'Espace, le Temps et la Matière ? Comment parlerons-nous de l'âge de l'univers sans le rapporter à un fragment de la ligne d'existence de Dieu dans l'Infini et l'Éternité ? Et quelle sera la hauteur de la montagne d'événements créée par un Être qui vit depuis l'éternité ?

Un cosmos sans origine, indestructible par nature, intelligent par vocation, aventurier né, amoureux irrémédiable de la Vie et de ses mondes, dont la vie est une aventure perpétuelle à travers les mers inconnues des galaxies. Avec quels mots pourrions-nous dessiner sur la toile de notre entendement l'image de cet Être divin naviguant sans cesse sur l'océan des galaxies ?

Quelles frontières donnerons-nous à son univers ? Quelles propriétés à son espace-temps ? Combien de pages faudrait-il pour relater ses aventures ?

Le voilà qui s'en va. Les étoiles s'écartent à sa voix, les constellations le saluent en le voyant passer. Le lion de Mercure court à travers la plaine, entre des champs de

planètes aux couleurs atypiques, singulières, élancées, subtiles ; son Grand Esprit le rattrape et lui crie : « Envole-toi, créature, suis-moi jusqu'aux confins de l'univers. » Une galaxie telle un lac de lumière caramélisée, avec l'aube de Jupiter en son cœur, renferme dans ses eaux des dauphins équipés de lunettes infrarouges qui bondissent de système sidéral en système sidéral ; soudain, ils aperçoivent le Grand Esprit, Lui, Dieu, qui s'approche en courant aux côtés du lion de Mercure, et ils se lancent à sa poursuite à travers les espaces où réside l'Orto.

Avec quels yeux Dieu verra-t-il les couleurs d'un champ d'énergie dont les bras englobent dix mille constellations ? Avec quelle chevelure flottant au vent des galaxies ressentira-t-il la brise qui parcourt les espaces infinis ? Avec quelles mains et quels pieds son Grand Esprit escalade-t-il les sommets lumineux des univers invisibles, parallèles, perdus, couchants, fugitifs ? Comment le temps qu'il faut pour atteindre la plaine de l'autre côté des amas stellaires les plus lointains affectera-t-il Dieu ? Dans quelles directions stellaires son cœur répandra-t-il ses joies lorsqu'il se trouvera de l'autre côté des rives d'une ceinture de galaxies ? Comment son cœur réagit-il en sentant naître la vie dans les profondeurs de la mer des constellations submergées ?

La perle de la vie dans son huître sidérale. Un monde, un autre monde, une nouvelle civilisation avec ses singularités typiques, ses particularités propres, un nouveau défi lancé par la boue primordiale au feu créateur et destructeur de toutes choses. Lui, Dieu, avance à travers les vagues des mers cosmiques à la découverte de nouveaux mondes ; d'amas stellaire en amas stellaire, il porte la joie de l'aventurier éternel vers des rivages inconnus. Il déploie les ailes de son Grand Esprit et s'élance à une vitesse infinie à travers les plaines cosmiques ; il ressent l'élan du vent qui parcourt les espaces subtils et tantôt joue avec la lumière, comme si elle était son cavalier et lui son destrier brillant, tantôt la transforme en un rayon qu'il recueille dans son carquois d'où les flèches lumineuses jaillissent vers le ciel neigeux, s'enfoncent au cœur d'une étoile nova et la transforment en supernova. L'Éternité s'étend devant lui ; l'Infini s'étend tout autour de lui. Tel était Son monde, Son univers, Son paradis originel. Il n'avait pas de commencement, il n'aurait pas de fin. Partout où Son Esprit se tournait, les étoiles et Ses mers lumineuses étendaient leurs rivages.

Combien de systèmes stellaires peut-on parcourir en une éternité ? Combien de pages compterons-nous dans le livre de Sa vie ? Combien de branches compterons-nous sur l'arbre de Son expérience ? Combien de mondes, combien de races, combien de civilisations Dieu a-t-Il connus avant de bouleverser la structure de Son monde et de transformer la réalité cosmique en Sa propre Création ? Quel est le volume de Sa mémoire ? Combien de souvenirs Son esprit a-t-il stockés avant de provoquer, dans cet univers incréé qui est le Sien, la transformation finale dont nous sommes le fruit ?

II

En effet, la Non-Création fut l'Enfance de Dieu. Tout ce que Lui, Dieu, connaissait et avait été, avait toujours été là. Les formes changeaient, mais Dieu, Lui, ne se souvenait pas qu'il y ait eu autre chose auparavant. Et Il ne s'en souvenait pas parce qu'il n'y en avait pas eu. Autrement dit, avant la Création, il y eut la Non-Création, mais avant la Non-Création, il n'y eut rien d'autre. L'Infini, l'Éternité, Dieu, formaient

les éléments de la Trilogie cosmique. Tout passait, tout coulait, la vie et la mort des mondes, la naissance, la disparition et la renaissance des galaxies. Il en avait toujours été ainsi : les formes disparaissaient, mais l'essence demeurait. La Mort réduisait en poussière tout ce qui vivait, mais de la poussière cosmique renaissait toujours le phénix de la vie. Les feuilles tombaient des branches de l'Arbre de vie lorsque soufflait le vent de la Mort ; celles-ci restaient dénudées, fragiles dans leur nudité, mais finalement, le feu de la vie renaissait dans la sève des univers et se parait à nouveau de fruits plus beaux, plus splendides et plus généreux. Mon Dieu, comme Il aimait Son monde ! L'Infini et l'Éternité L'avaient ensorcelé par leur Sagesse. Ils étaient pour Lui un père et une mère ; et Il était pour eux la raison pour laquelle tout restait en mouvement constant.

Comment entrer alors, par où entrer pour passer et contempler la mémoire de Celui qui était la raison, la cause, le sens de l'existence de toutes choses ? Et si nous devions comparer chaque univers à la cellule d'un arbre, comment calculer sur le papier le nombre de l'Arbre de Vie ? Ou comment deviner les noms sous lesquels était connu Celui qui demeurait pour toujours alors que toutes choses passaient ? Et comment ressentir l'expérience divine de Celui qui se promenait d'univers en univers, apportant avec lui la joie de l'existence à tous les mondes où il passait ?

Où aller, où ne pas aller ? Quelle question ! Là où souffle le vent, là où la lumière de l'aube d'un nouvel univers annonce sa naissance, vers les confins de l'autre côté de l'Orto, là où l'aventure rôde, là où l'on n'est jamais allé auparavant. Car le plus beau reste toujours à venir, car le plus beau est toujours ce que l'on n'a pas encore vu, en avant, que les soleils fassent la fête et dansent la danse des abeilles magiques ! Dieu vole sur les ailes de l'aigle des étoiles, il s'approche à cheval sur le cheval des univers lointains, il s'approche au trot, il descend sur les rives du fleuve de la Vie, il abreuve son destrier, il regarde l'horizon et sourit car, au-dessus des hauts sommets des amas lointains, il a découvert l'éclat d'une étoile de neige. Rien ne L'arrête. Son poulx ne perd jamais le contrôle. Il ne connaît pas la peur. Il ne connaît rien d'autre que la joie de l'aventure. Il ne sait pas ce qu'est l'envie, ni le mal. Il n'a jamais pris part à aucune guerre. Il n'avait pas besoin de connaître la vérité, car il ne connaissait pas le mensonge.

La vérité, c'était Lui, Dieu ; la vérité, c'était l'Infini, la vérité, c'était l'Éternité. La vérité, c'étaient les couleurs de l'arc-en-ciel scintillant sous un soleil d'été fougueux. La vérité, c'était un champ fleuri au printemps. La vérité, c'était un monde naissant sous un soleil de diamants taillés, trois lunes en orbite autour de la planète mère, un essaim de vaisseaux partant en balade à travers la galaxie d'origine, puis le silence des âmes retournant à la boue primordiale de la Vie. Comment ne pas s'émerveiller, comment ne pas rire, comment passer son chemin et refuser l'invitation de la Vie à prendre part à son aventure ! Celui qui était increé devenait un personnage, se laissait inscrire dans le registre de l'histoire rêvée et là, il se laissait émerveiller par le génie créateur de la Sagesse.

C'est ainsi qu'Il passa son enfance. Telle fut l'enfance de Dieu.

III

Mais un jour, un désir s'éveilla en Lui, Dieu. Ce jour-là, Dieu eut un désir. Et ce désir portait en son cœur l'empreinte entière du cœur dans la poitrine duquel Il était né.

Voyons voir : la Sagesse était sa sœur ; c'est pour Lui qu'Elle mettait toutes choses en mouvement, c'est pour Lui qu'Elle transformait l'énergie en matière et la lançait dans l'espace, illuminant les distances de ces feux d'artifice à l'origine de nouveaux univers ; puis Elle semait la graine de la vie dans les nouveaux champs stellaires et les univers se remplissaient de créatures. Au terme des temps, la Vie cédait la place aux vagues de la Mort. Et toutes les créatures disparaissaient de l'univers comme des châteaux de sable sur une plage que la marée efface. Oui ! Toutes, sans exception, disparaissaient entre les doigts du temps comme de l'eau, comme la poussière du désert. Tel était le destin de toutes les créatures durant la Non-Création. Il en avait toujours été ainsi. La Vie et la Mort faisaient partie du système cosmologique non créé. Ce n'était que par Dieu et pour Dieu que la boue cosmique prenait forme ; la Sagesse insufflait le souffle de vie dans la boue des mondes, qui se transformait alors en êtres animés . Mais seulement pour un temps. Le moment venu, la Vie cédait la place à la Mort, et ses vagues asséchaient cette boue primordiale à partir de laquelle toutes les créatures avaient été formées. La poussière retournait à la poussière. Les cendres aux cendres. Lui seul, Dieu, était indestructible. Alors Lui, Dieu, se dit :

« Ne serait-il pas merveilleux que toutes les créatures de Son univers naissent pour jouir de l'Immortalité ? Ne serait-il pas formidable que, de retour de Ses voyages à travers ces mers lointaines et inconnues, le cœur chargé d'aventures fabuleuses, Il retrouve, tel celui qui rentre chez lui, Ses chers amis ? »

Oui, l'immortalité pour toutes les créatures de l'Univers ! Tel était Son rêve. Tel était Son désir. Un désir magnifique.

Et ce désir était si intense que, les yeux ouverts, Dieu voyait déjà Son univers transformé en un paradis peuplé d'innombrables mondes. Des peuples issus de galaxies et de planètes lointaines partageant, à la table de cette Civilisation des civilisations, un même pain, les réalisations et les progrès de leurs sociétés d'origine. Un univers plein de vie et de couleurs. Telles des nuées d'oisillons parcourant les forêts à ciel ouvert, telles des foules de créatures chevauchant les plaines. Et Lui, courant, volant avec eux, leur ouvrant des horizons, leur traçant de nouvelles routes à travers les étoiles. Dans le rêve que Lui inspirait Son désir, Dieu Se voyait déjà plonger dans les profondeurs de l'océan cosmique à la recherche de nouvelles perles. Et la Sagesse, Sa sœur, Sa compagne d'aventures, Lui laissant des indices parmi les étoiles, L'émerveillant par une nouvelle victoire sur la capacité divine à être surpris. Elle ferait de Son rêve une réalité. La fille de l'Infini et de l'Éternité revêtirait d'immortalité tous les êtres vivants.

Tel était le désir qui grandissait dans le cœur de Dieu. La question est : ce rêve pourrait-il se réaliser ?

Eh bien, quant à Lui, Il n'avait aucun doute à ce sujet. Sa foi en la puissance de la Sagesse créatrice pour relever le défi qu'Il Lui lançait – la création de la vie immortelle –, Sa foi ne connaissait pas le doute. Quoi qu'il en soit, la question se posait, et ses implications n'en étaient pas moins vastes et profondes : quelles conséquences une

telle transformation d'état entraînerait-elle dans le Système cosmique incréé ? Naturellement, Dieu était au-delà de ces implications et de leurs conséquences. Sa foi en la Sagesse créatrice était si aveugle qu'à aucun moment il ne lui vint à l'esprit de douter de Son pouvoir à réaliser cette transformation d'état. Il se mit à l'œuvre. Mais par où commencer pour concrétiser son rêve ? Par l'immortalité de l'espèce comme première étape vers l'immortalité de l'individu, par exemple ? Bien sûr que oui. Parfait !

IV

Ce que Dieu a vécu dès lors, ce qu'Il a accompli à partir de ce jour-là, pouvons-nous l'imaginer, le comprendre, le recréer ? Un Être extraordinaire s'élève parmi les étoiles ; Son dessein est d'unir tous les mondes qui apparaissent et disparaissent dans l'espace et le temps, et de créer une Civilisation des civilisations qui surmontera tous les problèmes que le défi de l'Immortalité leur suggérerait. Réunissant tous les mondes en un Tout universel, cette civilisation des civilisations s'ouvrirait au cosmos des galaxies et de ses qui s'étendent jusqu'à l'infini. Dieu serait à la tête de cet empire cosmique. Il guiderait les premiers mondes à la rencontre des derniers, les unirait tous, leur apprendrait à être libres, à profiter des merveilles de l'univers. Et il y en aurait toujours davantage. L'expérience que Dieu avait tirée de sa rencontre avec des mondes de toutes sortes, Il la mit au service de Son rêve. Et, épris de Son rêve – l'Immortalité pour toutes les créatures –, Il se mit à l'œuvre. Il ouvrit des voies entre les étoiles et des portes entre les constellations, découvrit de nouveaux mondes et étendit Son Sceptre sur leurs civilisations ; Il donna aux royaumes qui se formaient peu à peu des Chartes fondamentales. Il a orienté leurs évolutions technologiques vers la rencontre au cours de la troisième phase, a intégré tous les royaumes ainsi formés dans un Empire et a uni la Couronne à sa Personne. Lui-même s'est intégré dans ce Monde des mondes en tant que Roi des rois et Seigneur des seigneurs, dont la Parole offrait à tous les peuples la garantie de leur croissance et d'une coexistence pacifique et libre. Sa Parole était le Verbe, et le Verbe était Dieu.

V

Et il en fut ainsi. Avec le temps, cet Empire universel s'est développé et a étendu ses frontières jusqu'aux étoiles les plus lointaines des cieux non créés.

Comment peindre sur la toile de notre imagination les caractéristiques et la nature de cette civilisation des civilisations qui a répandu sa gloire à travers la mer des étoiles ? Quelle bibliothèque sur les origines et l'histoire de l'Empire dans lequel Dieu avait transformé la Non-Création s'est-elle constituée au fil du temps ? De combien d'histoires particulières se composait son histoire universelle ? Quel était le nombre des sciences que les sages de cet Empire maîtrisaient, consignaient et cultivaient ?

La Sagesse, invisible et belle, aimante et joyeuse, depuis son trône lumineux et transparent, étendait sa protection et son intelligence sur toutes ses créatures, et en toutes choses, son âme merveilleuse se manifestait, animant tout dans un seul but : révéler à Dieu les lois qui régissent l'Univers. Cet univers, le Sien, s'est rempli de

mondes joyeux et aventureux, n'ayant qu'une seule préoccupation dans la vie : profiter du temps d'existence qui avait été accordé à chaque individu. Car, bien que la vie fût belle, magnifique, impressionnante, et que l'envie de vivre ne s'épuise jamais, le fait est que le temps était limité et que le passage des créatures sur terre était éphémère. Telles les nuages de printemps qui, au-dessus de sa tombe de mai, pleurent leurs derniers jours devant le berceau de l'été, tel le cours de la rivière qui traverse la terre d'est en ouest mais se rapproche de l'océan d'une soif insatiable, telle était la vie de tous les êtres de cet Empire que Dieu avait élevé de ses mains et qu'Il aimait tant. La douleur de la dernière étreinte, la perte de l'ami qui a disparu pendant que tu étais en voyage, la larme que tu n'as pas essuyée de ce rossignol qui est mort avec le regret de ne pas avoir rendu son dernier souffle dans tes bras, ô Seigneur, le murmure tendre d'un prince que tu as aimé comme un frère et qui s'est évanoui dans les brumes de son innocence, t'offrant des baisers, des bénédictions et de l'amour pour les jours que tu lui as donnés, pour lui avoir donné l'occasion de te connaître, pour avoir fait de sa vie une histoire digne d'être vécue même si le souffle était soumis à la loi du silence définitif. Ah, le craquement de la rose quand ses pétales meurent entre les doigts de la tempête. L'annonce de la fin du bonheur parfait écrite de sang sur un avenir sans défense contre la flèche qui vise sans faillir sa poitrine. Elle blesse son for intérieur, déchire sa pensée, la lance atteint même son cœur.

VI

Un jour, la Mort s'est réveillée de sa léthargie et a revendiqué pour elle-même la couronne et le sceptre. Je veux dire, si l'on te dit que Celui dont on dit qu'il est Dieu ne peut réaliser Son désir, alors que réponds-tu ?

Si tu es sage ou si tu aspires simplement à la sagesse, tu te répondras que ce désir divin, l'Immortalité pour toutes les créatures, impliquait une révolution structurelle dont les conséquences auraient dû atteindre Dieu lui-même. Si tu fais partie de ceux qui optent toujours pour la facilité et que tu choisis la voie des ignorants, tu te répondras que cet Être ne peut être le vrai Dieu, car pour un vrai Dieu, rien n'est impossible.

Eh bien, c'est ce qui s'est passé. Avec le temps, Dieu a dépassé la première phase de Son Désir et a transformé Son univers en un Empire de Mondes dont les origines remontaient aux étoiles les plus diverses des systèmes solaires les plus reculés. Il avançait vers la dernière phase de Son projet – l'Immortalité pour l'Individu – lorsque le Doute s'est manifesté. Je veux dire par là que les Mondes avaient atteint l'Immortalité et comptaient leurs années par des millions qui ne s'épuisent jamais, mais l'individu restait mortel. Et c'est là que le problème est né. Tant que l'individu naissait pour mourir, et que l'Immortalité n'entraînait pas dans la structure formelle de sa logique, la vie ne subissait pas la Mort. Mais lorsque l'individu prit conscience de l'existence de la possibilité de l'Immortalité et découvrit que l'origine de cette possibilité résidait dans le Roi des rois et Seigneur des seigneurs de cet Empire des étoiles, Lui, Dieu, l'idée de vivre éternellement tout en devant inévitablement mourir provoqua un choc violent dans la structure mentale d'une partie des vivants.

« Car si Il est le Vrai Dieu, et qu'on ne peut rien refuser au Vrai Dieu puisque tout Lui est possible, comment se fait-il que, alors que nous aspirons à l'immortalité, nous soyons soumis à la mort ? », se demandèrent les ignorants, par ignorance violente.

Cette question si élémentairement logique, si rationnellement simple, fut le terreau sur lequel se développa le Doute. Et le Doute conduisit à la Négation de l'existence de Dieu. Et dans la chair de cette Négation couva le virus de la Guerre.

Si le Roi des rois et Seigneur des seigneurs de l'Empire des étoiles n'était pas Dieu dans toute l'étendue théologique et existentielle du terme, il devait sûrement exister un moyen de le détruire. Il suffisait de trouver l'arme capable de le détruire.

VII

Cette Guerre universelle eut lieu avant la création de notre Cosmos. Cette Guerre apocalyptique trouva son origine dans le Doute, et le Doute conduisit tout le monde à la Destruction. Ce fut une guerre qui divisa tous les mondes et les opposa à mort. La partie violente, celle qui niait l'existence de Dieu et considérait le Roi des rois comme mort dès qu'elle aurait découvert l'arme définitive, cette partie a choisi le sort des ignorants, a aimé la folie des insensés et s'est engagée dans une évolution selon des lignes dé t tordues, menant à la transformation de l'être en une nouvelle espèce de créature infernale, accro au Pouvoir, éprise de Guerre, dont la volonté était la loi, et la loi au-delà du bien et du mal. Ils ont découvert la Science du bien et du mal et l'ont poussée jusqu'à ses dernières conséquences. La voie choisie par les sages, la Foi, l'amour de la Vérité, même s'ils ne pouvaient la comprendre, cette voie aimait Dieu et refusait d'accepter l'argument de l'athéisme matérialiste des violents. Ils s'accordaient à dire que l'argument des ignorants ouvrait une brèche dans la Foi universelle quant à l'origine de l'Empire des Mondes, car on ne pouvait certes pas comprendre que la Mort ne s'agenouillât pas devant Dieu. Et pourtant, qui étaient-ils ? Exactement, qui étaient-ils pour comprendre comment ce conflit entre la Vie et la Mort, que Dieu avait provoqué par Son désir, affectait la structure de la Réalité universelle ? Bien sûr que non, les sages, pacifiques par nature, n'ont jamais accepté la validité de l'argument fondé sur l'athéisme scientifique des violents. Que se cachait-il derrière ce déni irrationnel de l'existence de Dieu, sinon une passion incontrôlable pour le pouvoir ? Là où les apôtres de l'athéisme voulaient les mener, c'était vers une guerre universelle, dont ils espéraient, contre toute sagesse, sortir vainqueurs pour imposer à tous un statu quo démoniaque. Et il ne fallait plus en parler. Telle était la vérité, et malgré toute la science dont faisaient preuve les Pères du Doute pour tordre les arguments qu'ils inventaient, telle était la lumière de la vérité qui brillait au fond de leurs systèmes de pensée. Quelle différence y avait-il entre le Doute et la Folie ? L'Ignorance de la nature du conflit cosmique que Dieu, dans son innocence, avait provoqué : les Pères du Doute par la Méthode l'ont déguisé en science, puis ont fait de la science une nouvelle religion, l'athéisme scientifique, et enfin ont déclaré la guerre à la Foi. Celle-ci, parce qu'elle connaissait Dieu, et bien qu'elle ne pût comprendre dans son cœur la nature du conflit que Son désir avait provoqué dans la Non-Création, savait que cette guerre serait le début de la fin de toutes choses. Cet argument des sages, pacifiques parce que sages, ne servit à rien face aux seigneurs de la Guerre.

Le doute était la vérité,
le doute était en eux,
ils étaient la Vérité.

Avec une telle structure logique, corrompant la logique jusqu'à la déformer et la transformer en une irrationalité propre aux bêtes démoniaques, les méchants répondirent ainsi aux bons.

VIII

Quand Lui, Dieu, découvrit ce qui se passait, Ses yeux restèrent figés dans leurs orbites. Et ils restèrent figés dans leurs orbites parce qu'Il ne comprenait pas et ne pouvait pas saisir ce qui se passait.

Était-ce cela, la guerre ? Quelle en était l'origine et quel en était le but ? Que recherchaient les ennemis de son Empire, et quelle force mystérieuse habitait leurs cœurs rebelles et incorrigibles ?

Le pouvoir. L'exercice du pouvoir s'était transformé en folie du pouvoir. Le pouvoir rendait fou celui qui l'exerçait. Ah, la folie du pouvoir. Comment était-il possible qu'une créature, née pour n'être qu'un souffle de la matière, osât élever la voix contre Dieu ? Cette folie du pouvoir était-elle l'un des effets de la Science du bien et du mal ?

IX

Au début, c'était comme un feu qui se déclare : on l'éteint et on croit que le problème est réglé. Mais on se retourne et on voit un autre incendie prendre de l'ampleur et dévorer une autre partie de son monde. Tu cours, tu arrives, tu éteins celui-là aussi et, une fois de plus, tu crois que cela ne se reproduira plus jamais, car tout le monde voit que la fin vers laquelle tend quiconque tombe dans les filets de la Science du bien et du mal est de retourner à la poussière d'où il a été tiré. Il n'y a ni pitié, ni destin. Aucune larme ne suffit à éteindre ce feu.

La violence de l'opposition entre le Bien et le Mal croît selon la même progression géométrique que les incendies qu'elle engendre autour d'elle. À peine en éteins-tu un qu'un autre, deux fois plus grand, naît un peu plus loin. Tu les éteins, et la progression géométrique suit son cours. Deux autres incendies naissent un peu plus loin. Tu cours vers eux, tu les éteins et le double surgit au loin. Quand tu t'en rends compte, la progression géométrique elle-même t'a encerclé et tu te retrouves en Enfer. Ses flammes dévorent tout ce que tu as bâti de tes mains. Tu t'opposes, tu résistes, tu declares la guerre finale à tes ennemis, car c'est toi l'ennemi, la cible que recherche l'Enfer. Les mondes ne sont que des pions dans un jeu qui t'échappe, mais qui est aussi réel que la destruction massive des mondes qui faisaient autrefois la fierté de tes yeux. Que sont devenus ces mondes ? De la poussière errant comme des nébuleuses sans but, portant en leur sein tout ce qui reste de ce que tu as aimé autrefois.

Il en fut ainsi. Cet Empire des Mondes, qui avait pour fondateur et roi des rois le Dieu de l'Infini et de l'Éternité, périt dans la guerre de sa propre apocalypse

X

La rapidité avec laquelle j'ai parcouru le souvenir de la création et de la destruction de cet Empire ne doit pas aveugler l'intelligence au moment des calculs auxquels j'ai soumis les limites de ma pensée. Ce qui a été ne peut être changé ; seul ce qui sera a été remis entre nos mains, et s'il est déjà difficile de diriger le cours de ce qui est vers ce qui sera, comment oser pénétrer dans des choses qui existaient avant la naissance de la première galaxie qui remplit notre Cosmos !

Le fait est que, avec le goût en bouche de celui qui a mangé une friandise et dont le gâteau lui a explosé dans l'estomac, Dieu s'est retrouvé seul sur les cendres de ce cimetière que la Science du bien et du mal avait laissé sur son passage. Cet arbre de la Science du Bien et du Mal offrit son fruit à Dieu, et Dieu ne le cueillit pas. Il ne tendit pas la main. La Mort le tenta, mais il ne se laissa pas tromper. Pour rien au monde n'était-Il disposé à devenir un Dieu parmi les dieux, tous hors-la-loi, tous à l'abri du bras de la justice. Plutôt la destruction que de voir son Empire transformé en Royaume des Enfers.

CHAPITRE DEUX

LA SAGESSE ET LA SCIENCE DE LA CRÉATION

XI

C'est en effet dans ces cendres que fut ensevelie l'Enfance de Dieu. Mais celui qui était sorti de son propre chef des flammes de la destruction de son Empire était désormais un guerrier qui avait remporté sa première bataille et qui, en chemin, avait découvert la science de la Création. Alors que ses ennemis cherchaient l'arme ultime qui le détruirait, Dieu découvrit les secrets de la matière, de l'espace et du temps, et en ouvrant cette porte, il fit la rencontre de la Sagesse.

XII

Il l'a aimée dès le premier jour. Et Elle ne s'est pas refusée à Lui, ne Lui a pas tourné le dos, la Sagesse ne s'est pas enfuie loin de son Seigneur. Il était pour Elle, depuis le Début sans commencement de la Non-Création, la cause métaphysique de son existence, la raison pour laquelle Elle, la fille de l'Infini et de l'Éternité, faisait tout. Il était pour Elle, depuis le Commencement sans commencement de la Non-Création, le Dieu qui lui en demandait toujours plus, qui la mettait sans cesse au défi par sa joie et son envie de vivre. Il était pour Elle, depuis le Commencement sans commencement de la Non-Création, sa source d'inspiration. C'était dans Son cœur qu'Elle, la fille de

l'Infini et de l'Éternité, se tournait pour voir les milliers de reflets de l'Avenir. Son désir était sa muse, Sa capacité à rêver était pour Elle un atelier de projets. Lorsqu'Il fit irruption dans la structure de la Réalité en Lui présentant Son Désir, Elle sut qu'à partir de ce moment-là, plus rien ne serait ni ne pourrait être pareil. Avant même qu'Il n'aperçoive la première flamme, Elle avait déjà vu l'Enfer ; avant même qu'Il ne sente la première odeur de brûlé, Elle avait déjà vu le cimetière sur lequel son guerrier indestructible marcherait pieds nus. La fin de Son rêve étant inévitable, Elle fit parler la gorge des sages pour adresser à Dieu des paroles de Science. Car le jour où Il marcherait sur les cendres de son rêve, ce jour-là, Elle Lui aurait déjà livré tous les secrets de la Science de la Création. Elle allait lui enseigner comment on crée une galaxie. Elle allait lui enseigner comment créer un essaim d'étoiles, comment les articuler en réseaux moléculaires, comment recouvrir des régions entières de mers gravitationnelles flottant entre les galaxies, des chaînes de montagnes dont les sommets sont parcourus par des rivières d'astères qui s'engouffrent dans les gorges des abîmes sidéraux et se jettent sur les côtes des constellations. Elle allait lui apprendre à cultiver l'arbre des espèces. Elle allait lui transmettre son Pouvoir, elle allait lui offrir son être.

XIII

Et c'est ainsi que le Guerrier fit place au Sage.

L'Infini et l'Éternité transformèrent son corps, l'univers, en un laboratoire d'apprentissage pour Dieu, et Lui donnèrent pour Maîtresse sa fille, la Sagesse. Elle guida Sa pensée à travers les atomes, dirigea Son bras jusqu'au cœur des étoiles. Elle Lui apprit à capter un faisceau de rayons cosmiques, Lui révéla quelles sont les lois qui régissent leur mouvement dans un champ d'énergie ; Elle Lui apprit à manipuler ce champ d'énergie créatrice en fonction des effets recherchés. Elle Lui montra quelle est la série de lois générales et particulières qui régissent la relation entre la matière et l'énergie. Il lui révéla l'origine des supernovas, les causes pour lesquelles les galaxies s'attirent, se repoussent, s'unissent, se divisent, se transforment mais ne se détruisent jamais. Dieu courut à la rencontre de la lumière et vainquit le rayon cosmique en plein vol intergalactique. Dieu accéléra le pouls des astres jusqu'à la limite de leurs révolutions pour voir ce qui se passerait s'il doublait la densité de leur champ gravitationnel. Dieu s'immergea dans le microcosme et, sur un sillage d'argent, suivit le saut de l'énergie d'une dimension à l'autre.

Plus Dieu en apprenait sur les forces qui animent l'univers et ses lois, plus il prenait plaisir à voir son intelligence grandir. Son intelligence ne connaissait pas de limites, il en voulait toujours plus, et aucun problème ne lui échappait. Il lui suffisait de concentrer son regard pour que sa pensée trouve la réponse. La Sagesse se contentait de lui présenter l'objet et d'orienter sa pensée vers la bonne solution. Elle stimulait sa connaissance et l'introduisait de science en science jusqu'à la limite que seul Dieu pouvait atteindre : la connaissance de toutes les sciences, l'Omniscience Créatrice.

Puis la Sagesse ouvrit à son Seigneur la porte du thème de la création de la vie.

Quelles conditions systémologiques faut-il créer pour obtenir telle ou telle espèce ? Quels sont les processus de sélection naturelle à suivre pour que la force vitale oriente ses pas dans une direction précise et non dans une autre ?

C'est d'Elle que Dieu apprit tous les secrets de la création et de la culture de l'Arbre de vie. Sous sa direction, Dieu créa des mondes en suivant la méthode de l'expérimentation. Et lorsque sa maîtrise de toutes les lois et forces de l'univers fit de lui ce qu'il était, le Seigneur !, il franchit le pas vers la frontière invincible : la création de la vie à son image et à sa ressemblance.

XIV

Mais au cours de la période de formation de son Intelligence créatrice, une idée particulière fit son chemin dans l'esprit de Dieu. Alors qu'Il était occupé à maîtriser la Science de la Création, ce n'était qu'une pensée sporadique qui Lui traversa l'esprit, qu'Il écarta sans y prêter davantage d'attention.

L'idée qui s'insinua en Lui était la suivante :

Était-Il le seul membre de Sa famille ? Je veux dire, comment pouvait-Il savoir qu'il n'y avait pas, quelque part de l'autre côté de l'Orto où réside l'Infini, quelqu'un comme Lui, un Être de Sa Nature incréée qui, à ce moment même, pouvait même passer par là où Il était passé ?

Telle était la pensée qui lui venait, et, à maintes reprises, Il la repoussait. Malgré le fait qu'Il lui tournât constamment le dos, à mesure que le Seigneur naissait en son Être, la question prenait le dessus. Il était vrai que Dieu n'avait pas rencontré son Égal et qu'Il était le seul Membre de sa Famille. S'Il appelait quelqu'un « u Père », c'était l'Infini ; s'Il pouvait appeler quelqu'un « Mère », c'était l'Éternité ; s'Il considérait quelqu'un comme son Épouse, c'était la Sagesse.

Cela lui épargnait-il la vérité de n'avoir jamais été de l'autre côté de l'Aube de la Non-Création ? Et s'il n'y avait jamais été, comment pouvait-il affirmer que cette pensée qui s'était insinuée dans son esprit n'était pas l'appel de cet Égal ?

Il n'y avait qu'un seul moyen de le savoir. Se lancer à la conquête des espaces infinis.

Que Dieu était en Lui, parce qu'Il était Dieu, cela était déjà clair. Mais était-Il le seul Dieu vivant ?

XV

Sans plus y réfléchir, Dieu abandonna tout. Là, à cet instant, Il mit un terme à son apprentissage de la maîtrise de la Science de la Création. Et Il se lança dans l'aventure, à la recherche de la réponse à la question qui s'était installée dans sa poitrine et refusait d'être jetée à la poubelle de recyclage.

Était-IL le seul membre de sa famille ? Était-IL le seul Dieu que l'Éternité et l'Infini connaissaient ?

XVI

Dans quelle mesure l'expérience peut-elle permettre à l'intelligence de comprendre l'histoire que Dieu a vécue en franchissant les frontières de l'Aube de la Non-Création ? Quel type de compréhension devons-nous posséder pour nous faire une idée des sentiments d'un Dieu vivant parcourant les plaines d'un espace qui lui était inconnu, à la recherche de cet autre Être de sa même nature incréée et éternelle ? De quel type de mathématiques du temps devons-nous disposer pour calculer les millions de millénaires que dura cette aventure ? Quelle structure littéraire doit s'incarner entre les mains d'un historien de toutes les belles choses, pour que de ses doigts jaillissent des fleuves de légendes et de visions de paysages au-delà de l'imaginaire de cent mille univers réunis au cœur d'une perle ? Comment dirons-nous que Dieu a vécu ceci ou cela ? Comment l'imagination du poète des choses joyeuses osera-t-elle composer une ode à la conquête des horizons que l'on ne voit pas, mais qui résonnent aux oreilles de leur conquérant comme des arpèges de blues magiques chassant les tristesses ? Pouvons-nous dire à l'aurore : « Deviens femme et embrasse-moi » ? Avons-nous jamais dit à l'étoile du matin : « Viens m'enlacer » ? Quelles émotions vivra l'âme qui jouit de l'amour de la Lune et qui, sur ses ailes, navigue à travers des rêves de cristal liquide à la recherche des rivages du bonheur parfait ? Comment pourrions-nous pénétrer l'esprit d'un Être qui se déplace à la vitesse de sa pensée et dont le cœur est fort comme un soleil ?

XVII

Sans peur, indestructible par nature, la connaissance de soi forgée dans une bataille qui lui a infligé à l'âme des blessures profondes et déchirantes, le Guerrier s'est réveillé de son repos dans la tente de la Sagesse, il lui a fait ses adieux d'un bais, empreint d'une joie éclatante, et a reçu d'elle cet adieu : « Toi-Dieu, celui que tu cherches, mon Bien-Aimé, est en toi ». À nouveau fort, plus fort que jamais, guéri de ses blessures par le baume des amours pures, le Guerrier avait besoin de découvrir la réponse par lui-même ; c'est ainsi qu'il gravit les chaînes de montagnes du Temps, et depuis les confins de son univers, il aperçut enfin les terres où réside l'Infini. Souriant, le vent de l'Éternité dans ses cheveux, ses muscles fermes, ses jambes solides comme des colonnes, ses yeux brillants d'émotion et à nouveau émerveillé par la beauté qui s'ouvrait à ses pieds, celui qui était Dieu, guerrier indestructible, aventurier épris de l'existence, le protégé de l'Éternité et de l'Infini, se lança alors, porté par les ailes des vents éternels, à la conquête des horizons vierges.

XVIII

Combien de temps dura cette aventure ? Une éternité est-elle une mesure mathématique qui trouve sa place dans nos manuels de physique ? Osons-nous esquisser la plus humble des aventures vécues par ce guerrier indestructible sur la toile de nos visions les plus futuristes ?

Finalement, après une éternité, Dieu découvrit que le monde de l'autre côté de l'Orto, où réside l'Infini, se résumait à une ligne en forme de grande montagne, du sommet de laquelle il pouvait contempler de ses yeux tout-puissants la vérité qu'il recherchait : Il était le Dieu unique que l'Éternité et l'Infini avaient connu et considéré comme Seigneur depuis le Début sans commencement de la Non-création.

Mais dans cette vérité qui peut vous sembler familière, dans cette déclaration solennelle, résonnait un regret.

Car à mesure que l'Immensité de son Monde se révélait de plus en plus à Dieu, à mesure que la définition de son Être et celles de l'Infini et de l'Éternité se fondaient en une seule chose, devenant une réalité indivisible, inséparable, indestructible, à mesure que sa Nature se révélait à Lui dans toute son immensité surnaturelle, incréée et éternelle, dans cette même mesure, ce désir de savoir s'il existait, de l'autre côté de l'horizon inconnu, Son Égal, Son Frère, Son Ami, dans cette même mesure où grandissait en Lui la connaissance de Sa propre nature incréée et éternelle, dans cette même mesure grandissait en Son cœur cette petite lumière cachée qui, au commencement, battait au rythme d'une toute petite idée.

Et ainsi, à l'heure où le Seul Dieu Vivant se trouva au sommet du Mont de l'Infini et de l'Éternité, ce désir de connaissance s'était transformé en un désir de plus en plus fort de le trouver et de l'étreindre, de le regarder en face et de lui dire : « Enfin, depuis combien de temps je te cherche, mon Égal, mon Frère, mon Ami ».

XIX

Celui qui se tenait debout au sommet de la Montagne de l'Infini et de l'Éternité, où il trouva la Sagesse qui l'attendait pour lui dire « Bonjour » avec les mêmes mots qu'elle lui avait dits pour lui dire « Au revoir », ce Guerrier, ce Sage, ce Dieu Unique, membre de sa Maison et de sa Famille, constata que cette petite lumière battait désormais dans sa poitrine avec la force d'un soleil qui ne cessait de grandir. Qu'aurait-il pas donné à cet instant pour avoir trouvé son Égal, cette personne avec qui rire d'égal à égal et se lancer ensemble dans l'aventure de la Vie à travers les plaines qui s'étendaient au pied de la Montagne sur laquelle il se trouvait !

Mais non, Dieu était seul. Il était le seul membre de sa Famille. Il n'aurait jamais cet Quelqu'un à qui dire : « Guerrier, je te lance un défi ». Il ne jouirait jamais du plaisir d'être traité d'égal à égal par cette autre personne divine qui aurait autant besoin de Lui qu'Il avait besoin d'elle. Mais assez. N'était-Il pas Dieu, après tout ? Pourquoi alors se brisait-Il le cœur ? Il donnerait la vie à ce Frère, à cet Ami né pour Le regarder en face, pour rire avec Lui comme rient les frères et se parler comme se parlent les amis, en toute liberté, avec tendresse, en toute indépendance d'esprit. N'était-Il pas le Seigneur ? Avait-Il oublié comment créer un univers, comment cultiver l'Arbre de vie ? La Sagesse n'était-elle pas à ses côtés, lui murmurant à l'oreille :

« Toi-Dieu est en toi. Mon bien-aimé, celui que tu cherches est en toi. »

XX

Le Guerrier Divin sourit à nouveau ; il revêtit le Manteau du Sage et, croyant comprendre le sens des paroles de la Fille de l'Infini et de l'Éternité, il se dit : « Alors, mettons-nous au travail. » Aussitôt, Dieu transforma la Montagne de l'Infini et de l'Éternité en une colline de terre magique qui grandissait à la vitesse du regard de son Créateur jusqu'aux frontières que l'on n'atteint jamais. Comme s'il s'agissait d'un continent grandissant depuis son centre, et ce centre d'une montagne qui s'élève à la même vitesse que sa surface s'étend dans la plaine, émerveillant quiconque la contemple car, où que l'on se trouve, son sommet est visible depuis tous les confins, Dieu nomma cette montagne, née pour être le centre de sa Création universelle : « Sion ». Et ce continent doté de sa nature, comme si l'Infini et l'Éternité renaissaient de la Montagne de Dieu et s'étaient élancés jusqu'à atteindre les limites naturelles de leurs corps, ce Continent au cœur du Cosmos, il l'appela « le Ciel ». Il donna à la Sagesse sa terre pour royaume, afin qu'elle prenne racine dans le Ciel et qu'elle donne de ses entrailles au Frère, à l'Ami vers lequel son Cœur soupirait.

CHAPITRE TROISIÈME

L'ORIGINE DES DIEUX

XXI

Telle est l'origine des dieux du Ciel. Ils naquirent au pied de la Montagne de Dieu.

C'est Lui qui leur donna leurs noms et qui leur fit connaître le Sien. Son nom était Yahvé, Il était Dieu et ils étaient ses Frères. Ils étaient les Frères de Yahvé, le Premier-né des dieux. Nés immortels et indestructibles, Yahvé Dieu vécut avec ses Frères un temps merveilleux. Son cœur se rassasia de la compagnie de ses égaux. Son âme savoura sa victoire avec l'intensité du guerrier qui exécute la danse des héros après avoir vaincu l'ennemi. Son ennemi était sa solitude ; ils étaient Sa victoire vivante sur l'enfer qu'Il avait un jour vu s'avancer depuis cette solitude qui s'était incrustée dans son cœur. Dieu dansa avec ses frères dans la joie, tel David dans les rues de Jérusalem

au lendemain de la défaite de Goliath. Pour ses frères, Yahvé Dieu construisit une ville au sommet de sa montagne. Il l'entoura de remparts, chacun constitué d'un bloc entier, chaque bloc d'une couleur, chaque couleur celle d'une pierre précieuse. Comme s'ils avaient une vie propre, ou une étoile en leur sein qui projetait sa lumière vers des frontières sans fin, de ces remparts jaillissent des soleils qui colorent le Ciel et le transforment en Paradis des Merveilles. À l'intérieur de ces remparts divins, il se construisit, pour lui-même et ses Frères, une Cité, qu'il appela Jérusalem. Eux, les Frères de Yahvé Dieu, étaient les dieux de Sion, ceux qui vivent dans la Cité de Yahvé, la Jérusalem éternelle, entre les remparts indestructibles de laquelle réside Yahvé Dieu, le Premier-né des dieux.

XXII

Depuis leurs remparts, les Frères de Dieu virent grandir l'explosion de vie qui ne s'arrête ni ne s'interrompt jamais et qui pare le Paradis de Dieu de forêts enchantées, de chaînes de montagnes hautes comme l'Himalaya, peuplées d'aigles géants aux os de glace métallique, légers comme des plumes et solides comme l'acier.

L'imagination divine débordante qui sommeillait depuis si longtemps dans le cœur du Guerrier s'éveilla dans toute sa sublimité, et, faisant appel à la Sagesse, elle partit avec Elle peindre sur la toile céleste des paysages dépassant l'imagination de nos génies les plus éminents. L'inspiration du Créateur, portée par la pression du bonheur qu'Il éprouvait, Dieu conçut dans son esprit une Nouvelle Création. Il prit les dieux et les guida de l'autre côté de l'horizon du Ciel, au-delà des frontières en constante expansion du Paradis. Tel celui qui invite à prendre place et à s'asseoir pour contempler un spectacle merveilleux, Dieu inaugura la Création du Nouveau Cosmos.

XXIII

Voici le commencement de la Création du champ des galaxies qui entourent l'Univers des Cieux, la Région Locale, dont le Cœur est le Ciel, Monde né pour abriter sur sa terre l'Arbre de Vie, et autour duquel les Cieux de la Région Locale étendent l'océan de leurs continents d'étoiles.

Prêt à procéder à la Création du Nouveau Cosmos, le Bras Créateur Divin fit jaillir des fleuves d'énergie qui, s'étendant à travers les régions extérieures de l'Univers des Cieux des cieux, transformèrent l'Espace en un spectacle de feux d'artifice où chaque explosion marquait la fin d'une galaxie.

La Nuit fut suivie du Jour ; l'aube fut une nouvelle explosion de feux d'artifice à la pleine lumière de l'aurore de la Nouvelle Ère qui venait de s'ouvrir ; et chaque explosion marqua le Début d'une Nouvelle Galaxie.

Telle est l'origine du nouveau cosmos. Dieu a transformé toute la matière non créée qui entourait son monde en énergie ; aussitôt après, il a transformé toute cette énergie en nouvelle matière. Telle est l'origine des galaxies qui existent actuellement et qui entourent la région locale.

Dieu a donc créé le Cosmos afin qu'il continue à croître éternellement. Cette croissance est comparable à une onde qui, en se propageant à travers l'Éternité sans perdre son énergie d'origine, double son rayon au carré de la vitesse de la lumière qu'elle irradie vers l'Infini.

Ce fleuve d'énergie cosmique se jette dans le champ d'espace-temps qui entoure la Création tout entière ; champ créateur dans lequel, dès qu'elle y pénètre, l'énergie produite par le champ des galaxies commence son voyage vers les étoiles. Telle est l'origine des étoiles.

Lorsque les étoiles naissent, le rayon et l'océan par lesquels l'énergie voyage du microcosme au macrocosme étant invisibles, les étoiles annoncent leur naissance par une explosion de lumière.

Comme la naissance des étoiles se produit par essaims, on parle de Big Bang ; mais il serait plus juste de parler de l'allumage et de l'extinction d'une ampoule : il n'y a pas de destruction, mais de la création. Et plus qu'une explosion, il s'agit d'une implosion.

Une erreur encore plus grande consiste à concentrer la création de la matière en un seul instant dans le temps et l'espace. Il n'y a pas eu un Big Bang ; il y en a eu plusieurs ; et il y en aura toujours, car le processus de transformation de l'énergie cosmique en matière astrophysique est constant, autonome, et s'étend jusqu'à l'infini pour l'éternité, trouvant toujours en Dieu la Source qui alimente l'océan de l'espace-temps à l'origine de la Création du Nouveau Cosmos.

XXIV

Mais à l'issue de ce Principe de la Création de toutes choses, ce mouvement fut sur le point de périr et d'être détruit à jamais.

Lorsque Dieu le Créateur, Seigneur de la Matière, de l'Espace et du Temps, eut achevé de mettre en mouvement ce processus de création des galaxies, heureux de la joie de l'artiste, du génie conscient d'avoir émerveillé son public, et fou de joie à l'idée de dire à ses Frères :

« Venez, suivons la trace d'un rayon de lumière jusqu'aux confins de notre univers ; accompagnez-moi, suivons la trace de l'aigle d'Andromède à travers les montagnes d'Orion », alors que son cœur battait déjà d'un bonheur parfait, le Jour de l'Origine de toutes choses prit un tournant et se transforma en le jour le plus difficile de Son existence.

Quelle réponse trouva-t-il à son invitation sur les lèvres des dieux, ses frères ?

Sur les lèvres des dieux pesait, lourde comme une dalle, la vérité qu'ils venaient de découvrir :

« Yahvé Dieu, le seul et véritable Dieu vivant ».

Ils étaient ses Frères car, dans son besoin de cet Égal, Yahvé Dieu s'était tant donné pour vaincre la Solitude qui, un jour, l'avait entouré de son Enfer, qu'en

franchissant la dernière frontière, la création de la vie à Son image et à Sa ressemblance, Il crut trouver la Victoire finale qui Lui avait été refusée.

XXV

Il les traita comme de véritables frères et de véritables dieux ; il les adopta comme frères avec la sincérité et le dévouement de celui qui donne tout, qui oublie tous les mauvais moments et se plonge dans les bons à venir sans aucune crainte d'être à nouveau rattrapé par les tempêtes qui avaient déversé leurs éclairs et leurs tonnerres sur sa solitude. Mais maintenant qu'ils avaient découvert en Yahvé le seul et unique Dieu vivant : comment auraient-ils pu se leurrer en se croyant ce qu'ils n'avaient jamais été ?

Ils étaient des créatures. Rien que cela, des créatures.

Elles étaient des créatures, comme ces galaxies qu'Il était en train de créer ; comme le Ciel même qui les avait engendrées, comme l'Univers qui venait de naître.

Comment pourraient-ils le regarder à nouveau avec les yeux de celui qui se croit son égal, un autre membre de sa famille ? Comment empêcher leurs genoux de fléchir et d'adorer leur Seigneur et Créateur ? Ne savaient-ils pas que dès que Yahvé Dieu poserait les yeux sur eux, son âme se briserait en voyant dans leurs yeux l'échec du Guerrier qui avait cherché en eux le Frère qu'il n'avait jamais eu et qu'il n'aurait jamais ? Comment pourraient-ils suivre le Seul Vrai Dieu Vivant à travers les espaces cosmiques dont ils ne comprenaient pas l'immensité et dont seules les forces pouvaient être appréciées par Celui qui était né parmi eux ?

L'Origine des dieux, leur origine, l'origine des Frères de Yahvé, était celle-là, et désormais ils le savaient. Leur origine était le besoin qu'Il avait eu, Lui, le Dieu non créé, de vaincre la Solitude qui s'était emparée du Sage Tout-Puissant qu'ils venaient de voir à l'œuvre. Ils avaient été sa victoire ; et désormais, ils étaient son échec. Comment lever la tête et oser ouvrir la bouche ? Que allaient-ils Lui dire : « Nous sommes désolés, Seigneur et notre Créateur, mais nous te comprenons » ?

XXVI

Et il en fut ainsi. Lorsque Yahvé Dieu, le Premier-né des dieux, ouvrit la Création des galaxies et tourna son visage vers Ses Frères, lorsqu'Il s'apprêta à ouvrir la bouche pour les inviter à naviguer à travers le Cosmos, Il trouva Ses Frères à genoux, n'osant pas Le regarder dans les yeux et souffrant déjà de ce qu'ils savaient devoir arriver. Et ils le savaient parce qu'ils Le connaissaient si bien, qu'ils L'aimaient tant qu'ils savaient qu'Il réagirait comme Il allait réagir, comme Il avait réagi, comme Il réagissait. « Yahvé Dieu, Seigneur et seul vrai Dieu ! », telle fut la déclaration qui jaillit de leurs lèvres. Ces quatre mots renfermaient tout le mystère de leur passé, de leur vie, de leur présent, de leur avenir : Seigneur, seul vrai Dieu vivant.

XXVII

Yahvé Dieu regarda au plus profond de ses Frères et vit dans leurs esprits comme toi et moi voyons à travers le verre. Dieu ne dit rien. Il ne laissa transparaître aucune émotion. L'illusion brisée du génie qui achève son œuvre et attend les acclamations joyeuses de son public inconditionnel et dévoué se transforma en la tristesse de celui qui découvre dans la salle un silence absolu. Ne sachant comment réagir, si ce n'est se retourner et disparaître de la scène sans laisser de trace de son existence, Yahvé Dieu se perdit dans les lointains, de l'autre côté du Cosmos nouvellement créé. Et à mesure que s'éloignait de la scène de sa Création cette solitude éternelle et infinie qui était la sienne, contre laquelle il avait dressé tout ce merveilleux spectacle, elle commença à grandir en son Être comme une étoile semée dans son âme par l'Enfer lui-même. Plus le feu de sa Solitude Éternelle le brûlait, plus Yahvé Dieu s'éloignait rapidement de tout ce qu'il aimait. Plus il courait pour fuir son destin, plus cette étoile des abîmes brûlait en son Être. Plus son échec le brûlait, plus la rage, la colère, l'impuissance et la frustration s'emparaient de son être. Plus ces émotions incontrôlables grandissaient en lui, plus son Grand Esprit accélérait sa course au-delà des espaces infinis.

XXVIII

Et tandis qu'il naviguait sans contrôle, fuyant son propre destin, la tempête se déchaîna dans son cœur. L'Éternité, l'Infini, la Sagesse, pourquoi l'avaient-ils laissé arriver là ? Pourquoi, le jour où il eut son premier rêve, ne l'avaient-ils pas effacé de son esprit ? Quel péché avait-il commis pour avoir été chassé de son paradis incréé vers l'enfer d'une création qui n'était pour lui qu'une prison ? Qui ou quoi l'avait condamné à cette perpétuité ? Quoi ou qui avait signé sa condamnation à la solitude éternelle ? Quel était son crime ? Le jour où il avait rêvé de l'immortalité pour toutes les créatures, pourquoi ne lui avaient-ils pas arraché cette pensée de l'esprit ? Son délit était-il si grave pour qu'il ait été chassé de son paradis et condamné de cette manière ? À quoi lui servait d'avoir découvert le Créateur dans Son Être si cette découverte lui avait valu une telle sentence ? Toute Sa victoire s'était-elle réduite à une illusion ? À quoi lui servait d'être celui qu'il était s'il n'avait personne avec qui jouir de son Être, et s'il n'en aurait jamais ? Avec qui allait-il rire lorsque son cœur déborderait de joie ? Avec qui allait-il naviguer à travers les galaxies à la découverte de nouvelles frontières ? À qui parlerait-il d'égal à égal si même les dieux s'agenouillaient en silence, incapables de Lui adresser la parole d'égal à égal ? Une angoisse si dévastatrice et mortelle s'empara de Son Être que Yahvé Dieu crut devenir fou de douleur.

XXIX

Désespéré, fou de douleur, il laissa libre cours à sa tragédie, et de son Bras tout-puissant et omnipotent, des obus d'énergie destructrice se répandirent dans l'espace, réduisant en décombres toute matière qu'ils rencontraient sur leur passage.

« Une prison ? Non, un cimetière », cria Yahvé Dieu à l'Éternité et à l'Infini lorsque l'explosion de sa douleur devint incontrôlable.

« Vous ne voulez pas de ma mort ? Je creuserai moi-même ma tombe. »

Fou de douleur, se sentant vaincu et anéanti, incapable de triompher de Sa Solitude, de ce même Bras qui, il y a un instant à peine, avait fait jaillir des champs d'énergie transformant l'ancien univers en de Nouveaux Cieux pleins de couleurs et de sons, à l'image de celui qui, par sa magie, transforme le désert en un verger paradisiaque regorgeant d'oiseaux exotiques et de toutes sortes de créatures fantastiques, de ce même Bras magique jaillirent, en cette Heure terrible, des rayons d'énergie destructrice qui s'emparèrent de la lumière elle-même et la tordirent jusqu'à la détruire sous le poids de leur vitesse infinie.

Le Guerrier et le Sage, comme possédés par la douleur insupportable de la défaite, s'étaient livrés à la destruction de l'indestructible, à leur propre destruction, et dans leur destruction, à enterrer avec eux l'Infini et l'Éternité, un cimetière digne d'un Dieu, une tombe à leur mesure.

XXX

Comment comprendre cette Heure de catharsis libératrice que Dieu a vécue en hurlant ? Comment oser imaginer la nature des champs d'énergie d'antimatière que Dieu, dans Sa douleur, a répandus à travers les espaces ultra-cosmiques ? Comment décrire que, dans Sa douleur inimaginable, le souvenir de l'amour si grand que Lui avaient inspiré Ses Frères ait triomphé de Son supplice et que les rayons de Son désespoir n'aient pas atteint le Monde qu'Il avait construit uniquement pour eux et à leur intention ? Avec quels chiffres et quelles unités de mesure calculerons-nous la durée et l'intensité de cette heure de catharsis libératrice ? Combien de kilos d'énergie destructrice Dieu pouvait-Il générer avant de s'effondrer, comme mort, aux pieds de la fille de l'Infini et de l'Éternité ?

Comme un mort, sans envie de respirer, sans force pour ouvrir les yeux, sans désir de se réveiller à nouveau.

Quelle quantité de matière faudrait-il brûler et réduire aux ténèbres avant que la fatigue n'atteigne Son Bras et que Son Être ne s'effondre, épuisé, sur le cimetière qu'Il avait érigé autour de Lui ? Quelle hauteur devait atteindre la fosse entre les murs ténébreux de laquelle un Dieu serait enterré ? Quel poids donnerons-nous à la dalle destinée à la fosse d'un Dieu ? Combien de temps Yahweh, Dieu, a-t-il creusé pour lui-même sa tombe ? Quand, à quel moment toute sa douleur s'est-elle transformée en ténèbres flottant dans les espaces ultra-cosmiques, et Dieu est-il tombé comme mort, sans forces, vaincu par la catharsis libérée ?

XXXI

En effet, Dieu, ce merveilleux Premier-né des dieux, ce guerrier et roi d'un empire qui, en son temps, englobait d'innombrables mondes, ce sage qui se délectait à découvrir tous les secrets de la Science de la Création, cet aventurier naviguant sur la terre de l'autre côté de l'Orto de l'Infini, ce Dieu de l'Éternité qui faisait la course avec les créatures du paradis de la Non-Création, cet Être gisait comme mort aux pieds de sa Bien-Aimée, la Sagesse, son Épouse.

Elle serait la première chose qu’Il verrait en ouvrant les yeux.

XXXII

Combien de temps celui qui, dans son innocence, était plus aimé que cent mille univers, resta-t-il comme mort ? Comment dirons-nous : « Il gisait comme mort depuis si longtemps » ?

Dieu n’avait plus la force de continuer à vivre, et ne voulait pas se lever ! Qu’est-ce qui l’attendait, la solitude éternelle ? Mais finalement, il ouvrit les yeux. Son regard flottait sur l’horizon, sa pensée errait sans but. C’est alors qu’il La trouva là.

Dieu ouvrit les yeux et La trouva là, la fille de l’Infini et de l’Éternité, à ses côtés, lui murmurant à l’oreille ses paroles d’amour : « Tu es, mon Bien-Aimé, le vrai Dieu. « TOI, Dieu, notre Fils, tu es en Toi ».

Alors, de ces lèvres divines jaillirent ces paroles de vie : « Dieu véritable, né de Dieu véritable, ENGENDRÉ, non créé, INCRÉÉ, de même nature que le Père... »

CHAPITRE QUATRIÈME

CRÉATION ET HISTOIRE DE L’EMPIRE DE DIEU

XXXIII

N’avez-vous jamais vu le papillon blanc sautiller joyeusement de fleur en fleur, chantant gaiement à chaque seconde de ses vingt-quatre heures d’existence ? N’avez-vous jamais été enchantés par le chant de l’oiseau chanteur entre les barreaux de sa cage, en vous demandant ce que vous feriez à sa place ? Vous êtes-vous déjà arrêtés pour compter les étoiles qui tiennent dans un coin du port, lorsque le soleil répand des

flèches dorées sur les eaux de midi, capables de faire tomber amoureux même la pierre dure que certains d'entre nous ont pour cœur ?

Comme il est beau de revoir heureux celui qui s'était perdu dans les déserts de sa solitude insupportable ! Pourquoi un homme devrait-il mesurer l'immensité des cieux à l'aune de la taille de son corps ? Combien d'années-lumière à la ronde l'âme sourit-elle, heureuse, parmi les oiseaux chanteurs et les papillons volant de galaxie en galaxie sans craindre l'éternité et l'infini ?

C'est Lui, il revient, les étoiles s'élèvent sur leurs colonnes, les galaxies applaudissent, les dieux chantent la danse de la victoire à la lueur du bûcher où le Phénix renaît de ses cendres pour ne plus jamais être la proie de ses flammes.

Dieu n'a dit à ses Frères que ces mots :

« Voici Jésus, mon Fils bien-aimé ».

Et ces cinq mots renfermaient tout le mystère de l'avenir de la Création tout entière. Les dieux se sont agenouillés et ont vécu le bonheur de Dieu le Père avec la même intensité qu'ils avaient vécue la tragédie du Frère qui était parti. Il leur suffisait de voir Son Bonheur pour savoir que Celui-là était leur Égal, TOI Dieu, le Compagnon que Dieu avait cherché en eux et qu'Il n'avait pas pu trouver.

XXXIV

Puis, une fois ce temps de bonheur passé, au cœur de la Victoire de Dieu le Père, l'Esprit du Créateur s'éveilla en Lui, Dieu. Dieu le Père prit Son Fils unique, Jésus, confia Son Monde aux mains de Ses Frères, les dieux, et, transformant le Cosmos en un champ de matière première, créa l'Océan des Cieux. Dans cet océan d'étoiles, l'Esprit Créateur sema la graine de l'Arbre de Vie. Et quelque part dans cet univers naquit un monde, avec son royaume, le premier des peuples qui devaient habiter pour toujours dans le Paradis que Dieu avait créé pour son Fils.

Dieu cultiva la civilisation de ce monde dès ce Premier Jour de la Première Semaine de la Création, lui donna pour système social une constitution monarchique, et engendra en son roi un frère pour son Fils. Puis il prit le Royaume du Premier Jour de la Première Semaine de la Création et le conduisit à sa Demeure dans le Paradis de Dieu.

Lorsque ce Premier Royaume arriva au Paradis, son peuple découvrit que le Ciel est un miroir qui reflète toutes les étapes de l'évolution de la vie, depuis les premiers stades de la préhistoire jusqu'à l'aube de l'Histoire.

Les dieux l'appelèrent alors le Pays des Merveilles.

Et ainsi, cet Événement se produisit à cinq reprises. Cinq fois, le Créateur sema la graine de la Vie dans l'Univers des Cieux. Cinq mondes naquirent parmi les étoiles de l'Univers, chaque monde avec sa civilisation, chaque peuple avec ses caractéristiques ontologiques propres, chacun formant un royaume doté de sa propre constitution sociale, avec son roi à sa tête. À la fin du cinquième jour de la première semaine de la Création, le Paradis de Dieu s'était transformé en un Empire. Dieu

siégeait au sommet du pouvoir en tant que Juge universel suprême, et à sa droite se tenait le Roi des rois et Seigneur des seigneurs de son Empire, son Fils aîné, Jésus, Dieu unique.

Au cours de ces cinq jours de la première semaine de la Création, Yahvé Dieu confia le gouvernement de son Empire à ses frères et à ses fils. L'histoire de cet Empire est consignée dans le Livre qui traite des origines et de l'histoire du Ciel. Le jour où ce sera notre tour de monter dans le Monde d'où Jésus-Christ est descendu, nous aurons l'occasion d'apprendre tout ce qui concerne la création des Cinq Mondes qui formaient l'Empire du Paradis avant la Création de notre Monde, le Sixième dans le Temps : noms, lignes évolutives, constitution astronomique, constitution sociale, etc. Toutes ces choses sont consignées dans les livres consacrés aux Chroniques de l'Empire de Dieu.

XXXV

Il arriva donc qu'au quatrième jour de la première semaine de la Création, l'un de ces Princes de l'Empire de Dieu découvrit une graine.

C'était la graine de l'arbre de la connaissance du bien et du mal.

Sa première manifestation fut le Doute. Sa conséquence finale, son fruit, fut la Guerre, fruit que tous les royaumes de l'Empire auraient très vite l'occasion de goûter.

Que Jésus, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, était Dieu Fils unique, tous les citoyens de l'Empire de Dieu le savaient.

Y croire ou ne pas y croire était une autre question. Mais question ou pas, le Doute était quelque chose qu'aucun enfant de Dieu n'avait jamais songé à se poser.

Le fait est que Dieu et son Fils allaient et venaient de l'Empire vers l'Univers et de l'Univers vers l'Empire, et qu'entre l'aller et le retour s'écoulaient des millions d'années. En ce quatrième jour de la première semaine de la Création, l'un des Princes vit dans le doute quant à la véracité de la filiation unique de Jésus, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, la porte permettant de reconfigurer la structure de l'Empire des Cieux selon sa pensée. Pourquoi ne pourrait-il pas, lui, Satan, fils de Dieu, recevoir la régence de l'Empire pendant les Périodes de Création ?

C'était là une idée que personne n'avait jamais songé à formuler, ne serait-ce que pour l'évoquer. Et qui, curieusement, trouva des oreilles disposées à l'écouter. Et elle prit de l'ampleur. Ainsi, , surpris par la rébellion de ce fils de Dieu et de ses alliés, le Paradis se transforma en enfer.

Les rebelles s'étant regroupés au sein de ce qu'on appela l'Axe du Dragon, les armées du Dragon se lancèrent à la conquête du Trône du Roi des rois et Seigneur des seigneurs.

Ce fut la première Guerre mondiale du Ciel.

Satan, à la tête de l'Axe du Dragon, ses armées ravagèrent les frontières des royaumes voisins et avancèrent vers Sion pour conquérir le Trône du Roi des rois.

Stupéfaits, émerveillés par ce qu'ils voyaient, incapables de réagir face à la surprise, les Frères et les enfants de Dieu, qui refusaient d'accepter ne serait-ce que la possibilité d'une telle reconfiguration ; depuis les remparts de la Cité de Dieu, les Princes de la Maison de Yahvé et de Sion contemplèrent l'avancée des forces du Dragon et la ruée des Peuples de l'Empire en direction de la Jérusalem des dieux.

En effet, rien de ce que les Frères et les enfants de Dieu leur avaient dit pour qu'ils déposent les armes n'était entré dans la tête de Satan et des siens. Ainsi, une fois la première surprise passée, la contre-attaque s'imposa.

Les dieux brisèrent le sceau de leurs origines et les Princes se nourrirent de leurs forces. Les Princes Gabriel, Michel et Raphaël se revêtirent de l'invincibilité des dieux, anéantirent l'ennemi, le repoussèrent jusqu'à ses royaumes, l'assiégèrent dans ses forteresses, le capturèrent et l'enfermèrent dans ses palais jusqu'à ce que le Juge de la Création revienne et prononce son jugement.

Il arriva alors que, lorsque le Père et le Fils revinrent des Cieux de la Création, amenant avec eux un nouveau Royaume au Paradis, les enfants de Dieu vinrent à leur rencontre, mais Satan n'était pas parmi eux.

Un simple regard suffit à Dieu pour en comprendre la raison. Mais souhaitant en rester à la leçon apprise et ne voulant en aucun cas que son Fils découvre l'existence de la Science du bien et du mal, il ordonna à tous ses enfants de se présenter devant Lui pour la célébration de la Fête de Bienvenue du Royaume du Quatrième Jour de la Première Semaine de la Création.

Et l'affaire en resta là.

Comme il allait de soi, l'Empire se paruta de ses plus beaux atours pour la Fête de Bienvenue. Le Royaume du quatrième jour de la première semaine de la Création prit sa demeure dans l'Empire du Fils de Dieu ; son Roi fut présenté devant la Famille des dieux.

Joie, donc.

Le souvenir du Dragon allumant la guerre de son souffle devint le souvenir d'un cauchemar qui s'était envolé et ne reviendrait jamais.

Joie dans le pardon.

Ainsi se leva l'aube du cinquième jour de la première semaine de la Création. Une fois encore, Dieu et son Fils confièrent la régence de leur Empire aux membres de la Maison « de Yahvé et de Sion ».

Et au fil des millénaires, l'incroyable se reproduisit.

Tel un mulot qui n'apprend jamais sa leçon, Satan se remit à agir dans l'ombre. Il trouva des alliés et ils s'entendirent pour réveiller le Dragon.

La décision prise, le plan de conquête de l'Empire sur la table, la nouvelle guerre, la Seconde Guerre mondiale du Ciel, éclata.

Une fois encore, les dieux et les princes du Ciel furent pris au dépourvu.

Mon Dieu, comment expliquer que cette nouvelle rébellion leur ait explosé au visage ! Même s'ils gagnaient – et ils n'avaient aucun doute quant à la victoire –, l'incapacité de la Maison de Dieu à maintenir la paix serait désormais démontrée à jamais.

La réflexion s'imposa.

Que se passait-il ?

Comment était-il possible que de simples créatures d'argile osent remettre en cause la Vérité du Fils unique de Dieu ?

Ou qu'elles osent simplement rêver de contraindre Dieu à se plier à leur volonté et à donner son feu vert à la transformation de l'Empire en un Olympe de dieux soumis à une loi d'immunité face aux lois du Ciel ?

XXXVI

Et c'est ainsi que la Seconde Guerre mondiale du Ciel prit fin. Le Dragon fut neutralisé, enchaîné et mis sous bonne garde jusqu'au retour du Juge de l'Empire.

Mais ce fut une victoire amère. Une victoire qui n'eut pas le goût du triomphe pour les vainqueurs. Ils avaient failli pour la deuxième fois à celui qui, pendant Son absence, leur avait confié la régence universelle. Que se passerait-il à Son retour ? Comment expliquer ce qu'ils ne pouvaient eux-mêmes comprendre ?

Finalement, Dieu et son Fils revinrent de l'Océan des étoiles. Ils apportaient avec eux un nouveau Royaume, comme toujours avec son Prince à sa tête.

Avec cette joie du Père qui vient de donner naissance à un nouveau fils, du Fils qui salue la naissance d'un petit frère, le Père et le Fils rentrèrent à la Maison.

Ici, la même chose se reproduisit. L'espace d'un instant, le Fils perçut dans le ton de son Père, alors qu'il ordonnait à tous ses enfants de se présenter devant Lui, quelque chose... quelque chose de mystérieux. Mais cela ne alla pas plus loin.

Et une fois encore, Dieu pardonna aux rebelles.

Cependant, Il savait qu'il était urgent de prendre des mesures révolutionnaires. Il ne pouvait pas permettre qu'une Troisième Guerre mondiale éclate pendant son absence du Ciel.

Soit il reconfigurait la structure de son Empire, soit, tôt ou tard, sa Création deviendrait un Olympe de dieux jouant à la guerre avec la responsabilité de ceux qui jouissent d'une immunité totale et absolue face aux lois.

Il ne pouvait pas laisser cela se produire. Il s'est donc mis en quête de la réponse que les faits exigeaient de lui.

Et c'est ce qu'il fit.

Dieu trouva la réponse.

Les événements l'exigeaient : il devait ouvrir sa Création à tous ses enfants. Ainsi, la prochaine fois que l'Esprit du Créateur déploierait ses ailes sur l'Univers, tous ses enfants l'accompagneraient.

À partir du sixième jour, la Création serait transformée en un spectacle ouvert à tous les mondes. Et qui plus est, tous ses enfants participeraient au processus de formation des Nouveaux Mondes.

Ce fut la première mesure visant à fermer la voie par laquelle, au fil du temps, le Paradis de Dieu devenait pour ses créatures une prison. Merveilleuse et tout ce que vous voulez, mais une prison.

Quant à savoir pourquoi les Peuples de sa Création ne parvenaient pas à concevoir leur existence comme un Arbre dont ils étaient les Branches, Dieu conçut la Création d'un Peuple Nouveau, formé de tous ses enfants, et au sein duquel, grâce à la fusion de toutes leurs civilisations en une seule et nouvelle, une fois son entrée au Paradis accomplie, ce Nouveau Peuple ferait office de mortier nécessaire pour que les briques s'assemblent et forment un édifice compact, solide et indestructible.

La projection des cinq civilisations des royaumes existants sur la vie humaine opérerait, par leur fusion, la naissance de cette nouvelle civilisation qui, s'étendant à travers le Paradis, les unirait tous dans l'âme de cette nouvelle civilisation où se reflétaient et vivaient toutes celles qui existaient. Créé non pas pour le pouvoir, mais pour être le corps de l'esprit de la Sagesse dans sa Création, le peuple humain réaliserait la fusion sans laquelle le doute, mère de la guerre, avait été possible.

Quant au doute quant à savoir si le Roi des rois et Seigneur des seigneurs de l'Empire des Cieux était Dieu Fils unique, ils allaient le voir de leurs propres yeux.

Ainsi, à la naissance du sixième jour de la première semaine de la Création, Dieu prit tous ses enfants et les conduisit au lieu d'Origine, l'Univers.

Dieu créa les Cieux et créa la Terre.

Il créa la Terre au-delà des frontières des galaxies.

Et il la créa là-bas afin que ses enfants puissent voir ce qui se trouvait au-delà du Cosmos, l'Abîme recouvert de ces Ténèbres auxquelles le Seul Vrai Dieu avait réduit le Cosmos non créé à cette Heure qui précéda la Naissance du Père et du Fils.

En même temps, il levait le voile sur ce qui se trouve au-delà des frontières du champ des galaxies. Par ce geste, Dieu disait à ses enfants ce qui arriverait à quiconque oserait déterrer à nouveau la hache de guerre. La peine infligée au Rebelle serait l'exil dans les Ténèbres, d'où il ne reviendrait jamais, et où, pour l'éternité, il y aurait un craquement d'os et un claquement de dents.

Une fois la scène mise en place, tous les spectateurs prirent place. Dieu regarda son Fils ; celui-ci s'avança, ouvrit la bouche et dit :

« Que la lumière soit ».

ET LA LUMIÈRE S'EST FAITE HOMME...
POUR QUE TOUT CEUX QUI VEULENT VIVRE
VIVE POUR TOUJOURS

DEUXIÈME LIVRE

LE CŒUR DE MARIE

Quand ses parents le virent, ils furent surpris, et sa mère lui dit : « Mon fils, pourquoi nous as-tu fait cela ? Ton père et moi, angoissés, nous te cherchions partout. » Et il leur répondit :

« Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je m'occupe des affaires de mon Père ? Ils ne comprirent pas ce qu'il leur disait. Il descendit avec eux, revint à Nazareth, et leur était soumis ; et sa mère gardait toutes ces choses dans son cœur...

CHAPITRE I :

« LE PREMIER ET LE DERNIER »

HISTOIRE DE LA SAINTE FAMILLE

CHAPITRE II :

« L'ALPHA ET L'OMÉGA »

LA VIE ET L'ÉPOQUE DES PRÉCURSEURS

À l'époque du bicentenaire de la Révolution française, à Paris, le Fils de Dieu m'a inspiré cette *histoire*. Je me suis immédiatement mis au travail. J'ai quitté Paris, je suis retourné dans le Sud, je me suis enfermé parmi les livres, et je me suis mis à repartir de zéro, c'est-à-dire à découvrir à quoi était dû ce vide documentaire par lequel la confusion avait trouvé une porte d'accès au cœur du problème et avait donné naissance à cette montagne de livres qui, utilisant le Héros des Évangiles comme prétexte, ont donné vie à des personnages de papier n'ayant aucun lien avec le Véritable Fils de Marie : la Vierge de Nazareth.

La nécessité de remonter jusqu'à l'époque de la Nativité m'a conduit à la bibliothèque du British Museum.

À l'arrivée du printemps suivant, j'ai cessé de chercher dans les livres ce que je ne pouvais y trouver. J'ai fait mes valises et je suis parti pour Jérusalem. J'ai traversé l'Europe à la lueur d'une étoile brillante et j'ai franchi la mer sur les vagues d'une Colombe d'Argent. Terre Sainte !

... « terre », ... s'écrie depuis le phare le Colosse de Haïfa, « Bienvenue en Terre Sainte »

Je suis descendu à Nazareth. J'ai visité le sanctuaire de l'Annonciation. Après une brève halte à Tel-Aviv, j'ai poursuivi mon chemin vers la Ville Sainte.

Lorsque j'arrivai à Jérusalem, la ville vivait en état d'urgence. L'Irak venait d'envahir le Koweït. Le discours antisioniste du nouveau héros de l'Islam, exploitant la haine universelle du monde musulman envers les Juifs pour la lier à la cause du fondamentalisme du monde arabe, exigeait – selon des journaux paramilitaires israéliens – l'utilisation d'armes nucléaires, en particulier la bombe à neutrons.

Tandis que l'Irak suscite des vagues d'acclamations dans les territoires palestiniens, un homme-panneau déguisé en prophète se promène dans la foule de la rue David, traînant une pancarte apocalyptique : « La fin du monde approche, venez boire une bière. Pub le Prophète ».

Ce fut un voyage très instructif. Je me suis à nouveau envolé sur les ailes de la Colombe d'Argent et j'ai navigué sur les eaux de la Grande Mer pour retourner vers le Vieux Continent.

J'ai mis le cap sur Londres. Je me suis installé à Finsbury Park, j'ai fermé la porte, allumé ma vieille machine à écrire, et je me suis assis, bien décidé à ne pas sortir de mon atelier avant d'avoir écrit l'Histoire pour laquelle je me battais depuis toutes ces dernières années.

Ce fut un automne très long, mais très fructueux. Un jour de novembre de cette année-là, j'atteignis le but. Le but que j'avais poursuivi toutes ces années était le Trésor que la Mère gardait dans son cœur : « le Cœur de Marie ».

Comment Marie a rencontré Joseph, qui étaient Zacharie et Élisabeth, qui étaient en réalité les célèbres frères et sœurs de Jésus. Tout, absolument tout, Elle savait tout de son Fils. Elle l'avait vécu et avait tout gardé dans son Cœur. Et cela restait là où cela avait été.

Ce que j'ai vu dans le Cœur de la Mère, c'est ce que vous allez lire ci-après.

PREMIER CHAPITRE

LE PREMIER ET LE DERNIER

*Généalogie de Jésus-Christ, fils de David, fils
d'Abraham... fils de David... fils de Zorobabel, fils d'Abiud,
d'Éliakim, d'Azor, de Sadoc, d'Akim, d'Éliud, d'Éléazar, de
Matán, de Jacob...*

MARIE DE NAZARETH

La Vierge est née à Nazareth, en plein cœur de la Galilée. Comme tout le monde le sait très bien grâce aux Évangiles canoniques, le père de la Vierge s'appelait Jacob, et sa mère s'appelait Anne. Jacob de Nazareth, père de Marie, mourut alors que Marie était encore très jeune. Un beau jour, le père de la Vierge s'en alla au Ciel. Et il ne revint pas. Cela eut lieu pendant le règne d'Hérode.

Le défunt laissait ici-bas des orphelins, un orphelin et une veuve. Du point de vue des affaires humaines, Jacob, fils de Matán, fils de Salomon, fils du roi David, est mort à un mauvais moment. La mort, bien sûr, n'arrive jamais au bon moment. Quoi qu'il en soit, dans le pire des cas, Jacob de Nazareth est mort au meilleur moment possible.

Ces grandes sécheresses qui, pendant tant d'années, avaient ravagé les provinces du Moyen-Orient s'étaient enfin dissipées ; les fameuses vaches grasses qui, un instant, avaient semblé ne jamais devoir revenir, revenaient, toutes plus dodues les unes que les autres ; elles étaient de retour et faisaient paître leur abondance dans les champs de toutes les provinces de l'ancien Levant, à l'époque des Grecs et des Romains.

L'horizon lumineux tant attendu, imploré, désiré, réclamé, du Temple jusqu'au Temple, lors de processions massives, s'était rapproché, bien sûr, des collines de Nazareth également. Ses reflets commençaient déjà à briller dans les yeux de ses habitants avec l'éclat de l'étoile des prières exaucées, la lumière du désir comblé. Bergers de Galilée, pêcheurs de la mer des Miracles, agriculteurs des vallées du Jourdain, artisans du pays qui vivaient dans les ténèbres du désespoir, tous ensemble se précipitèrent dans les rues pour célébrer les années de vaches grasses. Elles étaient enfin arrivées !

La Maison de la Vierge partagea cette joie générale avec l'intensité de ceux qui ont souffert, aussi durement que les autres, pas autant que certains, mais pas non plus beaucoup mieux que la plupart des gens qui ont véritablement souffert pendant ces longues années. Ils étaient si nombreux !

Il n'y a pas eu que cette sécheresse. Il y eut aussi ces tremblements de terre qui ravagèrent le Moyen-Orient, semant la famine depuis les montagnes du Liban jusqu'aux côtes de la mer Rouge. Et plus encore. Oui. Bien plus encore. Ces années de désespoir effroyable, déjà terribles en elles-mêmes, furent encore aggravées par la politique fiscale d'Hérode, le Boucher de Jérusalem, qui frappa de sa hache toutes les têtes qui parvenaient à rester à flot. Sous le règne d'Hérode le Grand, le simple fait de respirer devint un crime. Le droit à la parole fut interdit. Cette qualité sacrée qui distingue l'homme des bêtes fut sanctionnée, et son exercice condamné : au mieux à

l'exil, à la peine capitale dans les autres cas. Autant de forteresses Hérode se fit construire, autant de potences on en compta dans le royaume d'Israël. De tous les métiers, la prostitution est le plus ancien, mais le seul qui, à l'époque d'Hérode le Grand, ne se soit jamais démodé, fut celui de bourreau. Quelle ironie : en attendant que le Jour du Jugement dernier arrive ou non, les rejetons de la famille du tyran se construisaient des palais en blocs de marbre ! Et des forteresses dignes d'un empereur, ainsi que des casernes et des garnisons militaires contre une éventuelle insurrection, de celles capables de renverser jusqu'aux murs mêmes de l'Enfer.

Même pas les pharaons !

Le pharaon de Moïse était mauvais, les Hérode étaient pires. Et pendant ce temps-là, tandis que le tyran dévorait un fils ou un frère, le peuple continuait à subir des calamités physiques et spirituelles dont, une fois passées... on ne veut même plus se souvenir. Qui se souviendrait de ces années de vaches maigres une fois les deux mille ans écoulés ? Pourtant, la schizophrénie destructrice du Boucher de Jérusalem, la schizophrénie du Tyran d'Israël, serait bien gravée dans les annales de l'Histoire : Hérode le Grand ! Il ne manquait plus qu'une chose à cet assassin : qu'on lui accorde le droit de tuer à sa guise. Ses fils, ses frères, sa femme, ses amis, ses ennemis, qu'ils soient innocents ou non. Une autorisation de César lui-même pour violer toutes les lois du droit romain.

Sous le règne de cet Hérode, il arriva un moment où il suffisait d'ouvrir la bouche pour réclamer justice pour tomber sous les roues de sa paranoïa meurtrière. Les Romains – il faut le dire – ont commis de nombreuses erreurs ; parmi toutes celles-ci, le fait qu'Octave César Auguste ait permis à un Palestinien de porter la couronne des Juifs fut une faute que même le Juge de l'Univers aura du mal à lui pardonner.

Mais revenons au sujet de la vie de la Vierge et de sa famille. Jacob de Nazareth, père de Marie, vient de mourir.

C'est précisément parce qu'Anne, la veuve de Jacob de Nazareth, et ses filles aînées, Marie et Jeanne, avaient déjà presque réussi à oublier le genre de combat que cet homme qu'elles aimaient tant avait dû mener contre les éléments de cet été interminable, qu'on comprend que sa perte, maintenant que la lumière de l'espoir commençait à faire jaillir, des mamelles des vaches de l'étable, l'or de l'abondance, la perte de son époux allait être infiniment plus insupportable et plus dure pour la veuve, Anne, la mère de la Vierge.

Anne et Jacques de Nazareth surmontèrent toutes les épreuves avec courage et répondirent aux temps difficiles avec le sourire de ceux qui marchent dans la paix de Dieu. Jacques de Nazareth et Anne rêvèrent eux aussi des jours de vaches grasses tout au long de ces dernières années, comme tout le monde ; et ils se moquèrent des temps difficiles en mettant au monde six enfants.

Il arriva qu'au lieu de laisser les temps difficiles creuser la moindre brèche entre eux, Jacob et son épouse se rapprochèrent encore davantage, si c'était possible, dans l'étreinte de l'amour qui les émerveillait d'être ensemble. Marie fut la première-née de Jacob, aujourd'hui décédé ; puis vint Jeanne. Elles furent suivies de jumelles, puis

d'une autre petite fille, et le fleuve de la vie s'acheva avec l'arrivée du petit garçon de la maison, prénommé Cléophas, un bébé encore au lait lorsque son père vint à mourir.

« Maintenant que le soleil brille à nouveau, ma fille, le Seigneur me laisse seule avec mes six enfants. Qui va m'apprendre à vivre sans ton père, Marie ? », c'est ainsi que la mère de la Vierge déversait son âme qui saignait. La jeune fille recueillait sur ses genoux les larmes de cette mère qu'elle aimait tant. Comme n'importe quelle petite fille qui se serait perdue dans une forêt peuplée d'étrangers, la veuve pleurait le cœur brisé. Dans le cœur de Marie, cependant, la présence de son père s'était simplement endormie.

Marie pouvait encore voir, sentir, humer, entendre son père, tout sourire, tandis qu'il répondait à elle et à sa sœur Jeanne à leurs questions sur le Seigneur de Moïse, YAHVÉ DIEU.

Marie pouvait encore le voir s'entretenir avec les moissonneurs, les maraîchers et les éleveurs du village, avec la joie et la force d'un homme respecté, estimé et considéré comme honnête d'un bout à l'autre de la région. Son père était de ces hommes qui regardent droit dans les yeux, sans détours. Dans les yeux de Jacques de Nazareth, on pouvait lire la sincérité qui transparaissait dans ses paroles.

Lorsque vinrent les années de vaches maigres, le père de Marie se montra à la hauteur. Comme la terre ne produisait plus assez pour payer des salaires supplémentaires, Jacob de Nazareth prit sur ses épaules la charge de tirer de ses champs ne serait-ce que quelques sacs d'amandes, quelques arrobas d'huile, quelques mesures de blé, quelques quintaux des célèbres vins de la Maison. N'importe quoi, pourvu que les os de ses filles restent sains et forts. Ses deux filles aînées, Marie et Jeanne, savaient aussi bien que leur veuve contre quel genre de soleils stériles cet homme avait dû lutter ! Grâce à Dieu, bien que petites, Marie et Jeanne ont mis la main à la pâte : avec les olives en hiver, les amandes, les figues et le blé en été, et le bétail en automne, en été, en hiver et au printemps. Que ne donnerait pas aujourd'hui Madame Ana, la veuve de Jacob de Nazareth, pour se lever à nouveau à l'aube et préparer au père de ses filles du lait, du pain et de l'eau !

Marie le savait très bien : en voyant son père se lever à nouveau à l'aube, faisant ses adieux à ses filles avec ce sourire si caractéristique dans les yeux, sa mère aurait donné sa propre vie. Mais on ne pouvait plus rien faire pour que la roue du temps tourne à l'envers. Il fallait désormais vivre, choisir entre le mari défunt et les enfants vivants.

Des deux jeunes filles, María et Juana, Juana était la plus jeune, d'un an plus jeune que María. María était l'aînée, la grande de la maison. Mystères de la vie, c'était elle, Juana, la plus jeune des deux, qui s'adaptait le mieux à la vie à la campagne ; peut-être parce que Juana avait hérité de son père le goût pour le parfum des arbres en fleurs et le plaisir de contempler les couleurs de l'horizon à l'aube.

En les regardant, toutes les deux, n'importe qui aurait cru que, vu sa silhouette, c'était María qui aurait dû apprécier le plus la brise dans ses cheveux à la tombée de la nuit ; pourtant, c'était dans Juana, la plus jeune, dont le corps était presque aussi petit que celui de sa mère, que son père avait insufflé l'amour de la terre vivante. Chez

María, la force de vivre venait de sa mère. Celle-ci lui avait transmis tout son savoir-faire en matière de couture et de confection. Ce qui comptait pour María, c'était la famille, la maison.

Ainsi, lorsque les temps difficiles arrivèrent, que les vaches maigrissent, que l'argent se fit rare et que les besoins à couvrir commencèrent à se multiplier jusqu'à six fois en à peine deux ans, Marie se révéla être une couturière née. À l'âge où l'on dit que l'on est au printemps de la vie, la fille aînée de Jacques de Nazareth savait aussi bien raccommoder une robe et la remettre à neuf en un clin d'œil que tricoter un manteau de laine pour ses sœurs en quelques jours, sans jamais cesser d'être le bras droit de sa mère. Et un modèle de fille pour sa sœur Jeanne. Chez cette dernière – comme je l'ai dit –, s'était révélée une capacité innée à apprendre de son père la signification des effets des cycles lunaires sur l'agriculture, pourquoi les lapins mangent de la laitue, comment pousse vraiment une vraie tomate, pourquoi on élague les oliviers pour qu'ils ne se fassent pas d'ombre et n'altèrent pas le goût de l'huile. Bref, des milliers de choses.

Le fait est que Juanita, en plus d'être la prunelle des yeux de son père, se sentait comme le bras droit de sa sœur María, l'une pour le père et l'autre pour la mère, et toutes deux unies dans la joie, lorsque s'intensifiaient les vents du sud, les gouttes froides, les sécheresses, les tempêtes d'hiver en été, les chaleurs estivales en hiver et les pluies fugaces, lorsque la tempête mit les hommes à l'épreuve en cherchant d'emporter au Paradis ceux qui lui offraient un visage joyeux, à ce moment-là, les deux sœurs se rapprochèrent plus que jamais. Ces années difficiles obligèrent les deux sœurs à travailler dur. Ce fut un devoir qu'elles assumèrent en silence, écrit dans le sang, battant au même rythme que le cœur de leurs parents. Chacune laissa son âme s'ouvrir à ses dons particuliers et elles agissaient en suivant le cours du mystère de la vie en chaque personne.

Les yeux de l'aînée, la vue de Marie, étaient faits pour découvrir l'aiguille dans la botte de foin ; ils ne se trompaient jamais en enfilant le fil dans le chas de l'aiguille, sans même regarder ! Les yeux de sa sœur Jeanne avaient besoin d'horizon, de campagne, de ciel ouvert. Au lieu de se disputer, les sœurs remercièrent le Dieu de leurs parents pour sa sagesse éternelle et sa bonté infinie. Aux yeux des deux sœurs, leur père était un homme merveilleux.

« Pourquoi disons-nous que la sagesse du Seigneur est éternelle et sa bonté infinie ? – leur disait Jacob de Nazareth à ses deux filles aînées. – Parce qu'avec ses réponses, il nous émerveille et, par sa bonté, il illumine nos visages », répondait ce père aux deux jeunes filles, les petits yeux de son cœur, avec un sourire dans le regard.

Ses filles se regardaient en lui souriant. Combien elles aimaient l'homme que Dieu leur avait donné pour père ! Leur père poursuivait : « Lorsque nous disons que la Sagesse du Seigneur est éternelle, nous exprimons de tout notre cœur et de tout notre esprit notre joie de savoir qu'Il ne ment pas. Mes filles, lorsque nous l'adorons pour son infinie bonté, notre joie est celle de celui qui se trouve dans la fosse où les méchants jettent les bons et qui, en levant les yeux, voit le Seigneur rire de la science des génies ».

« Mes filles, être bon, ça coûte », confiait Jacob de Nazareth à ses filles tandis qu'elles pressaient les olives. « Ne fait-on pas un petit cadeau à celle qui est la plus bonne ? Es-tu jalouse, Juanita, de ta sœur aînée parce qu'elle coud mieux que toi ? À quel moment ma Juanita a-t-elle fait en sorte que sa María se sente coupable de ne pas avoir ses qualités pour les travaux des champs ? Quand est-ce que maman a grondé sa Juana parce qu'elle ne savait pas coudre une robe aussi bien que sa María ? Que ferais-je sans ma Juana si elle ne m'apportait pas le déjeuner à midi, si elle ne m'obligeait pas à le manger ? »

Ah, comme cela leur rappelait des souvenirs ! Était-ce vrai qu'il était parti ? Elles n'arrivaient toujours pas à y croire. Devant le corps sans vie de leur père, María et Juana se regardèrent en silence. Mon Dieu, l'avaient-elles vraiment perdu ?

Les deux sœurs se blottirent alors contre la veuve, leur mère.

Dévastée, la veuve de Jacob de Nazareth continuait de pleurer son malheur :

« Maintenant, Marie, maintenant que viennent les années de vaches grasses, maintenant que votre père pourrait s'asseoir dans son vignoble pour manger des grappes aussi grosses que celles de Polyphème et aussi sucrées que celles de Bacchus, que Dieu me pardonne, justement maintenant. Pourquoi, Seigneur, pourquoi ? Dis-moi en quoi ton serviteur t'a offensé. »

Mon Dieu ! Peut-on expliquer le lien entre les corbeaux et les malheureux journaliers sur lesquels les Parques font tomber leur manteau de mauvais présage ? Peut-on comprendre que Dieu soit Dieu alors que le Diable règne ? Qui serait capable d'écrire le scénario de sa propre vie et de briller comme une étoile, au moins aux yeux des partenaires fictifs inventés pour l'occasion ! L'homme rêve que le destin lui appartient, l'enfant rêve de l'homme qui bat dans sa poitrine, pour découvrir au détour d'un coin de rue qu'il suffit d'une rafale de vent pour réduire ses rêves à des bits condamnés à la poubelle. Au final, la vie humaine est comme celle du roseau : si le vent se lève, il se brise et ses restes tombent dans le puits de l'oubli. Qui n'a jamais succombé à la tentation de se laisser mourir et d'en finir une bonne fois pour toutes ? Ou bien serons-nous les plus forts jusqu'à preuve du contraire ?

Pour chacun, l'heure de vérité arrive. Chaque créature a la sienne. Et c'est à cette heure-là que l'être tient bon ou s'effondre. C'était l'heure de vérité pour la mère de la Vierge.

« Que sommes-nous, Marie ? » s'écriait en pleurant la mère de la Vierge, pleurant la perte de son époux. « Nous luttons contre les éléments avec les forces d'une créature d'argile. Nous élevons nos idoles en l'honneur de celui qui nous donne la victoire. Nous dédions notre gloire au Très-Haut. Mais le Tout-Puissant ne se lasse pas de nous voir réduits à l'état de bêtes. Le champion avance pour aller chercher sa couronne quand la Mort se dresse sur son chemin. Le Tout-Puissant se lève-t-il pour sauver le coureur solitaire qui risque de laisser son âme sur la piste ? Pourquoi reste-t-il assis sur son trône tout-puissant et omniscient tandis que les restes sont balayés de la piste par le vent ? Sommes-nous donc cela, ma fille, de la poussière qui rêve d'être un rocher, un rocher qui rêve d'être une montagne, une montagne qui rêve d'être un nid d'aigles ? Que deviendront tes aiglons à présent, mon époux ? Qui se lèvera pour

les protéger lorsque le serpent escaladera la falaise et que leur mère ne saura pas, seule, comment défendre tes enfants ? »

Que pouvait-on répondre à cette femme ? Quel fou aurait osé lui dire ce que ces visiteurs ignorants avaient dit à Job dans la Bible :

« Tais-toi donc, vieux pourri. Si tu pourris, c'est parce que tu es plus mauvais que tous les diables réunis. Tu nous as tous trompés avec tes aumônes et tes sornettes. Dieu merci, le Seigneur a dévoilé ta fausseté et ton hypocrisie. C'est pour cela que le Dieu que tu as tenté de tromper, comme tu l'as fait avec nous, te punit. Tais-toi et souffre. »

Eh bien, mes amis ! Ils ont voulu obliger le pauvre Job à reconnaître que la misère naît de la misère, que celui qui possède conserve ce qu'il a parce qu'il l'avait déjà, que personne n'est fort par caprice, mais que c'est le bonheur ou le malheur d'une personne qui témoigne de sa valeur. Selon ces sages, les pauvres sont tous des pécheurs pervertis, des êtres corrompus et vicieux qui méritent ce qu'ils endurent ; les bons sont tous heureux, ils mènent la belle vie, possèdent l'or et le pouvoir, ce sont les meilleurs, les élus de la Providence, la race née pour être heureuse, et ils sont heureux parce qu'ils sont bons, et

« C'est à l'Indestructible, à l'Invincible que revient le dernier rire », leur répondit Job. « De quoi et pourquoi riez-vous ? Quelle lumière êtes-vous venus apporter à mes yeux ? Voulez-vous me condamner pour ce que j'ai fait ? Ignorants, je suis puni pour ce que je n'ai pas fait. »

La tragédie de Job ne résidait pas dans la chute des remparts de sa foi au son des trompettes de l'Enfer. Ce n'était pas là son problème. Job était une forteresse érigée sur le roc. Pas n'importe lequel : c'était son Dieu. À l'épreuve des bombes, sa foi restait intacte. Le problème qui lacérait l'âme de Job était de ne pas savoir ce qui se passait, à quoi obéissait ce changement d'humeur de son Dieu. Pourquoi son Dieu l'avait-il abandonné, nu et livré à son sort, face à un ennemi armé jusqu'aux dents ? Le guerrier suit son Héros et son Roi sur le champ de bataille, et à un coin du carrefour, son Roi lui tourne le dos comme quelqu'un qui sacrifie un pion sur l'autel de la victoire ?

Ce dilemme, précisément ce dilemme, était celui qui tenait à la gorge l'âme de la veuve de Jacob de Nazareth. Luttant contre les ténèbres avec la seule arme divine à la portée des humains, la parole, la mère de la Vierge cherchait la réponse à la question de savoir pourquoi la Mort avait emporté son époux. Et elle ne la trouvait pas.

« Pourquoi notre Dieu ne fait-il rien, Marie ? Pourquoi laisse-t-il le serpent escalader la falaise et pourquoi lui facilite-t-il la tâche en éliminant le père de ses petits ? Ne la voit-Il pas s'approcher, ma fille ? Pourquoi le Dieu de ton père n'a-t-il pas saisi l'arc et la flèche et, d'un regard foudroyant, anéanti la Bête ? La flèche a-t-elle manqué sa cible, le vent l'a-t-il déviée et, en cherchant le dragon, a-t-elle tué le héros ?

« Dis-moi, ma fille, car mon âme est aigrie et mes yeux ne parviennent pas à discerner les desseins cachés de l'Omniscient. Mais que sommes-nous, Marie ? Pourquoi exige-t-on d'une créature d'argile, condamnée à la poussière pour avoir mangé une pomme, qu'elle ait la compréhension d'un dieu ? Ne me regarde pas avec

ces yeux-là, ne me reproche pas que mon cœur saigne des mots. Que jaillira-t-il de la blessure de la Biche de l'Aurore lorsque, à l'aube, le chasseur la poursuivra à l'heure des premières joies ? La flèche qui transperce la poitrine de la colombe qui monte sur le cheval du vent, trotte à travers les cieux et retourne heureuse chez son maître ne sera-t-elle pas maudite ? Elle arrive, ma fille, la colombe atteint déjà le bras de son maître, le dard meurtrier fend lui aussi l'air ; son maître a le pouvoir de l'attraper en plein vol, mais regarde, il ne fait rien, il reste immobile comme si c'était là la récompense pour avoir accompli sa mission sacrée, et déjà la fille de Mercure tombe dans la poussière aux pieds de celui qui lui tourne le dos. Ne me dis pas de me taire, Marie, ne vois-tu pas que sinon je vais mourir ? »

Je sais seulement que je ne sais rien ; bien qu'on dise que Dieu a créé l'homme et la femme pour qu'ils s'aiment et ne se séparent jamais, on dit aussi par ici que le Diable s'est juré de rendre cet amour impossible. Mais dans ce monde, il y a des gens qui sont sourds et qui ne comprennent pas, qui ne se rendent compte de rien, qui se moquent des cornes du Diable et défient la mort de briser ce que Dieu a uni par des liens plus forts que les paroles du Serpent.

Ana, la veuve de Jacob, et Jacob de Nazareth, père de Marie, future mère de Jésus-Christ, ont relevé ce défi. Une fois qu'ils se sont rencontrés, s'ils ne s'étaient pas mariés, ils seraient morts, et lorsqu'ils se sont mariés, l'idée de vivre l'un sans l'autre ne leur traversait plus l'esprit. Chaque année passée ensemble, ils ont adoré le Dieu qui a transformé une côte, une simple côte, en quelque chose d'aussi beau que cet amour.

LA MORT DE JACOB DE NAZARETH

Généalogie du Sauveur : Généalogie de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham : Abraham engendra... David ; David engendra... Zorobabel ; Zorobabel engendra Abiud, Abiud engendra Éliakim, Éliakim engendra Azor, Azor engendra Sadoc, Sadoc engendra Akim, Akim engendra Éliud, Éliud engendra Éléazar, Éléazar engendra Matán, Matán engendra Jacob, et Jacob engendra Joseph, l'époux de Marie, de laquelle est né Jésus, appelé le Christ.

Jacob, fils de Matán de Nazareth, est mort quelques mois après la naissance de l'enfant dont lui et son épouse Anne avaient tant rêvé, et pour lequel ils n'avaient cessé de se démenier jusqu'à ce qu'ils l'aient enfin. On sait bien que cette histoire de « petit couple », cette envie d'avoir un garçon, c'est un cliché. Mais en ces temps de terreur fiscale et de sécheresses aussi longues que le désert du Sahara, un homme ne pouvait s'empêcher de rêver d'avoir un fils. Pour lui transmettre tout son savoir sur les travaux des champs, pour s'appuyer sur ses jeunes bras quand les siens, trop vieux, ne pourraient plus porter la charge. Bien sûr, on a toujours les gendres ; mais ce n'est pas la même chose. Ce n'est pas la même chose d'être considéré comme un fardeau que

d'être pris en charge par le fils issu de ses propres entrailles. Ce n'est pas non plus la même chose de léguer tout ce que tes parents t'ont laissé à ton propre fils qu'au fils d'un étranger. À quiconque pense que ces hommes-là étaient archaïques, ignorants de la vie, qu'ils ne savaient pas qu'une femme peut faire ce qu'un homme fait, voire mieux encore, à ces gens modernes, le mieux qu'on puisse leur offrir, c'est le silence.

Faisant la sourde oreille à l'intelligence de tant de modernes, toujours tournés vers le soleil des siècles, Jacob de Nazareth et son épouse coururent à la poursuite de l'enfant, ravis de profiter de ce bonheur à l'ancienne. Et ils le rattrapèrent, et comment ! Ils l'appelèrent Cléophas car, en le voyant pour la première fois dans les bras de sa mère, il rappela à Jacob son beau-père. Quant à son apparence physique, que dire de leur petit garçon ? Le plus beau garçon du monde, bien sûr.

Eh bien, tout le monde se sentait déjà au paradis chez Marie quand, soudain, son père fut pris de ce sommeil sous ce figuier. Comme papa et maman étaient heureux ! Cinq petites filles rayonnantes, toutes en bonne santé, toutes joyeuses, toutes en train de jouer avec la poupée que leurs parents leur avaient achetée. En chair et en os. Il pleurait, faisait pipi pour de vrai, réclamait du beurre, faisait caca. Une vraie joie. Et soudain, alors qu'ils étaient tous à la maison comme au paradis, papa a décidé de mourir. Une tragédie. Quel dommage ! Le diable en personne, attaquant la maison de toutes parts, n'aurait pas pu blesser autant la mère de ces six enfants. La douleur de la veuve n'en était que plus profonde, d'autant plus qu'elle n'avait personne de sa famille à ses côtés ; dans son désespoir, elle se voyait déjà assiégée par un ennemi invincible qui lui imposait la reddition immédiate ou la destruction totale de sa maison. Si seulement elle avait eu ses parents à ses côtés, ou sa tante Élisabeth. Mais non, personne. Et qui était-elle à Nazareth ? Malgré les années, l'épouse de Jacob restait une étrangère, celle qui avait ravi au village son célibataire en or.

« Alors qu'elles étaient si jolies, elles sont parties se marier avec une étrangère ; en plus, toute petite, on dirait une idiote », se consolaient les jeunes filles de Nazareth. « Très raffinée. Très bien élevée. On verra bien quand elle commencera à mettre au monde et qu'elle devra s'occuper seule de la maison de son beau-père, ce qu'il restera de ses manières et de son petit visage de princesse de la Ville Sainte. » C'est comme ça dans les villages : on ne te veut pas de mal, mais on ne te souhaite pas non plus de bien. Quiconque vient de l'extérieur doit rendre des comptes aux voisins sur ses intentions. Tout doit se conformer aux règles de la communauté ; la tradition l'exige.

La veuve de Jacob de Nazareth ne les connaissait-elle pas tous ? Ne l'avaient-ils pas observée pendant les années de vaches maigres, comme ceux qui attendent que le héros s'effondre pour avoir le plaisir de voir ces deux tours mordre la poussière comme n'importe quel clocher de village ? Quel réconfort la veuve pouvait-elle trouver auprès de ceux qui, déjà, faisaient leurs comptes et calculaient comment ils pourraient se partager la fortune du défunt ? Combien lui offriraient-ils pour les vignobles ? Combien pour les oliveraies ? Combien pour les terres non irriguées ?

« Pourquoi tuons-nous le miracle de notre existence quotidienne en jugeant notre prochain, ma fille ? Qui sait combien de jours il nous reste à vivre en ce monde ? Seul le Seigneur le sait ; mais ce nombre ne sort jamais de sa bouche. Tu t'imagines qu'il te surprenne en train de critiquer sans merci ta voisine, ou de jeter la première

pierre ? Ne serait-il pas plus beau que notre Seigneur Dieu te surprenne en train de partager ton pain avec le pauvre ? », disait la mère à sa fille Marie, tandis qu'elles cousaient, seules. Et pourtant, c'était désormais la mère qui demandait à sa fille d'être bonne envers elle et de ne pas refuser d'écouter la douleur de son âme.

« Laisse-moi mourir, Marie. Ne t'inquiète pas si mon âme s'en va en paroles brisées. Le Seigneur m'a enlevé mon mari, me laissant seule avec ses six enfants. Pourquoi mes yeux devraient-ils se retenir et mon cœur envier le rocher que l'Tout-Puissant a pour cœur ?

« Ma fille, il est facile, depuis les neiges, de contempler la vallée qui brûle en été. Quand le Tout-Puissant s'est-Il mis dans la peau du soldat qui tombe nu sur le champ de bataille, défendant sa vie pour l'honneur de son âme faite de terre tendre et humide ? Comme il est facile, , de s'asseoir sur le trône du jugement pour signer des condamnations ! Le Seigneur est loin de la faiblesse humaine, nos passions ne l'affectent pas. S'il fait froid, Il ne tremble pas ; s'il fait chaud, Il ne transpire pas ; si on Lui tire une flèche, elle ne L'atteint pas ; s'Il dort, rien ne Le trouble. Que sait l'Indestructible de la fragilité de notre existence ? Ne vois-tu pas, ma fille, que la vallée se nourrit de nos larmes ?

« Pourquoi réprimerais-je ma douleur et ligoterais-je ma langue par crainte ? Le guerrier ne court-il pas à la rencontre de la mort ? Que Dieu me tue, qu'Il me rende la vie de mon homme, pourquoi ne fait-Il rien, pourquoi reste-t-Il vigilant de l'autre côté du précipice ? Sur quelles raisons, ma fille, l'Éternel fonde-t-Il son silence et son comportement impassible ? Si au moins il s'élevait comme un soleil et parlait de la voix de la tempête, et que les rayons de sa sagesse, issus de son âme, tissaient dans le firmament des nuages chargés d'intelligence. Mais non, ma fille, que la tempête fasse rage, que la terre tremble, que les montagnes s'effondrent et ensevelissent villes et villages, ou que la mer se déchaîne et engloutisse les îles avec leurs habitants, le Seigneur, inaccessible, indestructible, ne bronche pas d'un poil. Voyant le désastre, n'offre-t-il rien d'autre qu'un mouchoir de deuil pour demander pardon de ne pas avoir devancé le mouvement du Serpent ?

« Dis-moi, ma fille, que ce n'est pas Lui qui a tiré la flèche qui a tué l'aigle et laissé le nid de ses aiglons à la merci du diable. Mais ne me refuse pas le droit de me plaindre du sort de mes filles sur le cadavre de mon défunt. »

Tranpercée par la douleur de sa mère, Marie consolait la Veuve en ces termes :

« Nous sommes tous égaux à ses yeux, mère. Nous ne sommes uniques qu'aux yeux de nos pères. Nous, les créatures, ne voyons que ce que nos yeux peuvent embrasser, mais Lui porte sur ses épaules le poids de nous tous. En temps voulu, Il se lèvera, mère. Et ses pieds brilleront de l'éclat du héros paré pour la guerre contre celui qui a enlevé l'homme de notre mère Ève. Je sais bien que je suis jeune, mère, mais croyez-moi, par tout l'amour que je vous porte, le Dieu de mon père ne permettra pas que la maison de ma mère s'effondre. Allons, mère, séchez vos larmes. La Mort emporte les meilleurs en pensant qu'en laissant les méchants, elle nous laisse, nous les petits, sans protection contre les tyrans. Elle ignore qu'en partant, les bons vont au Ciel pour prendre les armes des anges. Père nous a défendues en tant qu'homme et

nous a fait avancer. Mon père défendra désormais ses filles et son enfant avec l'épée des chérubins. Ma mère, ça suffit, ne regardez plus son cadavre. »

La veuve écoutait les paroles de sa fille aînée comme quelqu'un qui reçoit des baisers venus de loin.

Ce sont Marie et sa sœur Jeanne qui trouvèrent leur père assis adossé au tronc de ce figuier. À vrai dire, ce n'était pas tout à fait la saison des récoltes ; mais Jacob de Nazareth aimait cueillir les premières figues de la saison ; il disait qu'elles étaient les meilleures pour faire le pain aux figues.

Jacob sella sa monture. Il partit seul vers la campagne, profitant de la fraîcheur du matin. Le verger de figuiers se trouvait de l'autre côté des collines, vu depuis la colline de Nazareth, juste en face. Ravi de la vie, ce brave homme fit ses adieux à sa femme. Ses deux filles aînées lui apporteraient son déjeuner et l'aideraient à remplir les paniers. Jusque-là, eh bien, voilà, un baiser, des adieux.

En le voyant partir ainsi, si magnifiquement, qui aurait pu imaginer que cet homme rentrerait chez lui... mort ?

À l'heure du déjeuner, Marie et sa sœur Jeanne se rendirent aux champs. Marie avait un an de plus que Jeanne et toutes deux étaient des jeunes filles en pleine fleur. Marie et Jeanne cherchèrent leur père et le trouvèrent assis à l'ombre de ce figuier.

« On le laisse dormir encore un peu, Juana ? Ramassons les paniers nous-mêmes », dit María.

Les deux sœurs se mirent au travail. Elles finirent de rassembler les paniers, sans que leur père ne se réveille. Mais il ne se réveillait pas.

« Papa dort beaucoup aujourd'hui, n'est-ce pas, María ? », dit Juana.

Elles s'activèrent encore davantage. Au bout d'un moment, elles se regardèrent d'un air inquiet.

« Est-ce qu'il lui est arrivé quelque chose, Juana ? » Et c'est alors que l'aînée des deux s'approcha pour voir ce qui arrivait à son père.

Je ne vais pas me montrer sentimental ici, comme quelqu'un qui cherche à émouvoir le lecteur en lui arrachant une mer de larmes. Tôt ou tard, chacun a déjà dû faire face aux formalités d'un enterrement et sait combien il est douloureux de perdre ce que la Mort n'aurait jamais dû emporter. Mais c'est elle, María, en s'agenouillant pour le réveiller, qui découvrit la vérité dans la pâleur du visage de son père.

La jeune fille ne cria pas, elle ne prit pas peur. Elle prit la tête de son défunt entre ses bras, berça son corps, embrassa son front, puis regarda sa sœur Juana qui s'approchait, en larmes. Juana se jeta dans les bras de sa sœur María et María se laissa étreindre jusqu'à ce que Juana se soit calmée et qu'ensemble, elles puissent se ressaisir.

« Rentre à la maison, Juana, et raconte à maman ce qui s'est passé », demanda María à sa sœur.

Juana enfourcha son petit âne et, pleurant le cœur serré, s'élança à travers les collines. Pendant ce temps, María resta seule avec le corps de son père, sous ce figuier, caressant le visage de celui qui était pour elle l'homme le plus merveilleux du monde, et qui était parti sans avoir donné à sa femme et à ses filles l'occasion de lui dire une dernière fois à quel point elles l'aimaient.

« Que va devenir ton enfant maintenant, père ? Dans quels yeux trouvera-t-il l'image divine de l'homme que nous, tes filles, avons découverte en toi ? », murmurait la jeune Marie en s'adressant au Ciel.

En effet, un ennemi cruel et sadique ravageant la maison n'aurait pas causé autant de peine à la veuve de Jacob de Nazareth que la manière dont la Mort lui avait enlevé son mari. Si son mari était mort en défendant les siens lors d'une guerre, ou en sacrifiant la vie de ses filles au prix de la sienne, je ne sais pas, mais mourir de cette manière, sans crier gare, alors qu'ils avaient trouvé le bonheur, après avoir surmonté une décennie d'années aussi cruelles que le cœur d'Hérode.

Pourquoi vous parlerais-je des litres de larmes que la veuve a versés tout au long de cette journée et de cette nuit-là ? N'avez-vous jamais perdu une fille en fleur, ou une sœur dans la plénitude de sa beauté ? La Mort ne vous a-t-elle jamais arraché la prune de vos yeux, vous laissant dans les ténèbres les plus tourmentées ? Vous deviez être en train de rire aux éclats, d'applaudir, le cœur ouvert à tout espoir, et soudain, du jour au lendemain, une heure avant l'aube, l'aurore se transforme en nuit sans lune, la plaine se change en puits sans fond et, en regardant vers le bas, vous découvrez le visage du Serpent qui vous accueille.

En effet, Jacob et Ana s'étaient aimés dès le jour où leurs regards se sont croisés. Ce fut le coup de foudre. Il leur a suffi de se regarder pour savoir que leur quête était terminée.

Jacob et Ana étaient faits l'un pour l'autre ; ils formaient un tout ; ils étaient les deux moitiés d'un même fruit. Il était naturel qu'il meure aussi éperdument amoureux de sa femme que le premier jour et que la Veuve le perde plus éperdument amoureuse de son mari que jamais. Et si à cette douleur s'ajoute le fait que la maison se retrouve sans homme pour s'occuper des champs et du bétail : vous connaissez désormais la recette magique à l'origine des larmes amères que la Veuve a versées dans le cœur de sa fille Marie pendant les deux jours qui ont suivi l'enterrement de son père.

LE VŒU DE MARÍA

Comme les catholiques de toujours, ces femmes juives étaient très enclines à se lamenter sur la mort d'un être cher. Je ne dis pas que ce soit bien ou mal, c'était simplement ainsi. Les Romains, au contraire, utilisaient l'enterrement comme prétexte pour un banquet, le dernier banquet, le dernier souper des Césars. Le banquet d'adieu de Cicéron, représenté sur les fresques de la demeure du défunt à Pompéi, nous montre ses proches et ses amis trinquant à la santé du défunt. La couronne de l'orateur au-dessus de leurs têtes rappelle celle de laurier, mais tressée avec des sarments de vigne. Bon sang, les Romains avaient le cœur si dur que même la Mort ne pouvait leur

arracher une larme. Il fallait qu'ils soient touchés par le bâton de Bacchus pour se rappeler qu'ils étaient des hommes, de chair et d'os comme les autres barbares du monde. Tant qu'ils n'étaient pas ivres comme des cochons, ils ne versaient pas une larme.

Les Hébreux, contrairement à la plupart des peuples, préféraient veiller le défunt à poil nu, la poitrine bombée. La distance, l'éloignement, l'absence nécessitent un temps d'adaptation. Je suppose que la coutume impose sa culture et que chaque culture la vit à sa manière. Les Hébreux, parmi toutes les possibilités, ont choisi la plus douloureuse : ils n'enterrent le défunt qu'au troisième jour suivant son décès.

Les larmes étaient au rendez-vous ! Et si, en plus, il s'agissait du cas qui nous occupe ici, un jeune homme, dans la fleur de l'âge, marié et toujours aussi amoureux de sa veuve qu'au premier jour, père de six enfants, un homme qui n'avait jamais été malade, un homme qui ne semblait jamais se fatiguer, qui est mort sans que personne ne s'occupe de ses champs, qui est parti juste au moment où la tempête s'apaisait, mettez tous ces éléments dans le même shaker, secouez-le, et le résultat sera explosif. Vous allez découvrir tout de suite l'explosion qu'a déclenchée la mort de Jacob de Nazareth ; ses conséquences perdurent encore aujourd'hui.

Il y avait la veuve elle-même. Dès son plus jeune âge, la mère de la Vierge était d'un naturel très boudeur. Le jour où son père, Cléophas de Jérusalem, lui interdit ne serait-ce que l'idée d'épouser l'homme qui serait le père de ses filles, aussi sûr que la pluie tombe vers le bas, la jeune fiancée s'enfuit en courant à la recherche de sa tante Élisabeth, à travers les rues de Jérusalem, laissant derrière elle un sillage de larmes brisées.

Tante Élisabeth, épouse de Zacharie, futur père de Jean-Baptiste, la connaissait déjà. Ce n'était pas pour rien qu'Anne était sa nièce. Tante Élisabeth, regardant sa nièce dans les yeux tout en lui essuyant les joues de Madeleine, toutes en larmes, sourit.

« Allons, ma petite, tu vas me dire ce qui t'arrive ? Quand tu t'emballes comme ça, tu oublies que je ne sais rien. On pleure ensemble ou je me moque de toi jusqu'à ce que tu rires avec moi ? » Tante Isabelle aimait sa nièce Anne d'une tendresse divine.

Cette femme, Tita Isabel, aimait sa nièce plus que les remparts de Jérusalem, plus que les nuages du ciel printanier, plus que les étoiles du matin et du soir réunies ; elle l'aimait plus que ses robes et plus que sa vaisselle en argent, mais chaque fois que sa petite Anita se jetait ainsi à son cou, elle ne savait pas si elle devait se joindre à ses moues de dépit ou éclater de rire devant ses larmes. Ce n'est pas non plus comme si, à chaque changement de garde, sa nièce Ana arrosait le désert de torrents d'eau salée. En réalité, quand elle s'emportait à tel point qu'elle ne pouvait même plus articuler un mot, et qu'il fallait lui laisser le temps de se calmer, c'est qu'il était arrivé quelque chose de très grave à son Anita.

La mort du père de tes filles, dont seulement deux étaient des adolescentes, les autres encore des enfants, et un bébé qui faisait des caprices, franchement, c'est une bonne raison de pleurer jusqu'à ce que tes os se dessèchent.

C'est ce qui s'est passé : la Veuve, la mère de la Vierge, a sombré au plus profond du désespoir compréhensible dans ce cas. Pendant un certain temps, elle reste muette. Elle ne dit rien, elle se contente de pleurer, serrant contre elle ce nourrisson qui ne connaîtra jamais son père. Avec Cléophas dans les bras, la Veuve de Jacob de Nazareth pleure toute la journée et toute la nuit.

Désespérée, elle se voit entourée d'une obscurité dense et fatale ; anéantie, elle imagine déjà la maison de son défunt engloutie par les impôts ; brisée, dévastée, elle se voit déjà vendre ses filles pour les sauver de la ruine.

Toutes étaient des filles de David ; à une époque où il ne suffisait pas d'être juif, mais où il fallait le prouver, avoir pour épouse une fille de David était un passeport pour les avantages que César avait accordés aux Juifs en remerciement de lui avoir sauvé la vie face au dernier des pharaons.

Je raconte l'histoire.

En poursuivant Pompée, Jules César s'est mis dans le pétrin. On a vu César courir comme un fou après Pompée. Et figurez-vous que César a atterri en Égypte. À cette époque, le frère de la pharaonne venait de tuer Pompée. Ce même pharaon qui venait d'exécuter Pompée est venu et s'est montré assez agressif envers César. Je crois même que le frère de Cléopâtre a osé déclarer la guerre au Conquérant de la Gaule.

Comme on le sait, contre toute attente, ce petit pharaon fut sur le point d'envoyer César au paradis des célèbres généraux romains. C'est alors que le père d'Hérode réussit à rassembler des milliers de cavaliers, à traverser le désert du Sinaï à un gal t à charger le frère de Cléopâtre, brisant ainsi l'encerclement et sauvant César du danger. En récompense, Jules César accorda aux Juifs un certain nombre de privilèges impériaux, tels que l'exemption du service militaire, la liberté de circulation pour la dîme du Temple, etc.

La condition sine qua non pour bénéficier de ces privilèges était d'être citoyen de la Judée, province romaine.

Rusés comme des renards, insaisissables comme des anguilles, les Juifs trouvèrent de nombreux moyens de falsifier les papiers. Parmi toutes les façons imaginables de déjouer l'Empire, la plus simple consistait à acheter de faux documents, que n'importe quel bureaucrate travaillant au registre du Temple de Jérusalem vous fournissait pour une poignée de drachmes.

Mais il existait un autre moyen, moins coûteux.

Quel meilleur moyen de figurer sur la liste des privilégiés que de se déclarer descendant du roi David ? Et pour boucler la boucle, il fallait ajouter « s'il vous plaît » qu'on était né à Bethléem de Judée.

Et il existait encore une autre formule, encore meilleure, encore plus agréable : bien sûr, acheter au roi David une fille pour en faire son épouse,

Les descendantes du roi David étaient donc très recherchées ; si l'on payait bien pour une fille de David, combien paierait-on pour une véritable fille du roi Salomon ? Et pas n'importe laquelle, pas une simple prétendante : nous parlons ici de la véritable et authentique descendante du mythique roi Salomon.

Une pratique si courante à l'époque, celle de vendre ses filles au plus offrant, que la veuve de Jacob de Nazareth avait l'impression de comparer les femmes à du bétail. Par Josué et les sept cents trompettes qui ont fait s'écrouler les remparts de Jéricho, allait-elle vendre ses filles pour de l'argent ? Elle qui s'était mariée par amour et qui savait combien le mariage par amour, et uniquement par amour, est doux ?

Cette idée lui déchirait l'âme.

Cependant, la veuve ne voyait pas comment elle pourrait empêcher que ses filles soient traitées comme des bêtes que l'on achète et vend sur le marché des passions humaines. Plus elle y pensait, et plus le cadavre de son défunt ne cessait de le lui rappeler, plus ses larmes avaient un goût amer à l'idée de l'avenir qui attendait ses petites filles. Il y avait aussi le petit garçon.

« Et que va devenir ma Cleofás sans ton père, Marie ? Que va devenir la maison de ton père, ma fille ? », confiait la veuve de Jacob de Nazareth à sa fille Marie.

Entre la mère et la fille, que voulez-vous que je vous dise ? C'était la fille qui ressemblait à la mère. Marie serrait sa mère dans ses bras et la consolait avec des paroles pleines de tendresse et de sagesse. Et pourtant, la jeune fille était dans la fleur de l'âge.

Marie était une créature qui n'avait connu dans ce monde que des joies. Elle avait aimé son père à la folie et, en la voyant consoler ses sœurs et sa propre mère, n'importe qui aurait dit qu'elle n'arrivait toujours pas à croire ce qui se passait.

« Papa dort, Juana », voilà ce qui a jailli le premier du fond du cœur de María lorsqu'ils l'ont retrouvé mort.

« Papa est au Paradis, là-bas il nous attend toutes, Ester est déjà là, viens ici Rut, calme-toi Noémi », disait-elle à ses petites sœurs tout en retenant ses larmes.

La jeune fille laissait ses sœurs avec Juana et partait avec la veuve :

« C'est bon, maman ; papa est au Ciel. Son Dieu ne permettra pas que ses filles soient vendues comme esclaves », murmurait-elle à l'oreille de sa mère, en lui essuyant les larmes de ses baisers.

« Ma fille », tentait d'articuler la veuve. Mais elle ne terminait jamais sa phrase, elle se fondait en sanglots et retournait dans ses ténèbres, celles qui enveloppaient sa maison et peignaient l'horizon de sa famille des couleurs douloureuses d'une vision macabre.

Le désespoir naturel de la veuve de Jacob de Nazareth eut pour conséquence ce qui suit.

La vision sinistre que la veuve s'était forgée de l'avenir de ses filles correspondait à la réalité quotidienne. La mort du chef de famille obligeait les veuves à livrer leurs filles au prétendant qui mettait le plus d'argent sur la table, quel que soit l'âge de l'acheteur. C'était la vérité et il ne fallait pas s'attarder davantage sur la question. Du point de vue de l'homme riche, plus il y avait de veuves, mieux c'était : il y avait ainsi davantage de « gibier » frais et jeune parmi lequel choisir.

Le monde était façonné à l'image et à la ressemblance des passions des puissants, et tout ce qu'on dira contre cela ne nous mènera nulle part. Pour comble de malheur, avec les lois sur le divorce récemment adoptées, la chair féminine s'achetait pour être utilisée puis jetée ; on la digérait à la convenance du consommateur, puis on jetait les restes pour que celui qui venait après puisse ronger les os. Et malheur à celui qui ne suivait pas l'exemple ! Dans les classes supérieures, n'avoir qu'une seule femme était un signe indéniable de complot contre Hérode.

« Celui-là ne s'est-il marié qu'une seule fois ? Et on ne lui connaît pas au moins une deuxième, voire une troisième femme ? Il conspire sûrement contre Sa Majesté, Votre Altesse. » C'est pour des raisons aussi absurdes que les têtes des Juifs roulaient dans les rues de Jérusalem à cette époque.

Ce n'était pas quelque chose que la veuve inventait. Elle était de Jérusalem, issue de la haute société, elle connaissait cette réalité aussi bien que le fait que son mari gisait sans vie devant ses filles.

« Ça suffit, ne pleure plus, ce n'est pas si grave, tout s'arrangera, le Seigneur ne permettra pas que cela arrive. » De très belles paroles, que la Veuve appréciait. Elle savait seulement qu'à peine un jour auparavant, elle s'était réveillée avec la joie de la femme la plus heureuse du monde et que, deux jours plus tard, elle était... la Veuve !

« Laisse-moi pleurer, ma fille. Tu ne vois pas que si je ne pleure pas, je vais mourir ? », suppliait la veuve, inconsolable, à sa fille Marie.

Profitant d'un moment de calme, alors que Jeanne et Marie étaient seules avec leur mère, Marie, fille de Jacob de Nazareth, prit la parole.

Ce que je vais dire maintenant, le Ciel en est témoin, et qu'il m'envoie dans l'horrible Enfer si j'invente un seul mot. Le soir de ce jour-là, pendant la veillée funèbre organisée à la suite du décès de son père, la fille aînée de la Veuve de Jacob de Nazareth lia sa vie à un arbre qui avait le pouvoir de la pendre si elle ne respectait pas le vœu qu'elle avait gravé dans le cœur de sa mère et de sa sœur Jeanne.

Marie aurait pu se taire ; elle aurait pu porter le doigt à ses lèvres et se soustraire à l'épreuve. Mais ce n'était pas dans le caractère de la fille de Jacob de résister aux élans de sa personnalité. Elle préférait en accepter les conséquences, quelles qu'elles soient.

Personne ne les écoutait, elles étaient toutes les trois seules devant Dieu. C'est pourquoi je vous ai dit que quiconque veut être sûr de ce que j'écris, voici Dieu lui-même qui a pris la parole à la fille de Jacob de Nazareth pour me confirmer ou me contredire. Que Dieu se présente comme Juge est naturel, qu'il intervienne comme Témoin est quelque chose d'extraordinaire. Mais la gloire revient aux courageux.

Et je continue.

Là, devant sa sœur Jeanne, Marie jura à sa mère que cela – que ses filles soient vendues comme esclaves au plus offrant – n'arriverait jamais à ses sœurs ; il faudrait d'abord que le Diable détrône le Très-Haut, que l'Enfer conquière le Paradis, ou que le cœur d'Hérode soit élevé sur les autels.

La foi de la fille de Jacob de Nazareth était si grande, sa confiance dans le Dieu de son père si innocente, qu'elle ne pouvait concevoir que son Seigneur abandonnerait sa famille à la merci du monde.

Alors, très sereine, avec le sérieux d'une adulte, elle, Marie de Salomon, fille de Jacob de Nazareth, prit pour témoin le Dieu de son père et, devant sa mère et sa sœur Jeanne, jura, en invoquant la Loi de Moïse contre sa propre tête si elle venait à rompre son vœu, qu'elle, Marie de Salomon, ne retirerait pas le voile de deuil qu'elle portait depuis la mort de son père tant qu'elle n'aurait pas vu toutes ses sœurs mariées, et qu'elle ne signerait pas son propre contrat de mariage tant qu'elle n'aurait pas vu son petit frère Cléophas marié et père de famille.

Plus encore : elle ne se marierait pas tant qu'elle n'aurait pas vu les enfants de son petit frère Cléophas gambader, tous heureux et joyeux dans cette même pièce où, à présent, la douleur régnait en maître. Jusqu'à ce jour-là, elle ne retirerait pas le voile de deuil qu'elle portait pour son père.

La veuve leva la tête vers l'infini. Juana regarda sa sœur, les yeux remplis de larmes d'éternité. María De Salomón poursuivit :

« Par la mémoire de mon père, je te le jure, mère, que mes sœurs ne connaîtront pas de mari. Lorsqu'elles quitteront la maison de mon père, elles partiront joyeuses, portées par cet amour que leurs pères ont connu et dont nous, leurs filles, nous nous sommes abreuvées jusqu'à satiété. Personne n'achètera les filles de Jacob. Console son âme, ma mère. Cet enfant que tu tiens dans tes bras choisira parmi les filles d'Ève la plus belle. Que le Seigneur me punisse si je manque à ma parole : qu'il me donne pour époux l'homme le plus méchant du monde. Ne te brise plus le cœur, ma mère ; n'offense pas le Ciel en accusant Notre Seigneur de notre malheur, de peur que mon père ne doive baisser la tête devant Abraham à cause de l'offense que portent ces l s qui ne s'arrêtent jamais. Mon père se promène parmi les anges et, aux pieds de son Dieu, il implore la clémence pour sa maison. Dis-le-lui, Juana. »

TITA ISABEL À NAZARETH

La nouvelle de la mort de Jacob de Nazareth s'abattit sur la maison de ses beaux-parents et des autres membres de sa famille à Jérusalem avec la force d'un cyclone sans œil, détruisant aveuglément maisons et récoltes. Cléophas et son épouse, grands-parents maternels de Marie, voulaient se précipiter à Nazareth.

La prudence conseillait à Zacharie et à sa famille de rester à distance, de se rendre plus tard à Nazareth, d'attendre un moment plus propice, de peur qu'en se rendant tous ensemble sur place, ils n'éveillent les soupçons à la cour du roi Hérode. N'importe lequel des espions du roi aurait pu trouver étrange qu'un personnage de l'envergure du fils d'Abias s'intéresse au sort d'un simple paysan de Galilée. Et attirer l'attention du tyran sur la maison de la Fille de Salomon était bien la dernière chose que Zacharie pouvait se permettre.

« Tu feras ce que tu veux, homme de Dieu », c'est par ces mots qu'Élisabeth mit fin à la discussion avec son mari sur l'opportunité ou non de quitter Jérusalem à ce moment-là. « Tu feras ce que tu veux », lui répéta Élisabeth, « mais cette fille d'Aaron part tout de suite en courant pour embrasser la petite fille de son cœur ».

Élisabeth, épouse de Zacharie, future mère de Jean-Baptiste, sœur aînée de la mère d'Anne, et par conséquent tante maternelle de la Veuve, était, par ces coïncidences de la Vie, la grand-tante de la Vierge.

Tout comme Zacharie, son mari, Élisabeth appartenait à la caste aaronique, parmi les membres de laquelle étaient choisis ceux du Sanhédrin. Je ne veux rien dire d'autre par là que l'éducation de la future mère du Baptiste ne correspondait pas à celle que recevaient habituellement les autres femmes hébraïques. Et si l'on ajoute à cela le fait qu'Élisabeth avait été prédestinée dès le sein de sa mère à devenir l'épouse du père du Baptiste, je crois que, depuis cette position de la Providence, les portes du temps s'ouvrent à celui qui osera les franchir.

Car il en est ainsi : Élisabeth de Jérusalem, grand-tante de la Vierge, était la sœur aînée de la mère de la veuve de Jacob de Nazareth.

Et c'est ce qui arriva ; Isabelle partit en courant pour Nazareth en compagnie de Cléophas et de son épouse, les parents d'Anne, mère de Marie.

Cléophas, le père de la veuve, était donc le beau-frère d'Élisabeth.

Cléophas avait épousé la petite sœur d'Isabelle et ils avaient eu Anne, leur nièce Anne, leur étoile du matin, la lumière des yeux de cette Isabelle qui avait tant pleuré de ne pas pouvoir avoir d'enfants.

Lorsque Élisabeth, Cléophas et son épouse arrivèrent à Nazareth, le père de la Vierge reposait déjà dans sa tombe. Les habitants de Nazareth, quant à eux, avaient repris le cours de leur vie quotidienne.

L'arrivée de ses parents et de sa tante Isabelle réveilla à nouveau dans les yeux de la veuve ce fleuve de larmes qui sommeillait désormais comme s'il était mort, et qui, exceptionnellement, remontait à la surface lorsque les visiteurs s'arrêtaient pour la consoler. Elle ne savait pas, ne pouvait pas, ne voulait pas vivre sans son mari.

Pour la veuve de Jacob de Nazareth, sa tante Élisabeth était cette personne qui manque à tous les enfants chez leurs parents. On honore ses parents, mais c'est à cette autre personne qu'on se confie tout. Il était donc logique que ce soit à tante Élisabeth que la veuve révèle ce qui s'était passé.

Comme toujours, après les petits repas.

« El Cigüeñal », la maison d'Abiud, fils de Zorobabel, fils de Salatiel, fils de Salomon, roi et père biblique de la famille de la Vierge, était une ferme datant de l'époque des seigneurs perses. À l'exception des greniers, l'ensemble du bâtiment était en pierre taillée.

Là où se dresse aujourd'hui le bunker de l'Annonciation se dressait autrefois un manoir, mi-ferme, mi-forteresse.

Le salon principal du Cigüeñal de Nazareth avait des murs ornés des armoiries les plus anciennes et les plus impressionnantes. On y trouvait des armes de toutes les époques, depuis l'empire de Nabuchodonosor II jusqu'à celui de César Ier. Contre l'un des murs du salon principal du Cigüeñal, les maçons de l'époque avaient également creusé une cheminée aussi grande qu'une grotte. Assises près du feu de cette cheminée se trouvaient Tita Isabel et sa nièce Ana. Cléophas et son épouse avaient couché leurs petits-enfants.

La Veuve se mit alors à cuisiner. Si les murs pouvaient parler, ils diraient que la Veuve prépara en un clin d'œil de la bouillie de suffisamment pour nourrir la moitié de l'Afrique.

Tita Isabel trouvait toujours le moyen de mettre un terme à ces torrents de larmes ; ce n'était pas pour rien qu'elle était sa petite fille. Bon, c'était la fille de sa petite sœur, mais c'était comme si c'était la fille qu'elle n'avait jamais eue. Isabel aimait sa nièce Ana plus que si elle avait été sa propre fille. C'est une façon de parler. Mais se mettre à pleurer à chaudes larmes, sombrer dans un silence éternel, puis se remettre à pleurer, tout cela n'était pas normal.

« Qu'est-ce qui ne va pas, Anita ? » lui demande Isabel, inquiète. « Pourquoi as-tu attendu que tes parents soient partis pour fondre en larmes comme ça ? Nous sommes seules maintenant. Allez, dis-moi. » Isabel essayait de comprendre ce qui arrivait à sa nièce.

La Veuve entrouvrit les lèvres. Elle les entrouvrit, certes, mais ne parvint jamais à articuler une phrase cohérente.

« Ma María... Tita... »

« Qu'est-ce qui arrive à ta María, Anita ? »

« Tita... moi... ma María... »

La Veuve ne terminait jamais sa phrase. Avec le tempérament qu'avait la femme de Zacarías, c'était incroyable qu'elle fasse preuve d'une patience infinie envers sa nièce Ana.

« Quand tu te seras calmée, tu me raconteras tout, ma fille. »

Cela s'est passé bien plus tard.

L'ours empaillé qui occupait le coin du salon principal du Cigüeñal, s'il avait été vivant, aurait déjà perdu tout espoir. Au-dessus de la cheminée, une tête de lion originaire d'Assyrie bâillait, l'air impatient.

Isabelle continue de regarder le feu tandis que la veuve parvient enfin à terminer le récit du vœu de sa fille aînée.

« Répète-moi ça, Anita », demande Isabel, absorbée et émerveillée.

« Tu vois, Tita ? Je savais bien que tu n'y croirais pas », et la Veuve se lance à nouveau.

À l'aube, la mère de Jean-Baptiste est enfin au courant de l'événement qui allait changer le cours de l'histoire universelle.

« Oui, Tita, ma María ne retirera pas le voile de deuil qu'elle porte pour son père tant qu'elle n'aura pas vu mon petit garçon de quelques mois marié, et bien marié. Qu'ai-je fait, mon Dieu ? Et tu sais bien comment est ma María ; si elle était un homme, sa parole serait la dernière chose qu'elle romprait. »

Comme la Veuve connaissait bien sa fille aînée !

LA MAISON DE JOSÉ LE MENUISIER

Penchons-nous maintenant un peu sur l'histoire de Joseph, futur époux de la Mère de Jésus.

La famille des charpentiers de Bethléem connut un essor économique très important à la suite de la naissance de Joseph. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans les détails intimes de la vie des parents de Joseph le charpentier. Le moment venu, nous ouvrirons la porte comme on lève un voile et nous verrons face à face la vérité de cette intimité que, pour l'instant et jusqu'alors, je laisserai en suspens. La raison de ce choix se comprendra plus tard. Pour passer outre cette difficulté, disons qu'une incursion trop profonde dans la vie des parents de Joseph le charpentier romprait le rythme de ce récit. Continuons donc.

Héli, le père de Joseph, a mis au monde de nombreux enfants, filles et garçons. L'homme était au comble de sa joie quand, un jour, ses forces l'ont également abandonné, et il est mort. Héli est mort comme meurent toutes les choses, de fatigue. À cette époque surtout, la cause de la mort des hommes était le travail. Ils mouraient d'épuisement. Il y avait les impôts, les dîmes, les intérêts. Les travailleurs atteignaient à peine la quarantaine en bonne santé ; à cinquante ans, ils étaient à moitié morts. À soixante ans, ils étaient déjà morts. Seuls les riches et les tyrans atteignaient soixante-dix ans en bonne santé. Celui qui atteignait quatre-vingts ans était soit un saint, soit un monstre. Héli, père de Joseph, n'était ni l'un ni l'autre. Juste un autre travailleur qui vendait chèrement sa vie face aux planches et aux clous. Ainsi, lorsqu'il mourut, le Ciel emporta dans sa gloire un autre des bons.

Comme on le voit, la Mort suivait ses ennemis à la trace. N'ayant personne pour brandir l'épée contre eux, la Mort elle-même s'en prenait directement aux deux maisons messianiques. Invisible, silencieuse, elle frappait avec la seule arme à sa disposition : les ciseaux des Parques. Aveugle, la Mort écrivait des pages noires dans les annales des familles de ses ennemis. Mais depuis la lumière de celui qui gouverne le destin de l'univers, Dieu laissait le Serpent agir à sa guise.

Mais cessons ces chroniques de l'Enfer et de sa défaite. Revenons sur la terre ferme. Il sera toujours temps de se souvenir des ruines et des misères.

Après la mort d'Héli, fils de Matat de Bethléem, le droit d'aînesse fit de Joseph le père de ses frères et sœurs. Ce droit n'impliquait pas pour autant l'obligation de

rester célibataire jusqu'à ce que le dernier membre de sa maison eût fondé sa propre famille. En effet, le mariage avec la fille de Salomon – Marie était alors sa fiancée – se rapprochait à chaque année qui passait. Joseph devait avoir environ vingt ans lorsque son père partit pour le Paradis des justes. Marie devait en avoir un peu moins.

C'est à cette époque que mourut le père de Marie. Et c'est ainsi que les deux hommes qui s'étaient juré de marier leurs enfants disparurent soudainement de la scène. Toute leur vie, ils avaient rêvé de les voir mariés, et du jour au lendemain, un coup du destin leur arracha ce rêve des yeux.

Que deviendrait désormais ce serment que Jacob de Nazareth et Héli de Bethléem avaient prononcé devant Zacharie, fils d'Abias, prêtre, époux d'Élisabeth, tante de la Veuve, grand-tante de Marie ?

Les deux étant partis, morts ceux-là mêmes qui s'étaient engagés à unir par les liens du mariage Joseph et Marie lorsque Dieu le déciderait, Marie et Joseph étaient libres de poursuivre leur chemin et de faire leur ou non le serment de leurs parents. Que feraient-ils ? Comment obliger Joseph à rester célibataire jusqu'à ce que le dernier des fils de Jacob de Nazareth se marie ?

« Mon fils, sois sage devant Dieu et ses serviteurs. Aucune récompense ne comble davantage l'être humain que d'aligner nos pas sur sa sagesse. Nous ne sommes rien, nous ne sommes personne lorsqu'il s'agit de peser le pour et le contre entre satisfaire nos propres désirs ou ceux de notre Seigneur Dieu. Place toute ta confiance en son Omniscience, dépose ta foi dans son bras tout-puissant, qui ne rate jamais sa cible ni ne manque jamais sa pierre. Tu connais sa volonté ; ne lui tourne pas le dos. Je m'en vais, mais Lui demeure et reste avec toi. Il te guidera vers la victoire de nos Maisons. Son ange écrira dans son Livre : « Dieu a dit, et cela fut ainsi », Joseph a été formé à la lumière de conseils de cette nature.

MADAME ISABEL

Après la mort de Jacob de Nazareth, père de Marie, la veuve se remit sur pied. Soutenue par Tita Isabelle, la Maison de la Vierge de Nazareth surmonta la tempête sinistre que la veuve avait imaginée dans sa douleur lors de l'enterrement de son époux.

Madame Isabelle, issue de la classe aristocratique de Jérusalem, experte dans le monde des affaires et des lois juives, prit tout en main, remua ciel et terre, et ne quitta pas Nazareth tant que tout ne fut pas si solidement rétabli qu'on aurait dit que Jacob n'était jamais parti.

Aussi rusée qu'on puisse l'être, disposant de moyens financiers suffisants pour mettre des bâtons dans les roues aux frères de Jacob qui auraient pu proposer à la

Veuve de lui racheter ses terres, Tita Isabel a conservé pour la fille de Salomon, sa petite-nièce, jusqu'au dernier acre.

Grâce à Tita Isabel, la veuve ne vendit pas un seul figuier. Tita Isabel était là pour embaucher des ouvriers à l'arrivée des récoltes, pour signer les contrats, pour payer les ouvriers, pour encaisser l'argent des ventes, et surtout pour prendre sa nièce Juana sous son aile et lui enseigner de A à Z les rudiments des affaires.

C'est ainsi que Juana, qui succédait à María, accompagna sa grande sœur lors du Vœu. Mais Juana, contrairement à María, qui était une artiste de la couture, avait hérité du caractère bien trempé de son défunt père ; elle ne se lassait ni d'apprendre de sa tante Isabel comment mener les hommes à la baguette, ni de se frayer un chemin dans le monde des contrats ; elle ne se lassait pas non plus de travailler aux champs à la tête des journaliers qui travaillaient pour sa Maison. Beaucoup pariaient que dès le départ de Madame Isabelle, la jeune fille s'effondrerait et que, tôt ou tard, la veuve serait contrainte de vendre.

« Ma fille, ne fais pas attention à eux », conseilla tante Isabel à sa petite-nièce Juana. « Les hommes nous regardent comme si la Sagesse n'était pas notre sœur. Parce qu'ils la prennent pour épouse, ils croient que la Sagesse nous tourne le dos. Toi, n'en fais pas cas, Juanita. Et si le soleil tapait fort et que la récolte était mauvaise, je te l'achèterai en totalité au prix d'une récolte d'or. C'est très simple, ma fille. Tiens toujours parole ; si tu t'es engagée à payer plus pour quelque chose qui s'est avéré valoir moins, tiens ta parole ; tu as dit tant, tu paies tant. Il en va de même quand ce sont eux qui se trompent à ton égard. Tu t'es engagée à payer tant, tu encaisses tant... »

Avec le temps, la plus jeune des Vierges de Nazareth apprit à parler aux hommes qu'elle engageait elle-même comme si elle était une adulte.

Jamais les terres du clan des fils de David de Nazareth n'avaient été aussi fertiles que durant ces années qui suivirent les grandes sécheresses.

Et jamais non plus les jeunes maîtres du Cigüeñal, la grande maison sur la colline, n'avaient été aussi bien habillés.

Madame Isabelle, comme toute fille d'Aaron, était passée maître dans l'art de tisser des manteaux sans couture. C'était le manteau des membres du Sanhédrin. Épouse d'un grand seigneur du Sanhédrin, Isabelle pouvait assurer à sa petite-nièce Marie que son atelier de couture serait le plus rentable de tout le royaume.

« Mais Tita, lui dit María, je ne peux pas quitter la maison de ma mère. »

« Ma fille, n'en parle même pas », lui répond Tita Isabelle.

Le fait qu'on l'appelle « Tita » alors qu'elle était la grand-tante était dû au caractère d'Isabel elle-même. Se faire appeler « mamie » lui donnait l'impression d'être vieille.

C'est ainsi qu'entre ses petites-nièces Juana et María, Madame Isabel vit le temps s'écouler. Si elle avait enseigné à sa Juanita tous les secrets des affaires et engagé en son nom un contremaître pour l'aider en tout, et lui avait mis dans la tête qu'elle suivrait ses faits et gestes au quotidien depuis Jérusalem, et que, par Dieu, elle préférerait monter au ciel plutôt que de voir un autre malheur s'abattre sur ses petites-

filles ; si elle avait placé sa petite-nièce Juana à la tête des champs, elle avait assise sa « petite-fille » María à ses côtés, et ne l'avait pas éloignée de son flanc tant que sa petite-nièce n'avait pas appris, de la main d'une experte en travaux sacrés, les secrets les plus cachés de la coupe et de la confection d'un costume sans couture. La Jeune Fille, qui était déjà une artiste en soi, car elle tenait cela de sa propre mère, lorsqu'elle fit ses adieux à « la petite grand-mère », avait non seulement hérité de l'un des mystères les plus jalousement gardés par les filles d'Aaron, mais elle ouvrit en outre son propre atelier de couture à Nazareth.

C'est de l'atelier de coupe et de confection de la Vierge de Nazareth que partirent pour Jérusalem certains des manteaux sans couture, fierté de la caste des princes de la Ville Sainte. Des manteaux pour lesquels on payait en or sonnante et réverbérante. On n'en possédait qu'un seul, et il était pour toute une vie.

« Mais Tita, où vais-je trouver l'argent pour les soies et les fils d'or ? », lui demanda-t-elle un jour.

— Ne t'inquiète pas pour un rien, ma fille, lui répondit Madame Isabel. Quand je te passerai commande, je t'envoierai des soieries pour habiller toutes tes sœurs, et un sac de fils pour que tu fasses à ton frère une tresse aux cheveux d'argent. Si le Seigneur ne m'a pas donné d'enfants, c'est pour une bonne raison. Que croient donc les hommes ? Pour le fils de Nathan, tout. Ma fille, on a offert à ton Joseph un poulain ibérique que même un général romain voudrait pour lui-même. Avec lui, avec ton Joseph, ils baissent leur garde et ton Fiancé ressemble déjà à un prince parmi les mendiants. Qui va m'interdire d'offrir à la fille de Salomon la Lune et les étoiles enveloppées de soie et nouées avec des fils d'or ? »

Et il en fut ainsi. En effet, la façon dont les filles de Jacob de Nazareth se sont habillées a suscité l'admiration de tous les membres du clan de David de Galilée. Au moment de les marier, on devine bien quelle dot la Veuve souhaitait pour Esther et Ruth, les jumelles.

« Une dot ? Qui a parlé d'argent ici ? L'aimes-tu, ma fille ? », telle était la réponse de la Veuve aux prétendants de ses filles.

Ils se trompaient, et comment ! Acheter une fille à la Veuve ?

Impossible.

Le meilleur parti de toute la région ?

Aucun.

Les champs de la Fille de Jacob donnaient un rendement de cent pour cent. De l'atelier de la Vierge de Nazareth sortaient les vêtements les plus beaux, les plus jolis et les moins chers de la région. Et le petit dernier de la maison ? Cléophas, le benjamin de la famille ! Il ne lui manquait que le diadème pour mettre les fils d'Hérode au même niveau que les vauriens. Ainsi, quiconque souhaitait épouser l'une de ses filles n'avait pas à venir voir la Veuve de Jacob pour parler d'argent. C'était son cœur qu'il devait mettre sur la table, grand ouvert, ouvert comme une pleine lune, nu comme le soleil d'un quarante de mai. Et ensuite, que le Ciel en décide comme il le voudra.

MME MARIE

À la mort de ses grands-parents, Cléophas et son épouse, Marie de Salomon hérita de la maison de sa mère dans la Ville Sainte. Il s'agit de la maison de l'héritière d'un docteur de la Loi dont le parrain, au début de sa carrière bureaucratique, était le chef du groupe d'influence le plus puissant de la cour naissante du roi Hérode. Il s'agit d'une maison cossue.

Il s'agit d'une Dame, Madame Marie de Nazareth, fille d'Anne, fille de Cléophas, beau-frère de Zacharie, fils d'Abias – Abtalion selon l'historiographie officielle. Il s'agit d'une Marie... membre légitime de l'aristocratie sacerdotale juive par sa mère. (Dans cette première partie de l'Histoire, nous n'aborderons pas la vie de la maison de Cléophas, père de la mère de la Vierge. Dans la deuxième partie, nous aborderons le sujet, nous demanderons la permission et nous verrons alors, avec les yeux de l'esprit, ce que j'entends par là lorsque je dis que Cléophas, père de la veuve, appartenait au groupe aristocratique juif qui, sans être hérodien, était le plus influent à la cour du roi Hérode. Pour l'instant, il suffit d'avoir confiance pour articuler, sur le roc de notre foi, les piliers sur lesquels repose l'édifice de cette histoire).

Sans aller plus loin, nous voyons le « Seigneur » Jésus, dans le prologue de la Cène, envoyer l'un de ses disciples annoncer sa venue à l'un de ses serviteurs. L'homme ne proteste pas ; et il ne proteste pas parce qu'il connaît le messager, il sait qui est le « seigneur » qui le presse de tout préparer pour la « Cène ».

La légende de Jésus le Charpentier, disons-le franchement, trouve son origine dans la mentalité des petits villages. Le titre local du père se transmet au fils. Le père était charpentier, le fils « le Charpentier » toute sa vie, même s'il en vient à posséder plus de fanegas qu'un marquis ; son père était le charpentier et son fils restera le fils du charpentier jusqu'à sa mort.

C'est vrai, continuons à tout dire, Joseph est arrivé à Nazareth en suivant la route des nomades. L'homme s'est installé dans le village, a loué à la veuve un lopin de terre pour y planter sa tente. Il a monté son atelier. Joseph a fini par apprécier l'ambiance – c'est ce qu'il disait à l'extérieur – et a fini par séduire l'héritière de la veuve. À cette époque, la Vierge était propriétaire de figuiers, de vignes, d'oliveraies, de terres fertiles, de bétail, et elle possédait également un atelier de confection et de couture en plein essor grâce à la vague nationaliste.

Jusqu'alors, les costumes traditionnels devaient être commandés dans un atelier de Judée. Les Juives, surtout celles de Jérusalem, avaient jalousement conservé l't le secret de la confection des robes de mariée et des tenues pour les fêtes nationales. C'est alors que la Vierge de Nazareth est venue ouvrir son propre atelier de confection et de couture.

Dans ces circonstances, l'atelier de la Vierge de Nazareth a, en vérité, connu un succès immédiat. Grâce aux liens de parenté que sa famille entretenait dans toute la Galilée, la publicité nécessaire s'est répandue comme une traînée de poudre, sans qu'Elle ait eu à attendre. Il suffisait de regarder comment s'habillaient ses sœurs. Et puis, il y avait le prix : la Vierge de Nazareth était une sainte ; si vous n'aviez pas

d'argent, vous pouviez la payer quand les choses iraient mieux. Elle adaptait le prix à votre situation et ne vous envoyait jamais l'homme en frac pour réclamer votre dû. Une vraie sainte. Bien sûr, quand son mariage avec le Charpentier a été annoncé, tout le monde est resté bouche bée.

La Vierge se marie !?

En réalité, Joseph et Marie ont d'abord attendu que Cléophas se marie.

Le benjamin de la famille épousa Marie de Canaan, issue elle aussi du clan de David. Un an plus tard, Cléophas et Marie de Canaan mirent au monde Jacques. (Ce Jacques allait devenir le premier évêque de Jérusalem. L'Histoire le connaît sous le nom de Jacques le Juste, frère du Seigneur, l'un d'entre eux, qui fut ensuite assassiné par ses propres frères de sang. Le destin des frères de Jésus fait partie de l'histoire du christianisme. Une promenade dans les souvenirs de la fascinante aventure des premiers chrétiens, je suis au regret de le dire, dépasse le cadre de ce récit. Le fait est que le sort des frères de Jésus fut scellé la nuit du massacre des Saints Innocents. Les neveux de Joseph n'ont-ils pas été écrasés sous les pieds de la Fortune ? La Bête poursuivait l'Enfant, et dans son impuissance à le trouver, elle déversa du feu par les yeux contre tous ses proches. Combien de neveux Joseph a-t-il perdus en une seule nuit ? Combien d'enfants de Cléophas ont-ils été emportés ? Comme je l'ai dit, à l'avenir, si Dieu le veut, nous aborderons la tragédie des célèbres frères de Jésus, fils de Cléophas et de Marie, la femme de Cléophas. Eh bien, l'année suivant la naissance de Jacques le Juste, Cléophas et Marie de Canaan – Marie de Cléophas dans le Nouveau Testament – firent naître Joseph. Et ils continuèrent à donner des cousins et des cousines à Jésus.

LE NOMADE

De tous les enfants de Nazareth, aucun n'appréciait Joseph autant que Cléophas. Et ce, dès le jour même où Joseph est arrivé à Nazareth. Il est vrai que Joseph a fait une entrée spectaculaire à Nazareth. Son cheval ibérique, noir comme la nuit, et ses trois chiens assyriens chasseurs de lions, rompaient avec brio la monotonie. Puis il y avait le cavalier : un géant sur son Bucéphale, fils de Pégase, le cheval des super-anges ; les cheveux ni longs ni courts, à la ceinture l'épée même de Goliath.

Et l'étranger disait qu'il était un nomade parti à l'aventure à travers les provinces du royaume.

Les Nazaréens le regardaient et n'en croyaient pas leurs yeux. Un nomade comme les autres, à l'aventure sur ces chemins de Dieu, à dos d'un poulain de cette race, beau comme le cheval d'un archange en pleine bataille, escorté par trois bêtes féroces, belles comme des chérubins et redoutables comme des dragons ?

Ce géant était un pur mystère. Ses traits psychologiques et physiques ne correspondaient pas à l'image populaire du nomade sans patrie, toujours ivre, toujours querelleur, plutôt maigre, le nez rouge comme du vin, le cerveau brûlé par le soleil et

le froid. Non, monsieur, ce nomade n'était pas comme les autres. Les nomades se déplaçaient à dos d'âne, au mieux sur de vieilles juments, en compagnie de punaises, de puces et de chiens errants. Non, monsieur, ce Joseph était un pur mystère.

Avec ou sans secret, le fait est que Cléophas, le petit frère de la Vierge, s'était tellement attaché à ce nomade né à Bethléem qu'il finit par passer plus de temps dans la tente du Charpentier que chez lui.

Mais je sais que ce que ce garçon désirait par-dessus tout, c'était réaliser son rêve : monter sur le cheval de Joseph et trotter à travers les collines en soulevant de la poussière d'étoiles dans les yeux de sa princesse bleue. Des histoires de gamins !

Et c'est justement ce qui s'est passé. C'est ce qui s'est passé. Toutes les sœurs de Cléophas s'étaient mariées. À l'exception de ses deux aînées, Marie et Jeanne, qui étaient restées vierges depuis la mort de leur père. C'est la vérité, toutes ses sœurs s'étaient déjà mariées, avaient fondé une famille et avaient des enfants. Lui, Cléophas, était le seul des fils de Jacob de Nazareth à vivre encore chez sa mère.

Vu de l'extérieur, pour les gens de l'extérieur, Cléophas était le petit monsieur du village, l'enfant chéri de ses sœurs, les Vierges. Alors que tous les garçons s'affairaient aux travaux des champs, le petit monsieur Cléophas menait la vie d'un prince sans savoir ce qu'étaient la faucille et la houe. Ainsi, s'il passait ses journées à la menuiserie de Joseph, ce n'était pas parce qu'il avait besoin de gagner son pain. Pas du tout. S'il avait décidé de devenir son apprenti, ce n'était pas parce que le frère de la Vierge devait apprendre un métier. Ce qui tenait vraiment à cœur à Cléophas, c'était de gravir les échelons aux yeux du menuisier, de gagner sa confiance et d'obtenir sa permission de s'envoler, de monter au dos de ce cheval ibérique et de s'offrir le plaisir de voir le monde à dos de cette créature magique.

Et c'est ainsi que cela s'est passé. Cléophas est passé d'enfant de chœur à moine, et c'est là qu'il parcourait son monde, de fête en fête, à dos du merveilleux cheval de son patron. Les habitants du village voyaient d'un mauvais œil que le Charpentier laisse autant de liberté à ce garçon. Un cheval comme celui-là ne se prête pas à n'importe qui, et encore moins, pour ainsi dire, à un enfant.

La réponse de José aux soupçons de ses nouveaux voisins fut de prêter à son apprenti, en plus de son cheval, deux de « ses chiots ». Chaque fois qu'il envoyait son assistant et apprenti menuisier dans un village voisin, José lui donnait pour compagnons de voyage deux de ses petits chiots, deux chiens en voie d'extinction que ses parrains babyloniens lui avaient offerts en leur temps.

Cléophas commence par se rendre à cheval au village voisin pour y livrer une commande, bien sûr. Et il finit par s'approprier le cheval de son patron lorsque, à l'occasion d'une fête locale, une fête des vendanges par exemple, ses sœurs mariées réclament sa présence à . C'est ainsi que Cléophas fit la connaissance de Marie de Canaan, la future mère de ses enfants... les célèbres frères de Jésus.

Cléophas et son épouse se sont rencontrés, se sont mariés, se sont installés dans la maison de la Fille de Jacob et ont eu leurs enfants.

Disons-le franchement, la Menuiserie du Nomade n'était pas une multinationale du meuble et n'avait pas vocation à devenir leader du secteur, mais

pour Cléophas, José était le meilleur. Amoureux et père de ses enfants, l'atelier de son patron était tout ce qu'il avait, et Cléophas était prêt à se donner à fond plutôt que de le voir sombrer. De toute façon, son patron était un homme étrange. Il ne manquait jamais d'argent. Qu'il vende ou non, il gagnait toujours de quoi subvenir aux besoins de sa famille. Il ne l'accablait pas non plus avec ses problèmes. Jamais ! En réalité, le seul problème de José, c'était qu'il n'avait pas de femme. On ne lui connaissait d'ailleurs aucun prétendant. Non, ce n'était pas par manque de femmes. Non. C'était lui, José. Il n'avait pas de femme parce que Dieu ne la lui avait pas encore donnée. Et José le disait avec le mystère de celui qui cache un secret invouable.

« Dieu pourvoira, mon frère, Dieu pourvoira... », répondait José au jeune homme.

Peu après la naissance de José, son neveu, le deuxième des enfants de son jeune frère Cléophas, la Vierge Marie de Nazareth met fin à son deuil suite au décès de son père.

La Vierge a vaincu. Elle a fait un vœu et l'a tenu. Elle est désormais libre de se marier ; et en se mariant, elle tiendra le serment que son père avait fait au Seigneur et qu'il n'avait pas pu tenir parce que la Mort s'était mise en travers de son chemin.

Devant des témoins sacrés, Jacob de Nazareth avait autrefois juré, au-dessus du berceau de sa fille aînée Marie, héritière légitime du roi Salomon : Jacob ben Salomon avait juré sur sa vie qu'il ne donnerait sa fille en mariage qu'au fils d'Héli, fils de Resa, fils de Zorobabel, fils de Nathan, le prophète, fils du roi David.

Peu après la naissance du deuxième fils de Cléophas, Joseph le charpentier demanda la main de sa fille Marie à la veuve de Jacob. La veuve accepta cette demande, et peu après, les documents du contrat de mariage furent signés entre Marie, fille de Jacob, fille de Matán, fille d'Abiud, fille de Zorobabel, fille de Salomon, fille de David, roi, et Joseph, fils d'Héli, fils de Resa, fils de Zorobabel, fils de Nathan, fils de David, prophète.

La nouvelle du mariage de Joseph le charpentier et de Marie la Vierge fit sensation à Nazareth.

« La Vierge se marie. »

« Avec le menuisier ? Je m'en doutais. »

La fiancée était un parti exceptionnel. Propriétaire de la maison sur la colline, des meilleures terres de la région, fondatrice de l'atelier de couture et de confection de Nazareth qui vendait les robes de mariée les plus raffinées, les plus belles et les moins chères de la région.

Qui était le marié ? Un inconnu de Bethléem, un nomade en quête d'aventure qui a trouvé ce qu'il cherchait. Qui aurait pu imaginer que là où tant de bons partis avaient échoué, un étranger sans avenir allait triompher !

Ainsi, si du côté maternel, notre Jésus est l'héritier de Cléophas de Jérusalem, docteur de la Loi, son grand-père, et si, du côté maternel également, toutes les propriétés de son grand-père Jacob de Nazareth lui appartiennent, nous parlons donc d'un jeune homme riche nommé Jésus de Nazareth. Ou bien croyez-vous que celui qui

a demandé au jeune riche de tout quitter pour le suivre n'ait pas lui-même accompli cet acte de renoncement et abandonné toutes ses propriétés ?

Fils de ses parents, pendant son mandat, notre Jésus a élevé la situation économique de sa famille à son apogée de confort et de prospérité. Pendant les jours où il fut à la tête de la Maison de sa Mère, les caves se remplirent d'excellents vins, les entrepôts débordèrent de blé, d'huile, d'olives de table, de figues, de grenades, de lait, de viande et de poissons qu'on lui apportait de la mer de Galilée jusqu'à sa maison, quand notre Jésus n'allait pas lui-même les chercher. Les vins des vignobles de Jésus de Nazareth se vendaient dans toute la Galilée ; peu abondants mais excellents, les meilleurs. Ils réjouissent le cœur sans jamais rendre violent ; le lendemain, on se réveille l'esprit clair, l'âme vivante. « Vin de Nazareth, vin de Bacchus », disaient les Romains de la garnison de Séphoris, située à deux heures de là.

Les grands-parents maternels de sa Mère, Élisabeth et Zacharie, léguèrent à la fille d'Anne, la veuve de Jacob de Nazareth, père de Marie, leurs biens, à Jérusalem et en dehors de la ville.

L'héritier naturel de Zacharie et d'Élisabeth était Jean. Avant la naissance de Jean-Baptiste, comme ils ne s'attendaient pas à avoir d'enfants, Élisabeth et Zacharie léguèrent tout ce qu'ils possédaient à la mère de Marie. Ce testament ne fut jamais révoqué en raison de la mort violente de Zacharie et de la disparition d'Élisabeth et de Jean dans les grottes de la mer Morte.

Ainsi, dans la Jérusalem des richesses, le jeune Nazaréen était connu comme on connaît un mystère. En réalité, personne ne savait qui il était. Sur un point, tout le monde semblait d'accord : ce Jésus de Nazareth, le fils de Madame Marie, était un jeune homme d'une prudence et d'une sagesse supérieures à ce qu'on attend normalement d'un homme de son âge. Il gérait de l'argent, mais le pouvoir ne l'intéressait pas. Il avait l'habitude de commander et d'être servi, et pourtant il restait célibataire. Il était cultivé, parlait les langues de l'empire ; croyez-vous qu'on lui ait fourni un interprète pour s'entretenir avec Pilate ? Il savait écrire et avait un don pour les affaires. Sa mère était le point faible du jeune Nazaréen. Mais à qui ne pardonne-t-on pas cela ?

MARIAGE ET NAISSANCE DE L'ENFANT

Marie et Joseph se fiancèrent. La règle générale voulait que le père du fiancé aille discuter avec les parents de la fiancée du désir de son fils d'épouser celle-ci. On parlait de la dot et on concluait l'accord. Dans le cas de Joseph et Marie, c'est Joseph lui-même qui s'adressa à la mère de la fiancée pour lui demander la main de sa fille. La mère de la fiancée accepta et le contrat de mariage fut signé.

À cette époque, la tradition imposait une année de fiançailles entre la signature du contrat et le jour du mariage. Au bout d'un an, ils pouvaient se marier. Pendant cette année de fiançailles, cependant, les fiancés étaient soumis à la loi sur l'adultère. C'était la norme, mais en aucun cas une loi sacrée. Moïse n'avait donné aucun précepte

concernant l'interdiction de se marier immédiatement après la signature du contrat de mariage. Ce sont les Juifs eux-mêmes qui s'étaient imposé cette année d'attente.

On ne sait pas s'ils reprochaient à Dieu d'avoir été trop indulgent, mais le fait est que, non contents de la montagne de lois qu'il leur avait dictées, ils se sont chargés d'une autre montagne de prescriptions, de lois, de traditions, de commandements, de règles canoniques et on ne sait combien d'autres obligations encore. Ainsi, même s'il s'agissait de « vraies » lois, personne ne s'en offusquait si les démarches devaient être accélérées par... la faiblesse de la chair ? L'enfant naissait à sept mois. Mais bon, ce n'est pas non plus une raison pour faire tout un scandale. Un mariage célébré comme il se doit ne guérit-il pas le péché ? Bien sûr que oui !

Le revers de la médaille, c'est que, même si ce n'était pas une loi, la faiblesse de la chair pouvait se payer de sa vie si le péché n'avait pas été commis par le marié. Dans ce cas, tout le poids de la loi sur l'adultère retombait sur la mariée. Jugée pour adultère, elle payait sa faiblesse par la peine de mort... par lapidation publique.

Pour bien d'autres raisons encore, un contrat de mariage pouvait être rompu. Ce n'était pas courant, mais cela arrivait. Une incompatibilité de caractères, par exemple. On se rendait l'argent et chacun repartait de son côté.

Dans le cas le plus courant, une grossesse pendant l'année d'attente, on n'en faisait pas non plus tout un plat. Ce sont des jeunes, mais que le petit-fils soit le bienvenu ! Quelle faute ont donc commis ces jeunes gens ? Banquet de mariage, fête en grande pompe, on passe l'éponge, l'enfant naîtra à sept mois. Et alors ? Quelle bénédiction ! Tout ce qui commence bien finit bien, c'est ce qui compte.

Le cas de la Vierge était d'une autre nature. Un jour – leur confia-t-elle aux apôtres –, l'ange de Dieu lui apparut, et le lendemain, elle était déjà en état de grâce. Les apôtres le racontèrent à leurs successeurs, ceux-ci à leurs propres disciples, et ainsi la Confession de la Vierge se transmet de bouche à oreille jusqu'à aujourd'hui.

« Concevoir par l'œuvre et la grâce du Saint-Esprit », c'est si facile à dire.

« Je suis enceinte par l'œuvre et la grâce du Saint-Esprit ! », dut se dire la Vierge un de ces jours-là.

Personne ne croira que la Vierge s'est mise à courir de joie en criant à tout le monde le récit de l'Annonciation. Ce n'est pas quelque chose qui arrive tous les jours. En effet, dans toute l'histoire universelle, l'humanité n'a jamais connu un événement semblable. Le cas le plus proche d'une « conception surnaturelle » de la nature que nous racontent les Évangiles se trouve dans le monde des mythologies. La mère d'Alexandre le Grand allait partout déclarer ouvertement qu'elle avait eu son fils avec l'un des dieux du monde classique. Que ce soit par respect pour sa mère ou par fierté, son fils a conservé son origine semi-divine. Pour autant que je m'en souvienne, c'est le cas le plus proche de celui que la Vierge a mis sur la table au fil des siècles.

Eh bien, pourquoi pas ? Le Dieu des Hébreux avait accompli de nombreux actes extraordinaires depuis l'époque de Moïse jusqu'à celle de Marie. Les Écritures prophétiques annonçaient depuis des siècles la Conception d'un Enfant né d'une Vierge : « Emmanuel, Dieu avec nous ». En tant qu'exemple de fantaisie poussée à son paroxysme d'imagination et de génie, le fait que le Dieu qui a créé les Cieux et la Terre

puisse accomplir un acte de cette nature est à la hauteur de l'image que les enfants d'Adam et Ève se sont faite de sa Nature. Pourquoi l'un des attributs que l'on accorde au Dieu de Moïse – toute-puissance, omnipotence, omniscience – ne serait-il pas capable de mettre en scène un événement aussi incroyable ?

OK, Marie, maintenant file vite l'expliquer à ta mère. File vite, va chercher ton mari, dis-lui que tu es la Vierge qui devait concevoir ce Fils « né pour porter sur ses épaules le manteau de la souveraineté, et être appelé Prince merveilleux, Dieu puissant, Père éternel ».

Bon sang, quelle chance !

Et maintenant, assieds-toi, attends et espère que ton mari te dise « Alléluia, Amen, Alléluia », qu'il saute de joie, qu'il te soulève dans ses bras et qu'il te couvre de baisers.

Tu n'en as pas encore assez ? Eh bien, va donc le raconter à ta sœur de cœur, et sache que ta sœur Jeanne t'aime plus que le Jourdain, plus que la mer des Miracles, plus que les montagnes de Galilée. Allez, Marie, va, cours et dis-le-lui.

Je dis cela parce que – quelle que soit l'opinion de tout le monde – les semaines ont passé et ce qui devait arriver est arrivé. La Vierge a commencé à avoir d'étranges vertiges ; elle perdait et reprenait connaissance. Était-ce l'émotion ? Était-ce la chaleur ? Non, ma chère, ce sont les symptômes typiques des femmes enceintes.

Pour n'importe quelle autre femme au monde, ses voisines auraient pu s'attendre à ce qu'un homme aussi solide qu'un château, tel José le Charpentier, ait réussi à vaincre, avant le mariage, la forteresse de la vertu de la future mariée. Pour n'importe quelle autre femme, bien sûr, mais pour la Vierge Marie... cela ne leur passait même pas par la tête.

Le fait est que, même si cela leur semblait inconcevable, elles durent se rendre à l'évidence.

« Que le Seigneur te le donne en bonne santé, mon fils », c'est par ces mots et d'autres similaires que les voisins félicitèrent le marié, un José qui ne comprenait pas où ils voulaient en venir. À vrai dire, il ne comprenait pas. L'homme croyait qu'on lui adressait des vœux de bonheur anticipés.

« Que ce soit un garçon, et que le Seigneur vous le donne en bonne santé, monsieur José », continuaient à le taquiner les voisines. Monsieur José ne comprenait toujours pas.

C'est la vérité : quelques semaines après l'Annonciation, la mariée commença à présenter les symptômes classiques des femmes enceintes. Des vertiges inattendus, des bouffées de chaleur inexplicables. Comme il s'agit de choses incontrôlables, la Vierge ne pouvait s'empêcher d'être prise au dépourvu. Cependant, la dernière chose qu'elle pouvait faire était de s'enfermer, de se cacher. Elle devait continuer à vivre ; continuer à mener sa vie était la meilleure façon de ne ni confirmer ni infirmer les rumeurs de ses voisines. Du moins jusqu'à ce qu'elle se décide à dire la vérité à sa mère.

La mère de la Vierge mit du temps à comprendre ce qui se passait. Elle fut, à l'exception de Joseph, la dernière personne à avoir vent de la rumeur qui commençait à scandaliser ses voisines.

Aux yeux de la Veuve, la chasteté immaculée de sa fille restait aussi inaccessible aux passions humaines qu'elle l'avait été avant ses fiançailles. À l'exception de l'accès plus libre du fiancé à la maison de la fiancée, et de cette liberté subordonnée à la présence indispensable d'un membre de la famille de la fiancée entre elle et le fiancé, sa fille Marie continuait à mener sa vie telle quelle, cette vie qui avait valu à la Vierge de Nazareth sa renommée d'un bout à l'autre de la Galilée. Comment soupçonner quoi que ce soit de mal chez sa fille !

« Que le Seigneur te donne le plus beau petit-fils du monde », taquinaient les voisines de la veuve.

« Ta Marie mérite tout ; espérons que l'enfant ressemble à son grand-père Jacob, qu'il repose en paix », au cas où la veuve ne l'aurait pas encore compris, elles continuaient à la taquiner.

La veuve était originaire de Jérusalem, elle avait grandi dans un autre milieu. Mais elle n'était pas dupe. S'il ne s'était pas agi de sa fille, la veuve aurait parié un œil qu'une telle femme était enceinte depuis tant et tant de semaines. Le problème, c'est qu'elle ne pouvait se faire à l'idée que sa Marie fût enceinte.

La foi et la confiance que la veuve avait en sa fille aînée étaient si grandes qu'elles lui aveuglaient l'esprit. Dieu merci, la veuve a ouvert les yeux avant José. Finalement, la veuve a dû l'admettre, même si sa fille ne le confirmait ni ne le niait.

« Qu'est-ce qui t'arrive, ma fille ? », lui demande la mère.

« Rien. C'est la chaleur, maman », répondit la fille.

Le dilemme de la veuve commença lorsque les voisines se mirent à parler de choses graves... d'adultère. Elles ne le lui dirent pas en face, mais entre femmes et voisines, on le sait bien, les mots ne manquent pas. La veuve commença donc à prendre peur.

« Ma María est en état de grâce. Comment est-ce possible ? », finit par avouer la veuve.

Et sa fille chérie, sans ni le confirmer ni le nier. Désespérée par le silence de sa fille, elle va voir son gendre, pour qu'il réponde à cette simple question : fallait-il avancer la date du mariage ?

Et c'est ce qu'elle fit. La Veuve alla chercher « son fils » José. Aborder le sujet avec José allait lui coûter beaucoup d'efforts. Comme elle ne savait pas dans quelle situation il se trouvait, ni quel était son rôle dans cette histoire, la Veuve se dit qu'elle devait amener José à aborder le sujet sans lui révéler le cœur du problème. Une situation bien étrange. Il fallait bien l'aborder, mais le problème était de le faire sans s'éloigner du sujet. Rusée comme elle l'était, sans le lui dire ouvertement, la veuve allait lui expliquer en toutes lettres ce qu'il en était : sa femme était enceinte. Que devait-il répondre, lui, le futur marié ?

Après avoir longtemps tourné autour du pot, la Veuve comprit que soit José jouait merveilleusement bien les idiots – un trait de caractère qu'elle ignorait chez ce saint de gendre –, soit il ne savait tout simplement rien du tout et ne comprenait pas de quoi lui parlait sa belle-mère.

José la regardait avec un air si innocent, si dépourvu de toute culpabilité, que la Veuve commença à ne plus savoir où elle en était. L'espace d'un instant, elle eut l'impression que la terre s'ouvrait sous ses pieds et qu'elle ne savait pas ce qu'il valait mieux faire : lutter ou se laisser engloutir. Même son âme frissonnait de froid sous l'effet du tremblement qui s'insinuait dans ses os à mesure que la vérité lui pesait de plus en plus lourdement. Son gendre n'en savait absolument rien et elle savait seulement qu'elle devait sortir de cet enfer, qu'elle devait parler à sa fille et lui demander, pour l'amour de Dieu, ce qui se passait.

Que se passait-il ?

Il s'était passé quelque chose d'incroyable, quelque chose d'impossible à raconter. Des générations entières et les siècles eux-mêmes allaient se scinder en deux, comme se divise le courant d'une mer qui rencontre dans son lit une gigantesque pierre angulaire. Et sa fille, incapable de trouver le moyen de lui révéler l'histoire de l'Annonciation.

Marie n'arrive pas à trouver le bon moment. Enfin, si l'on peut parler de « moment », l'occasion s'offrait bien à elle. Sa mère et elle avaient l'habitude de s'asseoir ensemble pour coudre. Pendant ces moments-là, elles parlaient sans arrêt. Elles parlaient de tout et de rien. Ou bien elles restaient simplement en silence.

Dans ce silence qui s'était installé ces derniers jours entre la mère et la fille, battaient deux cœurs sur le point de se briser en mille morceaux. La mère voulait demander à sa fille : « Es-tu enceinte, ma fille ? », mais elle ne trouvait pas les mots. La fille voulait lui répondre par un « Oui, ma mère », un « Oui » merveilleux, divin, mais elle ne trouvait pas le moment.

Le fait est que l'Enfant grandissait en elle, que les signes de son état devenaient chaque jour plus évidents, que si Joseph l'apprenait par la bouche des voisins... Elle ne voulait même pas y penser.

Elle avait besoin de révéler la vérité à sa mère. Sa mère était la seule personne au monde à qui elle pouvait confier un si grand mystère. Elle devait le faire, mais comme elle ne trouvait pas comment s'y prendre, le moment ne venait jamais.

Il arriva donc qu'un de ces jours-là, la mère et la fille s'assirent face à face. Les deux femmes savaient que le moment était venu, que c'était le moment. La Vierge fut la première à prendre la parole.

« Maman, crois-tu que Dieu peut tout faire ? », lui demanda-t-elle avec toute sa tendresse.

« Ma fille », soupira la veuve, qui ne souhaitait qu'aller droit au but : « Es-tu enceinte, ma fille ? », mais les mots ne lui venaient pas.

« Je le sais bien, mère. Tu vas me dire : Dieu est notre Seigneur, comment pourrions-nous mesurer la force de son bras ? Et je suis, ma mère, la première à

répéter tes paroles. Mais ce que je veux dire, c'est : sa puissance s'arrête-t-elle là où commencent les limites de notre imagination, ou est-ce précisément de l'autre côté que commence sa gloire ? »

« Que veux-tu me dire, ma fille ? Je ne te comprends pas », prise dans une direction différente de celle qu'elle mourait d'envie d'emprunter, la mère de la Vierge tente de maîtriser les battements de son cœur,

« Moi non plus, je ne sais pas très bien comment arriver là où je veux ni ce que je veux dire. Aie de la patience avec moi, mère. D'ici, nous irons au Ciel et, de là-haut, les choses de la Terre ne nous affecteront plus ; il nous reste donc à essayer de découvrir la nature du Dieu qui nous a appelés à rêver du Ciel tant que nous sommes ici sur Terre. N'est-il pas vrai que Dieu peut transformer les pierres en enfants d'Abraham ? Mais ce que je me demande, c'est si, en parlant ainsi, ce que le prophète a voulu nous faire comprendre, c'est que nous avons la tête aussi dure qu'une pierre. Une pierre peut-elle connaître Dieu ? Entre un homme qui ne veut pas connaître Dieu et une pierre, quelle est la différence ? »

« Où veux-tu m'emmener, ma fille ? », demanda la Veuve, s'efforçant tant bien que mal de contenir son impatience.

« Vers un événement merveilleux, mère. Mais comme je ne connais pas le chemin, ne m'en veux pas si j'explore seule, comme ces alpinistes qui affrontent pour la première fois une paroi vierge. La seule chose qui puisse m'arriver, c'est que, submergée par mon ignorance, je tombe à ses pieds. »

« Ne dis pas cela, ma fille. Tu n'es pas seule ; même si je suis vieille, je te suis. Oui, Marie, je sais que la gloire de Dieu commence là où s'arrête l'imagination de l'homme. Continue. »

La Vierge prit alors une direction qui semblait encore plus opposée, en disant :

« Mère, qu'est-ce que le messenger de mon grand-père Zacharie t'a dit ? Pourquoi n'as-tu pas encore voulu me le raconter ? Pourquoi ne m'as-tu pas envoyée chez ma grand-mère Élisabeth ? Maintenant que tu le peux, réponds-moi : notre Dieu peut-il ou ne peut-il pas faire en sorte que des personnes âgées donnent naissance à un enfant ? ».

La Veuve et Joseph n'avaient pas encore voulu révéler à Marie la nature du message que Zacharie et Élisabeth leur avaient envoyé peu de temps auparavant ; en effet, la Veuve avait décidé de l'envoyer chez Marie. La question de l'état de grâce dans lequel se trouvait soudainement sa fille effaça de son esprit tout le reste.

En effet, le messenger que Zacharie et Élisabeth avaient envoyé à Nazareth décrivit à la veuve et à son gendre, détail par détail, ce qui était arrivé à Zacharie dans le Temple. En particulier l'image du très bel ange qui avait puni le manque de foi de Zacharie en lui ôtant la parole.

Seigneur ! Sa fille Marie lui décrivait cet ange comme si elle l'avait vu de ses propres yeux. Comment était-ce possible ?

En principe, c'était impossible. Le messenger d'Élisabeth et de Zacharie ne lui avait pas parlé pendant son séjour à Nazareth. Bien sûr, Joseph aurait pu le lui raconter.

Joseph le lui avait-il raconté ? Joseph lui avait donné sa parole de ne pas être celui qui annoncerait la nouvelle à sa Marie. La parole de Joseph, la veuve le savait, était une loi pure et immaculée comme l'or à l'état brut. Il ne la rompait jamais. Non, Joseph non plus ne lui avait encore rien dit.

Elle se demandait comment sa fille avait pu l'apprendre quand son cœur s'est tourné vers le souvenir du jour où sa fille avait fait son vœu de virginité.

À cette époque, la veuve se demandait pourquoi la faveur du Seigneur sur sa maison s'était éteinte, pourquoi il leur avait tourné le dos comme celui qui abandonne le butin à l'ennemi. Au plus profond de son cœur, la veuve se retrouva prise au piège du dilemme de Job. Mais contrairement au saint, elle ne trouva pas la réponse tout de suite. Elle ne la trouva pas non plus au cours des années qui s'étaient écoulées depuis la mort de son mari jusqu'à ce jour-là.

L'heure était venue de comprendre la raison pour laquelle le Seigneur avait alors emporté son mari. Émerveillée, absorbée, hors de ce monde, son être flottant sur ces mêmes vagues qui, un jour, deviendraient des collines sous les pieds de l'Esprit de Dieu, la Veuve continua à regarder sa fille, les yeux rivés sur ses paroles.

C'est alors que la Vierge change à nouveau de sujet.

« Mère, lui dit-elle, Dieu n'a-t-il pas juré qu'un fils d'Ève écraserait la tête du Serpent ? »

« C'est vrai », répond la Veuve, la voix perdue quelque part dans l'infini où son regard s'était figé.

« Et nos livres sacrés ne disent-ils pas aussi que, parmi tous les hommes qui ont existé sur la face de la terre, aucun n'est jamais né aussi grand qu'Adam ? », poursuivit Marie.

« C'est ce que mon père m'a enseigné, et c'est ce que le tien t'a enseigné. Je t'écoute, ma fille. »

Marie poursuivit :

« Lorsque Dieu nous a promis la naissance d'un Fils destiné à porter la souveraineté sur ses épaules, pensait-il au Champion qu'il allait susciter parmi nous pour nous libérer de l'empire du Serpent ? »

« Oui, bien sûr. »

« Mais si le Malin a vaincu autrefois le plus grand homme que le monde ait connu, le saint Job n'a-t-il pas raison de nous présenter l'assassin de notre père Adam devant le Trône du Tout-Puissant, tout serein, attendant déjà la prochaine victime ? »

« Oui, il avait raison. »

« Bien sûr que oui. Celui qui a vaincu le plus grand homme du monde, pourquoi n'aurait-il pas vaincu le Fils de l'Homme ? »

La Vierge baisse les yeux et respire profondément tout en enfilant l'aiguille et le fil. Sa mère reste là à la regarder sans dire un mot. Au bout d'un moment, Marie se jeta à nouveau dans la bataille.

« Alors, mère, dites-moi, Dieu a-t-il juré en vain ? Je veux dire, à qui le Seigneur pensait-il lorsqu'il a prononcé ce serment béni ? David n'était pas encore né ; notre père Abraham non plus. Avec son petit fils mort, notre père Adam à ses pieds tout-puissants, se vidant de son sang, à quel Champion notre Dieu pensait-il en nous promettant sous un serment éternel qu'un fils de notre mère Ève écraserait la tête du Malin ? »

Cette fois, c'est Marie qui fixe sa mère du regard. Celle-ci, en voyant le visage de sa fille, ne sait qu'une chose : sa fille est enceinte. La douceur de son visage, la tendresse de sa voix, l'éclat de ses yeux. Il lui suffisait de lui dire : « Mère, je suis en état de grâce » ; mais au lieu d'aller droit au but, sans même savoir comment sa fille l'avait conduite au sommet d'une montagne d'où l'on voyait l'avenir du monde selon la femme née pour être la Mère du Messie, cet enfant de la Promesse qui devait naître pour écraser la tête du Malin.

« À qui Dieu pensait-il le jour où, sur le sang de son fils Adam, il jura la Naissance du Champion par la main duquel il exercerait sa vengeance ? – songea la Veuve à voix haute. Ma fille, ce n'est pas moi qui mettrai des limites à la gloire de mon Créateur. Je veux seulement que tu me le dises toi-même. »

« Te souviens-tu, mère, de ce qu'a écrit le prophète ? : “Une Vierge enfantera et son Fils s'appellera Dieu avec nous.” »

Marie baissa à nouveau les yeux. Puis elle releva la tête et regarda sa mère droit dans les yeux.

« Mère, cette Vierge se tient devant vous. Cet Enfant est dans mes entrailles », lui confia-t-elle.

Tandis que sa fille lui racontait l'épisode de l'Annonciation, la Veuve resta là à la regarder avec le regard de celle qui contemple le Cœur de Dieu le jour du meurtre de son fils Adam.

À la fin, inspirée par l'amour immense qu'elle portait à sa fille, la veuve se mit à prodiguer des bénédictions :

« Béni soit Dieu, qui a choisi la fille de mon époux pour apporter son salut à toutes les familles de la terre. Son omniscience brille comme un soleil inaccessible que, pourtant, tous croient pouvoir atteindre du bout des doigts. Il serre fort, mais n'étouffe pas ; il frappe, mais ne fait pas sombrer ceux qu'il aime. Bénie soit son Élu, celle qu'Il a formée dès le sein de ses parents pour nous livrer son Sauveur à tous les peuples de la terre ». Et aussitôt, elle dit ainsi à sa fille : « Toutes les familles de la terre seront bénies en ton innocence, ma fille. Mais maintenant, Marie, tu feras ce que je te dirai. Tu feras ceci, cela et cela ».

Le problème suivant concernait Joseph. C'est elle, la Veuve, qui s'occuperait de Joseph. Ce que la Mère du Messie devait faire, c'était partir immédiatement en voyage et rester chez Élisabeth et Zacharie jusqu'à ce que le Seigneur en décide autrement.

Et c'est ce qui fut fait. La Veuve prit son gendre à part et lui raconta point par point toute la vérité. Elle ne lui parla pas de l'Annonciation comme quelqu'un qui a quelque chose à cacher et qui baisse la tête de honte. Pas du tout. Évidemment, elle le fit avec l'humilité et la certitude de celle qui sait que cet Événement allait plonger Joseph dans un dilemme angoissant, qu'il allait devoir surmonter, et qu'il surmonterait, mais dont il allait inévitablement devoir traverser l'enfer.

Et il en fut ainsi. Joseph triompha.

Cependant, vous l'imaginez bien, après l'Annonciation, Joseph a passé un certain temps à sombrer moralement dans un limbe de sables mouvants. Qu'est-ce qui avait mal tourné à la dernière minute ? Comment une femme de la classe morale et de la force de Marie avait-elle pu se laisser tromper par... ?

Par qui ? Sans que personne ne le veuille, Elle était sous surveillance toute la journée. Quand Elle n'était pas avec sa mère, Elle était avec ses neveux ; quand Elle n'était pas à l'atelier avec ses ouvrières, Elle était avec la famille des frères de son père. Le Seigneur avait tissé autour d'Elle un réseau de relations si prenantes que la simple idée de l'adultère était une offense.

Et puis il y avait Elle, Marie. Elle était, en chair et en os, la meilleure défense que Dieu eût pu trouver pour la Mère de son Fils.

« Elle l'a dit et nous n'y avons pas cru : une Vierge concevra et mettra au monde un Enfant », en disant cela, Joseph a compris et s'est enfui. Il est revenu auprès de son épouse, le mariage a été célébré et tout le monde a oublié l'incident.

Un souvenir, cependant, est resté. Je parle de cet autre incident entre Jésus et les pharisiens.

Les pharisiens et les sadducéens en avaient assez d'entendre dire que Jésus de Nazareth était le Fils de David. Ne sachant pas par où l'attaquer, ils se sont penchés sur son passé. Ils ont mis le doigt sur la plaie et ont découvert cet étrange incident de la disparition de sa mère au cours des premiers mois de sa grossesse, et comment Joseph était allé la chercher en personne... pour...

« Ahhhh, voilà son talon d'Achille »...

Avec cette arme secrète cachée dans leur manche, les pharisiens ont amené Jésus sur le sujet de la primogéniture et de l'unique enfant. C'est alors que l'un d'entre eux a sorti le manuel des coups bas et a lancé la bombe.

« Notre père, c'est Abraham, et le tien, c'est qui ? »

La ferveur qui consumait Jésus pour sa mère lui monta à la tête.

« Vous êtes les enfants du Diable », leur répondit-il avec la force d'un ouragan comprimé dans la gorge.

Une seule fois encore, lors d'un autre épisode dont ils ne veulent plus se souvenir, ils virent le fils de la Vierge lancer des éclairs par les yeux. Et il ne s'arrêtait plus jamais, il ne s'interrompait plus jusqu'à déverser dans le fleuve de sa colère le dernier atome de la fureur du Tout-Puissant.

Désormais, entre Lui et eux, le sort en déciderait : pile, c'est Lui qui les emportait ; face, c'était à eux de payer le prix.

L'ENFANT JÉSUS À ALEXANDRIE SUR LE NIL

Peu de temps après ces événements, Joseph le charpentier et son beau-frère Cléophas prirent leurs familles, achetèrent des billets et s'embarquèrent pour Alexandrie-sur-le-Nil.

Un mystère a toujours entouré cette histoire de la Fuite. D'un point de vue documentaire, la vérité est qu'il n'existe nulle part d'indices indiquant qu'Alexandrie-sur-le-Nil ait été le lieu choisi par Joseph pour sauver le fils de Marie de la persécution contre l'Enfant décrétée par Hérode. C'est pourquoi, si l'on me pousse dans mes retranchements, l'auteur de cette histoire pourrait être accusé d'inventer la destination des fugitifs pour répondre à des besoins littéraires. Ce qui, dans une certaine mesure, me semble logique. Je ne peux moi-même oublier que l'iconographie classique à ce sujet est assez succincte, voire prudente, dirais-je ; et j'oserais même avouer qu'il s'agit d'une prudence frôlant la lâcheté.

Le choix d'Alexandrie-sur-le-Nil n'était pas fortuit de la part de Joseph ; il ne l'est pas non plus de la part de celui qui retrace ici ses déplacements. Heureusement ou malheureusement, la seule preuve que je puisse apporter est le témoignage de Dieu. Par bien sûr, cette expression « malheureusement » est une façon de parler. Pour celui qui connaît Dieu, un seul de ses mots vaut mieux que tous les discours de tous les sages de l'univers réunis dans un concours de dissertations interminables. Malheureusement, la parole de Dieu ne suffit pas à tout le monde.

Le fait est que la seule preuve réelle que l'Histoire nous apporte en l'espèce est le témoignage de Dieu : « J'ai appelé mon fils hors d'Égypte ».

Avant moi, nombreux sont ceux qui se sont portés garants de la réponse affirmative que mérite cette question. Depuis les distances apocryphes de celui qui ne croit pas, cependant, deux objections invincibles se dressent, contre les murs à l'épreuve des bombes desquels notre rhétorique vient se briser. La première est que cette phrase « J'ai appelé mon Fils hors d'Égypte » a été écrite bien avant que les événements que nous racontons n'aient eu lieu ; il est donc, à vrai dire, difficile de croire que, des siècles et des siècles avant la Nativité, la Fuite ait déjà été prévue pour s'inscrire dans le programme messianique.

L'autre objection est que cette note prémonitoire n'a pas été écrite « a futuriori » mais a posteriori. Selon ces génies, ce ne serait pas la première fois que les Juifs falsifieraient leurs textes sacrés. Ne le faisaient-ils pas depuis des siècles ? Ninive tombait et ils venaient écrire sur ses ruines qu'ils l'avaient déjà annoncé. Et comme pour Ninive, il en allait de même pour toutes les autres choses. Le prophète Daniel a lui aussi vu l'avènement au pouvoir de Cyrus le Grand. Et même la chute de son empire sous les sabots du cheval d'Alexandre le Grand. Pour l'amour de Dieu, qui voulaient-ils tromper ? Y a-t-il une nation plus stupide que celle qui se trompe elle-même ?

Bref, cette thèse selon laquelle les textes prophétiques auraient été rédigés a posteriori a fait de nombreux adeptes à son apogée. Dépassant cette ruse, comme il est naturel pour ceux qui ont été immunisés contre la ruse des génies, nous autres, ceux qui continuons à défendre la valeur divine des textes prophétiques, nous continuons à soutenir que ces modes de pensée seraient logiques chez un penseur antique, car prétendre ajuster la pensée du Créateur à celle de la créature – ce qui revient à nier l'omniscience divine en tant que source des Écritures –, c'est nier ce qui sépare la créature de son Créateur.

Au niveau de la croyance, il est vrai que certains hommes voient l'avenir. Dans les étoiles, dans les dés, dans le marc de café, et surtout dans une balle sur laquelle est inscrit un nom. Au niveau de la réalité, la nature humaine est bien loin de s'attribuer un tel pouvoir.

C'est un point de vue.

D'un autre côté, n'est-il pas vrai que l'histoire est écrite par les vainqueurs ? Eh bien, si tel était le cas, il y aurait quelque chose qui clocherait dans le système lorsque nous la voyons écrite par un peuple de perdants. Ils ont perdu face aux Égyptiens. Ou bien y a-t-il encore quelqu'un qui croit qu'on passe de la liberté à l'esclavage sans livrer une bataille terrible ? Ils ont combattu les Assyriens et ont perdu la guerre. Ils ont de nouveau été écrasés par les Chaldéens de Nabuchodonosor. Ils ont perdu face à Rome. Ils ont de nouveau été réduits en esclavage par les Arabes. Curieux, très curieux, que la mémoire historique de la moitié de la planète repose sur les exploits guerriers du peuple perdant par excellence, le peuple juif !

Je dirais que l'Histoire s'écrit d'elle-même au rythme où Dieu utilise la main de l'homme comme une plume. Dieu, notre Créateur, trempe la plume dans notre sang et écrit notre avenir selon son omniscience, sa prescience et son génie créateur. En d'autres termes, nous ne voyons pas l'avenir, tandis que Dieu non seulement le voit, mais l'écrit également. Or, si l'on refuse d'admettre cette capacité divine à créer l'avenir, il nous faudra alors nous en remettre à la nature même des événements, ou courir le risque de clore cette Histoire et d'ouvrir un livre totalement différent.

Ainsi, les adieux furent très brefs. Le Loup du Diable avait flairé l'Enfant.

En sécurité en Égypte, Joseph le charpentier ouvrit son atelier loin du quartier juif, dans la Ville Libre. Au fil des ans, on en vint à appeler son atelier « La Menuiserie du Juif ».

À ce sujet – l'événement du Massacre des Innocents –, je tiens à dire la même chose. Si le doute s'appuie sur l'impossibilité de l'existence d'une personne capable de commettre un tel crime, alors nous pouvons d'ores et déjà prendre ce doute et le jeter à la poubelle. Si, au contraire, le doute réside dans l'ignorance des peuples et de leurs habitants, compte tenu des circonstances sociales et politiques que connaissait le royaume d'Israël à cette époque, dans ce cas, on ne peut rien ajouter à ce qui a été écrit, si ce n'est peut-être dire qu'on ne comprend pas comment, alors que le bonheur réside dans l'ignorance et qu'il y a tant d'ignorants dans le monde, celui-ci puisse continuer à être si brillamment malheureux.

Mais revenons-en à nos moutons.

A-t-il été facile pour Joseph de devoir refaire ses valises et d'émigrer en Égypte ?

Ce n'était peut-être pas une décision facile, mais elle était courageuse.

Le récit de l'Adoration des Rois mages nous ouvre l'esprit sur le passé et nous dépeint la Sainte Famille fuyant vers la deuxième plus grande ville du monde, Alexandrie sur le Nil, une ville ouverte et cosmopolite où Joseph et sa famille sont arrivés avec une sécurité financière assurée. De l'or, de l'encens et de la myrrhe furent les cadeaux que les Rois mages offrirent à l'Enfant.

Pourquoi Alexandrie sur le Nil et non Rome ?

Eh bien, Alexandrie se trouve à deux pas des côtes d'Israël. Le massacre des Innocents ayant eu lieu, l'assassinat de Zacharie, père de Jean-Baptiste, ayant été perpétré, la dernière chose que Joseph pouvait se permettre était de mettre en danger la vie de l'Enfant. En effet, entre la Naissance et la présentation au Temple, les jours s'étaient écoulés ; c'était maintenant ou jamais. Retourner à Nazareth, faire ses valises, prendre le bateau à Haïfa et dire adieu à la patrie.

Cette décision de José, dictée par des circonstances sanglantes, a complètement transformé l'homme. Parmi les Saints Innocents, les enfants de ses frères sont tombés dans le piège. L'homme qui, depuis le pont du navire emmenant la Sainte Famille à Alexandrie, regardait l'horizon, seul, tournant le dos à tout le monde, portait caché dans son cœur ce secret qu'il ne révélerait pas aux siens avant sa mort. Lorsqu'il débarqua sur la côte égyptienne, le Joseph d'avant le Massacre et l'assassinat de Zacharie avait sombré dans les eaux de la Méditerranée.

Ses compatriotes ?

Plus ils étaient loin de lui, mieux c'était. Il n'a expliqué à personne la raison de ce changement radical, ni à sa femme, ni à son beau-frère.

Et nous voici déjà à Alexandrie-sur-le-Nil.

L'environnement dans lequel Jésus grandit, grâce au comportement étrange de son père envers les siens, fut extraordinaire. Joseph, son père, refusa de s'installer dans le quartier juif ; il préféra se faire une place parmi les païens, en plein cœur de la Ville Libre. Il acheta une maison et ouvrit son atelier. Avec le temps, celui-ci devint connu sous le nom de « la menuiserie du Juif ».

Les grands-parents de l'Enfant, Cléophas et Marie, la femme de Cléophas, continuèrent à mettre des enfants au monde.

Aussi malin qu'il était, dès que Jésus eut atteint la taille de son cousin Jacques – bien que celui-ci fût de deux ans son aîné –, il l'emmenait au port romain. L'Enfant n'avait peur de personne ; sa soif de nouvelles de l'Empire était insatiable. Son habileté à soutirer aux marins des nouvelles de Rome, d'Athènes, de l'Hispanie, des Gaules, de l'Inde et de l'Afrique profonde suscitait la sympathie de ces loups de mer. Ils les regardaient tous les deux de haut en bas, les voyaient vêtus d'habits dignes d'enfants de la haute société, et se mettaient à raconter à Jésus et à son cousin Jacques comment allait le monde.

Grâce à ce don naturel, à l'âge de douze ans, l'Enfant parlait parfaitement le latin, le grec, l'égyptien, l'hébreu et l'araméen. J'insiste : croyez-vous donc qu'on lui ait trouvé un interprète pour l'audience avec Pilate ?

Comme je le disais, Jésus était un enfant prodige dans toute l'acception du terme. Un enfant prodige qui a eu la chance d'avoir pour père un homme extraordinaire. Cependant, même les prodiges ressentent des émotions, souffrent, ont des moments de faiblesse, s'attristent et pleurent la solitude qui les accable.

LA COLOMBE MUETTE DES LOINTAINS

Jésus s'est effondré. Cet Enfant divin qui mettait sens dessus dessous toute la bande de gamins du quartier, qui s'en allait, se perdait parmi les bateaux du port et, à la tombée de la nuit, revenait en courant s'asseoir sur les genoux de son père parmi ses amis ; cet Enfant turbulent s'est effondré. Jésus cessa de sortir de chez lui. Il se mit à s'asseoir sur le seuil de la menuiserie du Juif pour regarder la vie défilier. L'Enfant ne mangeait presque plus. Jésus se laissait glisser sur les genoux de sa mère, parmi ses amies, lorsque, à la tombée de la nuit, les femmes avaient coutume de s'asseoir dans la rue, sous le ciel méditerranéen, pour coudre, bavarder, puis il s'en allait.

C'était comme si cette flamme du buisson ardent se consumait entre les bras de Marie. Au début, elle ne se rendit pas compte de la solitude qui avait ouvert un trou noir dans la poitrine de son Enfant et qui, par là, l'engloutissait un peu plus chaque jour. Peu à peu, la Mère ouvrit les yeux et commença à voir ce qu'il y avait dans le Cœur de son Enfant.

Elle ne pouvait supporter cette agonie indescriptible qui lui arrachait son Enfant des mains. Elle l'aimait plus que le monde, plus que le temps, plus que les vagues de la mer, plus que les étoiles, plus que l'amour, plus que sa propre vie. Et il s'en allait. Nuit après nuit, et chaque nuit un peu plus. L'Enfant ne parlait pas, ne riait pas, se laissait aller contre la poitrine de sa Mère, le regard perdu dans le ciel de cette Alexandrie du Nil, et là, il s'enfonçait.

« Qu'est-ce qui t'arrive, mon fils ? », lui demandait-elle.

« Rien, Marie », répondait-il.

« Je sais ce qui t'arrive, mon petit Jésus. »

« Ce n'est rien, Marie, vraiment. »

« Mon ange, ton Père te manque. Ne pleure pas, mon amour. Il est là, en ce moment même : quand je pose mes lèvres sur tes joues, c'est Lui qui t'embrasse ; quand je te serre dans mes bras, c'est Lui qui te serre fort. »

Pour l'Enfant, cette femme qui l'écoutait avec le sourire le plus doux de l'univers sur le visage tandis qu'il lui parlait du Paradis de son Père, de la Cité de son Père, de ses frères les superanges Gabriel, Michel et Raphaël, cette femme... cette femme était sa Mère. Il l'aimait plus que tout au monde. C'était la seule personne à qui il pouvait tout raconter. Il adorait sentir les battements de son cœur lorsqu'elle lui parlait de son

Royaume. Et ce regard lumineux qui illuminait son visage lorsqu'elle lui révéla toute la vérité ! Cela ne s'effaça jamais de sa mémoire.

« Oui, Marie », lui dit l'Enfant. « C'est moi. »

« Raconte-moi encore comment est le Ciel, mon fils », lui demandait-elle à nouveau.

« Le Ciel », lui confia l'Enfant, « est comme une île qui est devenue un continent, et qui continue de s'étendre au-delà de ses horizons. Le Rocher sur lequel il repose est la plus haute montagne qu'un homme puisse imaginer. La Montagne de Dieu, Sion, élève son sommet jusqu'aux nuages, mais là où devraient se trouver les nuages, il y a douze remparts, chacun constitué d'un bloc unique, chaque bloc d'une couleur différente, chaque rempart brillant comme s'il renfermait un soleil. Et ils sont comme douze soleils illuminant un même firmament. Les douze remparts ne forment qu'une seule et même muraille entourant la Cité qu'ils renferment. Dieu a appelé sa Cité Jérusalem, et sa Montagne Sion. C'est à Jérusalem que les dieux ont leur Demeure, et parmi les dieux, mon Père a sa Maison. Depuis les remparts de la Cité de Dieu, les confins du Ciel se perdent à l'horizon qui jouxte l'aube, de l'autre côté des frontières du Paradis.

« Tu verras, Marie, le Ciel est comme un miroir merveilleux qui reflète l'Histoire des peuples qui l'habitent. Par exemple, ce monde-ci, la Terre. Vous consignez les souvenirs de vos ancêtres dans vos livres ; mais le Ciel les enregistre en direct, car ce qui se reflète à la surface de l'Univers se matérialise à celle du Ciel. Ainsi, si tu te mets à parcourir la Demeure des hommes dans le Paradis de mon Père, tu constateras que toutes les époques de l'humanité sont rassemblées dans sa géographie. Lorsque tu iras au Ciel, tu verras de tes propres yeux que toutes les espèces d'animaux, d'oiseaux, d'arbres, de plantes, de montagnes et de vallées qui ont autrefois existé ici-bas existent pour toujours là-haut.

« Comme mon Père a créé d'autres mondes, et qu'il continuera à en créer d'autres, le Ciel est un paradis regorgeant de merveilles qui ne s'épuisent jamais. Pour le parcourir dans son intégralité, il faudrait marcher pendant une éternité, et chaque étape du chemin serait une aventure. Comment t'expliquer cela ? Mon Père sème la vie dans les étoiles. Les étoiles de l'Univers sont comme l'océan qui entoure l'île, et cet océan de constellations s'étend lui aussi, ses rives s'élargissant au rythme des frontières du Ciel. La vie se transforme en arbre, et mon Père et moi la recueillons dans notre Paradis pour qu'elle vive éternellement. Les espèces d'animaux et d'oiseaux sont innombrables. Un grand fleuve prend sa source dans les hauteurs du Mont de Dieu, et se divise dans la plaine en bras qui couvrent tous les Mondes et leurs territoires. Voistu toutes ces étoiles ? Le Ciel est plus haut encore.

« C'est de là que tu viens, mon Fils ? »

« Je vais te raconter, Marie. »

LA MENUISERIE DU JUIF

L'Enfant raconta beaucoup de choses à Marie. Il lui en raconta tellement que la pauvre immigrée n'avait plus de place dans sa tête et dut commencer à les garder dans son Cœur. Si je vous les racontais toutes, j'y passerais sûrement toute l'année, et ce n'est pas la solution.

Ce que je peux vous raconter, c'est ce que vous savez déjà. Vous savez que la Sainte Famille est retournée dans son pays d'origine au bout d'une dizaine d'années, voire avant. Mais vous ignorez ce qui leur est arrivé pour que le bon Joseph et son beau-frère Cléophas prennent la décision de vendre la menuiserie du Juif, une affaire pourtant très prospère, qui avait le vent en poupe et filait à toute allure, qui ne naviguait pas, mais volait, etc.

La Menuiserie du Juif se trouvait en plein cœur de la ville. À cette époque, il n'y avait qu'une seule véritable ville dans le monde entier. C'était Alexandrie sur le Nil. Rome était le cœur de la plus grande armée du monde. C'est à Rome que vivaient les sénateurs impériaux. Mais c'était à Alexandrie-sur-le-Nil que se trouvaient tous les sages de l'Empire. On peut dire qu'Alexandrie était le New York de l'époque. À Washington se trouve le pouvoir, mais à New York se trouve l'argent. C'est ce genre de relation qu'entretenaient Alexandrie et Rome.

Pourquoi donc devaient-ils rentrer déjà ? Et justement au moment où leurs affaires marchaient comme sur des roulettes – la mer n'est pas une route, on ne la navigue pas, on la survole, etc. ? Rentrer pour quoi faire ? Pour survivre comme une mouche dans la maison de l'araignée ? Il y avait de quoi réfléchir. Une entreprise de moins de dix ans, c'est comme un gamin qui commence à avoir de la moustache. C'est à travers ses yeux qu'on trouve le moins de défauts au monde. Le monde peut être aussi mauvais que tu le veuilles, mais lui, le gamin, c'est un vrai champion. Bref, ce n'était pas une mince affaire. José et son beau-frère avaient eu du mal à s'en sortir, à se frayer un chemin, à trouver une place, et une grande place parmi les Gentils, car José ne voulait rien savoir, ou très peu, de ses compatriotes. Dans ce chapitre, M. José était un Juif très singulier. Il ne voulait pas savoir grand-chose de ses compatriotes, et n'aimait pas non plus les avoir trop près de lui. Personne ne savait pourquoi, et lui-même n'en parlait pas beaucoup. C'était peut-être parce que M. José parlait l', le latin et le grec depuis son plus jeune âge et semblait être parmi les Gentils comme un poisson dans l'eau.

Il faut dire que pour José, sa maîtrise des deux langues de l'Empire lui avait ouvert la voie dans le monde des affaires. Contrairement à ses compatriotes, racistes envers tout le monde, qui se croyaient d'une race supérieure, élue, et regardaient de haut le reste de l'humanité, M. José était ouvert, intelligent, peu loquace, mais chacun de ses mots était celui d'un homme fait et droit qui ne trahissait jamais sa parole pour rien au monde.

Comment un menuisier-ébéniste de province, échappé d'un village perdu dans les montagnes, avait-il réussi à maîtriser à ce point les deux langues internationales de l'époque ? La vérité, c'était là un autre mystère !

C'était là un autre des nombreux éléments qui faisaient du propriétaire de la Menuiserie du Juif un être unique en son genre, introverti, indéfinissable. Ses compatriotes d'Alexandrie critiquaient M. José précisément pour son éloignement de la compagnie des siens.

Contrairement à José, Cléophas, le frère de Marie, était très attaché à sa terre et se rapprochait de ses proches. Ce qui rééquilibrait la balance et maintenait l'équilibre des relations de la Maison avec les nationalistes. Il arrivait parfois, entre beaux-frères et associés, que Cléophas aborde avec lui le sujet de sa distanciation et des causes de cette position si inébranlable. Mais José trouvait toujours le moyen de faire traîner les choses.

José n'imposait rien à son beau-frère Cléophas ; celui-ci était libre d'élever ses enfants selon son cœur ; il n'allait pas interdire à ses neveux d'aller à la synagogue et de participer à la vie de la communauté juive en accomplissant leurs devoirs de bons fils d'Abraham. Seulement, la même liberté que José offrait à Cléophas, il la voulait pour lui-même.

Face à ce raisonnement, Cléophas en riait et laissait tomber le sujet. Car s'il interrogeait sa sœur Marie sur le comportement si étrange de son mari, elle n'allait pas plus loin non plus.

La même énigme que posait à Cléophas cette façon d'être de Joseph surprenait Marie depuis qu'ils avaient quitté leur patrie. Et Cléophas ne devait pas croire qu'elle lui cachait quelque chose. Joseph était d'une bonté sans pareille, mais quand il s'agissait d'ouvrir son cœur, il ne disait pas un mot, même à sa propre épouse.

Au total, Cléophas et son épouse avaient déjà mis au monde toute une ribambelle d'enfants à ce stade de l'histoire. José et Marie, en revanche, s'étaient contentés du premier et du dernier, à la fois premier-né et fils unique.

« Qu'y a-t-il, mon frère ? » demanda Cléophas. « Pourquoi cette précipitation à vendre un bateau qui marche à toute vapeur ? »

Joseph ne voulut pas dire toute la vérité à son beau-frère, ou du moins la vérité telle qu'il la vivait.

LE RETOUR À NAZARETH

L'Enfant surmonta cette tristesse qui faillit le plonger dans les ténèbres d'un chagrin infini. Sa Mère s'interposa entre l'Enfant et ces ténèbres inconnues, fit appel à son Époux et, à eux deux, ils chassèrent le diable en enfer. Mais ils n'avaient pas oublié cette bataille lorsque l'Enfant ouvrit un nouveau chapitre dans leur vie. Jésus avait déjà neuf ou dix ans. L'Enfant s'était mis en tête de quitter l'Égypte pour se rendre en Israël.

Vous comprendrez que Joseph se soit énervé comme jamais. Sa femme était du côté de son Enfant. Logique. Pour Marie, il n'y avait aucun problème. Mais pour Joseph, les choses n'étaient pas aussi simples.

Bien sûr, Joseph avait entendu l'Histoire divine de la bouche de Jésus, dans les bras de sa Mère. Et c'est précisément pour cette raison qu'il ne pouvait pas, aujourd'hui plus que jamais, se permettre de prendre une mauvaise décision. Tant qu'il ne savait pas qui il avait chez lui, le problème lui semblait maîtrisé ; mais maintenant qu'il connaissait l'identité du Fils de Marie, il ne pouvait pas, aujourd'hui plus que jamais, se permettre l'indécision dont il avait fait preuve lorsqu'il s'était un peu moqué du conseil des Mages.

« Pars, Joseph, sinon les Hérode vont le tuer », le supplièrent-ils.

Retourner en Israël alors qu'Hérode le Jeune était encore en vie ?

« Dis à ton fils que le moment n'est pas encore venu », répond Joseph à sa femme.

Des paroles emportées par le vent.

« Dis à ton mari que je dois m'occuper des affaires de mon Père », insiste l'Enfant.

Une réponse que le vent a emportée.

« Marie, pour l'amour de Dieu, ce n'est qu'un enfant. Personne ne bouge d'ici. Au moins jusqu'à ce que ce fils de Satan meure. »

Je m'arrête là. M. Joseph était ainsi. Peu loquace, mais quand il prenait la parole, personne au monde ne pouvait le faire changer d'avis.

Et ils auraient pu en rester là toute leur vie si l'Enfant n'avait pas mis en œuvre « son plan ». Je ne vais pas m'égarer dans les détails, mais le fait est que le fils du charpentier a ouvert la bouteille de son intelligence prodigieuse et s'est amusé comme un gamin à asperger le rabbin de la synagogue du champagne de sa gloire.

« La liste des rois ? Celle d'avant le Déluge ou celle d'après le Déluge, monsieur le rabbin ? »

Un monstre. Il savait tout. Le rabbin, complètement abasourdi, finit par s'intéresser de très près à l'Enfant.

« Et toi, de qui es-tu le fils, mon enfant ? »

« Je suis le fils de David, monsieur le rabbin. »

« Ton père est-il le fils de David ? »

« Et ma mère aussi, monsieur le rabbin. »

« Et ta mère aussi ? Quelle chose curieuse ! »

« Et mon cousin, qui est ici présent, aussi, monsieur le rabbin. »

« Tu as vraiment tout d'un rabbin », pensa l'homme en son for intérieur.

C'est ainsi qu'un beau jour, le rabbin entra dans la menuiserie du Juif pour demander des explications à José. Comme s'il avait des droits simplement parce qu'il était un serviteur de Dieu.

Joseph le regarda de haut en bas et le mit à la porte. Et cela devant l'Enfant lui-même. Car bien sûr, tout ce remue-ménage était l'œuvre de l'Enfant.

Vous comprendrez qu'après la frayeur qu'il avait eue lors de la Nativité, il était interdit à José de faire la moindre allusion aux origines davidiques de sa famille. Et si le cas se présentait, il devait éluder la question de ses origines davidiques comme quelqu'un qui n'est pas prêt à mettre la main au feu. C'était bien le cas ; mais qui sait ? Leurs parents leur avaient dit qu'ils l'étaient et ils n'allaient pas contester l'autorité de leurs parents.

L'Enfant enfreignait cette règle familiale. Et il le faisait en toute connaissance de cause. Il savait, parce qu'il connaissait Joseph comme s'il était son frère, son ami, son père, que dès que Joseph détecterait le moindre danger menaçant la vie du Fils de Marie, il mettrait fin à l'affaire et s'exilerait ailleurs.

José avait remporté le premier round. Mais le deuxième allait suivre.

L'Enfant reprit ses vieilles habitudes. Non seulement il était le fils de David, comme si de rien n'était, mais sa mère était la Fille de Salomon.

« Eh bien oui, monsieur le rabbin. La fille de Salomon en personne. »

« Et tu dis que ton père peut le prouver avec des papiers sur la table ? »

« Eh bien oui, monsieur. »

Ce rabbin, qui avait eu la chance ou la malchance d'avoir l'Enfant comme élève, se mit sur le qui-vive. Perplexe, désarmé, le rabbin, complètement abasourdi, porta l'affaire devant le grand rabbin.

« C'est ce que je vous dis. S'il s'agissait d'un autre enfant, je prendrais ça pour une plaisanterie, mais venant du fils du charpentier, je crois déjà tout ce qu'il dit. Il en sait plus que tous les sages de la cour de Salomon réunis. Y compris le roi sage », c'est en ces termes que le rabbin de Jésus s'adressa à son supérieur.

Et tous deux se présentèrent un beau jour à la menuiserie du Juif, bien décidés à aller au fond des choses.

Ils allèrent trouver Joseph. Ils vinrent lui demander de leur montrer les documents dont l'Enfant leur avait parlé. Jésus leur avait dit que son père conservait les documents généalogiques de la famille, des documents datant de l'époque du roi David lui-même, réédités par le prophète Daniel pendant la captivité babylonienne.

Joseph se retrouva soudain face à un coup de maître, un échec et mat. Le Fils de Marie jouait gros. Il voulait les emmener tous à Jérusalem et rien ni personne ne l'en empêcherait.

La discussion que Joseph eut avec les deux rabbins fut très vive. Je ne vais pas la reproduire ici afin de ne pas donner l'impression de réinventer des événements fantastiques.

« L'impression que le Fils de Marie faisait sur ses précepteurs était si immense qu'ils avaient cru à la parole d'un petit garçon »... blabla. C'est en esquivant la question que le Charpentier leur répondit.

S'ils l'avaient connu, ils auraient compris que pour Joseph, affirmer, c'était avoir le dernier mot.

Joseph en était parfaitement conscient. Le Fils de Marie pouvait bien être le Fils de Dieu en personne, mais c'était à lui, à Joseph, que son Père avait confié sa garde, et c'était à lui, et à lui seul, Joseph, qu'il revenait de décider quand la Sainte Famille retournerait en Israël.

Pouvait-il s'agir du Fils de Dieu ?

Ne pouvait-il être que... ?

« À quoi penses-tu, Joseph ? »

Les rabbins se croyaient en mesure de coincer le Charpentier, et même l'Enfant lui-même, qui écoutait derrière la porte, en vint à le croire. Les mots, tels des épées dans un duel à mort, s'entrechoquaient lorsque l'Enfant passa la tête par la porte avec l'air du vainqueur qui demande à son ennemi vaincu : « Tu en veux encore ? »

C'était la première fois de sa vie que Joseph voyait le Fils de Marie avec les yeux de sa Mère. C'était le Fils de Dieu en personne. Ce n'était pas une plaisanterie. Il se trouvait simplement qu'il avait le corps d'un enfant. Mais celui que Joseph avait devant lui était le Premier-né du Seigneur Dieu YAHVÉ. C'était le Fils de Dieu en personne qui s'adressait à lui par la pensée.

Oui, monsieur, il lui parlait par la pensée, avec la certitude que vous lisez ce livre.

Les rabbins s'adressaient à Joseph à tue-tête dans sa propre maison, mais l'esprit de Joseph était ailleurs, dans un autre lieu. Ils lui réclamaient les documents généalogiques de l'Enfant et lui était ailleurs, dans un autre temps. L'Enfant se tenait debout contre le linteau de la porte de la menuiserie, lui disant sans ouvrir la bouche : « Tu ne me crois toujours pas, Joseph ? Ne vois-tu pas que je dois m'occuper des affaires de mon Père ? »

Mais la manœuvre du petit garçon tourna mal.

Une fois le moment passé, les rabbins partis, Joseph se referma sur lui-même, encore et encore, et plus que jamais. Ils ne retourneraient jamais en Israël tant que son Dieu ne lui aurait pas donné l'ordre de rentrer. Et c'en était fini, Joseph ne voulait plus rien entendre.

Et c'est ainsi que l'Enfant essuya un nouvel échec. Il cessa de parler à Joseph. Il avait joué la partie et l'avait perdue. Personne ne quitterait l'Égypte tant que Dieu n'aurait pas donné à Joseph l'ordre de retourner en Israël, aussi simple et aussi tragique que cela.

Simple à dire, oui ; à vivre, pas du tout. Le père et le fils cessaient de se parler, voire de se regarder. Le petit Jésus ne mangeait même plus. Il s'affalait par terre contre la façade de sa maison, regardant la vie passer, accablé par la peine de celui qui peut tout et à qui on ordonne de ne rien faire.

Marie ne savait pas qui souffrait le plus. Si c'était l'Enfant, pour n'avoir pas réussi à imposer sa volonté, ou si c'était son mari, pour ne pas pouvoir supporter le

silence et l'éloignement de son fils. Car ils ne se regardaient même pas. Joseph n'osait pas, et l'Enfant ne le pouvait pas.

Cléophas était le seul à sembler apprécier cette situation.

« Qu'est-ce qui t'arrive, mon frère, pourquoi es-tu si têtue ? », dit-il à Joseph.

« Ce n'est qu'un Enfant, Cléophas », lui répond Joseph.

Il arriva qu'un de ces jours-là, Joseph rentra chez lui après avoir conclu une affaire. Jésus avait déjà perdu tout espoir de convaincre ce bon monsieur Joseph. Depuis combien de temps ne s'étaient-ils pas parlé ?

Joseph le charpentier revint après avoir conclu cette affaire, l'air très sérieux, mais les yeux brillants. Dès que Marie le vit franchir la porte, son cœur fit un bond, mais elle ne voulut pas dire un mot. Elle attendit que son mari lui parle.

« Femme, dis à ton Fils que nous partons. »

Il n'en dit pas plus.

La Mère prit l'Enfant et partit le distraire au petit marché. Elle allait lui acheter tout ce qu'il voudrait, pour lui remonter le moral et lui redonner le sourire, lui dit-elle. Jésus la suivit comme il aurait pu suivre un nuage sans but. Depuis l'incident entre Joseph et les rabbins, il ne voulait plus rien savoir, il n'avait envie de rien. Et il n'y avait rien que sa propre Mère pût lui dire pour lui remonter le moral.

Rien ?

En fait, il y avait bien quelque chose. Il avait deux signes, et ce n'était qu'un seul mot. Joseph le lui refusait et Marie ne pouvait pas le lui donner.

Elle ne pouvait pas le lui donner ?

Ils n'oublieraient jamais cette promenade au marché du port d'Alexandrie. Elle n'arrêtait pas de lui sourire, de le chatouiller, de lui dire par ses gestes : « Devine, devine, qu'est-ce qui m'arrive ? »

Logiquement, l'Enfant s'est agacé un moment, jusqu'à ce qu'il finisse par ouvrir les yeux. Il prit Marie – il l'appelait toujours par son prénom –, l'assit sur l'un des bancs du quai et, en la regardant dans les yeux, il lut dans son cœur avec la même facilité que tu lis ces lignes.

« Marie, c'est ça ? », fut tout ce que lui demanda l'Enfant.

Elle hocha la tête, folle de bonheur. Et là, sur fond d'horizon méditerranéen, ils dansèrent, fous de joie.

Ils coururent rentrer chez eux. Joseph était en train de travailler lorsqu'ils entrèrent. Marie passa sans s'arrêter, mais Joseph perçut la lumière qui brillait dans le cœur de sa Femme. Ses pupilles s'illuminèrent et il tourna la tête. Avant qu'il n'ait pu dire un mot, l'Enfant se précipita pour se jeter dans ses bras. Géant qu'était le Mari de Marie, il l'attrapa et le souleva comme le font tous les pères avec leurs petits. À présent, tous deux avaient bel et bien triomphé. L'Enfant avait obtenu ce qu'il voulait et Joseph avait reçu l'ordre de Dieu de se mettre en route.

Cléophas ne fit pas la fine bouche. Il ne dit rien. Son beau-frère était le chef du clan, c'était lui qui décidait, c'était lui qui commandait.

Jésus partit en courant à la recherche de Jacques, son cousin, en criant dans la rue : « À Jérusalem, Jacques, à Jérusalem ! »

RENAÎTRE

Les émigrants revinrent à Nazareth, pour ainsi dire, riches. Joseph vendit la Menuiserie du Juif à un très bon prix.

« Adieu Alexandrie, adieu », murmurèrent les lèvres de Joseph qui laissait derrière lui des amis, son commerce, des années heureuses, de nouvelles perspectives, une ville sage, la joie d'avoir vécu des choses merveilleuses et d'en avoir entendu d'autres, incroyables à croire si elles n'avaient pas été racontées par l'Enfant lui-même.

De l'autre côté de l'horizon l'attendait le retour de la douleur endormie sous les draps épais d'un subconscient cruellement meurtri. Retourner à Nazareth ? S'installer à Bethléem, son village ? Que ferait-il ?

Pendant l'absence de la Maîtresse du Cigogne de Nazareth, la grande maison sur la colline, Jeanne, la sœur de Marie, avait maintenu en bon état le patrimoine de son neveu Jésus. De ce côté-là, Joseph n'avait aucun souci. Tout ce qui appartenait à sa femme lui appartenait ; José pouvait donc se contenter de vivre de ses rentes et commencer à mener la belle vie. Seulement, aussi prospère que fût l'héritage de sa femme, cette façon de penser ne lui convenait pas.

En tant que père, Joseph se souciait davantage de l'avenir de ses neveux que de celui de son fils Jésus.

À cette époque, son beau-frère Cléophas avait déjà mis au monde une ribambelle d'enfants. Si Marie était restée célibataire, il aurait été plus que probable que l'héritage de Jacob de Nazareth et son legs messianique soient passés à l'homme de la maison ; dans ce cas, l'avenir des enfants de Cléophas aurait été lié aux biens de Marie.

Ce ne fut pas le cas. Tôt ou tard, les fils de Cléophas devraient quitter la maison de tante Marie, s'établir et fonder leurs propres familles. Ainsi, sans y réfléchir à deux fois, Joseph prit la décision définitive de repartir à zéro, comme la première fois qu'il était arrivé à Nazareth, inconnu de tous ceux qui ne le connaissaient pas, sans sol où tomber mort, le ciel pour toit, les horizons pour murs de sa maison, la terre mère pour sol où reposer son corps, une pierre en guise d'oreiller sous les étoiles, ses fidèles chiens assyriens montant la garde autour du feu, l'aurore à l'aube, l'étoile du matin sous la Lune, Jérusalem au-dessus, en route vers la Samarie comme celui qui s'enfonce dans un corps et voyage jusqu'au cœur par les artères inconnues de la terre. Pourquoi pas ? Dieu ne nous a-t-il pas dotés de sa force pour garder l'esprit toujours jeune ? Les forces finissent par faiblir, mais l'envie persiste au-delà de la fatigue des os.

Bien sûr, rouvrir la menuiserie allait être un travail de taille, mais comme ces deux hommes ne manquaient ni de force ni de courage pour repartir de zéro à , eh bien voilà. De plus, les créatures ténébreuses qui avaient ordonné le Massacre des Innocents étaient déjà passées de ce monde et, à vrai dire, même si Joseph ne semblait pas très désireux de retourner dans son pays natal, lui aussi était pris d'une envie de retrouver sa famille, de revoir ses frères et sœurs, de voir sa femme et son beau-frère heureux dans les bras de la grand-mère de leurs enfants. Bref, la nature humaine est tissée de fibres d'amour divin et a besoin de se baigner dans des larmes de joie pour surmonter cette tendance innée qu'elle manifeste à ressembler aux bêtes, qui ne rient ni ne pleurent.

Quant au travail, José aurait pu se consacrer aux affaires agricoles, mais ce n'était pas son truc. Le métier de menuisier-ébéniste coulait dans ses veines, il le portait dans ses gènes ; c'était sa vocation, il pouvait enfoncer un clou les yeux fermés, poncer la surface la plus rugueuse tout en discutant. La campagne ? La campagne n'était pas pour lui, et il n'était pas fait pour la campagne. Les talents de sa belle-sœur Juana pour maintenir la propriété à flot s'étaient-ils émoussés ?

Oui, pour les affaires de la campagne, il y avait sa belle-sœur Juana. Et quant à l'atelier de couture de Nazareth, les affaires étaient entre les mains des ouvrières de sa femme, et celle-ci, désormais consacrée à sa famille, avait pour première chose de laisser les choses telles qu'elles étaient.

L'Enfant, quant à lui, à peine avait-il posé le pied en Israël qu'il mourait d'envie de voir arriver le jour de son admission dans la communauté avec tous les droits des adultes, ce qui avait généralement lieu à treize ou quatorze ans. Dans son cas, les choses se sont précipitées dès l'âge de douze ans, car son esprit fonctionnait mieux que celui d'une personne plus âgée. Je tiens à préciser que je ne dis pas cela pour impressionner le lecteur. Le fait est que l'Enfant est resté hyperactif pendant tout le trajet entre l'Égypte et Israël ; s'il n'en avait tenu qu'à lui, il se serait envolé, ou aurait couru sur les eaux, et n'aurait pas cessé avant d'arriver à Jérusalem. Il imaginait déjà tout. Il se frayerait un chemin jusqu'à la cour du Temple, demanderait la parole et laisserait jaillir de sa bouche la vérité, toute la vérité et rien que la vérité.

« Me voici, Jérusalem », murmure l'Enfant en laissant l'Égypte derrière lui.

La conception qu'a l'Enfant de sa destinée messianique est celle, classique, de la pensée populaire de l'époque. Le Fils de David se présente, monté sur son cheval de gloire, devant les autorités du Temple, rassemble autour de lui tous les fils d'Abraham du monde entier et les conduit à la conquête des confins de la terre.

Avec ces saintes intentions en tête, après la cérémonie d'admission dans la communauté célébrée à l'âge de douze ans révolus, Jésus se rend au Temple pour mettre sa stratégie en œuvre.

Le premier jour, il attire l'attention sur lui ; le deuxième, la nouvelle se répand ; et le troisième, tous les Sages d'Israël découvriront l'immensité de sa réalité divine. Le quatrième jour, le Messie sera sur son trône, appelant à ses rangs toutes les armées du Seigneur à travers le monde.

Et il en fut ainsi. Du moins pendant les deux premiers jours. Mais le troisième jour, il se passa quelque chose qui marqua son existence à jamais.

Émerveillées par l'intelligence de cet Enfant qui en savait plus que tous les sages d'Israël réunis, les autorités du Temple finirent par se rassembler pour prendre une décision sur ce qui se passait.

Parmi eux, un certain Siméon prit place autour de Jésus, lui-même entouré des docteurs et des princes du Temple. Ce Siméon était le vieillard qui avait salué l'Enfant nouveau-né et dit à son Dieu qu'il pouvait désormais le laisser partir rejoindre ses parents, car il avait déjà vu le Christ.

Dieu ne semblait pas tout à fait d'accord avec Siméon. Au lieu de l'emmener au Ciel, il l'a laissé encore sur Terre.

Dès qu'il vit l'Enfant, ce Siméon reconnut le Fils de Marie. Émerveillé par ce qu'il vivait, il prit la parole alors que tous étaient déjà convaincus d'avoir devant eux le Fils de David.

« Dis-moi, mon fils », rompit le silence Siméon.

Et il continua à prononcer des paroles d'une sagesse inconnue de l'Enfant et de tous.

« Que se passera-t-il quand tu seras parti ? Car tu devras partir. Les hommes retourneront-ils à leur ancien quotidien, ou bien crois-tu que le Christ restera pour toujours parmi nous ? »

De quoi ce vieillard lui parlait-il donc ? se demanda l'Enfant.

Ce vieillard lui disait, au milieu des protestations de tous ses collègues, que le Christ devait se retrouver entouré d'une meute de chiens, porter tous les péchés du monde, s'offrir en agneau expiatoire.

« Mais s'il s'assoit sur son trône, comment les Écritures pourront-elles s'accomplir ? », conclut ce Siméon.

L'Enfant resta pétrifié. Était-il le Serviteur de Yahvé des prophéties d'Isaïe ?

Ce n'était pas que l'Enfant ne connaissait pas les prophéties. Il connaissait les livres prophétiques par cœur. Ce qui le frappait, c'était l'interprétation que Siméon en donnait. C'était une sagesse aussi nouvelle et inconnue pour Lui que pour tous ceux qui l'écoutaient.

L'ÉPÉE DE DAVID

La légende racontait que le grand guerrier avait exécuté la danse de la victoire autour du cadavre de l'ennemi. Elle racontait également que ces barbares avaient dérobé le secret du fer aux héros de Troie avant qu'Énée ne succombe à la ruse des Achéens.

Parmi ces monstres sans âme, le plus horrible était toujours le chef. Le chef n'était pas toujours le plus grand, mais il était toujours le plus cruel, le plus terrible, le plus impitoyable, le plus meurtrier et le plus malfaisant. En cette occasion, le plus grand, le plus cruel et le plus impitoyable des barbares imaginables s'étaient réunis en une seule et même personne. Il s'appelait Goliath. Son épée était aussi grande que celle de cet autre guerrier que les Espagnols appelaient Rodrigo Díaz de Vivar, celle qui tranchait d'un seul coup cinq têtes de Maures alignées en file indienne. Personne ne voulait s'approcher à moins de trois mètres du Cid Campeador ; ces trois mètres correspondaient à la longueur de son arme, de l'épaule à la pointe de cette épée en acier espagnol. Bras et épée ne faisaient qu'un avec ce guerrier castillan qui, en stature, n'avait guère ou pas du tout à envier celle du Philistin, ce voyou fanfaron qui commit la terrible erreur d'ôter son casque devant le jeune berger frondeur.

La légende raconte que David ramassa l'énorme épée du géant et s'en servit pour lui trancher la tête d'un seul coup. Elle ajoute que le guerrier hébreu combattit avec elle à la tête de ses armées. Nous devons en déduire que si ce David était beau de visage, il n'était en aucun cas de petite taille ni doté de bras délicats et fins. Ce n'était pas un géant, mais il ne ressemblait certainement pas à un nain.

Au début de son règne, l'épée de Goliath était le symbole royal par excellence qui conférait à celui qui en était en possession le trône de Juda. Salomon en fit la réception et Salomon la transmit à son fils. Roboam la transmit au sien, celui-ci au suivant, et ainsi de suite, elle passa de main en main pendant les cinq siècles qui s'écoulèrent entre le couronnement de David et le dernier roi de Jérusalem.

Nabuchodonosor l'arracha des mains du dernier roi vivant de Juda et jeta cette épée de musée parmi les autres trésors que ses armées avaient amassés aux quatre coins du monde. Il la trouva si grande et si lourde qu'il la prit pour un objet de décoration. Il l'oublia, et elle y serait restée pour toujours si, après avoir conquis Babylone, Cyrus le Grand ne l'avait pas remise au prophète Daniel afin qu'il fasse de ce symbole sacré des Hébreux ce que son esprit lui dicterait.

De plein droit, l'épée de David, l'épée des rois de Juda, revenait par héritage à Zorobabel. Mais le prophète Daniel la lui refusa, car ce n'était pas avec cette épée qu'il devait reconquérir la Patrie perdue. L'épée de Goliath resterait dans la Grande Synagogue des Mages d'Orient jusqu'à la naissance du Fils de David.

Nous ne savons pas comment l'épée de Goliath est parvenue entre les mains du Cid Campeador. Ce que nous savons avec certitude, c'est que cette épée était celle que Joseph tenait à la main le jour où il entra dans le Temple à la recherche du Fils de Marie.

L'épée de David était un cadeau des Rois mages au père du Messie. C'était à lui de la garder jusqu'au jour du couronnement de son fils.

Les Rois mages offrirent bien des choses à Joseph. L'or, l'encens et la myrrhe furent les trois derniers cadeaux qu'ils lui firent ; mais ceux-ci étaient destinés à l'Enfant. Auparavant, ils avaient offert à Joseph un cheval ibérique qui volait comme une étoile filante et était capable de traverser la Samarie sans boire ni se reposer. Et trois chiens issus de la même portée, vestiges des chiens que les rois de Ninive

emmenaient avec eux lors de leurs chasses au lion. L'un s'appelait Deneb, l'autre Sirio, et le troisième Kochab. Joseph ne les sortait jamais tous ensemble. Ils se ressemblaient tellement que ceux qui ne connaissaient pas Joseph croyaient qu'il ne possédait qu'un seul spécimen de cette espèce en voie d'extinction. Ils étaient dociles comme des agneaux aux pieds de leur maître, mais plus féroces que le pire démon de l'enfer le plus effroyable s'ils sentaient le danger. Ses trois chiens, son cheval ibérique et l'épée de Goliath furent les trois choses que Joseph emporta avec lui de Bethléem le jour où Élisabeth lui dit :

« Mon fils, toutes ses sœurs se sont mariées et sont heureuses ; le garçon est déjà en pleine fleur et possède toute la grâce de son père. Cléophas est fort, grand, intelligent, il ne tardera pas à trouver, , quelqu'un qui l'aimera à la folie. Très bientôt, la Fille de Salomon sera libérée de son vœu, n'est-ce pas ce que le Fils de Nathan attend depuis toutes ces années ? »

Et José emporta avec lui à Nazareth une quatrième chose, qui lui était la plus précieuse de toutes : le document généalogique de sa Maison. Mais revenons à notre sujet.

À deux reprises seulement dans sa vie, la main de Joseph s'est portée instinctivement sur l'épée de son père David. Que son bras se soit levé ainsi en dit long sur la stature de cet homme et la force de son bras. La première fois, ce fut lorsque Joseph alla chercher Marie chez Élisabeth, la mère du Baptiste. La seconde, lorsque Joseph entra dans le Temple pour chercher le Fils de Marie.

Que se serait-il passé si, au lieu de dire à ses parents ce qu'il leur a dit, l'Enfant avait dit à Joseph : « Fils de Nathan, remets-moi l'épée des rois de Juda » ?

TU ES POURRIE ET TU RETOURNERAS À LA POURRIE

Qu'est-ce donc que ce vieillard a révélé à l'Enfant ? Qu'est-ce que cet homme lui a montré pour que le Fils de Marie renonce à ses projets ? Que lui a-t-il dit ? Pourquoi cet Enfant s'est-il tu et a-t-il renoncé à monter sur le cheval du Fils de David, ce prince vaillant et impétueux qui, selon l'interprétation populaire des Écritures, à la tête de ses armées, devait apporter la paix de Dieu au monde entier ? Pourquoi celui qui était entré dans le Temple, prêt à se révéler et à revendiquer ce qui lui appartenait de droit humain et divin, a-t-il soudainement abandonné ses projets messianiques et est-il parti à la suite de « ses parents » sans dire un mot ?

Il est certain que ce vieillard – dont nous découvrirons l'identité dans la deuxième partie – a révélé à l'Enfant la sagesse que vous connaissez tous par la bouche de l'Église catholique depuis l'époque des apôtres. Mais il y a eu plus, bien plus encore.

Et la seule façon de découvrir ce qui lui est passé par la tête est de nous mettre à sa place. Mais pas de manière arbitraire, selon nos envies et ce qui nous semble conforme à notre nature. Oublions un instant tout ce que nous avons entendu et mettons-nous à sa place. Et pour cela, acceptons la thèse catholique de l'Incarnation

du Fils de Dieu. Nous allons l'adopter à tous les niveaux et la pousser jusqu'à ses dernières conséquences.

Nous allons envisager la possibilité que cet Enfant ait été le Fils de Dieu en personne. Pas un fils quelconque à notre image et à notre ressemblance, par adoption ; pas même un fils de Dieu à l'image et à la ressemblance des anges que nous voyons, dans le livre de Job, en présence de Dieu. Non, partons du principe que cet Enfant était un fils de Dieu à la manière de celui qui est le Fils unique de son Père, car il a été engendré de son Être. Et qu'en sa qualité de Fils unique, il répond à toutes les exigences que le Credo catholique met sur la table : Lumière issue de la lumière, vrai Dieu issu du vrai Dieu. C'est une possibilité. Une possibilité que nous allons examiner dans toute l'étendue de sa portée.

Le premier à avoir envisagé cette possibilité fut Jésus lui-même. Dans sa doctrine, il s'est proclamé Cause métaphysique de la Création, c'est-à-dire la raison pour laquelle Dieu fait toutes choses, y compris notre univers. C'est depuis cette position de Fils unique que Jésus a répondu aux Juifs qui lui demandaient son âge : « Il existait déjà avant Abraham », ce qui est logique si l'on considère qu'en tant que Cause métaphysique de la Création, sa présence était nécessaire dès le Commencement et avant même que l'action ne commence. Fidèle à lui-même, Jésus a de nouveau proclamé pour lui-même cette condition de Raison métaphysique lorsqu'il a affirmé que « son Père lui montre tout ce qu'il fait ». Le fait qu'il nous ait invités à assister au Spectacle lors des prochains Actes créateurs n'est qu'un aspect secondaire. C'est un élément qui n'a pas sa place ici pour l'instant. La thèse que nous défendons est que lorsque Dieu a inauguré le Commencement et créé les Cieux et la Terre, son Fils unique était à ses côtés et que c'est par amour pour Lui qu'Il s'est disposé à nous créer, nous, le genre humain.

Tout était parfait. Jusqu'à ce qu'Adam commette l'erreur de se laisser entraîner par la ruse du Serpent.

Indépendamment du dilemme que nous posent la perfection divine et la liberté humaine, ce qui importe vraiment, c'est que le Fils de Dieu a vécu la condamnation d'Adam comme quelque chose qui le touchait directement.

Il ressort des Écritures que Dieu et son Fils ont abandonné Adam et Ève pendant un certain temps. À leur retour, ils ont constaté que le mal était fait. Leur Père a compris tout ce qui s'était passé, a jugé l'affaire et, dans la colère du Juge de l'Univers, a prononcé sa sentence contre tous les acteurs. Il jura au Serpent qu'un fils d'Adam se lèverait et lui écraserait la tête. Il condamna Adam et Ève à mourir.

Stupéfait, abasourdi par cette rébellion contre Dieu, son Fils, frère d'Adam le défunt, sentit le sang lui monter à la tête et rêva du Jour de la Vengeance de Yahvé.

Mais ce Jour de la Vengeance n'était pas pour demain ni pour après-demain. En réalité, personne ne savait quand il aurait lieu. Le Fils de Dieu savait seulement qu'au fil du temps, la perte d'identité de l'Homme que Dieu avait créé ne cessait de s'aggraver. Elle devint si grande, et la haine qui, à cause de lui, s'accumulait contre les anges rebelles lui parut si immense, qu'il demanda de tout son être à son Père de l'envoyer en personne sur Terre pour affronter le Diable en personne. Une fois le

Diable vaincu, la couronne d'Adam reviendrait au Vainqueur ; et le Vainqueur et le Fils de Dieu étant une seule et même personne, pendant son règne, le genre humain sortirait de l'enfer où il avait été précipité et reprendrait le chemin pour lequel il avait été créé et dont la Trahison de Satan l'avait détourné.

Le Fils de Dieu vint donc sur Terre, le sang bouillonnant dans ses veines, prêt à essuyer les larmes de notre monde. Son épée était dans sa bouche, c'était sa Parole. Pour conquérir le monde, il n'avait pas besoin de l'épée de Goliath ; il lui suffisait d'ouvrir la bouche et d'ordonner aux vents de se lever, aux armées de déposer les armes. Il apporte la Paix ; son étendard est celui d'une Santé qui triomphe de la Mort et conduit les hommes à l'Immortalité.

L'Immortalité ?

Ai-je dit « l'Immortalité » ?

« Eh bien oui, mon fils, mais vas-tu te rebeller contre le jugement de ton Père ? » lui dit ce Siméon. « Pour nous sauver, vas-tu te condamner toi-même ? Pour sauver le présent, vas-tu condamner l'avenir ? Certes, ton Père t'a envoyé affronter le Malin et tu lui écraseras la tête, mais si tu brises les murs de notre prison contre le jugement divin, en quoi te distinguera-tu de celui contre qui tu es venu venger la mort de notre père Adam ? Car le jugement de Dieu est inébranlable : tu es poussière et tu retourneras à la poussière. Tel est notre sort. Ton Père et Dieu t'a-t-il dit : « Va leur annoncer la fin de leur captivité ; libère-les et accorde-leur l'Immortalité à laquelle ils aspirent depuis que je les ai créés » ? Ne vois-tu pas, mon fils, qu'en te laissant emporter par l'amour que tu nous portes, tu t'entraînes toi-même à la perdition et tu entraînes avec toi toute la Création ? Qui d'autre que le Juge de nous tous peut sceller notre liberté ? Mais s'il a donné ce pouvoir à son Fils, alors fais selon ta volonté. »

LA PENSÉE DU CHRIST

Les évangélistes nous ont montré, dans l'épisode de la Transfiguration, que le Fils de Dieu n'avait pas besoin d'être crucifié pour retrouver sa condition surnaturelle. La Transfiguration dont ils parlent était justement cela : la réponse à cette question si simple. La nécessité de la mort du Christ dont ils parlent dans leurs évangiles se rapporte aux fondements de la doctrine du royaume des cieux. S'il y avait nécessité de la mort du Christ, ce n'était pas en raison d'une incapacité de Jésus à retrouver sa condition divine. Pour retrouver sa condition divine, Jésus n'avait qu'à le vouloir.

Lorsqu'il revint à Nazareth, ce qui arriva réellement à l'Enfant, c'est qu'il renaquit. Le Fils de Dieu qui s'était fait homme, qui mourait d'envie de grandir et qui ne voyait jamais venir le jour où il pourrait s'asseoir parmi les adultes, s'est enfin glissé dans notre peau. Dieu est en haut et nous sommes en bas, et tout le dilemme de l'humanité passe par un pont sur des sables mouvants. Comment connaître la pensée de Dieu ? Comment découvrir son plan de salut universel et éternel ?

C'était désormais un homme qui se posait toutes les questions que tous les hommes se posaient et auxquelles aucun ne répondait. C'était désormais le Christ qui

levait les yeux vers le ciel et regardait Dieu face à face, cherchant à connaître ses pensées. C'était désormais le Fils de l'Homme qui reconnaissait son ignorance et regardait Dieu en quête de sa sagesse

Mais tu as douze ans. Et tu as toute la vie devant toi. Et chaque jour où tu te lèves, tu te lèves avec cette Croix. Et chaque année qui passe, chaque année qui passe, cette Croix te pèse davantage. Et que tu le veuilles ou non, ce poids t'enfoncera plus d'une fois.

Tu peux tout faire et ne rien faire ; tu vois le monde autour de toi vivre en enfer et tu ne peux rien faire, bien que tu aies le pouvoir de tout faire. Tu peux sauver le Présent et condamner l'Avenir, ou laisser le Présent vivre son Destin et garder ta Liberté pour le moment où le prisonnier sortira de prison. Tu l'attendras de l'autre côté de la porte pour le guider vers un Nouveau Jour de liberté qui ne s'achèvera jamais. Jusqu'à ce Jour-là, le monde devra suivre son chemin, et jusqu'à ce que ton Heure arrive, tu devras sombrer maintes fois dans de profondes dépressions, et tu n'auras personne pour te soutenir, il n'y aura personne à tes côtés avec qui partager ton destin, personne ne te donnera un coup de main, personne ne te tendra la main car personne ne sera à tes côtés pour savoir ce qui t'arrive et pourquoi tu t'enfonces jusqu'à te noyer.

Tu es Jésus de Nazareth, un jeune homme riche ; tu possèdes tout ce qu'un homme peut désirer et tu ne prends que ce que tu veux. Tu n'as besoin de rien ni de personne. On t'ouvre les portes partout où tu vas ; on t'appelle « seigneur » et ta parole vaut de l'or pour ceux qui font affaire avec toi. Personne ne connaît ton secret ; une seule Femme le connaît. Son mari est mort quand tu avais environ vingt ans, tout comme Cléophas. Il ne reste plus qu'elles, ta Mère et sa sœur Jeanne ; elles seules savent qui tu es. Mais aucune ne sait où tu vas, ni quels sont tes projets. Tu es seul. Lorsque les tempêtes s'abattront sur ton esprit, tu n'auras personne à serrer dans tes bras pour lutter ensemble contre la tempête. Si tu ne deviens pas fou, ce sera uniquement parce que tu es celui que tu es, mais même en étant celui que tu es, tu devras subir la tempête en pleine campagne, sans toit ni abri contre l'eau qui tombera à torrents sous un ciel couvert de ténèbres sur ton corps mortel. Ce que tu vas faire est d'autant plus amer que la vie que tu mènes est douce.

Pour celui qui meurt de faim, le pain dur a le goût de la gloire, mais si tu donnes ce même pain à celui qui mange des petits pains, il s'y cassera les dents. Les tiens, Jésus, sont habitués à manger le meilleur pain. Ton corps est habitué aux vêtements les plus raffinés. Et tu vas conduire une armée d'hommes vers le même sort que le tien. Ne vas-tu pas sombrer ? Leurs fantômes ne t'attaqueront-ils pas dans tes rêves ? Ne te réveilleras-tu pas à genoux dans les déserts, implorant miséricorde ? Ne seras-tu pas tourmenté par les visions de leurs corps déchiquetés par les bêtes sauvages des cirques romains, tandis que tu lèveras les yeux vers le Ciel pour demander la fin de la condamnation d'Ève et de ses enfants ? Combien de temps durera pour toi chaque année que tu vivras ? Les vingt années qui t'attendent ne seront-elles pas pour toi une éternité ? Tu les as sous les yeux. Ils sont tous purs. L'un après l'autre, ils sont tous innocents. Leur seul crime est de t'aimer par-dessus tout. Ils t'aiment plus que le temps, plus que l'immortalité, plus que tous les trésors de l'univers. Tu es leur vie. Et ils sont là, suspendus à leurs croix, acteurs d'un spectacle sanglant, ode à la folie,

chantant en l'honneur des larmes que, pour eux, toi, Jésus, tu as versées dans le désert, lorsque tu disparaissais mystérieusement et que tu revenais sans dire à personne d'où tu venais ni ce que tu avais fait. Ils ont vu tes larmes et ont adouci ton cœur le jour de leur martyre afin de ne pas éveiller dans ta poitrine le cri de la vengeance. Ne vas-tu pas souffrir dans ta chair le crime de tes centaines de milliers de petits frères, que tu conduiras à la croix sans qu'ils aient commis aucun délit pour lequel ils pourraient être reconnus coupables ? T'aimer sera leur délit. Ne vas-tu pas implorer la miséricorde de ton Père ? Ne chercheras-tu pas une autre alternative viable ? Et pourtant, le Calice est plein et tu devras le boire jusqu'à la dernière goutte. Une Espérance te soutient, mais tu ne peux en parler à personne, tu ne peux partager avec personne la joie infinie dans laquelle tout ton être se réjouit lorsque, en regardant celui qui siège sur le Trône du Jugement dernier, tu vois, tu contemples et tu te regardes toi-même.

JÉSUS-CHRIST

Nous ne savons pas à quel moment de la vie nous franchissons la frontière entre l'enfance et l'adolescence ; ni à quel moment nous avons cessé d'être jeunes pour devenir adultes. Il ne semble pas y avoir de règle générale ; c'est quelque chose que chacun découvre par lui-même et vit à sa manière.

Si tel est le cas pour nous, combien il est plus complexe d'appliquer notre psychologie à quelqu'un comme le Jésus des Évangiles !

Ayant adopté la démarche de le voir tel qu'il se voyait lui-même, après avoir expérimenté, dans la mesure où notre compréhension nous le permet, ce qui se passait dans son esprit, poursuivons notre chemin. Il reste encore de nombreux domaines inaccessibles à l'intelligence des siècles passés et qui, soumis à l'imagination de ceux qui ont voulu y pénétrer, nous sont parvenus déformés, à l'instar de tableaux altérés par les passions des copistes.

Si, à un moment donné, j'ai laissé libre cours à mes propres passions, le lecteur, en tant qu'être libre, se doit de recréer le fil historique à partir des caractéristiques de sa propre intelligence. L'auteur ne peut que désigner l'horizon et peindre ce qu'il voit de ses propres yeux, et bien que la structure de l'œil soit la même pour tous, la manière de voir les choses revêt une forme personnelle et intransférable. C'est à partir de cette perspective personnelle et de cette compréhension individuelle que l'auteur recrée ce qu'il écrit ; le lecteur devra l'adapter à sa propre façon de rire, de pleurer, de haïr, d'aimer, de comprendre et même d'ignorer.

Revenons donc avec Jésus chez ses parents à Nazareth, et à partir de cette découverte, sachant désormais ce qu'il venait de découvrir, la Croix du Christ, sa Croix, essayons d'ouvrir l'horizon de ses souvenirs aux reflets purs de la réalité telle qu'ils l'ont vécue, Lui et les siens.

L'Enfant qui était descendu à Jérusalem était, à tous égards, vu par les yeux d'un étranger, un petit monsieur. Son cousin Jacques, par exemple. Jacques avait deux ans de plus que son cousin Jésus, et pourtant, alors que ce dernier n'avait encore jamais tenu un marteau ni ne savait ce que c'était que d'enfoncer un clou, Jacques, fils

de Cléophas, était déjà un as, le garçon s'étant pleinement investi dans son rôle d'apprenti charpentier. Père de ce Jésus, un garçon grand et extrêmement intelligent, Joseph dut essuyer plus d'une critique quant à la manière dont il élevait son fils unique. Il le gâtait, lui disaient-ils.

Nous n'allons pas parler de jalousie ni évoquer des passions que nous aurions tous préféré ne jamais connaître. Le fait est que la mentalité des petits villages a toujours été un vivier d'ignorance des plus flagrantes et des plus ennuyeuses.

Les critiques adressées à Joseph concernant la manière dont il élevait son fils aîné ne disaient rien à Marie et ne pouvaient être poussées plus loin que de raison, étant donné qui était l'Enfant. Cet Enfant qu'on critiquait était l'héritier de la fille de Jacob. Une grande partie de tout ce que les Nazaréens voyaient autour d'eux appartenait au « petit maître Jésus ». Si ses parents ne voulaient pas qu'il touche aux clous et aux marteaux, qui était-on pour leur faire des reproches ?

Le fait est qu'à son retour de Jérusalem, cet Enfant rompit avec le rôle de « petit monsieur » qu'on lui attribuait et se rapprocha de son père avec l'obéissance et la diligence du bon garçon dynamique que tout père souhaite avoir pour fils.

Marie le voyait terminer sa journée, accaparé par le travail. De toute sa vie, son Enfant n'avait jamais soulevé une planche, et soudain, il ne cessait de réclamer du travail. Il suffisait que son père ouvre la bouche pour qu'il lui obéisse. Même Joseph le regardait en se disant : « Qu'est-ce qui t'arrive, mon fils ? »

Mais pas seulement à la menuiserie. Si tante Juana avait besoin qu'on lui fasse une commande, le fils de sa sœur était là pour tout ce qu'il fallait. S'il fallait aller aux champs cueillir des amandes ou moissonner le blé, son neveu Jésus était le premier sur place dès l'aube. Il ne se plaignait jamais, ne répondait jamais, ne disait jamais « non ». Ni à ses proches, ni à quiconque lui demandait une faveur. Comment n'aurait-il pas fini par être épuisé !

C'était comme s'il ne voulait pas réfléchir, comme s'il avait besoin d'oublier quelque chose. Il avait besoin de se consacrer à l'activité physique. Il avait mal aux bras et ses tendons tremblaient de fatigue, mais il ne disait jamais non et n'abandonnait jamais. Il se levait le premier et se couchait le dernier. Il ne jouait plus avec les enfants du village. Il ne parlait plus non plus, sauf quand on lui posait une question. Le changement fut si brusque, si colossal, si surprenant que sa Mère s'asseyait au bord de son lit pendant que son Enfant dormait, se demandant ce qui se passait dans cette tête. Avant, son Enfant lui parlait, lui racontait tout ce qui lui arrivait. Depuis leur retour de Jérusalem, son Enfant était devenu une autre personne, il était comme un inconnu pour Elle. Pour tout le monde, il était tel qu'il devait être : un garçon obéissant et silencieux qui ne coupait jamais la parole aux aînés et ne répondait jamais quand on le réprimandait pour quoi que ce soit. Mais pour Elle, son Enfant était en train de devenir un inconnu.

« Il devient un homme », lui disaient-ils. Cela ne lui suffisait pas. Elle savait que, quoi qu'il arrive à son Enfant, cela ne pouvait s'expliquer par l'expérience humaine. N'avait-elle pas vécu l'effondrement de son Enfant à Alexandrie ? Pour ceux qui l'avaient vu assis à la porte de la menuiserie du Juif, la tristesse de l'Enfant pouvait

s'expliquer par un caprice que son père lui avait refusé et qu'il lui avait interdit de redemander. Était-ce aussi simple que cela ? Loin de là ! Elle savait que son Fils ne fonctionnait pas comme les autres enfants.

À cette occasion-là, à Alexandrie, Marie avait trouvé le moyen de se frayer un chemin jusqu'au cœur de son Enfant. Mais cette fois-ci, cela lui semblait tout à fait impossible. La seule chose qu'elle pouvait faire était de se blottir à ses côtés et de s'endormir en gardant ses rêves, car quoi qu'il lui arrive, cette fois-ci, son Enfant ne lui ouvrirait jamais les portes de son esprit, ni ne lui permettrait de trouver le chemin vers son cœur.

Ce n'était pas qu'elle fût triste ou qu'elle portât un chagrin si grand que la simple idée de le partager lui parût impossible à l'Enfant. Elle savait que c'était quelque chose de plus profond ; si profond que, même en le regardant dans les yeux, son regard se perdait dans l'étendue des yeux de Jésus sans jamais atteindre l'horizon derrière lequel son Fils cachait ses pensées.

« Qu'as-tu, mon fils ? », se demandait-elle en son for intérieur, sachant que son Enfant ne lui donnerait jamais la réponse.

LA MORT DE CLÉOPHAS

Cléophas, le père de Jacques le Juste et de ses frères, était un homme béni. S'il est vrai qu'avant la mort, l'être humain revit les années passées en ce monde, les derniers instants du frère de Marie furent heureux.

La seule peine qui aurait pu assombrir ses souvenirs lumineux – la mort de son père peu après sa naissance – ne parvint même pas à troubler ses derniers moments. Sa sœur Marie avait transformé cette absence physique en une présence angélique, toujours veillant sur son enfant.

À présent qu'il était à deux doigts de franchir le seuil de la mort, Cléophas pouvait se souvenir en souriant de la manière dont sa sœur aînée avait su atténuer l'absence de leur père en le transformant en son propre ange gardien. Comment aurait-il pu douter de l'innocence de sa sœur Marie le jour où sa mère lui avait raconté l'Annonciation ?

Il fut le premier homme au monde à connaître le Mystère de l'Incarnation, et le premier à croire les yeux fermés en la Vierge qui concevrait le roi Messie. C'est sa mère qui l'avait pris à part et le lui avait dit en toutes lettres : « Mon fils, voici ce qui va se passer, ceci, cela et cela, et je veux que tu fasses ceci, cela et cela. »

Cléophas oublia sa femme et ses deux jeunes enfants, sella son cheval, la jument pour sa sœur, et, sans donner plus d'explications que nécessaire à son beau-frère, ouvrit la voie à la Vierge à travers la Samarie.

Mon Dieu ! Comme il était beau, tel un chérubin sur son cheval de feu, le regard d'aigle scrutant l'horizon, l'épée prête et affûtée pour tracer autour de sa Sœur le cercle que le soldat romain inconnu avait tracé autour du grand roi d'Asie. « Si tu franchis la

ligne, tu declares la guerre à Rome ; si tu fais demi-tour, pars en paix. Si tu veux la guerre, tu l'auras. »

Son beau-frère lui donna pour compagnie deux de ses chiens, Deneb et Kochab. Ces derniers, derniers représentants de leur race, semblaient avoir été contaminés par la tension de leur jeune frère humain ; Deneb ouvrait la marche, Kochab surveillait l'arrière-garde.

La Vierge serait descendue seule en Judée sans autre protection que la confiance qu'elle plaçait dans le Seigneur par l'intermédiaire de son ange Gabriel. Mais son Cléophas était si beau, l'enveloppant du manteau de sa foi absolue en son innocence.

Quelque temps avant que ne soit découvert à Nazareth l'état de grâce dans lequel se trouvait la femme du charpentier – état de grâce dont tout le voisinage parlait –, un jeune homme de Judée, venu de Jérusalem même, arriva à Nazareth à la recherche de Joseph. Il apportait un message de Zacharie. Son contenu laissa Joseph bouche bée et pensif. « Élisabeth était enceinte. »

Lorsque, peu après, sa belle-mère décida d'envoyer Marie chez Élisabeth, afin qu'elle l'aide pendant les derniers mois de la grossesse de Jean, Joseph trouva cela naturel. Mais ce qu'il ne trouva plus aussi logique, c'est que ce soit Cléophas qui le devance et accompagne Marie vers le sud. À présent, sur son lit de mort, Cléophas se souvenait avec tendresse de l'air surpris que son beau-frère avait pris en l'entendant, lui, un jeune garçon à ses yeux, prononcer les paroles d'un homme mûr.

« N'en dis pas plus. La conversation est terminée. Ma mère décide, sa fille obéit, et moi, son fils, j'exécute. Jusqu'au jour de ton mariage, ta fiancée est soumise à l'autorité de ma mère. Il n'y a rien d'autre à dire, Joseph. Nous nous reverrons à notre retour. » Joseph resta là à le regarder avec les yeux de celui qui découvre l'homme dans le jeune garçon et qui est ravi qu'il en soit ainsi, car c'est ainsi que les choses doivent être.

Zacharie et Élisabeth s'étaient retirés dans leur maison de campagne dans les montagnes de Juda, loin de Jérusalem. Cela faisait déjà quelque temps que le fils d'Abias s'était retiré de la fonction officielle qu'il avait occupée toute sa vie dans la hiérarchie bureaucratique du Temple. Et il ne l'avait fait que quelques mois auparavant, car le sacerdoce étant à vie et n'ayant pas d'enfants, son service l'obligeait jusqu'à sa mort ou jusqu'à ce qu'une maladie l'en empêche.

En bonne santé et longévif à une époque où l'espérance de vie moyenne d'un homme dépassait à peine la cinquantaine, Zacharie, bien qu'il eût pu mettre le service de son père à la disposition du Temple, préféra rester à son poste sacré jusqu'à ce que la mort ou la maladie l'obligent à se retirer. Et c'est exactement ce qui s'est produit. Car, devenu muet, il ne put plus maintenir cette attitude d'inamovibilité qui lui avait valu tant d'ennemis.

La gestion du trésor du Temple incombait aux familles sacerdotales détentrices des vingt-quatre quarts de service. Le président de ce conseil d'administration était le grand prêtre, qui était lui-même élu parmi ces vingt-quatre familles. En règle générale,

la fonction se transmettait de père en fils. Mais il arrivait parfois que ce qui était arrivé à Zacharie se reproduise.

Zacharie n'avait pas d'enfants à qui léguer son siège. La procédure normale dans ce cas consistait à mettre le poste à la disposition du conseil des saints et à choisir un successeur parmi les familles. Comme on peut le comprendre, il ne pouvait manquer quelqu'un pour mettre sur la table l'argent nécessaire à l'achat de ce poste vacant.

Contre nature et sans nécessité, Zacharie s'est fait de nombreux ennemis en refusant catégoriquement de vendre son tour. Personne ne pouvait l'obliger à mettre à la disposition du Conseil le tour de son père. Et il ne l'a pas fait.

Personne n'a jamais su ce que l'ange avait dit à Zacharie, mais les conséquences de cette Annonciation furent miraculeuses pour ses ennemis. Muet, le fils d'Abias fut contraint de mettre son tour de service à la disposition du Conseil, de signer sa démission et de se retirer de sa fonction.

Zacharie se retira dans la villa que lui et son épouse possédaient dans les montagnes de Juda. C'était une maison de campagne, loin du monde et de son agitation, à laquelle seul Siméon le Jeune, le dernier survivant de la lignée des Précurseurs, avait accès. À part Siméon le Jeune, ils ne recevaient aucune visite. La raison ?

Eh bien, la raison était le miracle que vivaient alors les parents de Jean-Baptiste.

Sur son lit de mort, Cléophas se souvint de la merveille qu'il avait vécue le jour où il avait rencontré ses « grands-parents ». Zacharie sautait partout sur les murs, et sans les cheveux blancs comme la neige d'Élisabeth, personne n'aurait pu jurer que cette femme avait déjà dépassé la soixantaine. Le garçon lui ressemblait, à son grand-père. Il ne parlait pas, mais ne cessait de bouger. Un seul autre couple dans toute l'histoire du monde avait vécu un miracle de cette nature : Abraham et Sara, bien sûr.

Depuis le porche de la maison de campagne de ses grands-parents, Cléophas se souvenait avoir regardé l'horizon en se disant : « Qu'est-ce qui t'arrive, Joseph, pourquoi mets-tu tant de temps ? ». Comment décrire la joie de ce jeune garçon lorsqu'il vit Joseph apparaître au fond de la vallée d', galopant à toute allure à travers la plaine ! Les larmes ne lui montèrent-elles pas aux yeux lorsqu'il vit ce géant s'agenouiller aux pieds de la Vierge pour lui demander pardon d'avoir douté de son innocence ?

Le jour où Joseph lui annonça qu'il emmenait Marie et Jésus loin d'Hérode, Cléophas le regarda dans les yeux comme pour lui dire : « Et toi, tu as cru que j'allais rester ici pendant que tu emmenais ma sœur au bout du monde ? »

Dès la première fois qu'il avait vu ce grand échalas, Cléophas avait tout de suite plu à Joseph. Et ils ne se sont plus jamais séparés.

Père d'une famille nombreuse qui semblait ne jamais s'arrêter, Cléophas n'a jamais reproché à Joseph le comportement de son fils Jésus ni la manière dont il l'éduquait. Si son fils Jacques se cassait les poings contre les coins des planches tandis

que son neveu Jésus partait parcourir les collines, Cléophas voyait cela avec les yeux de celui qui, après tout, avait autrefois été le jeune maître du Cigüeñal. C'était ainsi que sa propre mère l'avait élevé.

De tous les enfants de Nazareth, Cléophas était le petit prince qui n'avait ni travaillé ni eu besoin de se donner du mal pour aider la famille. Sa sœur Jeanne se débrouillait toute seule pour s'occuper des champs ; sa sœur Marie dirigeait l'atelier de confection le plus rentable de la région. De temps en temps, la grand-tante Isabelle venait de Jérusalem les bras chargés de cadeaux. Allait-elle oublier l'enfant de la maison ?

Quelle était sa mission dans cette vie ? Profiter de la vie !

Son neveu Jésus lui rappelait tellement lui-même que Cléophas riait en voyant José se débattre tant lorsqu'il devait défendre son Jésus devant ses amis et ses voisins.

Lui aussi fut pris au dépourvu et émerveillé par le changement si brusque de son neveu à son retour de Jérusalem. Tout comme sa sœur, il ne parvenait pas non plus à comprendre ce qui se passait dans la tête de son neveu. Le seul qui semblait comprendre l'Enfant, c'était Joseph.

Joseph était le seul à ne pas paraître surpris. Il était le seul à sembler savoir parfaitement ce qui lui arrivait et, tout comme l'Enfant lui-même, Joseph s'en tenait à ne rien dire à personne. Avec sa Mère et son oncle Cléophas, Jésus se sentait mal à l'aise car il lisait dans leurs yeux ce qu'ils pensaient. En revanche, avec Joseph, l'Enfant se sentait à l'aise. C'était le seul qui ne le regardait pas avec des questions dans les yeux et le seul qui savait s'y prendre avec lui de telle sorte que Jésus en oubliait ses problèmes et redevenait le garçon vif, intelligent et travailleur que tout le monde louait auprès de ses parents.

Oui, bien sûr, Cléophas avait mené une vie merveilleuse avant de rencontrer Joseph. Mais ce nomade géant, chevauchant son cheval ibérique et errant à travers les provinces du royaume, avec ses trois chérubins assyriens tout droit sortis d'une fresque perdue d'un palais de Ninive, ce nomade avait apporté à sa vie ce qui lui manquait : l'image du père, du frère qu'il n'avait jamais eu. Et maintenant, sur son lit de mort, il serait pour ses fils et ses filles le père qui allait leur manquer.

Oui, s'il est vrai qu'avant de mourir l'esprit parcourt les années vécues, une à une, Cléophas revécut des années uniques, merveilleuses. La Vierge pour sœur, le roi Messie pour neveu, un chérubin pour beau-frère, une femme merveilleuse qui lui avait donné des fils et des filles, tous en bonne santé, tous robustes.

« Joseph... », commença-t-il depuis son lit.

« Frère », l'interrompit Joseph. « Tes fils sont mes fils, tes filles sont mes filles. Parmi nous tous, c'est toi qui es en ce moment le bienheureux. Notre père David attend son prince Cléophas au sein de cette lumière qui s'allumera lorsque tu fermeras les yeux. C'est là que nous nous reverrons, mon frère. Viens me tendre la main quand ce sera à mon tour de fermer les miens. »

Et il en fut ainsi. Cléophas mourut jeune, comme son père Jacob.

« Tout comme notre père, Juana, dans la fleur de l'âge. Comme tu vas nous manquer, mon frère ! », s'écria la Vierge en pleurant.

On l'enterra à Nazareth, dans la tombe de son père Jacob, aux côtés de son grand-père Matán, sur les restes d'Abiud, fils de Zorobabel, fils de Salomon, fils de David.

LA MORT DE JOSÉ

La vie de Joseph le charpentier s'éteignit peu après celle de Cléophas.

Si l'existence de Cléophas fut belle et digne d'être vécue, celle de Joseph le charpentier fut celle d'un guerrier toujours au bord du précipice, les muscles constamment tendus, les nerfs à fleur de peau, toujours vigilant, toujours prêt à s'adapter au prochain revirement du destin.

« Rien n'est prédéterminé, qui sait ce que demain nous réserve ? Lorsque le livre de la vie tournera la page, on verra alors ce qu'il contient. Et à chaque jour suffit sa peine. »

« Le sort des enfants de l'Esprit est de répondre rapidement au son de la trompette appelant à l'action. »

« La Mort attaque toujours par derrière, mais celui qui lui tient tête lui enlève de la main cet atout qu'est l'effet de surprise. »

Des proverbes de cette nature constituaient le pain quotidien de Joseph le charpentier. Zacharie, le futur père de Jean-Baptiste, son précepteur, tuteur, mentor, maître, tout ce qu'il y a de meilleur en une seule personne, consacra son talent, son génie, sa sagesse, son art, tout ce qu'il avait de meilleur, à former l'esprit du jeune Joseph. Grâce à sa patience et à son dévouement, le guerrier intrépide qui coulait dans les veines du jeune Joseph apprit à regarder la Mort droit dans les yeux, et, avec l'éclat dans le regard du héros qui se sait invincible, à affronter même l'Enfer lui-même.

Mais ce à quoi son esprit ne s'était jamais préparé, c'était de se retrouver pris dans les filets de Dieu lui-même.

Sa conception de toujours concernant la naissance du fils de David était elle aussi celle, classique, que l'on retrouve couramment : papa, maman, ils se marient, s'unissent, deux personnes différentes qui ne font plus qu'un, l'appel du sang, le pouvoir de la chair. Se serait-il imaginé que Dieu allait s'en mêler par l'Incarnation de son Fils ? Eh bien, à vrai dire, non ; ce qui s'est passé ensuite, il ne l'avait jamais imaginé.

En repensant à cette époque, en revivant ces jours-là, Joseph le charpentier riait de bon cœur.

Cette fois-ci, le guerrier avait atteint l'autre rive du champ de bataille. Autour de son lit de mort, ses neveux et ses hommes pleuraient l'adieu au chérubin qui n'avait

jamais baissé la garde, la mort du héros qui ne s'était jamais déparé de son casque et de son armure. Il s'apprêtait déjà à rendre son âme.

Tous croyaient déjà que ses forces avaient atteint leur terme, que son souffle s'évanouissait dans les distances entre le Ciel et la Terre, lorsque José le Charpentier sortit de son sommeil. Ce fut le souvenir de la réponse qu'il avait donnée à son maître Zacharie le jour où Élisabeth leur avait annoncé la nouvelle du vœu de la Vierge qui le réveilla.

« Que la volonté de Dieu soit faite. Mon peuple attend ce jour depuis mille ans, je peux bien attendre dix ans », avait dit Joseph.

Ô Dieu, quel revirement inattendu tu as donné à la vie de ton serviteur !

Le jeune Joseph grandit en rêvant du jour où il verrait naître de son épouse le roi Messie, le maître de l'épée des rois, le légitime détenteur des deux rouleaux messianiques.

Ses frères et sœurs ne comprenaient pas que leur Joseph ne se marie pas à l'âge où tout le monde avait coutume de le faire. La vie était courte. L'existence, très dure. À ce stade de l'histoire, personne ne pouvait se permettre le luxe de laisser passer les années à la manière des Patriarches, qui se mariaient à partir de quarante ans. Beaucoup étaient déjà grands-parents à seulement quarante ans. Qu'attendait donc le chef du clan des charpentiers de Bethléem pour choisir une femme et les honorer tous d'un sang nouveau ?

Joseph le charpentier gardait le silence. Il répondait à ses frères par le silence de celui qui semblait, contrairement aux autres mortels façonnés d'argile, avoir été forgé dans le fer.

Loin de lui l'idée d'avoir un cœur de pierre, mais tu ne lui as pas laissé, ô Dieu saint, d'autre choix que d'adopter cette attitude pour le bien de tous ; car si la moindre nouvelle du complot davidique qui se tramait dans son dos était parvenue aux oreilles des assassins d'Hérode, combien de temps ce serpent aurait-il mis à ordonner la mort de tous les frères de ton serviteur ?

Joseph le charpentier sortit de son sommeil en revivant ce jour inoubliable, le jour où il s'était rendu chez sa belle-mère Anne pour lui demander des explications sur la rumeur qui avait scandalisé tout Nazareth.

Que se passait-il ?

Qu'est-ce qui parvenait à ses oreilles ?

Les voisines lui lançaient des allusions accablantes.

« Comment allez-vous appeler l'enfant, monsieur Joseph ? Car ce sera un garçon. »

Le charpentier finit par ressentir le coup au cœur, cessa de tergiverser et alla directement parler à sa belle-mère.

La veuve, qui attendait sa visite, alla lui ouvrir la porte.

La mère de la Vierge s'était préparée à cette rencontre.

Elle l'avait redoutée. Elle l'avait souhaitée. Elle rêvait de lui, elle soupirait pour lui, elle tremblait en pensant à lui.

Serait-elle à la hauteur des circonstances ? La grâce qui émanait de l'innocence de sa fille lui aurait-elle été transmise, à elle, sa mère ?

En tant que mère, elle était prête à arracher les yeux de quiconque prononcerait le mot « adultère ». Son gendre Joseph était un saint, un homme des plus bons, mais quel homme ne serait pas scandalisé d'apprendre que sa femme était en état de grâce par l'œuvre du Saint-Esprit ?

Le cœur serré, la veuve ouvrit la porte à son gendre.

« Assieds-toi, mon fils », lui dit-elle. « C'est un grand jour pour toutes les familles de la terre. »

Quelle façon d'entamer la conversation !

Le Charpentier s'assit. Quant à ouvrir la bouche, il ne le fit pas. Il n'en aurait d'ailleurs pas eu besoin. Son regard disait tout.

Certes, mille images valent peut-être moins qu'une parole de Dieu, et une image vaut peut-être plus que mille paroles d'homme. Dans cette situation précise, la mère de la Vierge face à l'homme directement concerné par l'Incarnation du Fils de Dieu par l'œuvre et la grâce du Saint-Esprit, ni les mots ni les images ne semblaient suffisants à cette mère prise dans les filets d'un Dieu qui ne demande la permission à personne pour s'immiscer dans la vie des créatures qu'Il façonne à partir de la terre.

Les regards suffisaient. Les regards disaient tout.

La veuve savait pourquoi son gendre était venu, et son gendre savait qu'elle savait pourquoi il était venu. La question était de savoir qui allait briser la glace.

La mère de la Vierge, inspirée d'une part par l'amour infini qu'elle portait à sa fille, et d'autre part par la sagesse du Saint-Esprit lui-même, s'écria :

« Mon fils, crois-tu que Yahvé est Dieu ? », lança-t-elle à son gendre sans lui laisser le temps de dire un mot. Elle savait bien qu'une entrée en matière de ce genre était la dernière chose à laquelle Joseph pouvait s'attendre.

Le charpentier ne broncha pas. Un homme de glace aurait été plus déconcertant que le charpentier à ce moment-là.

En effet, il connaissait déjà sa belle-mère Anne, il savait quelle empreinte avait marqué l'âme de cette femme. Zacharie l'avait élevé, lui, Joseph ; mais sa belle-mère Anne avait été formée de ses propres mains par Élisabeth, l'épouse de son Maître. Ainsi, si ce que faisait l', veuve de Jacob de Nazareth, c'était défendre sa fille Marie – et c'était sans aucun doute le cas –, la mère de la Vierge prenait un bon départ. On verrait bien où mènerait toute cette philosophie.

La mère de la Vierge, sans perdre son sang-froid ni se laisser déstabiliser par le sérieux inébranlable de son gendre, poursuivit :

« Pardonne-moi, homme de Dieu, de franchir cette porte, mais les événements m'y obligent. Je veux dire, crois-tu qu'il y ait quelque chose d'impossible pour Dieu ?

» Puis elle resta à regarder son gendre comme si, à cet instant, le mystère des yeux de Dieu s'était révélé à elle et lui permettait de lire dans les pensées de Joseph.

Un autre homme aurait perçu ce regard comme une forme d'intimidation. Le charpentier le soutint sans bouger d'un muscle.

Même s'il n'avait pas encore saisi où sa belle-mère voulait en venir, Joseph resta tranquillement assis. Il était venu chercher un seul mot, un « oui » ou un « non ». Point barre. Et il n'allait pas quitter la maison sans avoir obtenu ce « oui » ou ce « non ». Sa femme était-elle en état de grâce ? C'était tout ce qu'il voulait savoir.

La mère de la Vierge avait l'avantage : elle savait que son gendre José ne bougerait pas d'un pouce tant qu'elle ne lui aurait pas donné ce « oui » ou ce « non ».

La vérité, toute la vérité et rien que la vérité, c'était un « oui », un « oui » merveilleux, un « oui » divin, un « oui » éternel, infini, un « oui » sans réserve, indescriptible, inexplicable.

C'était aussi un « non », un « non » total, un « non » sans concessions, sans discussion d'aucune sorte, un « non » profond, non négociable, la vie du Messie dans une main, la mort du Fils de David dans l'autre.

Que choisirais-tu, mon ami ? Opterais-tu pour la moquerie, rirais-tu au nez de Dieu, lui refuserais-tu le pouvoir d'accomplir cette Œuvre extraordinaire, surnaturelle ?

Mon ami, tout n'est que néant quand tout est insuffisant. Mais si la créature refusait de reconnaître son Créateur et le ramenait à son niveau d'intelligence naturelle, l'œuvre extraordinaire consisterait à sortir un tel âne du puits des insensés.

Les dés – car la grâce souffle dans le sens du vent – attendent toujours le prochain coup. À chaque homme et à chaque femme revient le tour de donner sa réponse. De s'affirmer dans le « oui » ou dans le « non ».

Si tu tenais tout ce qu'il y a de bon dans une main, et tout ce qu'il y a de mauvais dans l'autre, laquelle des deux choisirais-tu ?

Joseph le charpentier a eu en son temps entre les mains les dés de la fortune du Fils de Marie. Jamais dans l'histoire de l'univers un homme n'a traversé une épreuve pareille ou semblable. Sa décision allait changer l'avenir du monde. Son « oui » ou son « non » allait faire aboutir ou faire échouer tout le Plan de salut universel de son Créateur.

De ses lèvres, cependant, la mère de la Vierge ne pouvait attendre que des paroles de sagesse. Avec cette force et ce courage propres à une fille d'Ève, la mère de la Vierge poursuivit sa révélation

« Voyons voir, homme de Dieu. Imagine que le Seigneur te mette au défi de lui faire passer une épreuve. Oui, exactement comme ça. Imagine que notre Seigneur t'offre la possibilité de le mettre au défi de te prouver qu'Il est le Vrai Dieu, pas seulement en paroles et parce qu'Il peut faire quelques tours de plus que les magiciens du Pharaon.

« Supposons que cela ne te suffise pas de croire sur parole qu'Il est Dieu, et que tu veuilles, que tu aies besoin de Le voir de tes propres yeux. Tu veux voir Sa toute-puissance et Son omniscience, tu veux les voir à l'œuvre, surmontant l'obstacle le plus difficile qui soit, vainquant l'épreuve la plus grande qui puisse te venir à l'esprit.

« Homme de Dieu, je sais bien que ta foi est plus solide que le roc, que sans voir, tu te contentes et te satisfais pleinement de la Parole qui voyage de bouche en bouche à travers le firmament des siècles pour croire en la Vérité de notre Seigneur. Cependant, accorde-toi cette opportunité. Réponds-moi sans préjugés. Dis-moi : quelle épreuve imposerais-tu à Dieu pour qu'Il s'investisse pleinement ? Quelle épreuve lui proposerais-tu qui soit digne de sa toute-puissance et qui L'oblige à mettre en jeu toute son omniscience ? Mon fils, ne te retiens pas, ne laisse pas ta langue collée au ciel de ton cœur par crainte de ne pas trouver les mots. Ose, défie ton Créateur, car tu le mérites, après tant de souffrances, tant de douleur et tant de cruauté que nos pères ont endurées. Que étions-nous, mon fils, avant que l'Esprit de Dieu ne plane au-dessus des eaux de nos mers ? Des animaux dépourvus d'intelligence. Puis, un jour, nous avons été aimés par notre Créateur et il nous a fait don de la parole. Alors, ne te prive pas de ce don, parle, lève la tête vers le Tout-Puissant, dépose ton âme à ses pieds, demande-lui d'accomplir une œuvre extraordinaire, unique, irremplaçable, merveilleuse, à la mesure de son Grand Esprit, qui étanche ta soif de connaissance et ta faim de sagesse. Il est là pour toi. Demande-toi quelle épreuve tu imposerais à ton Créateur, une seule et pas plus, saint Isaac ; mais une qui comble ton âme d'un bonheur infini et ton être d'une joie éternelle. Allez, ne sois pas timide. » Et la mère de la Vierge se tut.

Même si cela vous semble étrange, Joseph le charpentier restait toujours aussi stupéfait. Il était venu chercher la réponse à quelque chose d'aussi simple que la vérité sur la rumeur concernant l'état de grâce dans lequel son épouse affirmait se trouver, et voilà que sa belle-mère lui sortait un véritable débat théologique.

Joseph la regarda fixement, essayant de deviner ce qui se passait. Était-ce un « oui » ou un « non » ?

Sa belle-mère profita de cette confusion pour pousser sa révélation un peu plus loin.

« Mon fils, réponds-moi », le supplia-t-elle. « Ne me mens pas et ne reste pas silencieux par crainte d'offenser le Seigneur. Dis-moi la vérité : oserais-tu défier ton Dieu ? Ou bien te retiendrais-tu et ne dirais-tu pas un mot par crainte d'offenser ton Créateur ? »

Sans s'accorder un instant de répit, la veuve reprit son souffle. Elle revint aussitôt sur le champ de bataille.

« Homme de Dieu, je sais que je te prends au dépourvu ; mais accorde-moi ces quelques minutes de ta vie. Je te le demande à nouveau : quelle épreuve imposerais-tu à Dieu ? Ou disons-le autrement : quelle serait, selon toi, la plus grande épreuve qu'un homme puisse imaginer pour un Dieu ? Par exemple, tu veux qu'Il te prouve une fois pour toutes qu'Il est le Dieu de la Vérité, qu'Il ne s'est pas attribué la gloire de l'Être Incréé. Veux-tu qu'Il efface toutes les étoiles du ciel ? Veux-tu que le soleil ne se

couche jamais ? Veux-tu que les ânes volent ? Veux-tu que les baleines marchent ? Je ne sais pas, que veux-tu ? N'importe qui peut devenir empereur. Tout le monde peut devenir Midas. Ne demande pas à Dieu des choses qu'un homme peut faire. Tu vas le mettre au défi avec une œuvre extraordinaire, supérieure, tu vas lui présenter une tâche à laquelle même Hercule, au sommet de sa gloire, n'aurait pas pu s'attaquer. Je me fais bien comprendre ? ... Et qu'est-ce que je voulais te dire ? Ah oui, tu vois, ce qui m'inquiète, c'est que, connaissant la nature des hommes, es-tu sûr qu'une fois les étoiles effacées du ciel, tu ne chercheras pas une explication naturelle à un phénomène aussi divin ? Face à un Soleil figé au sommet du firmament, es-tu sûr que les hommes ne vont pas y réfléchir et trouver une cause naturelle qui leur passe par la tête ? »

Après avoir renvoyé la balle dans le camp adverse, la veuve de Jacob de Nazareth se tut. Joseph le charpentier n'entra pas dans le jeu.

Je dirais que quiconque l'aurait vu à ce moment-là, assis face à sa belle-mère, aurait juré que cet homme de Dieu avait de la glace à la place du sang dans les veines.

Joseph le charpentier ne bougea pas d'un sourcil. Le regard figé sur sa belle-mère, il ressemblait davantage à une statue de pierre qu'à une créature de chair et d'os.

La veuve soutint son regard. Elle savait très bien que son gendre ne dirait pas un mot ; ce n'était pas pour rien que le mari de sa fille était à l'image du mari de sa tante Isabelle.

Inspirée par l'amour immense qu'elle portait à sa fille, la veuve fit comme si le silence de José était une reconnaissance de la valeur de l'idée mise sur la table.

José, qui commençait à s'émerveiller de la tournure que prenait la conversation, punctua son silence de ces premiers mots :

« Dites-le-moi, mère. Pourquoi refuserais-je à mon Créateur la gloire de son Bras ? » Et il se tut.

La mère de la Vierge franchit le pas décisif. Le moment était venu.

« Mon fils. Je ne suis pas un homme. »

Elle avait fait un pas en avant, certes, mais dans la direction qui lui convenait.

« Je ne sais pas comment pensent les hommes », insista-t-elle. « J'ai été créée à partir d'une côte de l'homme. Ce qui, pour un homme, peut être la plus grande épreuve de l'Univers ne l'est peut-être pas autant aux yeux d'une femme. La seule chose que je me demande, c'est : aux yeux d'une femme, peut-on imposer à Dieu une épreuve plus grande que de concevoir sans l'intervention de l'homme ? Je veux dire, pas à la manière de ces fils de Dieu qui ont couché avec les filles des hommes et ont eu une descendance. Tu sais bien que chez les Grecs, les Romains et les barbares, leurs dieux couchaient avec leurs femmes et leur donnaient des héros, le dernier en date étant Alexandre lui-même. Non, mon fils, je te parle d'autre chose. Qu'une Vierge donne naissance à un Enfant sans avoir connu d'homme. »

C'est alors que Joseph le charpentier écarquilla les yeux. Que lui laissait-elle entendre, sa belle-mère ? Où voulait-elle l'emmener avec ce détour métaphysique ? L't-elle en train d'envelopper le « oui » qu'il était venu chercher dans une sorte de nœud

théologique impossible à dénouer ? Le sujet était si ahurissant que Joseph resta immobile.

« Mon fils, penses-tu qu'une telle épreuve dépasserait les limites du pouvoir divin ? » La veuve continua d'attaquer sans laisser le temps à son gendre de préparer sa stratégie de contre-attaque.

Quoi qu'il en soit, son gendre prit enfin la parole. « Non. Jamais », dit-il d'un ton grave.

Et aussitôt, il reprit son rôle de gendre, complètement abasourdi par les détours que prenait sa belle-mère pour répondre à cette question si simple et si courte qu'il était venu chercher : « Oui » ou « Non ».

Cela semblait être « oui », mais c'était en réalité « non ».

Apparemment, on enrobait ce « oui » de sucre pour que la pilule des événements ne lui soit pas trop amère. Mais l'idée avec laquelle sa belle-mère le mettait au défi lui semblait si fantastique que son corps refusait de partir sans avoir d'abord entendu de ses propres oreilles la conclusion de l'argumentation qu'on était en train de lui concocter.

« Je n'en attendais pas moins de toi, mon fils », interrompit le fil de ses pensées cette mère prête à défendre sa fille bec et ongles. « Faisons maintenant un pas de plus en avant. Le Seigneur relève ton défi. Le Seigneur va te donner l'épreuve dont tes os soupirent : il va faire en sorte qu'une Vierge conçoive un fils par l'œuvre et la grâce de son Pouvoir infini. Te souviens-tu, mon fils, de la prophétie ? Je sais que oui.

- Le prophète Isaïe dit au roi Achaz : « Demande à Yahvé, ton Dieu, un signe, que ce soit dans les profondeurs du shéol ou dans les hauteurs. »

-Et Achaz répondit : « Je ne lui en demanderai pas, je ne veux pas tenter Yahvé. »

-Alors Ésaïe lui dit : « Écoute donc, maison de David : vous ne vous contentez pas de tourmenter les hommes, vous tourmentez aussi mon Dieu ? Le Seigneur lui-même vous donnera pour cela le signe : voici que la vierge enceinte enfantera, et elle l'appellera Emmanuel. »

La veuve s'interrompt et plonge son regard au plus profond de l'âme de Joseph.

Le charpentier n'en croyait toujours pas ses oreilles. Lui disait-on que le Signe s'était produit ? La veuve était-elle devenue folle ou voulait-elle le rendre fou, lui ?

Comme si elle lisait dans ses pensées, la veuve reprit le sujet.

« Mon fils, tu te dis : "Venez-en au fait, madame." Et je te demande de ne pas t'impatiser. Nous ne parlons pas d'une chose insignifiante, c'est la gloire de l'Éternel qui est en jeu. Fais preuve de patience. Si, en courant trop vite, l'athlète ne voit pas les balises, les ignore et atteint la ligne d'arrivée par un chemin non balisé, même s'il aurait de toute façon gagné en empruntant la piste officielle, le jury lui remettra-t-il la couronne de laurier ? Certainement pas, n'est-ce pas ? En effet, mon fils, l'Éternel est déjà en mouvement, à la recherche de la Femme, de la Vierge dans le sein de laquelle

prendra corps son Signe. Je te le demande : sur quelle bienheureuse Dieu fera-t-Il reposer Son Bras ? Sur quelle femme, unique et spéciale parmi toutes les filles de David, le Très-Haut étendra-t-Il le manteau de Sa Gloire ? Laquelle aimera-t-Il comme on aime l'épouse unique et adorée ? Tu me diras que, dans ce cas précis, le Très-Haut Lui-même la concevra et la prédestineront dès le sein de ses parents pour qu'elle soit la Mère. Et tu te diras que tu as raison. Ou bien ne devance-t-Il pas celui qui demande en l'engendrant pour qu' , il puisse formuler sa demande ? C'est l'Omniscience du Seigneur qui anime toute âme qui respire en sa présence. Son Esprit n'est-il pas la source qui inspire chaque parole qui parvient à son oreille ? Bien sûr que oui, mon fils. Il ouvre la bouche de celui qui demande : « Qu'une Vierge enfante sans l'intervention d'un homme ! » Le Seigneur sourit. Il ouvre la bouche et dit : « Qu'il en soit ainsi, je vais vous épater tous en accomplissant une œuvre dont on se souviendra à jamais : le fils d'Ève naîtra d'une Vierge. C'est déjà fait, mon fils. Dis-moi maintenant, parmi toutes les femmes, quelle femme le Très-Haut choisira-t-il pour être cette Vierge bienheureuse ? »

Pendant un instant, Joseph le charpentier crut avoir déjà entendu tout ce qu'il était venu chercher, mais l'idée que sa belle-mère lui présentait était si incroyable qu'il resta figé sur place.

Que lui disait donc la veuve ? Que sa fiancée était enceinte par l'œuvre et la grâce du Saint-Esprit ?

La mère de la Vierge ne lui laissa pas le temps de trop réfléchir.

« Mets-toi à ma place, mon fils. Dieu annonce quel sera le Signe par lequel Il manifestera la Gloire de son Fils devant toute la création. Dès le sein de ses parents, Il forme le couple qui portera dans ses bras l'Enfant né de la Vierge. Mais il faut maintenant surmonter un problème, il faut franchir un dernier obstacle. Oui, mon fils, l'orgueil du mâle. Laisses-tu l'orgueil du mâle aveugler ton intelligence ? »

Joseph comprit enfin le raisonnement de sa belle-mère.

« Vous voulez dire, mère, que cela s'est produit ? »

« Ne tire pas de conclusions hâtives, mon fils. Permetts-moi de récapituler le chemin parcouru jusqu'ici. Mieux encore, considérons-le sous un autre angle. Qu'a dit plus tard le Prophète en parlant de l'Enfant né de la Vierge ? :

— Un Enfant nous est né, un Fils nous est né, sur les épaules duquel repose la souveraineté, et il sera appelé Prince de la paix, Conseiller merveilleux, Dieu puissant, Père éternel... ».

« Qu'est-ce qui est né, dites-vous, mère ? » l'interrompt Joseph. Pour la première fois, Joseph le charpentier bougea, laissant transparaître que sa patience était à bout. La mère de la Vierge reprit l'offensive avant de perdre sa proie.

« Ne laisse pas l'orgueil masculin aveugler ton intelligence, mon fils. Car s'Il ne trompe ni ne ment et tient toutes ses promesses, que dirons-nous ? Que les prophètes d'Israël étaient tous des menteurs et des imposteurs ? Que, dans le seul but de se glorifier eux-mêmes, ils ont rédigé les Saintes Écritures sans autre intention que de réciter de la poésie ? À toi de me le dire. J'attends ta réponse. »

Joseph le charpentier suivit le raisonnement. Il se dit que, vue sous cet angle, la Veuve avait tout à fait raison. Soit son peuple était une nation d'imposteurs dotés d'une capacité infinie à se tromper eux-mêmes, soit, puisque l'Enfant n'était certainement pas né, il ne pouvait y avoir de Nativité. Jusque-là, tout allait bien. Ce qui lui restait en travers de la gorge, c'était la conclusion que la mère de son épouse lui présentait. Elle lui disait que la Vierge était sa Marie. Elle ne le lui avait pas encore dit en ces termes, mais il était clair que tout ce discours avait pour but cette déclaration finale.

Aussi vive d'esprit qu'elle était, inspirée par la foi, sa belle-mère coupa court à ses pensées. On aurait dit qu'elle était plus qu'inspirée, qu'elle était divine. Elle lisait dans ses pensées plus vite qu'il ne le faisait lui-même. Profitant de l'occasion, la mère de la Vierge se lança sans détour.

« Ma fille, ton épouse, est l'Élue qui concevra dans son sein l'Enfant qui devait naître de cette Vierge dont nous a parlé le Prophète. Toi, Joseph, tu es l'Homme. »

L'espace d'un instant, Joseph fut sur le point de se lever et de clore cette conversation inoubliable par un « ça suffit ». Mais il resta assis. Sa belle-mère poursuivit.

« Devant toi, mon fils, Dieu a ouvert deux portes. Ces deux portes resteront ouvertes devant les générations qui nous succéderont lorsque toi et moi ne serons plus qu'un souvenir dans la mémoire des siècles. L'une est celle de la foi, l'autre celle de l'incrédulité. Si tu choisis cette dernière, tu agiras comme celui qui défia son Dieu, et qui, en découvrant que la Vierge choisie pour lui montrer sa Gloire était sa propre femme, se rebella contre Celui qu'il avait lui-même défié. Mais je sais que tu ne feras pas cela. Mon fils, je suis devant tous le témoin de l'innocence immaculée de ma fille. Son ange te sortira des ténèbres du doute qui t'accable. L'autre, mon fils, est la porte de la foi. Mon cœur me dit que tu choisiras celle-ci. Et que tu courras à la recherche de la Mère du Messie que notre peuple attend depuis tant de millénaires. »

Inexplicablement, sur son lit de mort, Joseph le charpentier esquissa un sourire. Y a-t-il plus belle mort que celle d'une créature de Dieu qui fait ses adieux à ce monde avec un sourire aux lèvres ?

Or, alors que tous ses neveux et ses proches pensaient que d'un instant à l'autre Joseph allait fermer les yeux pour toujours, celui-ci se redressa et supplia tout le monde de sortir et de le laisser seul avec sa femme et son fils. Une fois seuls tous les trois, Joseph prit une inspiration et se mit à parler.

« Femme, ma bouche est restée scellée jusqu'à ce jour pour des raisons que tu comprendras toi-même une fois que je t'aurai révélé tout ce que plus rien ne m'empêche désormais de te faire savoir, à toi et à ton Fils.

« Mon fils, que dirai-je à mon Seigneur ? Mon âme se tient devant mon Dieu. Je pars à la rencontre de mon Juge, devant qui je devrai rendre compte de ma vie. Mais il y a quelque chose que tu dois savoir avant que je ne quitte ce monde.

« Ta Mère t'a déjà parlé de ses grands-parents, Élisabeth et Zacharie, que tu n'as pas connus et à qui ta Mère et moi devons tant. Sois patient avec moi en cette dernière heure et souviens-toi de mes paroles le Jour venu.

« Par où commencer ? Comment t'ouvrir la porte de la connaissance des hommes et des femmes qui ont mis leur vie aux pieds de leur Dieu afin que ta Lumière se lève sur les ténèbres ? Si je ne t'ai jamais fait part des faits que je te révèle aujourd'hui, c'était pour ton bien. Ne m'en veux pas de t'avoir tenu à l'écart de l'histoire de ces hommes et de ces femmes qui ont vécu leurs jours sur le fil du rasoir, la tête suspendue à un cheveu chaque jour de leur vie, afin que ta Venue s'accomplisse. Tu sauras, mon fils, ce que tu devras faire lorsque ton Père Éternel prononcera que ton Jour est ouvert. »

CHAPITRE DEUX

JE SUIS L'ALPHA ET L'OMÉGA

« Voici, je viens bientôt. Heureux celui qui garde les paroles de la prophétie de ce Livre. Et moi, Jean, j'ai entendu et vu des choses. Quand je les ai entendues et vues, je me suis mis à genoux pour me prosterner aux pieds de l'ange qui me les montrait. »

Mais il me dit : « Ne fais pas cela, car je suis ton compagnon de service, ainsi que celui de tes frères les prophètes et de ceux qui gardent les paroles de ce Livre ; adore Dieu. » Et il me dit : « Ne scelle pas les paroles de la prophétie de ce Livre, car le temps est proche. Que celui qui est injuste continue dans ses injustices, que celui qui est stupide persiste dans sa stupidité, que le juste pratique encore la justice et que le saint se sanctifie davantage. Voici, je viens bientôt, et j'apporte avec moi ma récompense, pour rendre à chacun selon ses œuvres. JE SUIS L'ALPHA ET L'OMÉGA, LE PREMIER ET LE DERNIER, LE COMMENCEMENT ET LA FIN. Heureux ceux qui lavent leurs tuniques pour avoir accès à l'arbre de vie et entrer par les portes qui mènent à la Cité. Dehors les chiens, les sorciers, les fornicateurs, les meurtriers, les idolâtres et tous ceux qui aiment et pratiquent le mensonge. »

Moi, Jésus, j'ai envoyé un ange pour vous attester ces choses concernant les Églises. Je suis le rejeton et la postérité de David, l'étoile brillante du matin. Et que l'Esprit et l'Épouse disent : « Viens. » Et que celui qui entend dise : « Viens. » Et que celui qui a soif vienne, et que celui qui le souhaite prenne gratuitement l'eau de la vie... Amen. »

À cette époque (Ier siècle av. J.-C.), Dieu suscita parmi son peuple un homme qui lui plaisait. Issu de la lignée d'Aaron, le prêtre, cet homme nommé Abias était le seul citoyen de tout Jérusalem capable de se dresser devant le roi, de lui barrer la route, de lui couper la parole et de lui dire en plein visage toute la vérité sur ses actes et sa manière de gouverner.

L'Asmonéen – Alexandre Jannée était son vrai nom – regardait cet Abias, les yeux perdus dans l'horizon, l'esprit rivé sur l'une des pages du livre dont cet homme de Dieu semblait s'être échappé, peut-être les « » du livre de Néhémie. L'une de ces pages sur les rois et les prophètes que les enfants d'Israël aimaient tant et que leurs pères leur racontaient avec des accents épiques dans la gorge, la voix résonnant comme l'écho de tambours lointains appelant aux exploits guerriers, quand les héros d'autrefois, Samson et Dalila, les trente vaillants du roi David et sa harpe aux cordes de poils de chèvre, Élie le voyant chevauchant les quatre chevaux de l'Apocalypse, l'un de feu, l'autre de glace, un autre de terre et le dernier d'eau, les quatre galopant ensemble dans le vent des siècles à la poursuite du Messie qui devait être baptisé dans les eaux mêmes du Jourdain qui s'était fendu en deux pour laisser passer un prophète chauve. L'holocauste des nations perdues sous les cendres de l'apocalypse inscrites sur le mur, les guerres de la fin du monde des poètes morts, les histoires interminables des rêves des romaines éternelles, les visions des druides sur une Babylone en pleine construction d'un escalier vers le ciel, des Hercule mis au monde par une louve au mauvais caractère, les ruines de cités philistines sans nom ni patrie à la recherche du paradis perdu, l'utopie des prostituées égyptiennes allaitant des Hébreux plus vieux que Mathusalem, le héros d'Ur la Sombre proclamant sa divinité sur l'autel des barbares du Nord, le Sud à l'est de l'Éden, l'Ouest à droite du fleuve de la vie, quand la mort avait un prix, au commencement des temps, à l'aube des siècles. Il était une fois un échanson qui conquiert un empire. Il était une fois un déluge universel, une arche sur les eaux qui recouvraient le monde. La passion d'être, le fait d'être, l'actualité d'hier toujours présente, omniprésente, omnisciente, encore plus de guerres de la fin du monde, encore plus de héros de fer, de nouveaux maîtres de l'univers, l'avenir, c'est demain, la vérité appartient à l'élus, l'élus est le vainqueur, « À moi, ceux de Yahvé ! », j'ai le coin de ton manteau empalé sur la pointe de mon épée, roi, seigneur. Il faut plus qu'une couronne pour être roi, plus que trois bras pour être le plus fort, le passé, c'était hier, aujourd'hui, c'est demain, les anges ne boivent ni ne mangent jamais, mais parfois ils s'accouplent avec des femmes humaines et engendrent une progéniture malfaisante, la semence du diable, quand les héros étaient des demi-dieux et les demi-dieux des monstres à deux têtes imposant leur loi de terreur. Et cela continue de faire resurgir des noms et des époques.

Ah, ces mythes et légendes du peuple sorti de la mer, qui s'est répandu à travers la Palestine biblique et a bouleversé l'histoire du monde avec son séisme de tribus en mission sacrée !

Quel enfant à Jérusalem ne connaissait pas ces petites histoires de l'époque de María Castaña !

« Goliath arrive », disaient les grands-parents aux enfants quand ceux-ci se comportaient mal et qu'ils voulaient leur faire peur.

L'Asmonéen se moquait de ces histoires pour enfants et riait au nez de ses grands-parents des fantômes du passé. Lui, il était bien réel, son prophète Abias était bien réel. À quoi avait bien pu servir à quiconque le rêve du royaume messianique ? Où les avait-il menés, encore et encore, ce désir de le concrétiser ?

« Et ils veulent encore retenter leur chance une fois de plus ! C'est de la folie », pensa l'Asmonéen.

Les hommes du roi de Jérusalem, tous des chiens de guerre, tous des soldats de fortune venus de la Palestine obscure et profonde au service de l'Abomination désolatrice, regardaient tous le dernier prophète hébreu avec des yeux transpercés par la rage. Même si l'Asmonéen trouvait amusant ce prophète personnel de malheurs, il n'en restait pas moins que son visage se décomposait lui aussi chaque fois qu'Abias lui lançait à bout portant ses oracles. Cependant, dans son rôle de roi face à un prophète, l'Asmonéen retenait la rage de ses hommes et se laissait laver les oreilles par ces phrases si apocalyptiques sur son sort.

« Écoute l'oracle de Yahvé sur ta lignée, fils de Mattathias », lui annonce Abias de cette voix qui lui est si propre.

« Le Dieu que tu profanes sur le trône et dans son Temple extirpera de la racine ta descendance de la surface de la terre sur laquelle tu règnes. Yahvé a parlé et il ne se repentira pas ; il n'annulera pas son jugement : tes fils seront dévorés par une bête sauvage étrangère. »

Quant aux mercenaires de l'Asmonéen, maudite soit la grâce que le roi de Jérusalem trouvait à de telles annonces de morts, de désolations, de ruines, de ravages, de destructions, d'enfers. Mais comment pouvait-il, Alexandre Jannée, descendant légitime des Maccabées, de race pure, se permettre qu'un prêtre lui parle de cette manière ? se demandaient les uns aux autres ces chiens de guerre.

Alexandre les regarda d'un air stupéfait. Valait-il la peine de perdre son temps à essayer de leur expliquer pourquoi il se laissait bercer par ces phrases effrayantes, si bibliques, si typiquement testamentaires, si nettement sacrées ? Il y réfléchit un instant, mais l'instant d'après, il se dit que non. Ils ne comprendraient jamais. Même s'il passait des journées entières à leur expliquer de quoi il s'agissait, les cerveaux de ses mercenaires ne seraient jamais capables de s'élever plus haut que la distance que leurs épées les séparait du sol.

Le monde est-il là pour perdre son temps à attendre que les ânes s'envolent dans le sillage du char du soleil, que les poissons trottent à travers les montagnes enneigées à la recherche du dernier yéti, ou que les oiseaux nagent dans les eaux derrière le navire d'un Colomb qui n'est pas encore né ? Comment l'Asmonéen aurait-il pu faire entrer dans la tête de ses chiens de fortune que cet Abias était son prophète !

Cet Abias était le prophète qui conférait tout son sens divin à sa couronne. Sans son prophète particulier, personnel, le sien, sa couronne ne transcenderait jamais, sa dignité de roi ne serait jamais sublimée aux yeux de l'avenir. Abias serait le char de

gloire sur lequel son nom transcenderait les siècles et porterait sa mémoire au-delà même des millénaires. Il se pouvait que son nom tombe dans l'oubli, mais celui d'Abias vivrait à jamais dans la mémoire du peuple.

« Vous comprenez maintenant ? Ça vous rentre dans la tête ? Mon nom et le sien seront associés pour l'éternité. Mais si je le tue, je tuerai ma mémoire. Cette perspective vous dit-elle quelque chose sur la nature de ma relation avec le créateur de vos pires cauchemars ? », c'était le mieux que l'Asmonéen pouvait faire pour tenter d'insuffler un peu d'intelligence dans les crânes de pierre de ses chiens de guerre.

Tout cela pour rien.

Mais c'est la vérité. Alexandre pouvait se féliciter, car Dieu lui aussi lui avait donné son propre prophète. Tous les rois de Juda avaient leur bouffon, leur harem et, bien sûr, leur prophète. Pour le meilleur ou pour le pire, c'est une autre question ; l'important était d'en avoir un.

Pour le reste, d'un point de vue politique, ce tel Abias était inoffensif. Oui, monsieur, son prophète était aussi inoffensif qu'une libellule de l'étang royal, aussi peu nuisible qu'une araignée du jardin de son harem se balançant dans la poussière des rideaux, aussi sans défense qu'un petit moineau abandonné, l'aile brisée, à la merci des intempéries d'un hiver boréal. Une inattention, un seul faux pas, et en un clin d'œil, « le dernier prophète » serait réduit à la trace que le souffle de l'aurore laisse quelque part de l'autre côté de l'horizon. Ou bien ses chiens mercenaires croyaient-ils que lui, Alexandre Jannée, le fils des fils des Maccabées, allait permettre à ce tel Abias de franchir la ligne qui sépare l'annonce des malheurs de leur provocation ? Avaient-ils toute leur tête ?

C'était son peuple. L'Asmonéen ne les aimait pas et n'éprouvait aucune passion nationaliste pour son peuple, mais c'était son peuple et il savait comment fonctionnaient leurs esprits. Si Abias ne franchissait pas la ligne, ce n'était pas parce qu'il avait peur de la mort ; c'était parce qu'il n'était pas dans sa nature de provoquer ce qu'il annonçait, il se contentait de transmettre l'Oracle de Yahvé. Dieu dit, et il parle. Il aurait pu se taire et ne pas s'exposer à ce qu'une épée lui tranche le cou d'un seul coup, mais cela aurait été contraire à sa nature.

De plus, avec la même passion qu'Abias lui offrait sa tête sur un plateau d'argent, sans craindre le moins du monde qu'un jour l'Asmonéen se lasse de la danse, c'est avec cette même passion que son prophète – non pas le prophète de tel ou tel roi, mais son prophète, le sien, cet Abias – s'en prenait sans mâcher ses mots aux sadducéens et aux pharisiens, afin d'attiser le feu de la haine qui les consumait tous et les entraînait vers la guerre civile.

« Cet Abias est unique », se disait-il. Et l'Asmonéen poursuivait son chemin, mort de rire.

Chose curieuse s'il en est, le peuple pensait la même chose que son roi au sujet de la mission sacrée du dernier prophète vivant qui leur restait.

Le peuple accourait à la rencontre du prêtre Abias, remplissait le Temple pendant son service. Tout comme s'il s'agissait d'un essaim d'enfants livrés à eux-mêmes au cœur même de la jungle des passions, alimentées par une haine qui ne se satisfait jamais, et qui voyaient soudain s'élever parmi eux un véritable homme, le peuple de Jérusalem accourait à la rencontre d'Abias en quête de sens, de compréhension et d'espoir.

« Ne pleurez pas, enfants de Jérusalem, pour les âmes qui sont arrachées à leurs maisons par la violence. Elles reposent dans le sein d'Abraham en attendant le jour du Jugement. Pleurez plutôt pour celles qui restent, car leur destin est le feu éternel », leur disait Abias.

L'homme de Dieu et le peuple étaient faits l'un pour l'autre. C'était la vérité. Et lui, l'Asmonéen, était fait pour trancher des têtes, puis pour entendre le verdict de son prophète sur la sienne :

« Le Seigneur a parlé, oracle de Yahvé, et il ne reviendra pas sur sa parole. L'aigle contemple le serpent depuis les hauteurs et le vautour plane en attendant la proie. Tes fils sont la chair. Qui s'active pour la maison d'autrui ? En temps voulu, on verra qu'il y a un Dieu sur cette terre lorsque le serpent fuira devant l'aigle. »

Et cela aussi était vrai. Une vérité aussi grande que l'île de Crète, que la Grande Mer, que le ciel infini parsemé d'étoiles, que la grande pyramide du Nil. Et si cela ne suffisait pas, qu'on le demande à la montagne que l'Asmonéen a érigée avec les têtes qu'il a arrachées de leurs cous en cette journée vouée à l'oubli.

Ce ne furent ni deux, ni trois, ni cent, ni deux cents. Ce furent « six mille » têtes que le petit-fils des Maccabées sacrifia à sa soif de pouvoir absolu. Six mille âmes en une seule journée. Quelle horreur, quelle folie, quelle humiliation !

Cela s'est passé à Jérusalem la Sainte, cette Jérusalem vers les murs de laquelle tous les Juifs du monde adressaient leurs prières. Cela ne s'est pas passé dans la ville d'un roi barbare, ni en plein champ de bataille lors du massacre des vaincus. Ce ne sont pas non plus les têtes d'un peuple étranger qui ont dévalé la Via Dolorosa jusqu'aux pieds du Golgotha. C'étaient les têtes de ses voisins, les têtes des gens qui le saluaient chaque soir, les têtes de ceux qui avaient l'habitude de lui dire bonjour. Quelle catastrophe, quelle honte, quelle tragédie !

Cela s'est produit lors de la célébration d'une fête religieuse. L'une des nombreuses fêtes que le calendrier templier consacrait à la mémoire des événements inoubliables vécus par les enfants d'Israël, depuis Moïse jusqu'à l'époque actuelle. Il se trouve que l'Asmonéen avait hérité de ses parents la fonction de grand prêtre. En sa qualité de pontife, il alla célébrer le rite d'ouverture qui rompait la monotonie de l'année. Ce fait qu'il se croyât l'égal de César, à la fois général et pontife suprême, dérangeait les nationalistes plus que tout au monde. Cela les dérangeait et les amusait. Quand a-t-on déjà vu un serpent rêver d'être un aigle ?

Dans son rôle de pape des Juifs, l'Asmonéen se rendit donc là-bas pour déclarer ouverts les festivités qui rompaient habituellement la monotonie de l'année. Il s'assit

sur son trône de grand prêtre, complètement immergé dans son rôle de Sa Sainteté sur Terre. Il s'apprêtait à donner sa bénédiction « *urbe et orbis* » quand, soudain, sans crier gare, poussé par un inexplicable changement d'humeur, le peuple se mit à lui lancer des tomates pourries, des vers fétides, des pommes de terre barbouillées de boue vermoulue, des citrons datant de l'époque où les dinosaures habitaient la Terre Sainte. Quel scandale ! Ses ennemis contemplaient le spectacle depuis les remparts. Leurs regards en disaient long : que ferait l'Asmonéen ? Se replierait-il à l'intérieur et laisserait-il les choses suivre leur cours ? Ou sortirait-il furieux, avec la colère d'un demi-dieu tiré de son septième rêve, le triomphateur ?

Par la barbe de Moïse, si l'Asmonéen les avait laissés continuer, les Jérusalémites auraient sûrement transformé la fête en concours et auraient tout misé pour voir qui lancerait le premier la dernière pierre. L'Asmonéen sortit son épée de sous l'aisselle des saints et donna l'ordre à ses chiens de guerre : « Qu'il n'en reste pas un seul ! », rugit-il avec soif de sang.

Ce qui se déroula alors n'avait jamais été vu de toute l'histoire des Juifs. Jamais auparavant on n'avait vu sortir du Temple une armée de démons macabres, l'épée à la main, égorgeant sans distinction d'âge ni de sexe. Si le Seigneur Dieu avait son trône dans le Temple de Jérusalem, sous les ordres de qui étaient donc ces monstres meurtriers qui fauchaient des vies sans regarder qui ils tuaient ?

N'est-ce pas plutôt le Diable qui a son trône dans cette Jérusalem des Asmonéens ? se demanderaient plus tard, inconsolables, les proches des défunts tandis qu'ils accompagnaient leurs chers disparus au cimetière juif en descendant la Via Dolorosa. Mais il était déjà trop tard !

En ce jour de fête et de réjouissances, les chiens de l'Asmonéen se sont répandus dans les rues et, à mesure qu'ils rencontraient des Juifs, ils les égorgaient, les transperçaient, les mutilaient, les décapitaient, les mettaient en pièces, pour s'amuser, par sport, par passion, par dévotion au Diable.

Celui-ci, le Diable, assis sur son trône, Satan, contemplant cette orgie de sang et de terreur, et, en proie à l'angoisse de celui qui sait qu'une journée terrestre ne compte que 24 heures, il se lamentait de la rapidité avec laquelle s'écoulaient deux douzaines de soixante minutes. S'il avait eu à sa disposition une douzaine de plus, il n'aurait certainement pas laissé un seul Juif en vie. La volonté du Diable était claire : tous les tuer ; mais la toute-puissance de son serviteur pour l'exécuter n'allait pas aussi loin. Ainsi, le maître et le serviteur durent se contenter du chiffre de six mille têtes. Ce qui n'était pas si mal pour une seule journée. Après tout, même le démon le plus malfaisant, travaillant d'arrache-pied, n'aurait pas dépassé ce chiffre de beaucoup. On dit bien vite « six mille morts » en une journée.

Flavius Josèphe, l'historien officiel des Juifs, accusé en son temps de falsification par les historiens chrétiens, a vu grand en avançant le chiffre de six mille morts en une seule journée. La question est la suivante : Flavius Josèphe a-t-il réduit le nombre de victimes au strict minimum afin d'atténuer, aux yeux des Romains, l'ampleur de la tragédie ? Ou au contraire, mû par sa haine envers la dynastie des Asmonéens, a-t-il exagéré ce chiffre ?

Comme tout le monde le sait, la popularité des Asmonéens avait considérablement chuté parmi les Juifs à la fin de leur règne, au point d'être considérée par les générations suivantes comme une période maudite, une tache noire dans l'histoire du peuple élu. Il est fort probable que Flavius Josèphe ait partagé cette dernière opinion et qu'il ait été particulièrement critique envers les dynastes asmonéens, notamment envers le règne d'Alexandre Jannée ; il aurait alors exagéré la gravité de leurs crimes dans le but de transmettre à ses compatriotes sa haine particulière. Ou bien, c'était peut-être l'inverse : il aurait minimisé le bilan, conscient du dégoût viscéral que ses lecteurs romains éprouveraient à l'égard des Juifs en lisant l'histoire de ce massacre. Revenons toutefois aux faits.

Du point de vue des Hasmonéens, l'idéal aurait été qu'il ne reste personne pour en parler. Comme les morts ne parlent pas, la renommée de cette journée ne serait pas restée gravée dans les mémoires et personne ne s'en serait souvenu le lendemain.

Malheureusement pour les méchants, le Diable vante sa gloire plus que ne le mérite sa gloire infernale ; par conséquent, ses serviteurs finissent toujours frustrés et pris dans les filets d'une araignée qui, sans être toute-puissante, est suffisamment forte pour les englober tous dans ses manœuvres. Il aurait été naturel qu'un prince de l'Enfer s'assoie pour contempler son œuvre depuis l'épicentre de la gloire de celui qui est au-delà du bien et du mal ; heureusement, les cornes du Diable se tordent vers le bas et, contre nature, finissent par se planter dans le dos du démon lui-même. Ignorant leur sort, tôt ou tard, ses adorateurs font n'importe quoi, et bien sûr, ils puent.

En définitive, même si la volonté du Diable était l'extermination totale des Juifs, bon sang ! je dis bien qu'il devait bien en rester quelques-uns. Et comme il semble que le lendemain, Jérusalem tout entière en ait eu assez de pleurer, je ne mens pas en disant qu'il en est effectivement resté quelques-uns.

Puis, en y repensant avec plus de lucidité et de recul, l'Asmonéen ne parvint pas à trouver la sortie du labyrinthe dans lequel sa colère l'avait entraîné. Tout s'est passé si vite. Si seulement il avait senti le roussi qui mijotait derrière son dos ! Quoi qu'il en soit, il n'a montré aucun signe de repentir. Au contraire. « Il faut le voir, c'est incroyable le temps qu'il faut à un petit de l'espèce humaine pour grandir et le peu de temps qu'il lui faut pour se vider de son sang ! », se dit-il.

L'Asmonéen ne se lassait jamais de s'émerveiller. Plus tard, lors de l'enterrement collectif des malheureux Jérusalémmites pris au piège dans les filets de sa folie insensée, l'Asmonéen n'arrêtait pas de secouer la tête. Personne ne savait si c'était par pitié ou parce qu'il lui manquait l'un ou l'autre des morts.

Je crois que l'Asmonéen commettait ses massacres avec l'esprit d'un scientifique en pleine expérimentation d'une nouvelle formule. « Si j'en tue deux cents, que se passera-t-il ? Et si j'en enlève un et que j'en ajoute une trentaine ? » Un monstre ! Son amour pour la recherche n'avait pas de limites. Tantôt il faisait frire une poignée d'enfants « *made in Pharisee-land* », tantôt il dévorait une assiette de vierges en sauce. Mais sans se laisser emporter par la passion, tout cela de manière très correcte, très scrupuleuse, avec l'objectivité froide et acérée d'un Aristote dispensant sa Métaphysique en plein air.

Qui a dit que les hommes ne peuvent pas devenir des démons alors que nous savons que certains sont devenus comme des anges !

On l'appelait l'Asmonéen – son surnom pour la postérité – en mémoire d'un homonyme de l'enfer, un diable de la cour du prince des ténèbres. Tout comme son homonyme maléfique, Alexandre Jannée éprouvait pour le trône un amour meurtrier qui lui dévorait les entrailles et transformait son sang en feu.

L'Asmonéen avait du feu à la place du sang dans les veines. Le feu lui sortait des yeux tant ses pensées étaient mauvaises. Quiconque osait soutenir le regard de l'Asmonéen voyait le Diable derrière le fond de ses yeux, dominant son cerveau et, depuis son cerveau, ourdissant toutes sortes de méchancetés contre Jérusalem, contre les Juifs, contre les païens, contre le monde entier. Et le plus tragique, c'est que l'Asmonéen n'y croyait pas du tout.

« Si Dieu n'existe pas, comment le Diable pourrait-il exister ? », avouait le souverain pontife des Hébreux à ses hommes. Un pape athée ! Que César soit souverain pontife et qu'il soit païen, athée et tout le tralala, on peut encore l'admettre. Mais que le pontife des Juifs soit plus athée que César, comment avaler une telle pilule ?

Le fait est qu'à cette occasion, l'Asmonéen fut sur le point de se faire massacrer. Finalement, il y réfléchit à deux fois et se dit : « Mais quel idiot je suis, encore un peu et j'allais vraiment croire que je suis le Saint-Père. »

À vrai dire, si l'on doit raconter toute la vérité, c'est que l'humeur populaire est passée à une telle vitesse de la joie la plus saine à la folie la plus absolue qu'il n'y avait rien à faire. Alors, comment reprocher à l'Asmonéen d'avoir lutté pour sa vie et de s'être défendu en poussant à l'extrême le droit sacré à la légitime défense ?

Et comment l'absoudre d'avoir provoqué, par ses crimes, une situation aussi terrible ?

Il n'est pas facile de trouver le coupable, le bouc émissaire à qui imputer ce massacre monstrueux. Ce que l'Asmonéen n'allait certainement pas faire, c'était s'en prendre à lui-même. Il n'avait pas un grain de bêtise en lui.

« Que les pierres du Mur des Lamentations tremblent, qu'elles tremblent », se dit-il. « Que le sang coule avec rage à travers Jérusalem jusqu'au Jardin des Oliviers, qu'il coule. Que le vent, ému, emporte sur ses joues déchirées une élégie pour Jérusalem qui déchirera l'âme d'Alexandrie sur le Nil, de Sardes, de Memphis, de Séleucie sur le Tigre et même de Rome elle-même, qu'il l'emporte. Ce qui m'inquiète, c'est de savoir quand la vie m'accordera la grâce d'en finir avec ces lâches qui se sont enfuis comme des rats. S'ils les aimaient tant, s'ils les pleurent tant, pourquoi les ont-ils abandonnés au massacre ? » C'est ainsi que l'Asmonéen justifiait son crime.

Les sicarii de l'Asmonéen riaient de sa plaisanterie. Les Juifs, au contraire, ne savaient comment retenir leur cri de vengeance. S'ils ne pouvaient déjà plus supporter l'Asmonéen, qui leur arrachait leurs filles sans leur donner d'argent en échange, et qui les emmenait pour les vendre à sa guise et selon sa volonté en invoquant les traditions salomoniennes, toutes sacrées ; s'ils ne pouvaient déjà plus le supporter lorsqu'il tuait leurs fils pour le simple fait d'essayer d'ouvrir la bouche afin de protester contre ses

crimes sourds ; après le massacre des six mille en une seule journée, la haine s'allia à la folie et la déclaration de guerre sans merci contre l'Asmonéen retentit d'un bout à l'autre du monde.

« L'Asmonéen doit mourir », s'écria Alexandrie du Nil.

« Mort à l'Asmonéen », répéta Seleucia sur le Tigre.

« L'Asmonéen mourra », jura Antioche de Syrie.

« Amen », répondit Jérusalem la Sainte.

3

Les Mages d'Orient

La haine envers l'Asmonéen se répandit de synagogue en synagogue. Une synagogue transmet le mot d'ordre à la suivante et, en moins de temps qu'il n'en fallait à l'Asmonéen pour le souhaiter, le monde juif tout entier fut au courant de ses exploits.

« Les ailes de Mercure sont bien légères, Votre Altesse », vinrent lui dire ses chiens de guerre pour le rassurer.

« Consolation des imbéciles, larmes de crocodile », dit le proverbe.

Le fait est que la haine des Jérusalémites envers l'Asmonéen s'envola à ailes légères d'un bout à l'autre du monde juif. Bien sûr, la nouvelle parvint également à la synagogue mère, la Grande Synagogue d'Orient, la plus ancienne synagogue de l'univers.

Bien qu'elle ait été fondée par le prophète Daniel dans la Babylone de toujours, la Babylone des légendes, la Babylone classique des Anciens, avec le passage du temps et les transformations du monde, la Grande Synagogue d'Orient a changé d'emplacement. À l'époque actuelle, les Mages de Nabuchodonosor s'étaient installés dans la capitale d'un empereur qui n'avait pas connu la gloire des Chaldéens et ne s'intéressait guère aux fantômes d'Akkad, d'Ur, de Lagash, d'Umma et des autres cités éternelles de l'Âge des Héros et des dieux, lorsque des créatures d'autres mondes trouvèrent belles les femmes humaines et, au mépris de l'interdiction divine, se mêlèrent à elles, commettant ainsi, contre les lois de la Création, un péché inoubliable, un crime puni par l'exil de l'univers tout entier.

Alexandre le Grand, comme vous le savez tous, a rasé cette Babylone des légendes. Son successeur sur le trône d'Asie, Séleucos Ier « l'Invincible », a dû estimer qu'il ne valait pas la peine de reconstruire ses murs et a fait construire à la place une ville entièrement nouvelle. Suivant la mode de l'époque, il l'appela Seleucia ; et du Tigre, car elle se trouvait sur les rives du fleuve du même nom.

Contraints par le nouveau roi des rois, les habitants de l'ancienne Babylone changèrent de domicile et vinrent peupler la nouvelle. De leur plein gré ou sous la contrainte d'un décret, telle est la question. Mais connaissant la structure de ce monde-là, on peut se permettre de croire que ce changement de domicile s'est fait sans autres

protestations que celles de ceux à qui l'on avait refusé le permis de séjour. En construisant Seleucia sur le Tigre, son fondateur écarta de sa ville les éléments perses qui n'avaient pas été purgés par Alexandre le Grand. Une mesure qui, comme vous le comprendrez, profita aux familles juives qui, à l'ombre de l'aristocratie perse, dirigeaient le commerce entre l'Extrême-Orient et l'Empire. Protégés par les Achéménides et experts dans toutes les fonctions du gouvernement, les Juifs atteignirent dans l'Empire perse une position sociale importante, au point de susciter la jalousie d'une partie de l'aristocratie. La Bible nous raconte comment le complot de ce secteur contre les Juifs donna naissance à la première « solution finale », miraculeusement avortée par l'accession au trône de la reine Esther. Cette épreuve surmontée, la nature suivit son cours. Les descendants de la génération de la reine Esther se consacrèrent au commerce et devinrent avec le temps les véritables intermédiaires entre l'Orient et l'Occident.

Lorsque Alexandre renversa la Babylone perse, les familles juives furent libérées de la domination des Achéménides. Alexandre fut succédé à la tête de l'Asie par son général Séleucos Ier l'Invincible. Avec ce changement de souverain, la situation des Juifs s'améliora. La seule exigence que Séleucos imposa aux habitants de Séleucie-sur-le-Tigre fut qu'ils se consacrent aux affaires et ne s'immiscent pas dans la politique.

Une fois la concurrence perse éliminée, seules à la tête du commerce entre l'Orient et l'Occident, au début du siècle où nous nous trouvons, le Ier siècle avant Jésus-Christ, les familles hébraïques qui avaient survécu aux bouleversements des siècles précédents parvinrent à s'enrichir considérablement. (N'oublions pas que les mines du roi Salomon tiraient leur origine du contrôle du commerce entre l'Orient et l'Occident. C'est vers cette région que les libérés de Cyrus ont orienté leur talent. D'autant plus que la reconstruction de Jérusalem et le rachat pacifique des terres perdues allaient leur coûter des montagnes d'argent. Comme nous le savons tous, la dîme due par chaque Hébreu au Temple était un devoir sacré. Avec la disparition du Temple, cette dîme n'avait plus de sens. Mais lorsque celui-ci fut reconstruit et remis en service, la nécessité de faire parvenir à Jérusalem cette dîme universelle exigea la création d'une succursale chargée de la collecte : la synagogue.

La Grande Synagogue d'Orient, dirigée par les mages de Babylone, fut créée pour servir de centre à partir duquel la dîme de toutes les synagogues dépendant de l'Empire perse serait acheminée vers Jérusalem. Plus la situation de toutes les synagogues serait florissante, plus abondant serait le fleuve d'or qui, sous forme de métal ou d'épices – or, encens et myrrhe –, se déverserait dans le Temple.

La paix universelle servait les intérêts juifs dans la mesure où elle garantissait les communications entre toutes les parties de l'empire. Les années de la conquête grecque et les décennies de guerre civile qui suivirent entre les généraux d'Alexandre constituèrent un obstacle qui freina cet afflux d'or et d'épices que les Mages avaient coutume d'apporter chaque année à Jérusalem. Cependant, si la coupure de cet approvisionnement en or fut tragique pour le Temple, Jérusalem fut récompensée lorsque, Alexandre le Grand ayant fait d'Alexandrie sur le Nil une ville impériale, un nouveau flux de capital sacré vit le jour depuis sa synagogue. En d'autres termes, quoi qu'il arrive, le Temple était toujours gagnant ; et quels que fussent les bouleversements

politiques, les Mages d'Orient arrivaient toujours dans la Ville Sainte avec leur cargaison d'or, d'encens et de myrrhe.

À l'époque, au sein de la communauté juive de Séleucie-sur-le-Tigre, la nouvelle de la guerre d'indépendance des Maccabées suscita un élan prophétique spontané. De loin, la Grande Synagogue d'Orient attendait ce signe depuis des siècles. Enfin était arrivé le Jour annoncé par l'ange au prophète Daniel. Trois siècles s'étaient écoulés dans l'attente de ce moment, trois siècles s'étaient dissous de l'autre côté de l'horizon du temps, trois longs siècles, infinis, dans l'attente de cette Heure de la Libération nationale. La prophétie de Daniel avait plané sur l'horizon de la Synagogue des Rois mages comme une épée impatiente d'entrer en bataille.

« La vision des soirs et des matins est vraie », disait-elle, « garde-la dans ton cœur car elle est pour un temps lointain ».

« Le béliér à deux cornes que tu as vu, c'est le roi de Grèce, et la grande corne entre ses yeux, c'est son roi : lorsqu'elle se brisera, quatre cornes surgiront à sa place. Ces quatre cornes seront quatre royaumes, mais ils n'auront pas autant de force que celui-là. »

La prophétie ne s'est-elle pas accomplie lorsque Alexandre le Grand a renversé le roi de Perse et de Médie, et ne s'est-elle pas parachevée lorsque, à sa mort, ses généraux se sont partagé l'empire, la guerre des Diadoques ayant abouti à la formation de quatre royaumes ?

La prophétie de la conquête de l'empire perse par le Grec s'étant accomplie, l'enthousiasme que suscita parmi les jeunes de la Nouvelle Babylone le soulèvement des Maccabées fut aussi intense en passion que grand était, chez les chefs de leur synagogue, le désir de redevenir jeunes pour brandir l'épée et suivre vers la victoire le champion que Dieu leur avait suscité.

De même à Alexandrie-sur-le-Nil, à Sardes, à Milet, à Athènes et à Reggio de Calabre, partout où une synagogue avait pris racine et prospéré, là aussi les jeunes s'enrôlaient et leurs aînés les équipaient pour la gloire.

Longue vie à Israël ! C'est par cette proclamation que les vaillants répondaient au cri de guerre du Maccabée : « À moi, ceux de Yahvé ».

La victoire finale des Maccabées, aussi prophétiquement annoncée qu'elle leur ait paru dès le début, n'en fut pas moins célébrée par les Juifs comme si personne ne la leur avait jamais prédite. Les frères Maccabées tombèrent, comme tout le monde le sait, mais leurs exploits furent consignés dans le Livre des livres afin que leurs noms restent à jamais gravés dans la mémoire des siècles.

L'exaltation suscitée par l'indépendance conquise rehaussa le moral du peuple. Le cri de victoire que la guerre des Maccabées fit retentir dans le monde juif raviva l'espoir au sein du peuple.

Ce qui s'est passé ensuite, personne ne s'y attendait. La satisfaction de vivre la liberté adoucissait encore leurs âmes. On peut dire qu'ils savouraient l'ivresse du doux vin de la liberté quand, au détour du chemin et alors qu'ils s'engageaient sur la ligne droite, le vieux spectre du fratricide de Caïn s'est réveillé de sa léthargie.

Est-il venu à l'improviste ? Ou peut-être pas ? Comment l'affirmer ? Comment le nier ? L'ont-ils vu venir, ne l'ont-ils pas vu venir ? À quoi pensaient-ils lorsqu'ils ont regardé en arrière ? N'apprenaient-ils donc jamais ? Ceux qui, de l'intérieur, avaient favorisé la « solution finale » d'Antiochus IV Épiphane, n'allaient-ils pas à nouveau rompre la paix, semant, en ce jour de liberté, la zizanie des passions violentes pour le contrôle des trésors du Temple ?

N'est-ce pas les sadducéens, le parti sacerdotal, qui ont poussé Antiochus IV Épiphane à décréter la solution finale contre le judaïsme ? La Bible dit que oui. Elle donne des noms, des détails. Des grands prêtres qui tuent leurs frères, des pères qui assassinent leurs enfants au nom du Temple.

Plus tard encore, lorsque les hordes criminelles de la quatrième génération des Antiochos se sont mises à l'œuvre, les sadducéens ont été les premiers à abandonner la religion de leurs pères. Ils ont choisi la vie, ont renié le Dieu de leurs pères, ont sacrifié aux dieux grecs. Lâches, ils se sont rendus à la Mort, ont fléchi les genoux, se sont vendus au monde, et pire encore, ont trahi les leurs.

Il était donc logique qu'au moment où éclata la guerre des Maccabées, les pharisiens, le syndicat des docteurs de la Loi et des dirigeants des synagogues nationales et étrangères, aient pris les rênes du Mouvement de libération nationale, aient entouré le Maccabée de la gloire du général que le Seigneur leur avait suscité et se soient lancés vers la victoire avec la confiance de celui qui est proclamé vainqueur dès le premier jour de son soulèvement.

C'est la vie ! Une fois l'Histoire des Maccabées écrite, l'histoire des jalousies commença à s'écrire. Les vieux fantômes de la lutte entre le parti des sadducéens et le syndicat des pharisiens laissaient à nouveau présager une tempête. Le vent se mit à souffler. La pluie ne tarderait donc pas à tomber.

Le clergé aaronite a-t-il demandé pardon pour les péchés commis sous la domination séleucide ?

Le clergé aaronite n'a pas demandé pardon publiquement pour ses péchés. Les sadducéens n'ont pas baissé la tête, ils n'ont pas admis leurs fautes. Le Temple leur appartenait de droit divin.

Non, c'étaient eux les maîtres des trésors du Temple. Au contraire, le fait que les pharisiens prennent le contrôle du Temple n'aurait-il pas signifié une rébellion des serviteurs contre leurs seigneurs ?

Bien sûr que oui. Du point de vue du parti sadducéen, tout mouvement du syndicat des docteurs de la Loi dans la direction opposée serait considéré comme une déclaration de guerre civile.

Que ne ferait pas l'être humain ! À peine la nation venait-elle de briser ses chaînes que ses chefs commençaient déjà à se faire les griffes. Combien de temps faudrait-il pour que l'ultimatum soit lancé ?

À vrai dire, l'ultimatum ne tarda pas à faire entendre sa proclamation fratricide. « Soit on leur rendait le pouvoir, menacèrent les sadducéens, soit ils couronnaient un roi à Jérusalem. »

Il y eut des tiraillements de cheveux, des maux de tête, des tuniques déchirées, des cendres réclamant leur place, des menaces engendrant des fantômes, des lances qui se brisaient d'elles-mêmes, des haches de guerre qui disparaissaient puis réapparaissaient comme par hasard. Sadducéens et pharisiens étaient sur le point de s'entre-tuer au nom de Dieu !

Qui les arrêterait ? Qui les en empêcherait ?

La menace d'une guerre civile planait sur Jérusalem pendant toute la durée du règne de Jean Hyrcan Ier. Dieu avait interdit aux Juifs de se donner un roi en dehors de la Maison de David. Non seulement les sadducéens envisagèrent de couronner un fils des Maccabées, mais ils passèrent de la réflexion à l'acte accompli.

Les pharisiens étaient hors d'eux. Lorsqu'ils découvrirent le coup de maître visant à mettre la Loi en échec que les sadducéens étaient en train de préparer, les pharisiens poussèrent des cris d'indignation.

« Sommes-nous donc une nation dépourvue de raison ? », se demandaient publiquement ses sages. « Pourquoi tombons-nous encore et encore dans le même piège ? Que nous arrive-t-il ? Quelle est la nature de notre condamnation pour le péché de notre père Adam ? Chaque fois que le Seigneur nous donne la vie, nous cédon à la tentation du fruit de l'arbre défendu. À présent, Caïn veut défier Dieu de l'empêcher de tuer son frère Abel. Et nous, allons-nous laisser les bergers précipiter le troupeau dans le précipice de leurs passions ? Si un fils des Maccabées règne, nous trahissons Dieu. Frères, nous sommes désormais au-delà du dilemme. Mieux vaut mourir en luttant pour la vérité que de vivre à genoux en adorant le Prince des Ténèbres. »

Les mots fusèrent de toutes parts. On voyait clairement, par cette nuit de pleine lune, que la guerre civile finirait par briser la paix à l'aube. Même si Abel aimait profondément son frère Caïn, la folie de Caïn à défier Dieu obligeait Abel à se défendre.

Les temps avaient changé. Le premier Abel tomba sans exercer son droit à la légitime défense, car il était né nu, il avait vécu nu devant ses parents et son frère. Il n'avait jamais levé la main sur personne. La paix était son problème. Abel n'était que paix. Lui qui n'était que paix, comment aurait-il pu imaginer l'existence d'un cœur sombre nourri de ténèbres, juste dans la poitrine de son propre frère ! L'innocence d'Abel fut sa tragédie.

Et sa gloire aux yeux de Dieu.

Caïn ne pensait pas avec sa tête, mais avec ses muscles. Cet homme croyait que la force de l'intelligence et celle des muscles obéissaient à une mystérieuse loi de correspondance. Celui qui a le bras le plus puissant est le plus fort. Le plus fort est le roi de la jungle. Par conséquent, le destin des faibles est de servir le plus fort ou de périr.

Tout comme Caïn, les sadducéens sont tombés dans le piège de leurs ambitions personnelles. La guerre civile pour le pouvoir allait donc tôt ou tard éclater. Peut-être plus tard que tôt. Cela revenait au même. Personne ne pouvait d'ailleurs prédire quand, ni la date exacte. Le fait est que la guerre civile se préparait dans l'atmosphère. L'atmosphère s'alourdissait. On pouvait le sentir dans l'air. Un jour, un jour... Mais ne prenons pas les choses trop à l'avance.

Le peuple célébrait encore la victoire remportée contre l'Empire séleucide lorsque soudain se répandit la nouvelle du crime abominable commis par le fils de Jean Hyrcan Ier. Non content de la fonction de grand prêtre, que la nation avait acceptée contre sa propre conscience mais sur laquelle elle avait gardé le silence compte tenu des circonstances, le fils de Jean Hyrcan Ier s'était coiffé de la couronne.

Avec son couronnement, les Asmonéens ajoutèrent à un crime grave, contre nature, un autre encore pire. À la tête d'une telle violation des lois sacrées, on retrouva les sadducéens. Le parti sadducéen – rappelons-en les origines – fut une création spontanée de la caste sacerdotale. Il fut créé pour défendre ses intérêts de classe. Les intérêts des clans sacerdotaux concernaient le contrôle du trésor du Temple. Au fil du temps, les changements à la tête du Temple ont donné naissance à de puissants clans, dont les membres ont rejoint par inertie le Sanhédrin, sorte de Sénat romain à l'image des traditions les plus salomonniennes. La lutte entre ces clans pour le contrôle du Temple fut le moteur qui conduisit les Juifs à la « solution finale » adoptée par Antiochus IV, solution finale qui fit couler tant de sang innocent dans le calice de l'ambition maléfique des pères de ces mêmes sadducéens qui couronnaient désormais, au mépris de la Loi de Dieu, le fils d'Hyrcanus Ier comme roi de Jérusalem.

Créateurs indirects de la « solution finale » anti-juive, les sadducéens perdirent les rênes du Temple pendant toutes les années qu'durèrent les exploits des Maccabées. Judas le « » Maccabée les expulsa du Temple. Il purgea par le marteau ce que la faux de la Mort avait épargné. Il est logique qu'aux yeux des sadducéens, les Maccabées fussent des dictateurs !

Le Syndicat des pharisiens – abordons un peu l'opposition – provenait des bases chargées de la perception de la dîme. Le Syndicat était l'appareil dont se servait le Parti pour faire affluer du monde entier vers les coffres du Temple ce fleuve d'or à l'origine de la lutte fratricide entre les différents clans sacerdotaux. Fonctionnaires au service du clergé aaronite, les pharisiens vivaient de la perception de la dîme et des offrandes pour les péchés commis par les particuliers.

Lorsque les sadducéens commencèrent à s'entre-tuer pour le contrôle de la poule aux œufs d'or, les pharisiens prirent les rênes des événements et utilisèrent les offrandes du peuple pour équiper les jeunes volontaires venus du monde entier se battre sous les ordres des Maccabées. Ainsi, à l'issue de la guerre d'indépendance, les rôles s'étaient inversés et c'était le syndicat pharisien qui tenait les rênes de la

situation. Le parti sadducéen, comme on peut le comprendre, n'allait pas accepter ce changement très longtemps.

La contre-offensive du Parti sadducéen ne fut ni élégante ni brillante, mais elle fut efficace. Il suffisait de se glisser dans la peau du Serpent et de tenter les Asmonéens avec le fruit défendu de la couronne de David.

Cette bataille interne entre le Parti et le Syndicat pour le contrôle du Temple suscita dans le monde hébreu d'avant-garde un tollé spontané d'indignation et de colère. C'est alors que les mêmes ressources qui avaient autrefois été mises au service de l'indépendance entrèrent en scène, prêtes à détrôner l'usurpateur.

Entre pharisiens et sadducéens, ils transformaient la nation en une vision abominable aux yeux du Seigneur.

Il était urgent d'agir, il était urgent de déclarer la guerre aux intérêts privés du Parti et du Syndicat, de rétablir le statut national conforme au modèle décrit dans les Écritures.

Il fallait agir de toute urgence.

Il y avait tant de choses urgentes.

Et pourtant, rien n'était urgent.

Selon les sages les plus éminents des écoles les plus prestigieuses d'Alexandrie sur le Nil, d'Athènes et de la Nouvelle Babylone — appelons-la Seleucia sur le Tigre —, tous les Juifs du monde avaient le devoir sacré de considérer le règne des Asmonéens comme un gouvernement de transition entre l'indépendance et la monarchie davidique.

Non, monsieur, la fragilité de l'indépendance tout juste conquise ne se prêtait pas à attraper la grippe de la guerre civile. Dans l'intérêt du renforcement de la liberté reconquise, toutes les synagogues devaient rester unies et soutenir le roi de Jérusalem. Au fur et à mesure que les événements se dérouleraient, on prendrait les mesures nécessaires pour avancer vers le transfert de la couronne d'une maison à l'autre.

« Ah, les sages, toujours les sages ! Ils se croient tout savoir et, au final, ils ne savent rien », commencèrent à leur répondre les nouvelles générations. L'indignation de ces dernières face à cette situation acceptée mit du temps à éclater au grand jour. Mais elle finit par le faire à la suite du Massacre des Six Mille.

5

Siméon le Juste

« La présentation au Temple » : Lorsque les jours de la purification, conformément à la Loi de Moïse, furent accomplis, ils l'emmenèrent à Jérusalem pour le présenter au Seigneur, comme il est écrit dans la Loi du Seigneur que tout « premier-né mâle sera consacré au Seigneur », et pour offrir en sacrifice, selon ce qui est prescrit dans la Loi du Seigneur, une

paire de tourterelles ou deux pigeonneaux. Il y avait à Jérusalem un homme nommé Siméon, homme juste et pieux, qui attendait la consolation d'Israël, et l'Esprit Saint reposait sur lui. Il lui avait été révélé par l'Esprit Saint qu'il ne verrait pas la mort avant d'avoir vu le Christ du Seigneur. Poussé par l'Esprit, il se rendit au Temple ; et lorsque les parents entrèrent avec l'enfant Jésus pour accomplir à son égard ce que prescrivait la Loi, Siméon le prit dans ses bras et, bénissant Dieu, il dit : « Maintenant, Seigneur, tu peux laisser ton serviteur s'en aller en paix, selon ta parole ; car mes yeux ont vu ton salut, celui que tu as préparé à la face de tous les peuples ; lumière pour éclairer les nations et gloire de ton peuple Israël. »

Siméon – notre prochain protagoniste – descendait d'une de ces familles qui avaient survécu au sac de Jérusalem et avaient réussi à prospérer en plantant leurs vignes à Babylone. C'était là une vérité que Siméon pouvait démontrer à tout moment et en tout lieu où on le lui demanderait.

Même si cela ne semble ni parfait ni convenable à dire, car cela évoque des lois qui rappellent des événements tristes et funestes, Siméon était un Hébreu de souche. Devant les autorités les plus expertes et les plus qualifiées de son peuple, quand elles le souhaitaient, et s'il s'agissait de païens curieux abordant le sujet dans le seul but de mettre dans l'embarras les amateurs de généalogie, de lignées ancestrales et tout cela, c'était la même chose ; quand ils le voulaient et quelle que soit la table qu'on lui présentait, Siméon le Babylonien était prêt à présenter le document généalogique de ses parents, qui était comme un navire menant tout droit aux racines de l'arbre sous les branches duquel Adam avait conquis Ève.

Ses parents avaient connu la captivité babylonienne, ainsi que la chute de l'empire chaldéen ; ils avaient salué l'avènement de l'empire perse ; ils avaient vécu la révolution grecque. Et bien sûr, la domination des Hellènes. Au fil du temps, la maison de Siméon s'était agrandie, devenant une maison puissante parmi les Juifs et riche aux yeux des païens. Dans des conditions normales, Siméon aurait hérité de l'entreprise de son père, se serait rendu à la Ville Sainte au moins une fois dans sa vie, aurait été heureux parmi les siens et se serait efforcé toute sa vie d'être un bon croyant aux yeux des hommes et de Dieu. Héritier de l'un des banquiers les plus fortunés de Séleucie-sur-le-Tigre, tout était prêt pour qu'à la mort de l' , Siméon soit pleuré par d'innombrables pleureuses. Après sa mort, lorsque le royaume d'Israël serait proclamé par le fils de David, ses descendants déterreraient ses ossements et l'enterreraient en Terre Sainte.

Cette chronique aurait dû être le résumé de l'existence de Siméon le Babylonien. Mais l'usurpation des fils des Maccabées a effacé du livre de sa vie tout ce bonheur parfait. De si beaux projets n'avaient pas été prévus pour lui. Cette idée de rester les bras croisés et d'attendre de voir comment les événements allaient se dérouler avant de passer à l'action définitive, au cas où le Seigneur utiliserait le règne des Asmonéens comme une période de transition entre les Maccabées et le royaume messianique – conseil donné par les chefs de la synagogue de Séleucie-sur-le-Tigre –, n'était pas pour lui. Siméon avait déjà passé trop de temps à écouter ce baratin. Et

après le massacre des six mille, il ne voulait même plus, en rêve, entendre de telles paroles de prudence.

Le renversement de l'Asmonéen n'était pas une affaire que l'on pouvait continuer à reporter à demain, ni à après-demain, ni même à l'après-midi de ce même jour. L'Asmonéen devait mourir, tout de suite. Chaque jour où il restait en vie était une offense. Chaque nuit où l'on se couchait, la Nation se trouvait un pas plus près de sa destruction. L'Asmonéen avait enfreint toutes les règles.

Premièrement : sa famille avait été choisie et avait reçu la fonction de grand prêtre en faisant fi des traditions et des rites héréditaires. C'était un étranger, et non le conseil des saints au complet, qui lui avait conféré l'autorité suprême.

La peine prévue pour une telle usurpation de fonctions sacrées était la peine capitale.

Deuxièmement : contrairement aux traditions, qui interdisaient au grand prêtre de manier l'épée, l'Asmonéen s'était placé à la tête des armées.

La peine encourue pour ce délit était là encore la peine capitale.

Troisièmement : contrairement aux traditions canoniques les plus strictes, l'Asmonéen avait non seulement bafoué la monogamie qui régissait la vie du grand prêtre, mais, tel un Salomon réincarné, il entretenait son propre harem de jeunes filles.

La peine encourue pour ce délit était, là encore, la peine capitale.

Et quatrièmement : en violation de la loi divine qui interdisait l'accès au trône de Jérusalem à tout membre n'appartenant pas à la maison de David, l'Asmonéen, en agissant ainsi, entraînait toute la nation vers le suicide.

Pour toutes ces raisons, l'Asmonéen devait mourir, quel qu'en fût le prix et quels que fussent les moyens à employer.

Ces arguments de Siméon finirent par convaincre les chefs de la synagogue de Séleucie-sur-le-Tigre de la nécessité urgente pour le monde entier de mettre fin à la dynastie asmonéenne. Fort de cette mission sacrée, Siméon le Babylonien quitta la maison de ses parents et se rendit à Jérusalem.

Riche et détenteur de la dîme de la synagogue des Mages d'Orient, sa politique d'amitié avec la couronne asmonéenne, qui avait besoin d'un soutien financier pour étendre la reconquête militaire du royaume – fer de lance grâce auquel Siméon le Babylonien se gagnerait l'amitié de son ennemi –, allait lui valoir en même temps la méfiance de ce ux-mêmes parmi lesquels il devait s'élever comme la main invisible tirant les ficelles pro-davidiques. Un double jeu qui le maintiendrait en équilibre sur une corde au-dessus du précipice, du jour de son arrivée jusqu'au jour de la victoire.

Tout en mettant toute son énergie à maintenir l'équilibre de sa tête sur son cou, Siméon le Babylonien devait confiner sa révolution aux limites strictes des affaires intérieures. L'Égypte des Ptolémées restait à l'affût, attendant l'affaiblissement de Jérusalem, et une guerre civile juive lui offrirait l'occasion propice d'envahir le pays et de le piller.

De l'autre côté du Tigre se trouvaient les Parthes. Toujours menaçants, toujours impatients de franchir la frontière et d'annexer les terres situées à l'ouest de l'Euphrate.

Quant aux Hellènes, bien qu'à l'agonie au nord, ils attendaient leur revanche et ne perdaient pas une occasion de profiter d'une guerre civile romaine pour reconquérir la Palestine perdue.

En définitive, la nécessité de purifier Jérusalem de l'abomination désolatrice ne pouvait mettre en péril la liberté conquise par les pères des Asmonéens.

6

Histoire des Asmonéens

Aristobule Ier « le Fou »

Après la mort de Jean Hyrcan Ier, fils de Simon, le dernier des Maccabées, son fils Aristobule Ier lui succéda à la tête de la Judée. Dans ce chapitre, la mémoire du peuple israélien se perd dans le labyrinthe de ses propres phobies et de ses terreurs face à la vérité. Selon certains, le fils de Jean Hyrcan Ier n'aurait pas tenté de s'emparer de la couronne. Il l'aurait simplement héritée de son père.

Selon la version officielle, l'abomination qui a scellé la ruine a été commise contre le père par un fils qui a dû surmonter l'opposition farouche de sa mère et de ses propres frères. En définitive, il n'y a rien de clair, si ce n'est la nécessité d'aller à la rencontre de la réalité en suivant la piste des faits. Personnellement, j'ignore dans quelle mesure ces faits sont déterminants pour établir la culpabilité du père et disculper le fils.

Que Aristobule Ier se soit couronné roi contre le testament de son père ou qu'il se soit contenté de légitimer une situation monarchique dissimulée, nous ne le saurons jamais avec une certitude absolue, du moins jusqu'au jour du jugement dernier.

Le fait est qu'Aristobule Ier a ouvert la glorieuse chronique de son règne en surprenant étrangers et proches par l'emprisonnement à vie de ses frères. Motifs, raisons, causes, excuses ? Eh bien, nous entrons ici dans l'éternel dilemme concernant ce que les acteurs de l'Histoire ont fait et ce qu'ils auraient aimé qu'on écrive à leur sujet. Allons-nous en discuter ou remettons-nous cela à plus tard ? Je veux dire : quelle motivation plus forte existe-t-il pour atteindre le pouvoir que la passion du pouvoir ? Le pouvoir absolu, le pouvoir total. La liberté de celui qui est au-delà du Bien et du Mal, la gloire de celui qui s'élève au-dessus des lois parce qu'il est la Loi. La vie dans un poing, la mort dans l'autre, le peuple à ses pieds. Être comme un dieu, être un dieu ! La tentation maudite, la chair du fruit défendu, être un dieu : loin du regard de la justice, au-delà du long bras de la loi. Le Diable n'était-il pas rusé ? Que cette passion d'être comme un dieu avait révélé sa nature virulente, venimeuse, lorsqu'il transforma un ange en ce Serpent, mère de tous les démons, « très bien », se répondit Aristobule Ier, « je répandrai généreusement mon venin sur toute la terre, en commençant par ma maison ».

Horreur, désillusion, emmenez-moi loin des rêves du Diable. Réveillez-moi, cieux, beauté, dans un coin du Paradis.

Quelle folie est-ce là qui pousse la boue à se croire plus forte que le déluge ? L'escargot rêve-t-il d'être plus rapide que le jaguar ? La Lune défie-t-elle le Soleil pour voir qui brille le plus ? Le lion méprise-t-il la couronne de la jungle ? Le crocodile se plaint-il de la taille de sa gueule ? La bête féroce envie-t-elle le chant de la sirène ? L'aigle envie-t-il l'éléphant des plaines ? Le poisson phosphorescent s'élève-t-il des abysses océaniques pour réclamer au Soleil la lumière de la Lune ? Qui offre au froid boréal des pétales de printemps ? Qui cherche la source de la jeunesse éternelle pour y écrire sur ses rives : « Fou celui qui boit » ?

Le fait incontestable est qu'Aristobule Ier monta sur le trône que la mort de son père avait laissé vacant. Et la première chose qu'il fit fut de jeter ses frères dans le cachot le plus froid de la prison la plus lugubre de Jérusalem. Insatisfait, pas encore content d'un tel crime contre nature, Aristobule « le fou » acheva son œuvre en y envoyant également sa mère.

Personne n'a jamais su pourquoi il avait laissé en liberté le benjamin de sa mère. Le fait est que, tout comme il avait surpris tout le monde en condamnant ses frères à la prison à perpétuité, il surprit à nouveau tout le monde en libérant un. Il semble qu'il ait laissé en vie le plus jeune de ses frères. Mais pas pour longtemps. Peu après, la folie s'empara de son esprit et il se surpassa en l'étranglant de ses propres mains. Une fois tous ces crimes commis, le roi fou s'habilla en grand pontife et alla célébrer le culte comme si Jérusalem avait rejeté Yahvé en tant que Dieu et s'était juré obéissance au Diable lui-même.

Tel fut le début du règne du fils de Jean Hyrcan Ier.

Au fond d'un crime semblable, digne du disciple le plus doué de Satan, nous voyons la terrible dispute entre mère et fils, entre Aristobule Ier « le fou » et ses frères, au sujet de la transformation de la République en royaume.

Accepter la folie du petit-fils de Simon Maccabée comme diagnostic définitif, décisif, voire disculpatoire, n'est pas une façon de clore une affaire aussi grave. Surtout lorsque l'on considère la brève année de règne du deuxième des Asmonéens – sans parler de ceux qu'il a tués, dont les noms n'ont pas été consignés et dont le souvenir n'a pas été préservé parce qu'ils n'étaient pas de sa famille, dont on peut estimer le nombre à partir de ses actes, car qui emprisonne ses frères laisserait libres ceux qui ne le sont pas ? Je disais que la brève année du règne d'Aristobule Ier, aussi brève fût-elle, a façonné l'avenir du peuple juif d'une manière si profonde et si douloureuse qu'on peut l'observer à la base du traumatisme dont souffrent encore, deux u mille ans plus tard, les historiens juifs officiels lorsqu'ils s'attachent à reconstituer l'époque des Asmonéens.

Quelle discussion plus apocalyptique que la transformation de la République en monarchie aurait pu pousser le petit-fils des héros de l'indépendance à devenir un monstre ?

Les historiens juifs officiels passent sur cette question en détournant le regard. Ce faisant, ils commettent un terrible crime contre eux-mêmes en donnant au lecteur

l'impression que tuer sa mère et ses frères et sœurs relevait, chez les Juifs, du quotidien. Je ne sais pas dans quelle mesure il est éthique, ou tout simplement moralement acceptable, de faire peser sur les enfants la responsabilité du crime commis par leurs parents. Ou bien est-il vrai que les Hébreux avaient coutume de dévorer leurs mères jour après jour ?

C'est un crime contre l'Esprit que de dissimuler la vérité pour imposer ses propres mensonges. Si Aristobule Ier a tué ses frères et sa mère – crime si monstrueux –, nous devons y voir la conséquence finale de la lutte entre les factions républicaines et monarchiques, les premières représentées par les pharisiens et les secondes par les sadducéens. Une lutte qu'Aristobule Ier remporta contre ses frères et qui coûta la vie à sa mère, accusée de conspiration contre la couronne.

Depuis notre position confortable, nous pouvons avancer cette théorie. Il semble évident que si l'autorité de cette femme n'a pas pu s'imposer, c'est parce qu'elle s'est heurtée à des intérêts plus puissants. Et quel intérêt plus puissant, pour lequel on pouvait risquer sa vie, pouvait-il exister à Jérusalem que le contrôle du Temple ?

Gardons à l'esprit que, dans toute l'histoire des enfants d'Israël, aucun cas de cruauté similaire, d'un fils contre sa mère, n'a jamais été consigné, car cela ne s'est jamais produit. Ainsi, le fait que cet acte *contre nature* ait eu lieu nous ouvre la voie à la conspiration contre les lois de la patrie qui s'est déroulée entre les prêtres aaronites et Aristobule Ier. Dans ce contexte, l'emprisonnement des frères et de leur mère s'explique parfaitement. En effet, les événements que nous allons voir ont tous été marqués par le même fer. Vient ensuite la stratégie de l'historien officiel, qui consiste à exploiter ce type de crime pour dissimuler, dans les méandres de l'horreur, l'année de terreur que la population de Jérusalem a subie sous la tyrannie du roi fou. En concentrant cette année de massacres sur la famille royale, l'historien a jeté sur la lutte à la racine du problème l'écran de fumée des magiciens du pharaon. Celui qui a emprisonné ses frères pour s'être opposés à son couronnement, que n'aurait-il pas fait à ceux qui, sans être ses frères, ont refusé de transformer la république en monarchie ? L'historien officiel juif a passé ce sujet sous silence. Ce faisant, il nous a pris, nous les gens du futur, pour des imbéciles, et ceux de son époque pour des idiots de toujours.

Quoi qu'il en soit – laissons de côté les discussions pour l'instant –, Aristobule Ier a libéré, comme je l'ai dit, l'un de ses frères. On raconte que ce jeune homme était un guerrier combatif et courageux, qui adorait les jeux de guerre, et qu'il ne perdait pas de temps pour lancer le combat au cri de « Vive Jérusalem ! ». Digne parent de Judas Maccabée, dont les récits avaient nourri son enfance, le Prince Vaillant entraînait ses soldats vers une victoire qui ne lui résistait jamais, la gloire même des héros étant éprise de lui.

Disons qu'une fois la reconquête pacifique de la Terre Promise brisée par les guerres maccabéennes, Jean Hyrcan Ier ouvrit une nouvelle ère en passant par les armes tous les habitants du sud d'Israël qui ne se convertissaient pas au judaïsme. Grâce à cette politique, il annexa l'Idumée.

C'est à Aristobule Ier, son fils, qu'il revint de diriger ses armées contre le Nord. Jérusalem était en pleine effervescence antimonarchique en raison des événements déjà mentionnés – l'emprisonnement des frères du roi et le massacre de ses alliés

républicains – ; tandis qu’il s’attachait à maîtriser la situation, Aristobule Ier confia le commandement militaire à son jeune frère, qui conquiert la Galilée. Tout n’allait pas être que mauvaises nouvelles. La conquête de la Galilée remonta le moral de Juifs qui ne savaient pas s’ils devaient rire de cette victoire ou pleurer l’échec que représentait pour eux le fait d’avoir pour roi un assassin de la pire espèce, un fou de la pire espèce.

Ce qui s’ensuivit fut une surprise pour tout le monde. À moins qu’ils ne l’aient vu venir sans pouvoir y remédier. Le fait est qu’à peine le « Prince Vaillant » eut-il commencé à se tourner vers d’autres horizons en quête de gloire et de renommée que la jalousie, et la mauvaise conscience qui le tourmentait à cause de ses actes, poussèrent son frère Aristobule Ier à le condamner à mort.

Dans ce cas également, Aristobule Ier agit en suivant l’exemple des païens, bien qu’en adaptant ce système à la mentalité orientale. Le Sénat romain avait en effet inscrit dans le manuel des puissants la règle imposant la retraite ou la mort pour se débarrasser de généraux trop victorieux. Les Scipions et Pompée le Grand lui-même eurent à subir cette règle. Le dernier cas en date serait celui de Jules César, qui leur réussit si bien, bien sûr.

Plus sage et plus saint que les sénateurs impériaux, le roi des Juifs ne tourna pas en rond. Il envoya simplement à son jeune frère sa décision irrévocable, suspendue au tranchant de la hache du bourreau.

La nouvelle de l’assassinat du petit frère par le grand frère parvint à Alexandre Jannée là-bas, en bas, au milieu du froid des cachots et des hurlements des prisons creusées dans les murs de l’enfer. Naturellement, la nouvelle lui glaça le sang. Mais le fluide vital aurait pu retrouver sa chaleur si le froid ambiant n’avait pas été aggravé par la présence de sa mère dans les cachots. Celle-ci, la pauvre, bouleversée de la sorte, la pauvre femme perdit la raison et, avec le peu de raison qui lui restait, se laissa mourir de faim.

Voir sa mère et ses propres frères mourir à cause d’un frère n’est pas ce qu’on appelle la meilleure école pour les rois. Mais ce fut l’école des rois à laquelle Alexandre Jannée fut contraint de se rendre, lui qui était la cible de toute la haine du monde juif après le Massacre des Six Mille.

Accablé jusqu’à la folie par cette tragédie, l’Asmonéen jura de venger la mort de sa mère et de ses frères – de sortir vivant de cet enfer – sur les cadavres de tous ces lâches qui, à ce moment-là, brûlaient de l’encens dans le Temple.

Autre chose encore — pour reprendre le fil du refus de la position officielle juive d’accepter le fait du couronnement de Jean Hyrcanus Ier — : la folie matricide et fratricide d’Aristobule Ier n’aurait été que l’aboutissement du drame vers lequel le couronnement de son père les avait tous conduits. La position officielle juive — menée par le célèbre Flavius Josèphe — a consisté à refuser d’admettre le fait du couronnement du fils du dernier des Maccabées. Ses mesures, ses guerres, son testament semblent prouver le contraire, semblent crier à pleins poumons que sa tête a été couronnée, et c’est sous son règne que le virus de la malédiction a trouvé un terrain fertile dans sa maison. Comment expliquer autrement que, le lendemain de l’enterrement de Jean Hyrcanus Ier, sa femme et ses enfants se soient effondrés sous le

poids de cette opposition écrasante à la poursuite de leur dynastie ? Dans quel autre contexte pourrions-nous sinon comprendre que le nouveau roi ait décidé du jour au lendemain de faire exécuter tous ses frères, y compris sa mère, pour haute trahison ?

La logique n'a pas à présenter ses preuves devant le tribunal de la biohistoire. Les arguments biohistoriques se suffisent à eux-mêmes et n'ont pas besoin de témoins. Mais si ni l'une ni l'autre ne suffisent à se frayer un chemin à travers la jungle labyrinthique dans laquelle les Juifs ont perdu leur mémoire, on ne peut rien conseiller à celui qui a le doigt sur la gâchette, si ce n'est de mettre rapidement fin à la tragédie et de cesser de rassembler des badauds avant de partir en enfer avec ses lamentations et ses élégies.

Il n'y a pas d'autres faits que la réalité nue et simple. Aristobule Ier succéda à son père Hyrcanus Ier. Il ordonna immédiatement l'emprisonnement à perpétuité de son frère Alexandre. Les frères et sœurs d'Alexandre connurent le même sort. Le seul à avoir échappé au massacre caïnite fut le benjamin de sa mère. Cette mère gisait comme morte dans un cachot obscur du palais de son fils malfaisant lorsqu'on lui fit descendre, au bout de sangles anonymes, le cadavre de son benjamin. La pauvre ferma les yeux et se laissa mourir de faim. Tels furent les débuts du règne d'Aristobule Ier le Fou ; telles furent les origines du règne à venir de son frère Alexandre Ier.

7

Alexandre Jannée

Lorsque Alexandre Jannée sortit du cachot, où il aurait normalement dû trouver la mort, la situation du royaume était la suivante. Les pharisiens avaient convaincu les masses que la nation vivait sous le regard de la colère divine. Les lois sacrées interdisaient aux Hébreux d'avoir un roi qui ne fût pas issu de la maison de David. Or, c'était le cas. En l'ayant, ils provoquaient le Seigneur afin qu'il détruise la nation pour rébellion contre sa Parole. Sa Parole était le Verbe, le Verbe était la Loi, et le Verbe était Dieu. Comment auraient-ils pu empêcher le destin de suivre son cours ?

Le problème était que les serviteurs du Seigneur, les prêtres sadducéens, non seulement bénissaient la rébellion contre le Seigneur qu'ils servaient, mais utilisaient en outre le roi pour écraser les sages pharisiens.

Pourtant, la voracité macabre d'Aristobule Ier fit même se révolter les entrailles des sadducéens. Cela ne signifiait pas pour autant que les sadducéens fussent disposés à s'allier aux pharisiens pour purifier Jérusalem de son péché. La dernière chose que les sadducéens souhaitaient encore, c'était de partager le pouvoir avec les pharisiens.

C'est alors que, mystérieusement, Alexandre Jannée est libéré de sa prison et échappe à la mort. Un miracle ?

Si l'on peut qualifier de miracle la haine qui lui a donné la force et l'a maintenu en vie, alors c'est un miracle qu'Alexandre ait survécu à ses frères et à sa mère. Dommage qu'à part les rats, personne ne soit descendu dans son enfer pour lui présenter ses condoléances à la mort de sa mère ! S'ils l'avaient fait, ils auraient

découvert que la force qui l'avait maintenu en vie et avait alimenté sa soif de vengeance était la haine, sans distinction entre pharisiens et sadducéens.

Quoi qu'il en soit, l'Asmonéen s'est trompé en pensant que la mort de son frère haï était due à la nature. La mort d'Aristobule, un an après son accession au trône et immédiatement après celle du Prince Vaillant, n'était ni le fruit du hasard ni celui de la justice divine. Qui s'étonnerait que le crime commis contre sa propre mère ait révolté les habitants de Jérusalem et qu'ils aient décidé, de concert avec la reine Alexandra, d'en finir avec ce monstre ? La célébration urgente et immédiate du mariage du prisonnier avec la veuve du défunt, sa belle-sœur Alexandra, met en évidence l'alliance sadducéenne qui a coûté la vie à Aristobule Ier.

Les sadducéens, devançant les pharisiens, destituèrent le roi et le remplacèrent par l'Asmonéen, dans l'espoir qu'une fois révélé comme leur sauveur, il ne lui viendrait pas à l'esprit de changer de camp et de remettre le pouvoir aux pharisiens qui, en tant qu'ennemis naturels de ses sauveurs, auraient forcément dû être les siens. Profitant de l'effet de surprise en sa faveur, Alexandre accepta la couronne en jurant de ne pas modifier le *statu quo*.

Telle était la situation explosive sur laquelle l'Asmonéen fonda sa haine, au cœur de cet enfer en ébullition.

Alexandre Ier, cependant, ne pardonnerait jamais à ses libérateurs d'avoir tant tardé à prendre leur décision. Qu'attendaient-ils donc, que sa mère meure ? Mon Dieu ! Si seulement ils étaient arrivés un jour plus tôt.

La haine que le nouveau roi a nourrie contre sa nation pendant son année d'emprisonnement, cette année longue, infinie, aucun mot ne peut la décrire. Seuls ses massacres ultérieurs en révéleront l'étendue et la profondeur. Cette haine était comme un trou noir progressant des entrailles jusqu'à la tête, comme un Néant inondant ses veines d'un cri : « Vengeance ». Vengeance contre les pharisiens, vengeance contre les sadducéens. Si ses sauveurs avaient pris la peine de réfléchir à ce qu'ils faisaient, ils se seraient plutôt ouvert les veines plutôt que d'ouvrir la porte de la liberté au futur roi des Juifs.

Il ne faudrait pas longtemps, très peu de temps, à Jérusalem pour découvrir quel genre de monstre l'Asmonéen avait pour idole. La haine qui dévorait le corps, l'esprit et l'âme d'Alexandre Ier ne tarderait pas à dérailler et à réclamer des cadavres par dizaines, par centaines, par milliers. Six mille pour un festin de Pâques ?

Un apéritif. Rien que cela, un vulgaire apéritif pour un véritable démon. Les sages et les saints prêtres de Jérusalem ne disaient-ils pas qu'ils connaissaient les profondeurs de Satan ? Encore un mensonge ! Lui, l'Asmonéen, ferait découvrir à tous les Juifs les véritables profondeurs de Satan. Lui-même les conduirait jusqu'à l'e trône du Diable. Où Satan avait-il son trône ? Fous que vous êtes, sur la tombe de sa mère, dans cette Jérusalem qui avait vu mourir ses frères sans lever le petit doigt pour les sauver de la ruine.

Tout comme l'avait fait le père de l'histoire ancienne juive, Flavius Josèphe, en cachant aux siens la cause explosive qui avait fait voler en éclats le bonheur promis à la maison d'Hyrchanus Ier, il recommença en évoquant la mort miraculeuse et soudaine

du matricide et du fratricide, meurtrier bien sûr. Il devait le faire s'il ne voulait pas révéler la cause qu'il venait de cacher à son peuple. S'il avait juré en public, face à l'avenir, que ce sont les sadducéens eux-mêmes, qui avaient élevé le fils au pouvoir, qui avaient ordonné la mort du père, cela aurait ouvert les portes au reste du monde pour qu'il entre et voie de ses propres yeux la guerre interne à mort entre pharisiens et sadducéens.

Ennemi de la vérité au nom du salut de son peuple, dans le collimateur de la haine romaine après la célèbre rébellion qui s'était soldée par la destruction de Jérusalem, Flavius Josèphe devait passer outre la vérité au nom de la réconciliation entre Juifs et Romains. Et, par la même occasion, maintenir les enfants des bourreaux des premiers chrétiens à l'écart du crime *contre la nature divine* dont ils avaient été les protagonistes et qu'ils continuaient, dans la mesure de leurs intérêts, à commettre : même si cela devait se faire au prix de s'extirper la mémoire, de se pratiquer une lobotomie et d'avancer comme un peuple maudit, tous condamnés, tous considérés comme des dévoreurs de leurs mères et des assassins naturels de leurs frères ? Aucun Juif ne devait trouver étrange qu'Aristobule Ier tue sa mère, ses frères, ses oncles, ses beaux-frères, ses neveux, et même ses petits-enfants s'il en avait eu. Selon Flavius Josèphe et son école, c'était quelque chose de naturel chez les Juifs. Alors, où est le scandale ?

C'est là l'Histoire de Jésus. Ce n'est pas l'histoire des chroniques asmonéennes. L'importance des soixante-dix ans de cette dynastie est toutefois si décisive pour comprendre les circonstances qui ont conduit les Juifs au plus féroce et meurtrier des antichrétianismes que nous devons nécessairement les retracer, comme quelqu'un qui survole les événements les plus marquants liés à cette Seconde Chute. Une autre fois, à un autre moment, si Dieu le veut, nous nous plongerons dans ces chroniques. Il suffit ici de survoler la ligne du temps.

La haine des Hasmonéens contre tous, pharisiens et sadducéens, suivit son cours. En à peine quelques années, elle se transforma en une avalanche. Dévalant une pente suicidaire, un de ces jours-là, tous, pharisiens et sadducéens, se rendirent au palais pour célébrer une sorte de banquet d'amitié avec le roi. Les portes s'ouvrirent, les stratèges prirent position, et le vin mit tout le monde dans l'ambiance. Et, passant outre les détours et les préliminaires, ils finirent par se précipiter en masse vers les rivages de la mer des querelles personnelles. Dans le feu de l'action, l'un des pharisiens présents, ivre de vin, lança au roi en plein visage ce que tout le monde disait, à savoir que sa mère l'avait eu avec un autre homme qui n'était pas exactement son père. Autrement dit, l'Asmonéen était un bâtard.

La situation n'était déjà pas compliquée, et le Diable vint l'aggraver. Celui-ci, le Diable, comme s'il gagnait la partie face à l'Ange, jetait de l'huile sur le feu à chaque occasion qui se présentait. La mèche brûlant, la poudrière à deux pas, il était logique que l'explosion fasse sauter en l'air tout ce qu'elle toucherait. Le massacre des six mille à en une seule journée ne serait pas la seule vague dévastatrice. Mais cela aurait pu au moins servir à calmer les esprits et à amener les ennemis à unir leurs forces.

Contrairement aux autres peuples du monde, la nation juive avait pour philosophie raciale de ne jamais tirer les leçons des erreurs commises. Si, auparavant,

c'était le zèle pour la Loi qui les avait entraînés vers le Massacre, désormais ce serait la soif de vengeance. C'est cette soif débridée qui se propagea de synagogue en synagogue à travers le monde entier, portant à tous les croyants ce cri que nous avons entendu plus haut : « L'Asmonéen doit mourir. » À quoi répondirent les plus audacieux et les plus zélés, consacrant leur vie à tuer l'Asmonéen. Parmi eux se trouvait Siméon le Babylonien, citoyen de Séleucie-sur-le-Tigre, hébreu de naissance, banquier de profession. Son entrée dans la Jérusalem asmonéenne et son intention de rester dans le royaume ne pouvaient déranger le roi, toujours en quête d'alliés et de moyens financiers pour la guerre de reconquête de la Terre Promise, ni éveiller ses soupçons compte tenu des circonstances géopolitiques que traversait l'ancien empire des Séleucides.

En effet, l'Asie à l'est de l'Éden commençait à devenir trop étroite pour les Parthes, qui souffraient le martyre en rêvant d'envahir les terres situées à l'ouest de l'Euphrate. Il était donc naturel que les fils d'Abraham commencent à revenir de la captivité de l'autre côté du Jourdain. Si, en plus, celui qui revenait semblait n'avoir aucune idée de la situation politique locale et, pour le plus grand bonheur de tous, était un riche banquier et un croyant fervent, tant mieux.

« Siméon, mon fils, la paranoïa est aux tyrans ce que la sagesse est aux sages. Si les uns comme les autres délaissent leurs conseils, ils se perdent. C'est pourquoi celui qui évolue parmi les serpents doit être immunisé contre le venin et avoir des ailes de colombe pour vaincre les desseins du malin avec l'innocence de celui qui ne sert que son maître.

« Siméon, tourne le dos à ton ennemi en signe de confiance et tu gagneras ton salut, mais porte sous ton manteau la cuirasse des sages afin que, lorsque la paranoïa le rendra fou, le poignard de sa folie se brise contre ta peau de fer.

« Si tu tends la main au tyran, garde à l'esprit qu'il cache le poignard dans l'autre ; offre-lui donc ce qu'il cherche, car Dieu n'a donné à l'homme que deux mains, et si, d'une main, il saisit la tienne et, de l'autre, s'empare de ce qu'il veut, le poignard sera toujours loin de ta gorge.

« Quand tu le verras blessé, cours lui soigner sa blessure, car il n'est pas encore mort ; et s'il vit, cherche sa mort, mais ne le blesse pas seulement, de peur qu'il ne se relève pour causer ta ruine. Le démon dispose de nombreuses façons d'atteindre son but, mais il suffit à Dieu d'une seule pour le faire mordre la poussière. Sois sage, Siméon, n'oublie pas les enseignements de tes maîtres. »

Siméon le Babylonien arriva à Jérusalem avec le livre des Mages d'Orient sous le bras. L'école où il avait appris le métier des Mages remontait aux jours du prophète Daniel, ce prophète et chef des Mages qui, d'une main, servait son maître et, de l'autre, creusait sa ruine tout autour de lui. Mais trêve de paroles, que le spectacle commence.

Siméon le Babylonien mit ses enseignements en pratique. Il parvint à briser la glace de la méfiance des pharisiens envers le nouvel ami du roi. Il réussit à tromper le roi en participant au financement de ses campagnes de reconquête et de consolidation des frontières conquises. Dans le dos de l'Asmonéen, de sa main libre, le Babylonien apposa sa signature sur tous les complots de palais contre lesquels l'Asmonéen, tel un

athlète en pleine course d'obstacles, accomplit l'exploit impossible de survivre à tous ses assassins présumés. L'une après l'autre, toutes ces tentatives visant à lui arracher la tête se soldèrent par la mort des aspirants au régicide. Lassé de tant d'incompétence – selon lui, ses compatriotes n'étaient même pas bons à cela –, Alexandre Jannée traita les cadavres de ses ennemis comme on traite ceux des chiens : il les jeta dans le fleuve pour que le courant les emporte vers la mer de l'oubli.

Désespérés par le sort de l'Asmonéen, les pharisiens conçurent le plan ultime : engager une armée de mercenaires, se placer à sa tête et lui déclarer ouvertement la guerre. C'était s'enfoncer dans une guerre civile, mais ils n'avaient pas d'autre choix. L'étoile de l'Asmonéen semblait être sortie des profondeurs mêmes de l'enfer. Rien de ce qu'ils complotaient contre lui pour le renverser, aussi subtil et alambiqué que fût le plan, ne parvenait à l'emporter : ce monstre s'en sortait toujours vivant. Il avait plus de vies qu'un chat. On ne pouvait pas le considérer comme mort.

« Que le mal retombe sur leur conscience », se dirent-ils. Et c'est ainsi qu'ils engagèrent les Arabes pour mettre fin au règne du roi le plus tyrannique, cruel et sanguinaire que Jérusalem ait jamais connu dans toute son histoire. Tout cela dans le plus strict *secret*. La dernière chose que Siméon le Babylonien et ses pharisiens pouvaient se permettre, c'était que des rumeurs sur leurs plans parviennent aux oreilles de l'Asmonéen. Il n'hésiterait pas à tous les tuer, grands et petits, tous dans le même panier. Comme le disait le proverbe du sage : « Il faut être innocent comme les colombes, rusé comme les serpents. »

Mais comme, en ce monde, on ne peut pas tromper tout le monde en même temps, il y avait à cette époque une personne que les tours de magie de Siméon ne parvinrent pas à duper. Cet homme était le prêtre Abias, le prophète attitré de l'Asmonéen, dont nous avons déjà évoqué l'histoire dans les chapitres précédents.

Siméon, bien sûr, assistait lui aussi à la veillée d'Abias pour entendre de sa bouche l'oracle. C'était à lui, oui à lui, au nouvel ami du roi, son ennemi secret le plus acharné, qu'Abias adressait des paroles qui bouleversaient tous ses plans.

« Si le Ciel combat l'Enfer avec les armes du Diable, comment s'éteindra le feu qui dévore tout sur son passage ? », disait l'homme. « Comparez-vous Dieu à son ennemi ? L'ange qui garde le chemin de la vie se rebelle-t-il contre son destin en brandissant le feu de son épée contre l'arbre qu'il protège afin d'empêcher quiconque de s'en approcher ? Se considère-t-il alors comme perdu ? Quel sera le jugement de son Seigneur face à son désespoir ? En agissant ainsi, ne reniera-t-il pas le Dieu qui lui a confié sa mission ? Vous ne combattez pas le diable, vous combattez l'ange de Dieu, et même s'il est de votre côté, il ne peut abandonner son poste. Son ordre est ferme : que personne ne s'approche. Pourquoi croyez-vous qu'il baissera son épée ? Se rebellera-t-il contre son Seigneur par amour pour vous ? Cessez donc de faire les fous. Vous ne combattez pas un homme, vous faites la guerre au Dieu qui a placé son ange entre vous et la vie que vous recherchez en invoquant la Mort. »

Un oracle plein de sagesse qui, ses destinataires étant aveuglés par la haine, tombait sans cesse sur un sol rocailleux. L'espace d'un instant, il sembla prendre racine, mais dès qu'ils sortirent du Temple, l'odeur du sang les ramena à la réalité du quotidien.

À quelle distance de la naissance d'une guerre civile les nuages fermentent-ils pour faire pleuvoir à torrents le bouillon de la haine ? Comment effacer les traces d'une cicatrice creusée à coups de hache entre la poitrine et le dos ?

Les pharisiens et leurs chefs prirent la décision désespérée d'engager une armée de mercenaires pour en finir une bonne fois pour toutes avec les Asmonéens. Ils n'engagèrent pas l'armée des Dix Mille Grecs égarés lors de leur retour au pays, ni ne traversèrent la mer en direction de Carthage à la recherche de la liberté auprès des descendants d'Hannibal. Ils n'invoquèrent pas non plus les célèbres guerriers ibères. Ils n'ont pas non plus fait appel à des hordes barbares. Pour tuer leurs frères, les Juifs ont fait appel aux Arabes.

Combien de temps faut-il pour que la chair de la haine cuise dans la marmite ? Lorsque le poison ne suffit pas et que les complots secrets abondent, est-il légitime d'appeler le diable lui-même pour qu'il emporte en enfer ce qui est né dans la chaleur de son feu ?

Comme il l'avait fait pour tant d'autres épisodes, l'historien officiel des Juifs de l'époque a éludé les causes déclencheuses de cette rébellion comme on marche sur des œufs. Prêt à vendre la vérité pour les trente pièces d'argent du pardon de César et avec l'assentiment d'une génération juive qui, entre le culte de l'empereur et le sort des chrétiens, a dansé en l'honneur du veau d'or devant Dieu et les hommes, Flavius Josèphe a ignoré ces causes lointaines de la naissance de cette guerre civile, si horribles et perfides qu'elles faisaient oublier l'inimitié séculaire entre Jacob et Ésaü.

Le fait qui se cache derrière la dalle de béton sous laquelle les Juifs ont enterré la mémoire de leur passé, c'est que, au mépris des lois de la patrie, Israël a engagé Édom ; Jacob a appelé Ésaü pour vaincre ensemble le Diable, ignorant – parce qu'il ne voulait pas s'en souvenir – que le Diable qui avait vaincu Adam, leur père à tous les deux, avait besoin de bien plus qu'une alliance entre frères pour se laisser couper la queue.

Quoi qu'il en soit, la bataille entre les partisans de la restauration de la monarchie davidique et les fidèles de la dynastie asmonéenne eut lieu. Et ce sont les ennemis des Asmonéens qui remportèrent la victoire.

Il semblerait que ce même Asmonéen qui marchait sur des tapis tissés avec la peau des Six Mille, ce démon sans conscience qui osait maudire le Dieu des dieux en couchant avec ses prostituées dans son propre Temple, ce fils invincible de l'enfer, selon ce qu'on raconte, se soit enfui du champ de bataille comme un rat.

Il n'était même pas capable de mourir en homme, se sont-ils lamentés trop tard par la suite.

Malheureusement, au moment de porter le coup de grâce, l'armée victorieuse commit l'erreur impardonnable de reculer. Comme je le disais, ils s'apprêtaient à récolter les lauriers de la victoire lorsque le remords s'empara de leur esprit et qu'ils se mirent à réfléchir à ce qu'ils étaient en train de faire. Ils étaient en train de livrer le royaume aux Arabes !

Entre achever l'Asmonéen et se retrouver sous le joug de leurs ennemis traditionnels, les pharisiens ont pris une décision inenvisageable.

C'est vrai, l'amour de la patrie l'emporta sur le souvenir de tant de souffrances passées. Ainsi, avant de se retrouver pris au piège sous le poids de leurs propres erreurs, ils rompirent le pacte avec la victoire acquise, erreur fatale qu'ils ne tarderaient pas à regretter, et qu'ils ne regretteraient jamais assez.

Par l'un de ces revirements classiques du destin, les nationaux victorieux se joignirent aux patriotes vaincus et, ensemble, ils se soulevèrent contre l'armée mercenaire qui s'apprêtait déjà à conquérir Jérusalem pour le compte de son roi.

Stupéfait par ce revirement de la destinée en sa faveur, l'Asmonéen, qui n'était plus qu'un rat en fuite, se transforma en lion affamé ; il prit la tête de ceux qui l'acclamaient à nouveau roi et chassa de son royaume ceux qui venaient de le voir s'enfuir en courant comme un chien.

Les premiers à le regretter furent les pharisiens.

Son retour d'entre les morts convainquit ses ennemis que l'Asmonéen avait pour parrain le Diable en personne. Le calme, la sérénité avec lesquels Alexandre fit son entrée à Jérusalem furent salués par presque tout le monde. C'était le calme qui précède la tempête. Peu après son retour au palais, après avoir couché avec toutes ses concubines, une fois qu'il eut digéré sa défaite dans les méandres d'un mauvais rêve, las désormais de promettre ce qu'il ne tiendrait jamais, l'Asmonéen ordonna que les chefs de file des pharisiens et les centaines de leurs alliés soient rassemblés comme on rassemble le bétail. Le décompte des têtes s'éleva à un nombre si grand que personne ne pouvait imaginer comment l'Asmonéen allait cuire autant de viande.

Ce qui s'est passé appartient aux mémoires non sacrées d'Israël. Mais s'il existe le Bien et le Mal et que tout a son contraire, le peuple qui possède une Histoire sacrée possède également son contraire, une Histoire maléfique. C'est sans aucun doute à la lignée des héros de ces écrits ténébreux qu'appartenaient Caïn, l'Alexandre de ces chroniques, et le Caïphe qui, au nom de son peuple, crucifia le Fils de David.

Le chroniqueur juif aurait bien aimé enterrer ce chapitre de l'histoire maléfique de son peuple. La courte distance qui séparait sa génération de celle qui subit le Néron des Juifs lui fit impossible d'effacer du livre de la vie de son peuple l'événement ténébreux qui est le point culminant de ce chapitre.

En représailles à l'humiliation qu'on lui avait fait subir, à devoir s'enfuir comme un rat alors qu'il s'était jusqu'alors vanté d'être le lion le plus féroce de l'enfer, l'Asmonéen éleva huit cents croix sur le Golgotha. Pas une, ni deux, ni trois, ni quatre.

Si la Passion de l'Agneau vous a été transmise, sur le plan physique, comme une épreuve difficile, attendez de découvrir quelles souffrances ont dû endurer ces huit cents boucs.

L'Asmonéen annonça qu'il allait organiser une fête. Il invita des connaissances et des inconnus, aussi bien des étrangers que des patriotes. La fête allait être à la manière de Néron. Car , le signe naturel de l'intelligence humaine étant l'imitation, Néron n'étant pas encore né, quelqu'un devait s'ériger en modèle du futur bourreau des chrétiens en masse. Qui d'autre que lui, original jusque dans sa fuite ?

Il fixa la date. Il ne dit pas un mot à qui que ce soit de la surprise qu'il avait imaginée. Et le banquet commença. L'Asmonéen sortit de la viande et du vin de quoi nourrir un régiment, engagea des prostituées étrangères, ordonna aux locales d'exercer leur métier comme elles ne l'avaient jamais fait auparavant. Rien ne manquait. De la nourriture à profusion, du vin par barils entiers, des femmes à volonté.

« Où trouverez-vous un autre roi comme moi ? », s'écria l'Asmonéen au prélude de sa folie, afin que le Ciel l'entende, ce Ciel que vénéraient les huit cents condamnés qui avaient déjà leur place réservée sur les huit cents croix qui couronnaient le Golgotha, depuis ses contreforts jusqu'à l'esplanade au sommet.

Au cours des derniers jours, tout le monde avait parié que l'Asmonéen n'oserait pas aller aussi loin. Les proches des personnes impliquées dans ce spectacle macabre prièrent le Ciel pour qu'il n'ose pas. Comme ils le connaissaient mal ! Les Juifs n'étaient pas encore au courant et continuaient de refuser de croire que la même mère qui avait donné naissance à Abel avait nourri dans ses entrailles le monstre qu'était son frère.

« Seules les Grecques mettent-elles au monde des bêtes ? », hurla l'Asmonéen à pleins poumons depuis le haut des remparts. « Voici la preuve du contraire. En voici huit cents. »

Néron n'était pas si mauvais. Au moins, ce fou par excellence crucifiait des étrangers. Ces huit cents-là étaient tous des compatriotes de leur bourreau, tous des frères de ses invités.

Telle fut la surprise. Au lieu de les juger ou d'assassiner ses ennemis sans que personne ne puisse l'accuser de leurs morts, l'Asmonéen les rassembla comme on rassemble le bétail et les condamna à mourir sur la croix. Parce que oui, parce qu'il était le roi, et que le roi était Dieu. Et s'il n'était pas Dieu, peu importait, c'était le Diable. C'est du pareil au même.

Le mont Golgotha était bondé de croix. Lorsque les invités prirent place dans leurs fauteuils, les huit cents croix étaient encore vides. Le spectacle était sinistre mais gratifiant si tout n'allait pas plus loin qu'une menace muette. Avec cette pensée positive en tête, ils commencèrent à se servir du vin.

Finalement, alors que tout le monde, plus ou moins, avait mangé ce qu'il ne fallait pas, bu ce qui n'est pas écrit et assouvi à sa guise son instinct de mâle, l'Asmonéen donna l'ordre. À son signal, les huit cents condamnés défilèrent.

On commença aussitôt à les pendre aux poteaux. Une croix par tête. Si certains des présents sentirent leur âme se briser, aucun n'osa verser une larme. Le vin, les prostituées, le plaisir de voir mourir en bandit celui qui, jusqu'à hier encore, affichait fièrement son statut de prince du peuple, tout cela réunit fit le reste.

« Que fait-on des rats qui envahissent votre foyer ? Pardonnez-vous à leur progéniture maudite ou l'envoyez-vous aussi en enfer ? » Dans l'extase de la tragédie, l'Asmonéen hurla à nouveau depuis les remparts de Jérusalem.

Ce qui suivit surprit tout le monde. L'Asmonéen était une véritable mine de surprises. Toi non plus, cher lecteur, tu ne l'aurais sans doute pas imaginé si je ne te le racontais pas et si je ne te mettais pas au défi de le deviner. Tous croyaient qu'avec la crucifixion des huit cents pharisiens, la soif de vengeance de l'Asmonéen serait étanchée. Ils tournaient déjà le dos aux victimes sur leurs croix lorsque huit cents familles commencèrent à défiler, les huit cents familles des huit cents malheureux exposés aux étoiles de leur destin. Femmes, enfants, famille après famille, prirent place au pied de la croix du chef de famille de chaque foyer.

Stupéfaits, croyant avoir été invités à vivre un cauchemar infernal, les yeux des convives du banquet du Néron juif s'écrouillèrent. Paralysés d'horreur, ils comprirent ce qui allait se passer. La dernière et la plus récente incarnation du Diable allait égorger la tête et le corps en même temps. Si l'homme est le chef de famille, alors sa famille est le corps, et quel est donc ce fou qui tue la tête et laisse en vie un corps rempli de haine pour qu'il se venge ?

L'armée de bourreaux de l'Asmonéen dégaina ses épées, attendant l'ordre de l'homme qui avait fait de Jérusalem le trône du Diable.

Tous les corps se trouvaient déjà aux pieds de leurs chefs, leurs femmes, avec leurs fils et leurs filles, tremblaient d'horreur et de désespoir, pleurant le sort du père, quand, croyant que leur destin était les larmes, le rayon de la folie du roi les arracha à leur illusion.

Une fois de plus, au zénith de sa démence, l'Asmonéen s'écria avec émotion : « Jérusalem, souviens-toi de moi ». Aussitôt, il donna l'ordre satanique.

Ils les égorgèrent tous, femmes et enfants, au pied des huit cents croix et de leurs huit cents boucs. Les bourreaux à la solde de l'Asmonéen dégainèrent haches et épées, levèrent les bras et se mirent à l'œuvre dans cette tâche infernale et macabre. Personne ne bougea le petit doigt pour empêcher ce crime.

(L'historien officiel des Juifs n'a guère écrit davantage sur ce crime. Affirmant dans sa préface que la vérité était son seul intérêt, on se demande, après avoir lu son récit, quel amour de la vérité peut bien avoir le diable. Mais continuons.)

Pétrifiés, croyant vivre un rêve, les invités assistèrent à la troisième partie de ce spectacle infernal sans bouger d'un pouce. Acteurs de second plan dans la grande représentation de l'Asmonéen, la rémunération leur avait aveuglé l'esprit. À vrai dire, il ne fallait pas être très malin pour deviner la suite. L'Asmonéen ordonna alors que l'on mette le feu aux crucifiés. Et que la fête continue.

Et la fête se poursuivit sous un déluge d'alcool, de viande et de prostituées.

Le lendemain, tout Jérusalem se précipita vers le Temple pour trouver du réconfort auprès de l'Oracle de Yahvé.

L'homme de Dieu se contenta de dire : « La destruction qui mènera cette nation à la ruine est décrétée. »

9

Après les 800

Après cette orgie de cruauté et de folie, plus rien ne pouvait être comme avant. L'ambition des uns, le fanatisme des autres, tout cela les avait menés tous dans une impasse. Un roi laisse libre cours à sa folie meurtrière, la déchaîne contre des étrangers, d'accord, mais quand, dans toute l'histoire du royaume de Juda, un roi s'est-il jamais dressé contre son propre peuple pour commettre un crime semblable ?

La réputation que les Maccabées avaient forgée aux Juifs se retrouva, au lendemain du Massacre des Huit Cents, à ramper dans les abîmes les plus profonds de la décence et du respect dû à une nation par une autre. Qualifiés de monstres dévoreurs de leurs propres enfants, ceux qui, la veille encore, se promenaient parmi les païens en revendiquant le statut de Peuple Élu, durent le lendemain se cacher des regards de tous, comme s'ils fuyaient Satan lui-même. Mais revenons à Jérusalem la Sainte.

Pendant un certain temps, le cri de douleur et de chagrin a apaisé la soif insatiable de vengeance des proches des Huit cents. Mais tôt ou tard, la haine mortelle se répandrait et parcourrait les rues, semant la mort sur les trottoirs. Qui seraient les premiers à tomber ? Aux coins de rue, dans l'obscurité des ruelles, sous n'importe quel porche. À n'importe quelle heure, en toute circonstance, les bourreaux étrangers du roi ?

Non ! Ce seraient eux, les sadducéens. Ce seraient les fils d'Aaron, tous prêtres, tous saints, tous sacrés, tous inviolables, qui seraient les premiers à subir la vengeance. Puisque la vengeance ne pouvait s'abattre sur le roi, elle s'abattrait sur la chair de ses alliés. Beaux-frères, cousins, beaux-parents, gendres, épouses, belles-mères, grands-parents, petits-enfants, tous se retrouvaient dans la ligne de mire du poignard.

Que ce soit à la sortie du Temple, ou en se rendant de leurs maisons à leurs champs, où qu'on les trouve, la haine se jetterait sur eux sans distinguer le juste du coupable, le pécheur de l'innocent. Il n'y aurait ni pitié, ni répit. Par sa leçon macabre, l'Asmonéen avait détourné le poignard de son dos. Qui les délivrerait désormais ? Un par un. Quand, chez eux, ils fermeraient les yeux... deux pièces d'argent surgiraient des ombres, à la recherche d'orbites où s'installer. Quand les besoins animaux... des creux du sol jailliraient des griffes. Non, les sadducéens ne dormiraient pas en paix, ni ne vivraient tranquilles à partir de ce jour-là. Le jour viendrait où il leur semblerait préférable de vivre en enfer plutôt que de subir l'enfer d'être en vie.

Et il en fut ainsi. Les rues de Jérusalem s'éveillaient chaque jour après le Massacre des Huit Cents au milieu des cris des veuves et des orphelins réclamant

justice au roi. Le roi, ravi de voir que, tandis qu'ils s'entre-tuaient, ils le laissaient tranquille.

C'est la vérité : dans sa folie, l'Asmonéen prenait plaisir à voir ses alliés vivre terrifiés, tels des rats pris au piège chez des chats affamés. En ce qui le concernait, sa sécurité personnelle était assurée contre tout risque. Sans distinction d'âge ni de sexe, il avait un jour tué six mille personnes en une seule journée. Cette fois-ci, il avait encore fait périr huit cents ennemis avec leurs familles. En voulaient-ils encore davantage ? Il lui restait encore le courage de doubler le nombre de morts.

Pourquoi 800 croix ? Pourquoi pas sept cents ? Ou trois mille quatre cents ?

Le fait est que l'Asmonéen avait la mémoire des bêtes. L'être humain surmonte les traumatismes de l'enfance ; il se distingue des bêtes par sa capacité à oublier le mal subi à un moment donné du passé. La bête, au contraire, n'oublie jamais. Des années peuvent s'écouler, même une décennie, mais les blessures restent gravées dans sa mémoire. Avec le temps, le petit chiot devient une bête féroce ; puis, un jour, il tombe sur son ennemi d'enfance, la blessure se rouvre et, par réflexe, il bondit pour assouvir sa vengeance. Telle était la mémoire de l'Asmonéen.

Pourquoi 800 âmes ? Pourquoi pas sept cents, ni trois mille quatre cents ?

Le peuple devait connaître la vérité. Le monde entier devait connaître sa vérité. L'Histoire devait consigner dans ses annales la cause profonde de cette haine de l'Asmonéen envers les pharisiens. Combien de braves ont suivi le Maccabée le jour de la Chute des Braves ? N'étaient-ils pas exactement 800 ? N'est-ce pas les pères des 800 pharisiens crucifiés qui ont donné l'ordre de retraite et livré le Héros à l'ennemi ? Pourquoi l'ont-ils fait ? Pourquoi ces lâches ont-ils laissé le Héros et ses 800 braves seuls face aux ennemis ?

« Je vais vous le dire », s'écria l'Asmonéen depuis les remparts. « Parce qu'ils craignaient que le Héros ne s'érige en roi. Ces lâches ont trahi le Héros et l'ont livré pour étouffer la peur qu'ils nourrissaient. Mais dites-moi, quand, à quel moment, à quelle occasion secrète le Héros a-t-il échappé à ses 800 braves pour les diriger contre Jérusalem et se proclamer roi ? Son âme ne connaissait d'autre ambition que la liberté de sa nation. Son cœur ne battait que pour l'aspiration à la liberté. Vos pères l'ont mis au défi de céder le commandement, de se placer sous leurs ordres, ignorant que ce Vaillant ne reconnaissait d'autre roi et seigneur que son Dieu. Ils l'ont mis à l'épreuve, l'ont poussé au bord du gouffre, croyant que le Vaillant tournerait le dos à la mort. Ils ont défié le Champion du Tout-Puissant. Eh bien, voici la récompense que votre Roi et Seigneur met dans vos bourses. Prenez votre solde, lâches. Vous avez affronté le Champion que Dieu vous a suscité pour vous offrir la liberté au prix de son sang et de celui de toute sa maison. Vous ne voulez pas du paradis ? C'est là que je vous envoie réclamer votre solde au Tout-Puissant. Sa gloire et sa renommée vous dérangent. Vous avez dû fuir le champ de bataille pour lui prouver que la victoire était la vôtre, que sans vous, il n'était rien. Réjouissez-vous, car vous le verrez bientôt face à face. »

Quoi qu'il eût pu dire, quelles que fussent les raisons invoquées pour apaiser sa conscience, l'Asmonéen savait qu'après le massacre des 800, plus rien ne pourrait être comme avant. Après cette ode aux profondeurs de l'enfer, il ne pouvait s'attendre à

autre chose qu'à la destruction de sa maison. Abias la lui avait prophétisée et, sans le vouloir ni le chercher, il l'avait provoquée. Le destin, la fatalité, un faux pas non corrigé, une autre erreur imprévue imposant la loi de la nécessité, le pur hasard, le chaos, les parés, l'irresponsabilité du peuple et ses rêves de justice, de liberté et de paix. Comment reprocher à la déesse Fortune d'offrir des baisers néfastes ? Parfois on gagne, parfois on perd. Des dynastes pires encore ont réussi à ouvrir la voie à leurs enfants dans la plaine des siècles. Mais pour quoi faire ? Au final, toute couronne finit par être arrachée, c'est celui qui semblait avoir le moins de jambes qui saute le plus haut, et c'est le moins que rien d'hier qui s'accapare la gloire de demain. Depuis un trône, le monde est une boîte à grillons ; celui qui crie le plus fort est le roi. Pourquoi le peuple ne se contente-t-il pas de son sort ? Pourquoi veut-il plus de justice, plus de liberté ? Si tu lui tends la main, il t'attrape le bras. Il trouve toujours une raison de gâcher le bonheur de ses dirigeants. Si ce n'était pas parce que les sujets sont nécessaires, ne vaudraient-ils pas mieux tous morts ? Ou du moins sourds-muets ?

Les sombres réflexions de l'Asmonéen dans ses moments de détresse étaient sans pareilles. Plus d'une fois, il les laissa jaillir de son esprit sans même se rendre compte que ses chefs prétoriens étaient présents. Leurs sourires diaboliques répondaient avec plus d'éloquence que le discours le plus long et le plus profond du sage le plus hétéroclite et le plus en vue.

La vie de ses enfants était-elle en danger ? Et le resterait-elle s'il ne restait plus un seul Juif en vie ?

C'était un choix délicat. Lorsque la dépression l'étouffait, l'Asmonéen la caressait. Mais non. Ce serait trop. Il devait trouver une solution plus intelligente. Fermer les yeux sur le fait d'avoir franchi la ligne rouge n'allait pas résoudre son problème. Il devait réfléchir. Après le massacre des 800, plus rien ne serait jamais comme avant. Il devait trouver la sortie du labyrinthe avant que sa famille n'ouvre la porte de l'enfer et que les flammes de la haine ne les consomment.

Oui, plus rien ne serait jamais comme avant.

L'Asmonéen n'était pas le seul à l'avoir compris. Siméon le Babylonien l'avait compris lui aussi. Les paroles d'Abias résonnaient dans sa tête avec toute la portée de leur réalité éternelle. « La haine engendre la haine, la violence engendre la violence, et toutes deux dévoreront tous leurs serviteurs. » Où les arts magiques avaient-ils donc conduit Siméon le Babylonien ? Le sang des 800 pesait sur sa conscience. Ce poids l'écrasait. Abias avait toujours eu raison. Il ne se lassait pas de le répéter : « Qui prend la cruche et va chercher de l'eau dans la forêt en feu ? À fin telle, moyens tels. »

Mais bien sûr, quel autre conseil pouvait-on attendre d'un homme de Dieu ?

Quoi d'autre ?!

Qu'ils déposent les armes et, sans renoncer à leur objectif, mettent au service de la restauration de la monarchie davidique les moyens qui convenaient à cette cause. Par exemple ?

Convaincu par les faits, Siméon le Babylonien déposa les armes, devint disciple et associé d'Abias qui, depuis si longtemps, prêchait dans le désert à ces cœurs de pierre.

De son côté, le désespoir de l'Asmonéen ne cessait de grandir au fil des jours. La prophétie d'Abias sur le sort de sa maison lui apparut si évidente que, contre toute attente, il finit par céder. Non pas parce que le poids que pouvait supporter sa conscience, encore assez forte pour supporter quelques milliers de cadavres supplémentaires, lui serrait le cœur. La véritable cause de l'oppression mentale qui lui serrait la gorge et le privait de souffle résidait dans le destin qu'il avait tracé pour ses fils. C'était lui-même qui avait affûté la hache. Par sa faute, ses fils étaient devenus la cible de la colère de Dieu. Le bourreau qui devait leur trancher la tête n'était pas encore né, mais qui pouvait lui garantir qu'il ne naîtrait pas ?

Dans un geste à la mesure de ses terreurs, Alexandre Jannée conclut avec ses ennemis un traité de réconciliation nationale. Abias et Siméon le Babylonien seraient les garants de ce pacte qui assurerait à sa descendance la vie parmi les autres familles de Jérusalem. Le pacte d'État était le suivant.

À sa mort, la couronne reviendrait à sa veuve. La reine Alexandra rétablirait le Sanhédrin. Ainsi prendrait fin, entre pharisiens et sadducéens, la lutte pour le contrôle du Temple, à l'origine de tous les maux récents. Son fils Hyrcan II recevrait la fonction de grand prêtre.

À la mort de la reine Alexandra, le fait que la couronne revienne à son autre fils, Aristobule II, ou que soit couronné l'héritier légitime de la Maison de David, dépendrait des résultats de la recherche du Fils de Salomon.

Une fois la reine Alexandra décédée, la Maison des Asmonéens ne pourrait être tenue pour responsable des événements ultérieurs auxquels la recherche conduirait. Cette partie du pacte resterait secrète entre le roi, la reine, Hyrcan II et les deux hommes de confiance de ce dernier, Abias et Siméon le Babylonien.

Sa veuve élèverait ces deux hommes à la tête du Sanhédrin dirigé par Hyrcan II. Cette dernière partie du pacte resterait secrète afin d'empêcher le prince Aristobule de se rebeller contre le testament de ses parents et de revendiquer la couronne.

Alexandre Jannée mourut de mort naturelle. Sa veuve lui succéda sur le trône. Alexandra Salomé régna pendant neuf ans. Fidèle au pacte signé, la reine Alexandra rétablit le Sanhédrin, en confiant sa direction à parts égales aux pharisiens et aux sadducéens. Son fils Hyrcan II reçut la fonction de grand prêtre. Le prince Aristobule II fut écarté de la succession et des affaires d'État. La partie secrète du pacte, la recherche de l'héritier vivant de Salomon, ne dépendrait plus de la reine Alexandra, mais des deux hommes à qui son défunt mari avait confié cette mission. Une mission qui devait s'achever sous le règne d'Alexandra et rester dans le secret qui l'avait fait naître. Bien que jeune, si un tel projet de restauration de la monarchie davidique venait aux oreilles du prince Aristobule, nul ne pourrait affirmer que, dans sa folie, il ne se soulèverait pas en guerre civile contre son frère.

Ce furent neuf années de paix relative. Les deux hommes chargés de retrouver l'héritier légitime de Salomon disposèrent de neuf années pour parcourir les hautes sphères du royaume et découvrir où il se trouvait. Je parle de paix relative car les proches des 800 profitèrent du pouvoir pour arroser les rues de Jérusalem du sang des bourreaux de leurs proches.

La reine et les sadducéens, impuissants à freiner cette soif de vengeance qui faisait quotidiennement des victimes en toute impunité, virent, au fil des années, les regards des condamnés se tourner de plus en plus vers le prince Aristobule comme vers un sauveur. Aristobule, qui se berçait de l'espoir de régner après la mort de sa mère, devait être arraché à son agréable condition de prince héritier ; il fallait agir sans tarder et mener le coup d'État que la situation même d'impuissance des sadducéens était en train de faire mûrir.

Dans ces circonstances, de combien de temps disposaient Siméon et Abias pour retrouver l'héritier légitime de Salomon ? Combien de temps pourraient-ils résister à la guerre civile qui se profilait à l'horizon ?

Dieu sait que Siméon et Abias ont cherché, qu'ils ont parcouru tout le royaume à sa recherche. Ils ont remué ciel et terre pour le retrouver. Et c'était comme si la maison de Zorobabel s'était évaporée de la scène politique de Juda après sa mort. Oui, bien sûr, certains prétendaient être des descendants de Zorobabel, mais lorsqu'il s'agissait de présenter les documents généalogiques pertinents, tout n'était que paroles en l'air. Ainsi, le temps jouait contre eux : la reine mère se rapprochait chaque jour davantage de la tombe, le prince Aristobule II gagnait en puissance d'année en année sous la protection des sadducéens qui prônaient le coup d'État qui leur donnerait le pouvoir ; et eux, Abias et Siméon, s'éloignaient de plus en plus de ce qu'ils cherchaient. Leurs prières ne montaient pas vers le Ciel ; les rumeurs de guerre civile, au contraire, semblaient y parvenir. La neuvième année de son règne, la reine Alexandra rendit l'âme. Avec elle mourut l'espoir des restaurateurs de trouver l'héritier légitime de Salomon.

10

La saga des précurseurs

Après la mort de l'Asmonéen, après la régence de la reine Alexandra, alors qu'Hyrchan II occupait la charge de grand prêtre, après la guerre civile contre son frère Aristobule II, Dieu suscita l'esprit d'intelligence en Zacharie, fils d'Abias.

Appelé au sacerdoce en tant que fils d'Abias, Zacharie orienta sa carrière au sein de l'administration du Temple vers le domaine de l'histoire et de la généalogie des familles d'Israël. Confident de son père, avec lequel Zacharie partageait son zèle pour la venue du Messie, tandis que son père et son associé, le Babylonien, dirigeaient la recherche de l'héritier de la couronne de Juda, Zacharie eut l'idée d'ouvrir les archives du Temple. Lorsque l'échec de la recherche des héritiers légitimes de Zorobabel fut un fait accompli, Zacharie se jura de ne pas se reposer tant qu'il n'aurait pas mis les rayonnages sens dessus dessous, et, par Yahvé !, de ne pas s'arrêter tant qu'il n'aurait pas trouvé la piste qui le mènerait à la maison de l'héritier vivant de Salomon.

Le Temple de Jérusalem remplissait toutes les fonctions d'un État. Ses fonctionnaires agissaient comme une bureaucratie parallèle à celle de la Cour elle-même. Registre des naissances, salaires de ses employés, comptabilité de ses recettes,

École des docteurs de la Loi : tout cet engrenage fonctionnait comme un organisme autonome.

Les postes de pouvoir étaient héréditaires. Ils dépendaient également de l'influence de chaque prétendant. En tant que prétendant, Zacharie aurait à son avantage les trois forces classiques grâce auxquelles n'importe qui aurait pu atteindre les plus hautes sphères.

Il bénéficiait de l'autorité spirituelle de son père. Il bénéficiait de l'influence et du soutien total de l'un des hommes les plus influents au sein et en dehors du Sanhédrin, Siméon le Babylonien, le Semayas des sources juives traditionnelles. Dans ces sources, Abias est appelé « u Abtalion », une déformation de l'original hébreu, dont l'historien juif a utilisé la perversion issue des sources hébraïques pour tenter de dissimuler aux yeux de l'avenir les liens messianiques entre les générations antérieures à la Nativité et le christianisme lui-même. Et surtout, ce qui est le plus important, Zacharie disposait de l'esprit d'intelligence que son Dieu lui avait donné pour mener à bien son entreprise.

À la tête de la lignée des restaurateurs menés par Abias et Siméon le Babylonien, dont les noms – comme je l'ai dit – ont été dénaturés par les historiens juifs ultérieurs afin d'ancrer l'origine du christianisme dans l'esprit d'un fou, Dieu répéta le jeu qui s'était déroulé entre ses deux serviteurs, suscitant chez le fils de Siméon l'esprit précurseur qu'il avait engendré chez le fils de son associé.

Ayant refusé la victoire aux pères, car la gloire du triomphe était réservée à leurs fils, celui d'Abias étant l'aîné de celui de Siméon, Dieu voulut, dans son omniscience, que le fils de Siméon, Siméon comme son père, ait pour maître le fils d'Abias, scellant ainsi l'amitié qui existait déjà entre eux par des liens qui perdurent à jamais.

De même que son père, Siméon le Jeune semblait destiné à mener une existence confortable et heureuse, loin des préoccupations spirituelles du fils d'Abias.

Tel père, tel fils : Siméon le Jeune lia son avenir à celui de Zacharie en mettant à son service la fortune dont il avait hérité de son père.

Il fallait être bien naïf – en parlant de Zacharie – pour, fort d'un tel soutien, échouer dans sa tentative de gravir les échelons de la hiérarchie bureaucratique du Temple et d'atteindre le sommet en tant que directeur des archives historiques et généalogiste en chef de l'État théocratique dans lequel, après la conquête de Juda par Pompée le Grand, s'était transformé l'ancien royaume des Asmonéens. Cette incapacité ayant été surmontée grâce à l'intelligence sans limite que son Dieu lui avait donnée pour se frayer un chemin, Zacharie atteignit le sommet et planta son drapeau au point le plus élevé de la structure du Temple.

Les temps étaient de toute façon difficiles. Les guerres civiles ravageaient le monde. L'horreur était devenue la norme. Heureusement, l'échec de Siméon et d'Abias s'est soldé par une fin heureuse qui a compensé tout cela.

Après la mort de la reine Alexandra, ce qui était prévisible depuis longtemps finit par se produire. Aristobule II revendiqua la couronne, affronta son frère Hyrcan II sur le champ de bataille et remporta la victoire. Mais s'il rêvait de légitimer son coup d'État, il ne tarda pas à se rendre compte de son erreur.

Le monde n'était plus disposé à revenir à l'époque de son père. Les sadducéens eux-mêmes refusaient désormais de renoncer aux prérogatives que le Sanhédrin leur avait conférées. Ni les sadducéens ni les pharisiens n'avaient intérêt à un retour au statu quo antérieur à l'instauration du Sanhédrin. Évidemment, cela convenait encore moins aux pharisiens qu'aux sadducéens. Il fut donc convenu de faire entrer en scène le père du futur roi Hérode, Palestinien de naissance, juif par la force des choses. Sur ordre des pharisiens, Antipater engagea le roi des Arabes pour chasser Aristobule II du trône.

La manœuvre consistant à faire porter le poids de la rébellion sur les épaules d'Hyrchan II était une ruse du Sanhédrin pour se tenir à l'écart en cas de défaite des forces engagées. La guerre qui faisait rage s'est résolue en faveur d'Hyrchan II grâce à la prescience divine, qui a interposé entre les frères le général romain de l'époque, en marche triomphale à travers les terres d'Asie. Il s'agit de Pompée le Grand.

Après avoir conquis la Turquie et la Syrie, le général romain reçut une ambassade des Juifs le suppliant d'intervenir dans leur royaume et de mettre fin à la guerre civile dans laquelle les passions les avaient entraînés. Nous sommes dans les années soixante du I^{er} siècle avant J.-C.

Pompée accepta de jouer le rôle d'arbitre entre les deux frères. Il leur ordonna de se présenter immédiatement devant lui pour lui exposer les raisons pour lesquelles ils s'entre-tuaient. Qui était Caïn, qui était Abel ?

Pompée n'entra pas dans des discussions de cette nature. Avec l'autorité d'un maître de l'univers, il prononça des paroles de sagesse et fit connaître son jugement salomonique sur l'affaire. À partir de ce jour et jusqu'à nouvel ordre, le royaume des Juifs fut transformé en province romaine. Hyrcan II fut rétabli dans ses fonctions de chef de l'État et Antipater, père d'Hérode, devint chef de son état-major. Quant à Aristobule, il devait se retirer de la vie publique et renoncer à la couronne.

Et ainsi fut-il. Puis Pompée partit avec les aigles romains pour achever sa conquête du monde méditerranéen, laissant les cloches sonner le glas à Jérusalem pour la solution adoptée, la meilleure parmi toutes les pires.

À cette époque, le dragon de la folie galopait à sa guise aux quatre coins du monde antique. Il le faisait depuis la nuit des temps, mais cette fois-ci, alors que les guerres civiles romaines faisaient rage, le Diable, plus sage par son âge que par son génie, créa avec ses langues de feu des hommes plus mauvais que jamais. Contrairement aux autres langues qui faisaient des saints, celles du Diable engendraient des monstres qui vendaient leur âme à l'Enfer au nom du pouvoir éphémère de la gloire des armes. Telle une superstar signant des contrats de mariage sanglants avec les fiancés de la Mort, le Prince des Ténèbres signait des autographes avec désinvolture, espérant, dans sa folie manifeste, obtenir de son Créateur les applaudissements dus à celui qui avait lancé un ultimatum à Dieu.

Le bilan des morts des guerres mondiales romaines n'a jamais été dressé. L'avenir ne saura jamais combien d'âmes ont péri sous les roues démentielles de l'Empire romain. À la lecture des chroniques de cet empire des ténèbres sur Terre, on

oserait dire que le Diable lui-même avait été engagé comme conseiller des Césars. Une fois de plus, la Bête parcourait les confins du monde, exerçant sa volonté souveraine.

Au milieu de ces temps sanglants, alors que même un aveugle pouvait voir l'impossibilité de s'opposer au nouveau maître de l'univers – d'autant plus si le prétendant n'était qu'une mouche sur le dos d'un éléphant –, contre toute logique et tout bon sens, Aristobule II fit fi du jugement salomonique de Pompée le Grand et se déclara en rébellion armée contre l'Empire.

L'ambition sans limite du pouvoir absolu ne connaît ni races ni époques. L'Histoire a vu la vérité éclater au grand jour plus souvent que ne peuvent s'en souvenir les annales des nations modernes. Il semble que le gouffre entre l'homme et la bête soit moins dangereux que le passage de l'homme à la condition d'enfant de Dieu. Et pourtant, ceux qui refusent à l'avenir de l'homme ce qui lui revient de droit en tant que créature, ce sont les mêmes qui défendent ensuite à coups de feu et de balles l'idée de l'évolution. Nous ne savons pas si, derrière le doute quant aux intentions de Dieu lors de la création de l'Homme, la science cache une rébellion ouverte contre le stade final programmé dans nos gènes depuis les origines des âges historiques. Au fond, il pourrait s'agir simplement d'une question d'orgueil intellectuel élevé au carré de sa puissance. Autrement dit, on ne nie pas l'existence de Dieu ; ce qui existe, c'est un refus de vivre une chronique annoncée. Je m'explique : pourquoi devrions-nous être les objets passifs d'une histoire écrite avant même notre naissance ? N'est-il pas préférable d'être les sujets actifs d'une tragédie écrite par le Destin ?

Les profondeurs de la psychologie humaine ne cessent jamais de surprendre. Dans les ténèbres des abîmes de l'esprit, des créatures lumineuses, belles comme des étoiles dans la nuit, se transforment soudain en dragons monstrueux. Leurs flèches de feu dévorent toute paix, bafouent toute justice, nient toute vérité. Et, en convoitant le pouvoir des dieux rebelles, elles donnent raison à ceux qui, sans croire à l'évolution, croient néanmoins lorsqu'ils affirment qu'après l'homme, il y a quelque chose d'autre.

Après tout, il ne s'agit pas tant de croire ou de ne pas croire que de choisir entre l'être de la Bête et celui des enfants de Dieu.

À cet égard, Aristobule II avait une mentalité très typique de son époque. Soit il avait tout, soit il n'avait rien. Pourquoi partager le pouvoir ? Entre Caïn et Abel, il avait choisi le rôle de Caïn. Et cela ne lui avait pas du tout mal réussi. Pourquoi le Romain venait-il maintenant lui voler le fruit de sa victoire ?

Tant que Pompée le Grand lui imposait sa volonté sous la menace de l'épée et que le mythe de l'invincibilité du « Tueur de pirates » tenait sa passion en échec, tout allait pour le mieux pour le Sauveur de la Méditerranée. Dès que Pompée lui tourna le dos, Aristobule laissa parler sa veine asmonéenne et se consacra à ce qu'il savait faire de mieux : faire la guerre.

La manière dont il concevait la guerre, en tout cas, il l'a bel et bien mise en pratique.

Partout où il passait à cheval, il s'attachait à laisser son empreinte. Une ferme par-ci, une autre par-là : la Judée allait se souvenir longtemps du fils de son père. Feu,

ruine, désolation : que l'histoire soit écrite et que ce qui est écrit reste écrit, sinon dans les annales de l'Histoire, du moins sur le dos du peuple !

L'Ancien Serpent devait savoir que le Jour de Yahvé approchait, jour de vengeance et de colère. Le Léviathan dans sa ligne de mire, l'Enfer redoubla le feu qui brûlait en lui et, du sommet de sa maudite gloire, il se mit à diriger l'armée des ténèbres vers sa victoire impossible.

Frère contre frère, royaume contre royaume. Même le tout-puissant Sénat romain trembla d'effroi le jour où César traversa sa propre mer Rouge. À cause du Conquérant de la Gaule, que l'on venait à peine de proclamer seigneur d'Asie, ce même Pompée fut vu traversant la Grande Mer, fuyant comme une chatte pour finir assassiné comme un pou sur une plage sur ordre d'un pharaon en jupe.

Il arriva jusqu'en Égypte à la poursuite de son ancien associé, celui-là même qui avait transformé un fleuve en une phrase de légende, et c'est là même que le pharaon, bourreau de Pompée, l'aurait enterré si les armées provinciales d'Asie n'étaient pas intervenues providentiellement en sa faveur ; parmi ces escadrons, la cavalerie des Juifs se distingua par son audace et sa vaillance, lui offrant la victoire et, plus important encore, sauvant la vie du Conquérant de la Gaule. Ce sauvetage valut aux Juifs de l'Empire la gratitude la plus sincère de César et redonna à la nation sa réputation perdue de guerriers vaillants.

C'est la nécessité qui pousse les puissants à se soutenir mutuellement qui jeta le chef d'état-major juif dans les bras du nouveau maître de l'univers méditerranéen, permettant ainsi au père d'Hérode de gagner pour le peuple juif les honneurs de la grâce, comme je l'ai dit, et pour lui-même et sa maison l'amitié de celui qui est reconnaissant parce qu'il est de bonne naissance, celle de l'unique et incomparable Jules César.

Cette dernière faveur ne fut pas aussi bien accueillie à Jérusalem que dans les cercles familiaux de l'intéressé. Mais, compte tenu de la persévérance du fils de l'Asmonéen à suivre les traces de son père, elle fut respectée comme un rempart. À cette époque, les Juifs ne croyaient guère, voire pas du tout, qu'ils devaient craindre l'ascension fulgurante vers le pouvoir du jeune Palestinien : Hérode.

Même lorsque Hérode fit preuve d'un courage hors du commun pour démanteler les forces des bandits de Galilée et les condamna à mort en contournant les lois du Sénat des Juifs ?

Profitant de son statut de lieutenant des forces du Nord, Hérode fit capturer les bandits, démantela leurs bases et condamna à mort leurs chefs. Rien d'inhabituel s'il s'était agi d'un chef juif. Le problème était qu'en s'arrogeant les fonctions du Sanhédrin – juger et condamner à mort –, l'ambition personnelle d'Hérode fut mise à nu, ce qui obligea le Sanhédrin à lui couper l'herbe sous le pied tant qu'il était encore temps.

L'affaire du jugement du jeune Édomite était complexe en raison de l'identité de son parrain, César en personne. Le problème était que si on ne lui coupait pas les ailes, personne ne pourrait freiner sa ascension fulgurante vers le trône.

Siméon le Babylonien et Abias exposèrent cet argument devant les autres membres du tribunal réuni pour juger Hérode. S'étaient-ils débarrassés de

l'usurpation du trône de David par un Juif de naissance pour voir ensuite un Palestinien s'y installer ?

Sans craindre ce jeune Édomite, Siméon le Babylonien prononça son verdict devant tous : soit ils le condamnaient à mort maintenant qu'ils l'avaient à leur merci, soit ils regretteraient leur lâcheté le jour où le fils d'Antipater s'assiérait sur le trône de Jérusalem.

Hérode se retourna pour regarder ce vieillard qui lui prophétisait au grand jour ce qu'il avait vu tant de fois dans ses rêves. Émerveillé d'avoir trouvé un courageux parmi ces lâches, il jura là, en présence de tous ses juges, que le jour où il se ceindrait de la couronne, il les passerait tous au fil de l'épée. Tous, sauf le seul homme qui avait osé lui dire en face ce qu'il pensait.

Lorsque Hérode devint roi, ce fut la première mesure qu'il prit. À l'exception de son prophète personnel, il fit décapiter tous les membres du Sanhédrin.

11

La généalogie de Jésus selon saint Luc

Au milieu de ces jours d'horreurs sanglantes, la Nature défia l'Enfer en inondant la terre de beauté. C'était véritablement une époque de belles femmes. Au service de son Seigneur, la Nature conçut une femme d'une beauté extraordinaire, et lui donna un nom. Elle l'appela Élisabeth.

Élisabeth était la fille d'une des familles sacerdotales de la haute société de Jérusalem. Ses parents appartenaient à l'une des vingt-quatre familles héritières des vingt-quatre quarts de service du Temple. Ses parents étant des clients de la maison des Siméon, l'extraordinaire beauté de cette jeune fille lui ouvrit les portes du cœur de Siméon le Jeune, auprès duquel elle vint grandir comme s'il s'agissait d'une sœur.

Les parents d'Isabelle ne pouvaient que voir d'un bon œil la relation qui unissait les deux jeunes gens. Envisageant la possibilité d'un futur mariage, ses parents accordèrent à Élisabeth une liberté généralement refusée aux filles d'Aaron. Qu'est-ce qui aurait pu remplir davantage de fierté le cœur de ces parents que de voir leur fille aînée devenir l'épouse de l'héritier de l'une des plus grandes fortunes de Jérusalem ?

Ce n'était plus seulement une question de richesse, il y avait aussi la protection qu'Hérode avait accordée aux Siméon. La mort des principaux membres du Sanhédrin après son couronnement avait placé les Siméon dans une position privilégiée. En effet, celle des Siméon était la seule fortune que le roi n'avait pas confisquée.

Si Élisabeth parvenait à séduire le jeune Siméon par sa beauté, ouf !, ce serait bien au-delà de tout ce dont ses parents auraient jamais pu rêver.

Avec cette possibilité secrète à l'esprit, qui semblait chaque année devenir plus réelle en raison de l'intelligence dont la Sagesse avait enrichi ce que la Nature avait doté de tant de qualités, les parents d'Isabelle la laissèrent franchir cette mince frontière au-delà de laquelle la femme hébraïque était libre de choisir son époux.

La coutume chez les castes juives voulait que l'on conclue le contrat de mariage des filles de la lignée d'Aaron avant qu'elles n'atteignent cet âge dangereux, passé lequel, selon la loi, on ne pouvait plus obliger la femme à accepter l'autorité paternelle comme s'il s'agissait de la volonté de Dieu. Convaincus de l'influence irrésistible de la beauté d'Isabelle sur le jeune Siméon, ses parents prirent le risque de la laisser franchir cette frontière.

Elle la franchit avec ravissement, et lui fut son complice.

Siméon entra dans le jeu de cette âme sœur que la vie lui avait donnée. Élevé lui-même pour jouir d'une liberté privilégiée, le temps que les parents d'Élisabeth se rendent compte de la vérité, il serait déjà trop tard. Isabelle aurait alors déjà franchi cette frontière et plus rien ni personne au monde n'aurait pu l'empêcher d'épouser l'homme qu'elle aimait plus que sa propre vie, plus que les remparts de Jérusalem, plus que les étoiles du ciel infini, plus que les anges eux-mêmes.

Le jour où ses parents comprirent qui était l'élu d'Isabelle, ce jour-là, ses parents poussèrent des cris d'indignation.

Le problème concernant l'homme qu'Isabelle aimait d'une manière si supérieure aux intérêts familiaux était simple. Isabelle avait donné son cœur au jeune homme le plus têtue de tout Jérusalem. En réalité, personne ne pariait sur la vie du fils d'Abias. Zacharie s'était mis en tête d'entrer dans le Temple et d'en expulser tous les vendeurs de généalogies et les trafiquants de certificats de naissance en gros. Stupéfaits par ce qu'ils considéraient comme une attaque frontale contre leurs poches, nombreux furent ceux qui se jurèrent de mettre fin à sa carrière, quel qu'en soit le prix. Mais ni les menaces ni les malédictions ne parvinrent à effrayer Zacharie.

Sur ce point, tout le monde reconnaissait que le fils était le portrait craché de son père. Son père n'était-il pas le seul homme de tout le royaume capable de se dresser devant l'Asmonéen à son apogée, de lui barrer la route et de lui prophétiser en face un torrent de malheurs ? Que pouvait-on attendre de son fils, qu'il soit un lâche ?

Quoi qu'il en soit, pourquoi Zacharie ne dirigeait-il pas sa croisade ailleurs ? Pourquoi s'était-il mis en tête de concentrer sa croisade contre le commerce florissant de l'achat et de la vente de documents généalogiques et de faux actes de naissance ? Quel mal ces documents faisaient-ils à qui que ce soit ?

Les intéressés venaient d'Italie même, prêts à payer tout ce qu'on leur demandait pour un simple bout de papyrus signé et scellé par le Temple. D'où venait donc cette obstination du fils d'Abias ? Pourquoi ne se contentait-il pas de profiter de la vie comme n'importe quel fils de voisin ? Prenait-il plaisir à gâcher la fête de tout le monde ?

Bon, mais avant de poursuivre, plongeons-nous dans l'esprit de Zacharie et dans les circonstances auxquelles il s'est heurté.

J'ai dit que Zacharie, fils d'Abias, et Siméon le Jeune, fils de Siméon le Babylonien, avaient repris le flambeau de la quête de l'Héritier vivant de Salomon.

Compte tenu de toutes les circonstances exposées dans les chapitres précédents, on comprend que le secret était la condition *sine qua non* qui devait les

mener jusqu'au bout de leur quête. Personne ne devait savoir quel était l'objectif qu'ils avaient en tête.

Si, pour les Asmonéens, la simple idée d'une restauration davidique leur donnait la chair de poule, au moindre soupçon quant aux intentions des fils de leurs protégés – les Semaya et les Abtalion des écrits officiels juifs, Siméon et Abias pour nous –, le roi Hérode aurait exterminé en un jour tous les fils de David.

Puis il y avait les pirates de toujours qui se feraient un plaisir de dénoncer leurs fils, nos Siméon et Zacharie. Hérode récompenserait cette dénonciation pour trahison envers la couronne par des honneurs innombrables. Et au passage, ils élimineraient de la scène ce croisé solitaire avec lequel il était impossible de parvenir à un quelconque accord.

Ainsi, conscient de l'océan de dangers sur les vagues duquel il naviguait, Zacharie ne se confiait à personne au monde. Pas même à Élisabeth elle-même, la femme qu'il savait qu'il épouserait malgré la volonté de ses futurs beaux-parents.

Il était naturel que, parmi tous les hommes de Jérusalem, nul ne jouît d'une plus grande protection que le fils d'Abias.

Examinons maintenant les causes de cette corruption généralisée dans les bras de laquelle se sont jetés les fonctionnaires du Temple.

En remerciement de son salut par la cavalerie juive – comme je l'ai dit plus haut –, Jules César accorda à la Judée des privilèges fiscaux et exonéra ses citoyens du service militaire.

César ignorait l'étendue complexe du monde juif. Astucieux comme personne, les Juifs de tout son Empire profitèrent de son ignorance pour bénéficier des privilèges accordés aux citoyens de la Judée. Mais pour bénéficier de ces privilèges, ils étaient tenus de présenter les documents requis.

Il leur suffisait de se rendre à Jérusalem, de verser une somme d'argent et de se les procurer.

Était-ce là le plan que s'était tracé le fils d'Abias ? Zacharie n'aimait-il pas ses frères en Abraham ? Pourquoi s'y opposait-il ? Qu'avait-il à y gagner ? Les coffres du Temple se remplissaient. En tant que prêtre et Juif de naissance, la prospérité de son peuple ne l'intéressait-elle pas ?

L'hostilité croissante à l'égard de Zacharie provenait de son ascension imparable qui, sous peu, si personne ne lui barrait la route, le mènerait au sommet de la direction des Archives historiques et généalogiques, dont dépendait la délivrance desdits documents.

Il y avait bel et bien des raisons pour que le fils d'Abias ferme les yeux et profite de l'occasion pour s'enrichir, et, par la même occasion, partager avec tous la prospérité que le ciel leur avait offerte après tant de malheurs passés ; il y avait bel et bien des raisons.

Mais non, le fils d'Abías affirmait qu'il ne s'allierait pas à la corruption. Il avait la tête dure comme de la pierre. Pour comble de malheur, la protection dont il

bénéficiait ne laissait à ses ennemis d'autre issue que d'essayer de freiner sa carrière par tous les moyens.

Ainsi, même si elle adorait l'homme de sa vie, Isabelle elle-même se demandait pourquoi son bien-aimé menait cette croisade. Si elle abordait le sujet, il se contentait de lui donner des réponses évasives, détournait le regard, changeait de sujet et la laissait sur sa faim. Ne l'aimait-il donc pas ?

Siméon le Jeune se moquait de ces deux amants impossibles.

Un rire qu'Isabel a pris au pied de la lettre : comme elle était la fille d'Aaron et que la Nature était de son côté, son ami de cœur allait bien finir par lui révéler quel mystère les deux cachaient.

Siméon le Jeune lui donna d'abord des réponses évasives. La dernière chose qu'il souhaitait, c'était de mettre la vie d'Isabelle en danger. Finalement, il dut lui ouvrir son cœur et lui révéler la vérité.

Un Juif, quelle que soit sa provenance dans l'Empire, qui souhaiterait s'enregistrer comme citoyen de Judée, à quelle famille s'apparenterait-il et dans quelle ville demanderait-il à être enregistré comme natif ?

La réponse était si évidente qu'Isabelle comprit aussitôt.

« À Bethléem de Judée, et au roi David. »

La tâche était déjà difficile en soi pour le généalogiste en chef du royaume de se frayer un chemin parmi des montagnes de documents, sans compter cette avalanche de descendants de David qui surgissaient soudain de toutes parts pour ce roi légendaire.

« Alors vous cherchez l'héritier de Salomon », répondit Isabelle à Siméon. « Comme c'est joli ! » Siméon rit de bon cœur de sa boutade.

Zacharie n'a pas trouvé cela très drôle que son associé révèle la vérité à Isabelle. Le mal étant fait, il fallait aller de l'avant et faire confiance à la prudence féminine. Une confiance qu'Isabelle n'a jamais trahie.

Le même Esprit qui arrête l'avancée des guerriers et leur refuse l'accès aux objectifs qu'Il a réservés à ceux qui les suivront, ce même Dieu est celui qui ordonne les temps et fait évoluer sur la scène les acteurs à qui Il réservera la victoire qu'Il refusera à ceux qui leur ont ouvert la voie.

Contre tous les mauvais présages que leurs ennemis leur avaient lancés, Zacharie atteignit le sommet de la hiérarchie des Archives du Temple. Il épousa également la compagne que le destin lui avait choisie. Lorsqu'ils découvrirent qu'ils ne pouvaient pas avoir d'enfants, on entendit dire : « Châtiment de Dieu » parce qu'elle s'était rebellée contre la volonté de ses parents, mais ils se consolèrent en s'aimant de toute la force dont le cœur humain est capable.

À la douleur d'être stériles s'ajouta l'échec de leur quête.

La naissance de Joseph

Zacharie passa des années à fouiller des montagnes de documents généalogiques, classant rouleau par rouleau historique, à la recherche de la piste qui devait le mener au dernier héritier vivant de la couronne de Salomon. Il ne devint pas fou car son intelligence était plus forte que le désespoir qui s'emparait de son esprit, et, bien sûr, parce que l'Esprit de son Dieu lui souriait à travers les paroles de son associé Siméon, qui ne perdait jamais espoir et était toujours là pour lui remonter le moral.

« Du calme, mon vieux, tu verras bien qu'au final, on trouvera ce qu'on cherche là où on s'y attend le moins, et quand on s'y attendra le moins, tu verras. Ne te prends pas la tête, car ton Dieu veut t'ouvrir les yeux à sa manière. Je ne crois pas qu'il va te laisser les mains vides. C'est juste que nous regardons dans la mauvaise direction. C'est de notre faute. Crois-tu que le Seigneur Dieu t'ait élevé là où tu te trouves pour te laisser dans la désolation au sommet ? Repose-toi, profite de ta vie, laissons-Le nous faire rire. »

Ce Siméon était extraordinaire. À tous les égards. Lorsqu'il épousa la femme de ses rêves, il réalisa également son rêve d'être l'homme le plus heureux du monde. Avec ce bonheur qui se répandait sur tous les clients de sa Maison et fit de lui le banquier des pauvres, un beau jour, des affaires l'amènèrent à Bethléem.

La clientèle des Siméon s'étendait également aux localités environnantes de Jérusalem. Parmi les familles qui faisaient affaire avec eux figurait le clan des charpentiers de Bethléem. À cette époque, la tête du clan était entre les mains de Matat, père d'Héli. Maîtres ébénistes, le clan des charpentiers de Bethléem s'était forgé une réputation de professionnels du bois depuis des temps immémoriaux. On racontait même que le fondateur du clan avait posé l'une des portes de la ville sainte à l'époque de Zorobabel. De simples rumeurs, bien sûr. Le fait est que l'arrivée de Siméon le Jeune à Bethléem coïncida avec la naissance du premier-né d'Héli. Ils appelèrent le nouveau-né Joseph. Une fois les félicitations d'usage échangées et l'affaire qui l'avait amené à Bethléem conclue, le grand-père de l'enfant et notre Siméon entamèrent une conversation sur les origines de la famille. Le sujet abordé amena Matat à s'étendre sur l'origine davidique de sa lignée.

À Bethléem, personne n'aurait jamais songé à mettre en doute la parole du chef du clan des charpentiers. Tout le monde était convaincu, car on l'avait toujours cru dans le village, que le clan appartenait à la maison de David. Matat, le grand-père de Joseph, ne se promenait pas non plus en brandissant l'arbre généalogique de sa famille comme s'il s'agissait d'un fouet prêt à s'abattre sur les incrédules. Cela n'aurait pas eu lieu d'être. C'était simplement ainsi, cela avait toujours été ainsi et il n'en allait pas autrement. Ses parents avaient été considérés comme des fils de David depuis une époque dont personne ne se souvenait plus, et lui, Matat, était tout à fait en droit de croire à la parole de ses ancêtres. Après tout, chacun était libre de se croire fils de celui qui lui convenait le mieux. Mais bien sûr, l'enquête de Zacharie étant dans l'impasse, la recherche du fils de Salomon dans les archives historiques se trouvant dans une impasse, il était inévitable qu'une simple famille de charpentiers se lance sur le terrain

des réalités infaillibles ; il était inévitable que notre Siméon, ami très intime du Grand Généalogiste du Royaume, trouve, sinon amusante, du moins assez sympathique cette certitude absolue de son grand-père Matat. C'était surtout le ton de certitude dans la voix du grand-père de Joseph.

Lorsque, sans vouloir offenser le chef du clan des charpentiers de Bethléem, Siméon le Jeune mit en doute la légitimité de l'origine davidique de sa lignée, le grand-père Matat regarda le jeune Siméon d'un air quelque peu perplexe. Sa première réaction fut de se sentir offensé, et, ma parole, si ce doute avait été émis par un autre individu qui aurait porté atteinte à son honneur, il l'aurait aussitôt mis à la porte de chez lui. Mais par respect pour l'amitié qui le liait aux Siméon, et parce que le Jeune n'avait en aucun cas l'intention de l'offenser, le grand-père Matat s'est abstenu de laisser libre cours à son tempérament. Aussi parce qu'au vu de la situation, à une époque où il suffisait de donner un coup de pied dans une pierre pour que des enfants naissent de David, le doute du jeune homme lui semblait compréhensible.

Homme d'un très bon caractère, malgré cette façon d'entrer dans notre récit, ne voulant pas qu'à l'avenir le moindre doute plane entre sa maison et celle des Simeon, le grand-père Matat prit notre Simeon par le bras et l'emmena à l'écart. Avec toute la confiance du monde placée en sa sincérité, l'homme le conduisit dans ses appartements privés. Il se dirigea vers un coffre aussi vieux que l'hiver, l'ouvrit et en sortit une sorte de rouleau de bronze enveloppé dans des peaux rances.

Sous les yeux de Siméon, le grand-père Matat le posa sur la table. Puis il le déroula lentement, avec le mystère de celui qui s'apprête à mettre son âme à nu.

À peine eut-il aperçu le contenu enveloppé dans ces peaux rances que les pupilles de Siméon s'écarquillèrent comme des fenêtres à l'aube des premiers rayons printaniers. Un « Mon Dieu » muet lui échappa des lèvres, mais il dissimula sa surprise et cacha l'émotion qui lui parcourait le dos. Car rarement dans sa vie, bien qu'il fût l'intime du Grand Généalogiste du Royaume et malgré son habitude de voir des documents anciens, certains aussi anciens que les remparts de Jérusalem, ses yeux avaient-ils contemplé un joyau aussi beau qu'important.

Ce rouleau généalogique respirait l'ancienneté. Les sceaux gravés dans le métal étaient deux étoiles brillant dans un firmament de cuir aussi sec que la montagne où Moïse avait reçu les Tables. Les caractères de son écriture dégageaient des parfums exotiques nés sur le champ de bataille où David avait brandi celle qui allait devenir l'épée des rois de Juda. Le grand-père Matat déploya le rouleau généalogique de son clan dans toute son étendue magique et laissa le Jeune lire la liste des ancêtres de Joseph, son petit-fils nouveau-né. On y lisait :

« Héli, fils de Matat. Matat, fils de Lévi. Lévi, fils de Melqui. Melqui, fils de Jannai. Jannai, fils de Joseph. Joseph, fils de Mattathias. Mattathias, fils d'Amos. Amos, fils de Nahum. Nahum, fils d'Esli. Esli, fils de Naggai. Naggai, fils de Maat. Maat, fils de Mattathias. Mattathias, fils de Semeïn. Semeïn, fils de Josec. Josec, fils de Jodda. Jodda, fils de Joanam. Joanam, fils de Resa. Resa, fils de Zorobabel ».

Pendant que Siméon le Jeune lisait ces lignes, il n'osait pas lever les yeux. Une énergie fulgurante lui parcourait la moelle, fibre par fibre. Au fond de lui, il avait envie

de bondir de joie ; son âme se sentait comme celle du Héros après la victoire, sautant nu dans les rues de Jérusalem. Si Zacharie avait été là avec lui, à ses côtés, par Dieu, ils auraient dansé la danse des vaillants autour du feu de la victoire.

Bien sûr, bien sûr que Siméon le Jeune avait déjà vu un document identique à celui-ci, avec des noms différents, mais tout aussi ancien, renfermant dans ses secrets les caractères hébraïques les plus anciens, écrits par les hommes qui vivaient dans la Babylone de Nabuchodonosor. Il l'avait vu chez lui. Son propre père l'avait hérité du sien et l'avait apporté à Jérusalem pour en déposer une copie aux Archives du Temple. Oui, il l'avait vu chez lui, c'était le joyau de la famille des Siméon. Combien de familles dans tout Israël pouvaient présenter un document de cette nature ? Siméon connaissait la réponse depuis son enfance : seules les familles qui étaient revenues de Babylone avec Zorobabel pouvaient le faire, et toutes celles qui en étaient capables siégeaient au Sanhédrin.

Mon Dieu ! Qu'aurait donné notre Siméon pour avoir à ses côtés, à ce moment-là, son Zacharie. La Lune et les étoiles ne valaient pas à ses yeux ce rouleau de bronze babylonien serré contre ce parchemin en cuir de vache d'Éden. Ce document avait plus de valeur que mille volumes de théologie. Que n'aurait-il pas donné pour avoir eu l'occasion d'entendre de la bouche même de Zacharie la lecture du reste de la liste ! Elle disait :

« Zorobabel, fils de Salatiel. Salathiel, fils de Néri ; Néri, fils de Melchi ; Melchi, fils d'Addi ; Addi, fils de Kosam ; Kosam, fils d'Elmadam ; Elmadam, fils d'Er ; Er, fils de Jésus ; Jésus, fils d'Éliézer ; Éliézer, fils de Jori ; Jori, fils de Matat ; Matat, d' , fils de Lévi ; Levi, fils de Siméon ; Siméon, fils de Juda ; Juda, fils de Joseph ; Joseph, fils d'Éliakim ; Éliakim, fils de Méléa ; Méléa, fils de Menna ; Menna, fils de Mattata ; Mattata, fils de Natam. Natam... fils de David ».

Peut-être me précipite-je quelque peu dans la succession des événements, emporté par l'émotion des souvenirs. J'espère que le lecteur ne m'en tiendra pas rigueur de m'être lancé presque à toute allure à travers la plaine des souvenirs que je lui dévoile. Après avoir passé deux mille ans endormies dans le silence des hauts sommets de l'Histoire, l'auteur lui-même ne peut maîtriser l'émotion qui l'envahit, et ses doigts s'envolent vers les nuages avec la même aisance que les ailes de l'aigle des neiges tendent vers le soleil inaccessible qui donne vie à ses plumes.

La vérité que j'ai laissée de côté est le calme international relatif que l'empire de Jules César a apporté à la région, une paix relative qui a joué en faveur de nos héros, stimulant leur intelligence, en particulier celle de notre Zacharie. Dans d'autres circonstances géopolitiques, peut-être, la possibilité d'intégrer cette paix dans la stratégie de leurs intérêts ne leur serait-elle pas venue à l'esprit.

Dans les grandes lignes, tout le monde sait quel genre de relation amour-haine entre Romains et Parthes a tenu le Proche-Orient en échec au cours de ce siècle. Quoi qu'il en soit, les manuels d'histoire du Proche-Orient ancien et de la République romaine sont à la portée de tous. Ce n'est pas un sujet qui occupe une place prépondérante dans la reconstitution officielle, notamment en raison de l'origine asiatique des Parthes, détail qui, pour les historiens occidentaux influencés par leur culture gréco-latine, constitue une excuse suffisante pour n'aborder que brièvement l'histoire de leur Empire. Cette histoire n'est pas le meilleur endroit pour élargir l'horizon dans cette direction ; qu'il soit noté ici le souhait de le faire à un autre moment. En somme, cette histoire ne peut pas élargir à l'infini le cadre dans lequel elle s'est déroulée. Les manuels officiels sont là pour ouvrir l'horizon à tous ceux qui souhaitent approfondir un peu plus le sujet.

Le fait qui s'impose ici et qui relève de cette Histoire a pour épiscentre l'influence que la paix de César a exercée sur la région et les choix qu'elle a offerts à ses habitants. Considérons que chaque fois que l'on évoque l'époque du conquérant de la Gaule, l'accent est principalement mis sur l'apparat de ses guerres, ses instincts dictatoriaux, l'enchevêtrement des complots politiques contre son *imperium*, en passant toujours sous silence les bienfaits que sa paix a apportés à tous les peuples soumis à Rome. En ce qui concerne notre récit, la paix de César, plus que grande, fut d'une importance capitale.

Zacharie, qui ne cessait de comploter pour mener à bien sa quête de l'héritier légitime de la couronne de Salomon, repensa un jour aux paroles de son associé : « Du calme, mon vieux, tu verras bien qu'au final, on trouvera ce qu'on cherche là où on s'y attend le moins, et quand on s'y attendra le moins, tu verras bien », et il se dit que Siméon avait tout à fait raison. Ils n'avaient toujours pas trouvé ce qu'ils cherchaient à l, car ils avaient tourné en rond dans le vide. Et ils ne tomberaient probablement jamais sur la piste des fils de Zorobabel en continuant à fouiller là où il n'y avait aucune trace de leur existence. Alors pourquoi ne pas tenter le coup avec la Grande Synagogue d'Orient ? Il leur suffisait d'envoyer un courrier demandant aux Mages de la Nouvelle Babylone de rechercher la généalogie de Zorobabel dans leurs archives. C'était aussi simple que cela.

Siméon le Babylonien, originaire de Séleucie-sur-le-Tigre, qui connaissait parfaitement la synagogue en question, acquiesça d'un signe de tête. Il rit et laissa échapper ces mots du fond du cœur :

« Bien sûr, mes enfants, comment avons-nous pu être aussi aveugles pendant tout ce temps ? Voilà la clé de l'énigme. Ne perdez pas de temps. Quelque part dans cette montagne d'archives se trouve forcément le joyau qui vous donne tant de fil à retordre. Le moment est propice. C'est maintenant ou jamais. Personne ne peut dire quand la paix sera rompue. Au travail ! »

Zacharie et ses hommes choisirent un messager de toute confiance parmi ceux de la Grande Synagogue d'Orient qui, à l'époque, une fois les routes ouvertes, avaient pour habitude d'apporter la dîme à Jérusalem. Le message qu'il devait rapporter à son retour à Séleucie, destiné à être lu exclusivement par les chefs de la Synagogue des

Mages d'Orient, se terminait par ces mots : « Concentrez vos recherches sur les fils de Zorobabel qui l'ont accompagné de Babylone à Jérusalem. »

Compte tenu de la tension entre les deux empires de l'époque, l'Empire romain et l'Empire parthe – une corde tendue qui pouvait se rompre à tout moment –, sans compter les insurrections nationalistes incessantes typiques du Proche-Orient, la réponse risquait de se faire attendre quelque temps. Mais ils avaient le temps.

Depuis l'époque de Zorobabel, les Juifs de l'autre côté du Jourdain avaient réussi à surmonter les dangers et à s'acquitter de la dîme. Pendant la période de stabilité que l'empire perse avait apportée à l'Asie occidentale, la caravane des Mages d'Orient arrivait année après année. Par la suite, après la conquête de l'Asie par Alexandre le Grand, la situation ne changea pas. Les choses empirèrent lorsque les Parthes plantèrent leurs tentes à l'est de l'Éden et rêvèrent d'envahir l'Occident.

Antiochus III le Grand eut fort à faire pour contenir l'avalanche des nouveaux barbares. Son fils Antiochus IV mourut en défendant les frontières. Les terres du Proche-Orient étant devenues un no man's land ouvert au pillage et à la spoliation après la mort de la Bête des Juifs, les Juifs à l'est du Jourdain durent apprendre à se débrouiller seuls ; mais quoi qu'il arrive, la caravane des Mages d'Orient arrivait toujours à Jérusalem avec sa cargaison d'or, d'encens et de myrrhe.

Cette épreuve, que l'on croyait insurmontable, fut surmontée : la lettre de Zacharie parvint à destination. En temps voulu, il revint à Jérusalem avec la réponse attendue.

La réponse à la question de Zacharie était la suivante :

« Zorobabel avait emmené avec lui deux fils de Babylone. L'aîné s'appelait Abiud ; le cadet s'appelait Resa. »

Et ce n'était pas tout, poursuivit le messager des Mages :

« Zorobabel remit à l'aîné de ses fils le rouleau de son père, roi de Juda. Le fils d'Abiud était donc le détenteur du rouleau salomonique. Au plus jeune, il remit le rouleau de la généalogie de sa mère. Par conséquent, le fils de Resa était le détenteur du rouleau de la maison de Nathan, fils de David. À l'exception de leurs listes, les deux rouleaux étaient identiques. Quant à savoir où se trouvaient ces deux héritiers, ils ne purent leur donner de détails à ce sujet. »

« Comme il est étrange, le Tout-Puissant ! », se disait Siméon le Jeune en revenant de Bethléem. « Quelle étrange manière d'agir que celle du Tout-Puissant ! Le fleuve se cache sous la terre, la pierre l'engloutit, personne ne sait quel chemin il se frayera à travers les hypogées, loin du regard de tous les vivants. Lui seul, l'Omniscient, connaît l'endroit exact où il jaillira et refait surface.

Le Seigneur rit du désespoir de son peuple, il les laisse creuser le sol à la recherche du chemin que prendra la rivière qui, à peine née, s'est perdue au cœur de la terre, et quand ils jettent l'éponge sous le poids d'une victoire impossible, et que leurs mains saignent des blessures causées par la frustration, alors l'âme de l'Omniscient s'émeut, il se lève, sourit aux siens et, d'une tape dans le dos, il leur dit :

« Allez, les gars, qu'est-ce qui vous prend ? Levez les yeux, ce que vous cherchez est à deux palmes sous votre nez. »

Siméon le Jeune sourit en imaginant la tête que ferait son associé Zacharie lorsqu'il lui annoncerait la nouvelle. Il s'imaginait déjà lui raconter en détail sa découverte.

« Assieds-toi, Zacharie », lui dirait-il.

Zacharie le fixerait du regard. Siméon le Jeune continuerait à l'envelopper dans le mystère de sa joie, prêt à savourer cet instant seconde après seconde.

« Qu'est-ce qui t'arrive, mon frère ? Tu as déjà perdu cette capacité que tu as de lire dans mes pensées ? », insisterait Siméon le Jeune.

Oui, Simeon Junior allait savourer cet instant jusqu'à la dernière microseconde.

À cet instant, il n'y avait rien au monde qu'il désirât davantage que de vivre à ciel ouvert le regard de son associé lorsqu'il lui dirait :

« Monsieur le Généalogiste en chef du Royaume, demain, j'aurai l'infini plaisir de vous présenter Resa, le fils de Nathan, fils de David, père de Zorobabel. »

14

L'Alpha et l'Oméga

À l'horizon, l'océan, dévorant le ciel, dresse sa bouche. Les vents grincent, les requins tracent leur chemin dans les profondeurs obscures, fuyant les ronces de feu qui, sous forme de fouets d'eau, fouettent les bras puissants qui ont préféré mourir en combattant plutôt que de vivre en mourant. Quelle force inconnue, venue des autels lointains de l'univers, asperge de son nectar de courage rieur les yeux des hommes qui se déchaussent et marchent, l'âme nue, sur un sentier d'épines, cherchant à réchauffer leurs os au feu qui ne s'éteint jamais ? Quelle énergie endurecit les os de l'oiseau des distances entre les deux pôles de l'aimant terrestre, parcourant les courtes saisons de sa vie éphémère ? Pourquoi la terre meurtrie, écrasée, épuisée et brûlée de ses boues primordiales engendre-t-elle des esprits nés pour tourner le dos à la plage des cocotiers et s'enfoncer, solitaires, dans les profondeurs des forêts noires ? Quel mystère se cache dans l'âme humaine que tant de gens recherchent et que si peu atteignent ? Dans quel berceau le firmament des cieux a-t-il allaité le sein qui montre à la flèche la fente qui lui servira de carquois entre ses côtes ?

Les plaisirs de la vie ne sont-ils pas des vagues de crème et de chocolat sur lesquelles de tendres pétales déposent leurs baisers ? Le roi de la jungle s'assoit dans la plaine pour admirer la danse de sa reine dans la vallée des gazelles. Le condor indomptable fait voguer son vaisseau de plumes au-dessus des sommets qui fendent le ciel comme les épées des héros fendent les rangs de l'ennemi. Le dauphin des océans se laisse porter par les courants chauds, rêvant de croiser sur les chemins de la mer des caravelles de colons ivres de rêves. Pourquoi l'homme a-t-il eu pour lot le battement des ambitions, le choc des intérêts, le crépitement des passions ?

Que ferons-nous de cette part de la nature de notre genre ? Lui chanterons-nous une berceuse avant le requiem ? Bannirons-nous de notre avenir la naissance de nouveaux héros ? Ferons-nous aux enfants du futur ce que d'autres ont fait, leur donner une tombe en guise de liberté ? Ou les enfermerons-nous dans une cage pour qu'ils gazouillent tristement comme ces petits oiseaux stupides qui meurent si on leur vole leur liberté ?

Tout homme a devant lui une vie pleine de dangers et une autre faite de confort, dans l'oubli du sort des autres. Chaque époque a eu ses avocats du diable et ses procureurs du Christ. La seule chose que nous savons, c'est qu'une fois le chemin emprunté, il n'y a plus de retour en arrière possible.

Le messager venu de la Nouvelle Babylone qui lui apporta la réponse à la Saga des Précurseurs s'appelait Hilel. Hilel était un jeune docteur de la Loi issu de l'école des Mages d'Orient. Tout comme Siméon le Babylonien en son temps, Hilel fit son entrée à Jérusalem, portant la dîme dans une main, et dans l'autre une sagesse secrète réservée uniquement à cette catégorie d'hommes que la terre met au monde, même si leurs semblables les condamnent.

La terre pleure elle aussi, et ses enfants apprennent eux aussi. On a toujours dit que l'homme en sait davantage sur l'enfer, pour avoir vécu parmi ses flammes, que le diable lui-même et ses anges rebelles, car, leur avenir étant notre destin, ces enfants maudits n'ont pas encore goûté à l'amertume des feux du terrible enfer qui les attend à la fin du siècle.

Les sages helléniques se croyaient supérieurs aux Hébreux en raison de leur capacité à pénétrer le mystère de toutes choses. Force donc de se demander : celui qui trébuche sur la pierre des ânes en sait-il davantage que celui qui n'est jamais tombé ? Autrement dit, nous sommes tous condamnés à apprendre en trébuchant deux fois, comme les ânes. Et par conséquent, nous devons condamner systématiquement quiconque a appris la leçon sans avoir besoin de mordre la poussière là où se tord le Serpent.

En ces temps de dragons et de bêtes, de scorpions et de scorpions, deux chemins s'ouvraient devant les hommes. Si l'on choisissait la première voie : oublier de regarder les étoiles et se consacrer à ses tâches, l'existence n'exigeait pas d'autre discours que « vivre et laisser vivre », que le tyran écrase et que le puissant anéantisse, tel est son destin ; celui du faible, d'être écrasé et anéanti.

Si l'on choisissait la seconde voie, toute sagesse était insuffisante et toute précaution insuffisante. Zacharie et ses hommes avaient choisi cette dernière voie. Hilel aussi, le jeune docteur de la Loi que les Mages d'Orient leur avaient envoyé depuis la Nouvelle Babylone avec la réponse à leur question.

Hilel ne leur apporta pas seulement les noms des deux fils de Zorobabel qui l'avaient accompagné depuis l'Ancienne Babylone jusqu'à la Patrie perdue. Seul avec la Saga des Précurseurs, il leur raconta ce qu'ils n'avaient jamais entendu, leur fit découvrir une doctrine dont ils n'auraient même pas pu imaginer l'existence dans leurs rêves les plus fous.

Le fait que Zorobabel ait été l'héritier de la couronne de Juda et qu'en tant que prince de son peuple, il ait pris la tête de la caravane du retour de la captivité babylonienne est un classique de l'Histoire sacrée. Partant de ce fait bien connu, et en partant du principe, comme le font Zacharie et sa saga, que le fils aîné de Zorobabel détenait le droit d'aînesse parmi les rois de Juda, Zacharie s'est frayé un chemin à travers les chaînes généalogiques de sa nation. Finalement, l'impossibilité de franchir ces chaînes d'archives interminables l'a conduit à se tourner vers l'autre rive du Jourdain. Et c'est de ce qui fut autrefois la terre du paradis terrestre que lui parvint la réponse, par la bouche du docteur de la Loi, protagoniste du discours suivant.

« Me voici avec les deux fils que le Seigneur m'a donnés », commença Hillel en transmettant le message qu'il apportait de l'actuel chef des mages d'Orient, un homme nommé Ananel.

« Nous avons tous, ici présents, lu maintes fois ces paroles du prophète. David n'eut toutefois pas deux fils. Il en eut beaucoup. Mais il n'en inclut que deux, comme en témoignent ses paroles, dans son héritage messianique. Il s'agit de Salomon et de Nathan. Le premier était sage, le second était prophète. C'est entre eux deux que David partagea son héritage messianique.

Ce faisant, David a écarté de son héritier à la couronne l'idée qu'il fût le Fils de l'Homme, l'Enfant qui naîtrait d'Ève pour écraser la tête du Serpent. En d'autres termes, Salomon ne devait pas se laisser influencer par les clameurs de sa cour réclamant le royaume universel ; car il n'était pas le roi Messie des visions de son père David.

Fidèle fils de son père, le roi sage par excellence suivit à la lettre le Plan divin. Son frère, le prophète Nathan, fit de même. Dès le lendemain du couronnement de son frère, celui-ci se retira de la cour et se fondit dans le peuple, laissant derrière lui une trace que l'on n'oublie jamais et que l'on n'atteint jamais. »

(De nombreux doutes peuvent surgir ici quant à savoir si Natam, fils du roi David, et le prophète Nathan étaient une seule et même personne. Je ne voudrais pas me perdre dans les digressions typiques d'un historien des choses passées. Lorsque les preuves documentaires nécessaires à la reconstitution de l'histoire d'un personnage font défaut, l'historien doit recourir aux éléments d'une science infiniment plus exacte, à savoir la science de l'esprit. Je ne pose qu'une seule question et j'en reste là. Le roi des prophètes... à quel autre prophète aurait-il ouvert la porte de son palais, si ce n'est à celui né dans sa propre maison, né de sa cuisse, comme le disaient les G s ? Son Dieu ne l'a-t-il pas émerveillé en le faisant rire de cette manière ? Bien sûr, cette question reste en suspens, dans l'attente d'une confirmation par des documents officiels. Mais j'insiste : lorsque les preuves matérielles font défaut, le chercheur doit lever les yeux et chercher la réponse auprès de celui qui porte en sa mémoire l'enregistrement de toutes les choses de l'univers. Mais si la foi fait défaut et que le témoignage de Dieu est considéré comme nul devant le tribunal de l'histoire, alors il ne nous reste d'autre choix que de passer à autre chose, ou d'errer sans fin à la poursuite de cette sagesse inaccessible des Hellènes. En partant du principe que la sagesse des personnes présentes est exempte de préjugés à l'encontre du Créateur des cieux et de la Terre, nous poursuivons).

« La maison de Salomon et la maison de Nathan se séparèrent. Le moment venu, lorsque Dieu, dans son omniscience, l'aurait décidé, ces deux maisons messianiques se retrouveraient, s'uniraient en une seule maison et le fruit de cette union serait l'Alpha. Lorsque cet événement eut lieu, ses parents lui donnèrent un nom ; ils l'appelèrent Zorobabel. Cette naissance eut lieu environ cinq siècles après la mort du roi David.

« Zorobabel, fils de David, héritier de la couronne de Juda, se maria et eut des fils et des filles. Parmi ses fils, il en choisit deux pour reproduire l'œuvre accomplie par son père légendaire, et c'est entre eux qu'il répartit son héritage messianique. Les noms de ses deux héritiers étaient Abiud et Resa.

« Amoureux de leur père, craignant leur Dieu, les princes Abiud et Resa accompagnèrent leur père depuis la Babylone de Cyrus le Grand jusqu'à la Patrie perdue. Ils brandirent l'épée contre ceux qui tentèrent par tous les moyens d'empêcher la reconstruction de Jérusalem, et après la mort de leur père, ils se séparèrent.

« Chacun d'eux hérita de son père Zorobabel un rouleau généalogique rédigé de la main même de David. Le rouleau salomonique commence sa liste à partir d'Abraham. Le rouleau natamique commence sa liste à partir d'Adam lui-même.

Si, en ce qui concerne la lignée royale de Juda, personne n'ignore la succession de David à Zorobabel, il en va autrement de la lignée de Nathan. Sa succession est la suivante : Nathan, Mattata, Menna, Melea, Éliakim, Jonam, Joseph, Juda, Siméon, Lévi, Matat, Jorim, Éliézer, Jésus, Er, Elmadam, Kosam, Addi, Melchi, Néri, Salathiel.

Quiconque se dit fils de Resa doit présenter cette liste. Dans le cas contraire, sa candidature à la succession messianique doit être rejetée. »

Mais récapitulons.

15

La fille de Salomon

Cinq siècles après la mort de David, les deux maisons messianiques se rencontrèrent à Babylone, sous le règne de Nabuchodonosor II. C'est à la cour des Jardins suspendus que vint au monde Salathiel, prince de Juda. Salathiel s'unit à l'héritière de la maison de Nathan, et ils eurent Zorobabel.

Tous les Juifs se félicitaient déjà de la naissance du fils des Écritures lorsque Dieu suscita l'esprit de prophétie en Daniel. Fort de l'autorité du chef des mages de Nabuchodonosor, Daniel fit taire ce cri messianique en annonçant à tous les Juifs la volonté divine. À savoir que Dieu avait remis l'empire à Cyrus, prince des Perses.

Ce que Daniel fit et dit est consigné par écrit. Ce n'est pas à moi de rappeler aux experts versés dans l'Histoire sacrée le nombre de prodiges dont Daniel enveloppa le trône des Chaldéens, en retirant la couronne à l'héritier pour la remettre à l'élu de son Dieu.

Le prix que Cyrus a payé pour la couronne témoigne de manière incontestable de la nature de la participation du prophète Daniel aux événements qui ont conduit au transfert de l'empire de Babylone à Suse. Mais ce qui nous préoccupe ici, c'est le sort de l'Alpha.

Endoctriné par Daniel, le jeune Zorobabel reproduisit dans sa propre chair ce que son père David avait fait dans la sienne. Il prit les deux fils que Dieu lui avait donnés et partagea entre eux son héritage messianique. Au plus âgé, Abiud, il remit la liste généalogique du roi Salomon. Au plus jeune, Resa, il remit celle du prophète Nathan. Puis il les sépara afin que l'Alpha suive sa voie et grandisse jusqu'à devenir l'Oméga.

« Nous avons désormais le porteur du rouleau prophétique », poursuivit Hilel dans son récit, « l'héritier légitime du prophète Nathan, fils de David. Son apparition au grand jour est la manifestation charnelle de la proximité de l'heure où l'autre bras de l'Oméga se brisera et viendra à la lumière. La parole d'espoir que mes lèvres portent depuis l'Orient est dans vos cœurs : Dieu est avec vous. Le Seigneur qui vous a conduits à la maison de Resa vous ouvrira la voie vers celle de son frère Abiud. Dans son omniscience, il nous a tous réunis pour être témoins de la naissance de l'Alpha et de l'Oméga, le fils d'Ève, l'héritier du sceptre de Juda, le Sauveur au nom duquel toutes les familles de la Terre seront bénies. »

La découverte de la doctrine de l'Alpha et de l'Oméga émerveilla Zacharie et sa lignée. Elle émerveille peut-être aussi tous ceux d'entre vous qui lisez ces pages. Les deux généalogies de Jésus sont sous les yeux de tous depuis que les Évangiles ont été écrits. Ces deux listes ont causé bien des maux de tête aux exégètes et autres experts en interprétation des Écritures sacrées. Je n'ai pas l'intention, en ce jour si beau, de brandir ma victoire sur la mémoire de ceux qui ont tenté de transformer ces listes en une sorte de talon contre lequel lancer la flèche qui a tué Achille. Si c'est Dieu qui ferme la porte, qui l'ouvrira contre sa volonté ? Lui seul sait pourquoi il fait ce qu'il fait et personne ne pénètre dans ses raisons, si ce n'est celui qu'Il a engendré dans sa pensée. Ou bien quelqu'un croit-il que, contre sa volonté, on puisse lui arracher la victoire qui a été refusée à tant d'autres ? N'est-il pas vrai que Noé avait dans son arche de puissants aigles capables de braver les vents et de porter leur regard vers les horizons lointains ? Et des faucons rapides comme des étoiles filantes, nés pour défier les tempêtes. Et pourtant, c'est le plus fragile de tous les oiseaux qui a défié la Mort.

Mais revenons à notre récit.

La découverte du fils de Resa, fils de Zorobabel, fils de Nathan, fils de David, a porté le moral de Zacharie et de ses hommes à des sommets incroyables.

Ils avaient désormais en leur possession le porteur du rouleau natamique, un nouveau-né qui venait tout juste de venir au monde à Bethléem. Ses parents l'avaient appelé Joseph.

De ce fait, avec le fils de Nathan encore en langes, la quête du fils de Salomon se transformait en quête de la fille de Salomon. Une femme qui aurait tout aussi bien pu être déjà née, ou non. En imaginant qu'ils la trouvent et en envisageant le meilleur des scénarios, à savoir qu'ils parviennent à convaincre ses parents de rapprocher sa

famille de celle de son frère Resa et, par conséquent, d'unir leurs héritiers, Zacharie et Siméon le Jeune se trouveraient face à la Naissance du Fils de David, fils d'Abraham, fils d'Adam. Du fruit de ce mariage entre le fils de Nathan et la Fille de Salomon, l'Alpha et l'Oméga s'incarnerait dans l'Enfant qui leur naîtrait.

Ils ne pouvaient que se réjouir et se mettre à l'œuvre.

Mais il restait un problème. Si, comme cela avait été démontré pour la maison du fils de Nathan, les parents de la fille de Salomon appartenaient aux classes modestes du royaume, comment allaient-ils la retrouver ? La réponse, une fois de plus, ils devraient la chercher dans les archives de la Nouvelle Babylone. Quelque part sous la montagne de documents de la Grande Synagogue d'Orient devait se trouver l'indice qui les mènerait à la Fille de Salomon. Sur les deux aiguilles dans la botte de foin, ils en avaient déjà trouvé une ; il fallait maintenant aller chercher l'autre.

Zacharie et ses hommes ne tardèrent pas à envoyer à la Nouvelle Babylone un message contenant la question suivante : « Où s'est installé en Terre Sainte Abiud, le fils aîné de Zorobabel ? »

Il devait forcément se trouver, parmi cette montagne de parchemins de la Grande Synagogue d'Orient, un document signé de la main même d'Abiud.

On pouvait supposer que, suivant la doctrine messianique, les deux frères s'étaient séparés et avaient remis l'avenir de leurs retrouvailles entre les mains de Dieu. C'était certain.

La communication était constante à cette époque entre ceux qui avaient quitté la Nouvelle Babylone et ceux qui étaient restés à Séleucie-sur-le-Tigre ; en cherchant, cherchant et cherchant encore, ils finiraient par trouver une lettre scellée par Abiud ; il devait bien exister un document personnel de sa propre main qui leur révélerait vers quelle partie d'Israël s'était dirigé et où s'était installé le fils aîné de Zorobabel.

La foi déplace des montagnes, tantôt de pierre, tantôt de papier. Dans ce cas-ci, c'était du papier.

L'année suivante, la réponse fut apportée à Jérusalem par le chef des mages d'Orient en personne. Ananel vint avec la dîme. Il présenta ses lettres de créance au roi et au Sanhédrin. Une fois les formalités accomplies, il tint une réunion secrète avec Zacharie et sa lignée. Elle fut brève.

« En effet, Abiud et Resa se sont séparés. Resa s'est installé à Bethléem et ses descendants n'ont pas quitté les lieux. Son frère Abiud, au contraire, a mis le cap vers le nord, a traversé la Samarie et est arrivé au cœur de la Galilée des Gentils. Suivant la politique de peuplement pacifique consistant à acheter les terres à leurs propriétaires, Abiud acheta toutes les terres que son regard embrassait depuis une colline appelée Nazareth ».

Ananel répéta ce nom, « Nazareth », avec l'intonation de celui qui sait que ses auditeurs boivent ses paroles. « Nazareth ! », répétèrent Zacharie et Siméon.

« Galilée des Gentils, une lumière s'est levée au milieu de tes ténèbres », murmurèrent les deux hommes à l'unisson.

Connaissant l'état des choses, Ananel pouvait leur assurer sans l'ombre d'un doute que la Maison d'Abiud était toujours debout. La question qu'ils devaient désormais résoudre était de savoir comment approcher la Fille de Salomon sans éveiller les soupçons à la cour du tyran.

16

La naissance de la fille de Salomon

À l'horizon, Jacob de Nazareth écrivait des vers de poète : « Ô femme, que ferai-je si personne ne m'a enseigné les lois et les principes de l'art de la ruse ? Pourquoi ne m'aimes-tu pas innocent ? Si ma côte me fait mal et que de cette blessure tu jailliss comme un rêve, que veux-tu que je fasse ? »

Jacob avait l'âme d'un poète perdu dans une galaxie de vers de Sharon, ce « Lys des vallées » qui chante une sagesse insaisissable et meurtrie par les amours de son roi. Matán, son père, épousa Marie ; ils eurent des fils et des filles. Jacob était leur fils aîné.

En ces jours d'insurrections contre l'Empire de l'Ouest et d'invasions de l'Empire de l'Est, la Galilée soumise au sac et au pillage, champ de bataille de toutes les ambitions des autres peuples, Jacob de Nazareth devint le bras droit de son père.

Le jeune homme, Jacob, bien qu'il ne fût plus tout à fait un jeune homme – je dirais plutôt qu'il était déjà un homme à part entière –, ne s'était pas encore marié. Non pas parce qu'il avait passé son temps à sacrifier sa jeunesse à la prospérité de ses frères et sœurs. C'est ce qu'on disait au village. Je n'irais pas aussi loin. Lui non plus ne le dirait pas. Comme on le connaissait peu ! Il n'avait pas pris de femme parce qu'il rêvait de cet amour extraordinaire et paradisiaque dont parlent les poètes. Son rêve se réaliserait-il dans ce monde de métal et de pierre ?

Peut-être que oui, peut-être que non.

La vérité, c'est que Jacob de Nazareth avait l'étoffe de cet Adam qui avait conquis Ève au prix de se faire arracher une côte. Pour Jacob, le premier poète du monde était Adam. Jacob imaginait le Premier Patriarche nu parmi les bêtes sauvages de l'Éden. Tantôt en train de faire la course avec la panthère, tantôt s'interposant entre le tigre et le lion lors d'une dispute pour la couronne de leur amitié. Pour Jacob, quand Adam allait se baigner dans la rivière, les grands lézards d'Éden sortaient des eaux. Et quand il voyait les oiseaux du Paradis se poser sur l'Arbre Interdit, d'un jet de pierre il les effrayait pour qu'ils vivent et ne meurent pas. Puis, à la tombée de la nuit, Adam s'allongeait sur le dos en rêvant d'Ève. Il la voyait courir à ses côtés, avec sa chevelure longue comme un manteau d'étoiles, nus sous le soleil du printemps éternel d'Éden. Et au réveil, Jacob avait mal à la côte à cause de la solitude.

Tout comme ce Adam de l'Éden, Jacques de Nazareth s'asseyait contre le tronc d'un des arbres de l'esplanade du Cigüenäl pour rêver d'elle, son Ève. Un de ces après-midi de rêveries poétiques, un docteur de la Loi qui disait s'appeler Cléophas apparut sur le chemin du Sud.

Pendant ce temps, de l'autre côté du royaume d'Hérode, en Judée, l'arrivée du chef de la Grande Synagogue d'Orient, un mage nommé Ananel, bouleversa la donne lorsque ce dernier fut élu grand prêtre.

Pour beaucoup, l'élection d'Ananel marqua la fin de la décapitation du Sanhédrin que Hérode avait menée à bien le lendemain de son couronnement. Il l'avait juré et il l'avait fait. Il avait juré à tous ses juges ce qui lui passerait par la tête de leur faire le jour où il serait roi et, lorsqu'il devint roi contre toute attente, Hérode n'oublia pas sa parole. À l'exception des hommes qui lui avaient annoncé son avenir, il les égorga tous. Il ne laissa pas s'échapper un seul de ces lâches qui avaient laissé passer l'occasion de l'écraser alors qu'ils l'avaient à leur merci. Puis il alla confisquer tous leurs biens.

L'arrivée sur scène du chef des mages d'Orient – qui pensait à sa réconciliation avec le peuple – simplifia la tâche d'Hérode. D'autant plus que, en tant que président du Sanhédrin, Ananel lui soumit un plan de reconstruction des synagogues du royaume, qui ne coûterait pas un euro au roi et vaudrait à sa couronne le pardon de l'Histoire.

Vous savez bien qu'à la suite de la persécution d'Antiochus IV Épiphane, la grande majorité des synagogues d'Israël avaient été rasées. La guerre des Maccabées et les exploits militaires asmonéens qui suivirent avaient empêché la reconstruction des synagogues, alors en ruines.

Maintenant que la Pax Romana avait été conclue, l'occasion se présentait.

Il est clair que si le financement de ce projet de reconstruction avait dépendu d'Hérode, la multiplication des synagogues à travers tout le royaume ne se serait jamais concrétisée. Il en allait autrement si le financement était assuré par des capitaux privés. C'est ainsi que le projet fut mené à bien par ses promoteurs.

Quant aux clans sadducéens, la coutume des classes sacerdotales de gérer les trésors du Temple à leur propre profit aurait également empêché la réalisation du projet de reconstruction de toutes les synagogues du royaume. Ananel ayant été élu président du Sanhédrin et son projet bénéficiant du soutien des hommes de Zacharie, dont dépendaient à l'époque les décisions finales du Sénat juif, le projet pouvait aboutir et a effectivement abouti. Ni Hérode ni quiconque en dehors du cercle de Zacharie n'a été capable d'imaginer quel objectif secret se cachait derrière ce plan si généreux de reconstruction des synagogues. Si Hérode avait eu le moindre soupçon, les choses auraient pris une tout autre tournure. Le fait est qu'Hérode a mordu à l'hameçon.

L'histoire juive raconte que peu après la signature du projet, Ananel fut destitué de sa fonction de grand prêtre à l'instigation de la reine Mariana, en faveur de son petit frère. Bon, elle ne le dit pas en ces termes, car l'historien juif a enfoui ce projet dans les marécages de l'oubli. Ce qu'il dit en revanche, c'est que la reine rendit un bien maigre service à son jeune frère, car à peine élevé au rang de grand prêtre, celui-ci fut assassiné par celui-là même qui l'avait propulsé à ce poste. Mais bon, ces détails si caractéristiques du règne de ce monstre n'ont pas leur place dans cette Histoire. Le fait

est que Zacharie et ses hommes ont bénéficié d'une totale liberté d'action pour mener à bien ce généreux projet de reconstruction des synagogues du royaume.

Une fois qu'il eut les mains libres pour diriger la reconstruction des synagogues, le problème que Zacharie devait surmonter était de choisir la bonne personne. Il était évident qu'ils ne pouvaient pas envoyer à Nazareth un charlatan. Si l'émissaire découvrait l'objectif qui se cachait derrière un projet aussi vaste et coûteux et qu'il vendait la mèche, l'avenir de la Fille de Salomon serait condamné. L'élu devait être un homme intelligent et ambitieux pour qui cette nomination représenterait une sorte d'exil. Aveuglé par ce qu'il considérerait comme une punition, il consacrerait toute son énergie à mener à bien sa mission et à revenir à Jérusalem au plus vite. Et c'est là qu'entre en scène ce docteur de la Loi appelé Cléophas.

17

Cléophas de Jérusalem

Ce Cléophas était le mari que les parents d'Isabelle avaient choisi pour leur plus jeune fille. Ayant tiré les leçons de la déception qu'ils avaient subie lorsque leur fille aînée avait épousé Zacharie, les parents d'Isabelle cherchèrent un mari pour sa petite sœur, de peur qu'elle ne suive elle aussi les traces de son aînée. La dernière chose qu'ils souhaitaient pour leur plus jeune fille, c'était un autre individu du genre de Zacharie ; ils la marièrent donc à un jeune docteur de la Loi très prometteur, intelligent, issu d'une bonne famille, un jeune homme classique, où la femme reste à la maison et l'homme s'occupe des affaires des hommes ; le gendre parfait. Isabelle vit d'un très mauvais œil le choix de Cléophas comme époux pour sa petite sœur, mais elle n'avait plus son mot à dire à ce sujet.

Pour Cléophas, son mariage avec la sœur d'Isabelle – croyait-il – lui ouvrirait les portes du cercle d'influence le plus puissant de Jérusalem. Cléophas ne tarda pas à découvrir quelle était l'opinion de son beau-frère Zacharie sur cette histoire de lui ouvrir les portes de son cercle de pouvoir. Par amour pour sa sœur, Isabelle lui facilita certes la tâche, mais en ce qui concernait Zacharie lui-même, c'était une autre histoire. Ce qui était logique, compte tenu de l'enjeu.

Or, Cléophas eut avec sa femme une petite fille, qu'il nomma Anne. De petite taille, mais au visage d'une grande beauté, Isabelle déversa sur sa nièce toute l'affection qu'elle n'avait pas pu accorder à la fille qu'elle n'aurait jamais. Une affection qui grandit avec l'enfant et devint, avec le temps, une influence de plus en plus puissante sur la personnalité d'Anne.

Cléophas, l'intéressé en question, ne pouvait voir d'un bon œil une influence aussi puissante de la part de sa belle-sœur sur sa fille. Son problème était qu'il devait tant à Isabelle qu'il était contraint de ravalier ses griefs concernant l'éducation que sa tante dispensait à « sa nièce » chérie. Non pas parce que ces attentions la privaient de l'éducation due à une fille d'Aaron ; sur ce point, l'éducation religieuse d'Ana n'avait rien à envier à celle de la fille du grand prêtre elle-même. Au contraire, si l'on parle d'envie, c'était sa fille qui suscitait le plus d'envie. Fille d'un docteur de la Loi, nièce de

la femme la plus puissante de Jérusalem – à l'exception de la reine elle-même et des épouses d'Hérode –, Ana grandissait au milieu des psaumes et des prophéties, recevant l'éducation religieuse la plus digne d'une descendante vivante du frère du grand Moïse.

Le romantisme que sa belle-sœur inculquait à sa fille était ce qui exaspérait Cléophas, son père. Lorsque Ana devint une jeune femme, il était hors de question de lui parler de mariage d'intérêt. Aucun parti que son père cherchait à lui proposer ne lui plaisait. Aucun prétendant ne lui semblait convenable. Anne, comme sa tante, ne se marierait que par amour avec l'homme que le Seigneur lui choisirait. Et la jeune fille le confessait à son père avec une innocence si effrontée que cela faisait bouillir le sang de l'homme.

Ana avait déjà atteint l'âge de se marier lorsque Zacharie convoqua Cléophas en privé et lui ordonna de se préparer à partir pour la Galilée. C'était lui qu'il avait choisi pour reconstruire la synagogue de Nazareth.

Ignorant la doctrine de l'Alpha et de l'Oméga, Cléophas interpréta cette nomination comme une manœuvre de sa belle-sœur Élisabeth. Pour lui, ce choix relevait de sa belle-sœur, qui écartait ainsi le père de « sa petite fille » et l'empêchait de conclure des accords de mariage.

Les protestations de Cléophas ne servirent à rien. La décision de Zacharie était ferme. La mission que le Temple lui confiait était prioritaire. Il devait quitter Jérusalem sans délai et se présenter à Nazareth au plus vite.

Avant de l'envoyer à Nazareth, Zacharie mena ses propres recherches préliminaires. Il apprit que Nazareth avait pour maire un certain Matán. Ce Matán était le propriétaire de la Grande Maison, que l'on appelait « la Cigogne ». Son informateur lui rapporta ce qu'il espérait entendre. Ce Matán, selon ce que l'on disait au village, était d'origine davidique. Cela dit, personne ne l'avait jamais affirmé, ni en paroles ni en actes.

Avec un petit doute qui le taraudait, Cléophas prit la route de Nazareth. Il n'était jamais allé à Nazareth. Il en avait entendu parler, mais ne se souvenait plus de quoi. En déduisant de ce qu'il avait entendu ce qui l'attendait, Cléophas s'imaginait déjà banni de Jérusalem vers un village peuplé de ploucs ignorants et, probablement, en haillons.

En chemin, Cléophas aurait pu parier n'importe quoi que l'adresse à laquelle il devait présenter ses lettres de créance serait celle d'un habitant d'une masure, à peine différente, voire pas du tout, d'une des grottes de la mer Morte. Plus Cléophas y réfléchissait, plus il en avait la chair de poule. Il ne comprenait toujours pas pourquoi c'était lui. Pourquoi son beau-frère Zacharie n'avait-il pas confié cette mission à un autre docteur de la Loi ? À quoi jouait son beau-frère ? Il ne lui avait jamais confié la moindre mission et, pour la seule fois où il l'intégrait dans ses plans, il l'envoyait au bout du monde. Quelle erreur avait-il commise pour mériter cet exil ? se plaignait l'homme à voix haute.

Sa belle-sœur Isabelle n'était-elle vraiment, vraiment pas derrière ce manège ? Il se répondait que oui. Ce qu'Isabelle cherchait, c'était d'éloigner le père de la scène

et de gagner du temps pour sa nièce Ana. Allons, il aurait même pu mettre la main au feu. Au moment où il s'y attendrait le moins, Ana aurait franchi la ligne qu'Isabelle elle-même avait franchie en son temps, et plus personne ne pourrait l'obliger à épouser le parti qu'il lui avait choisi.

Cléophas fit tout le trajet en tournant et retournant la question dans sa tête. À vrai dire, son beau-frère Zacharie n'était pas le genre d'homme dont on pouvait s'attendre à ce qu'il se comporte comme une marionnette. De même, comme Zacharie n'en disait pas plus que nécessaire, juste ce qu'il fallait et sans fioritures, découvrir ce qui motivait sa décision de l'envoyer à Nazareth pour reconstruire une synagogue que n'importe quel petit docteur aurait pu remettre sur pied sans l'aide de personne, comprendre pourquoi cela lui semblait non seulement difficile, mais impossible, lui était hors de portée. Mieux valait croire que tout obéissait à la volonté d'Isabelle.

Pris au piège de ses visions dramatiques sur le destin qui l'attendait, Cléophas franchit le dernier virage de la route. De l'autre côté se trouvait Nazareth. Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il leva les yeux et découvrit cette sorte de forteresse-ferme en plein cœur de la colline !

Ouf, soupira-t-il longuement, soulagé. La vue du Cigüeñal lui réchauffa le cœur. Au moins, il n'allait pas passer les prochains temps parmi des hommes des cavernes.

Soulagé, Cléophas se dirigea vers le Cigüeñal, la grande maison du village. C'est grand-père Matán, le propriétaire de cette demeure à l'architecture si inhabituelle pour l'époque, qui sortit à sa rencontre.

Grand-père Matán était un homme robuste pour son âge, un homme de la campagne, usé par le labeur mais encore capable d'atteler les ânes et de donner un coup de main à son fils aîné. Sa femme, Marie, était décédée ; il vivait avec son fils aîné, un certain Jacob, qui se trouvait à ce moment-là à la campagne.

Cléophas présenta ses lettres de créance au propriétaire du Cigüeñal. Il exposa en quelques mots au grand-père Matán la nature de la mission qui l'amenait à Nazareth.

Le grand-père Matán lui sourit avec une grande sincérité, remercia le Seigneur d'avoir exaucé les prières de ses compatriotes, montra à l'envoyé du Temple la chambre qu'il occuperait aussi longtemps qu'il en aurait besoin, puis convoqua aussitôt tous les voisins chez lui pour l'accueillir comme Cléophas le méritait.

Désormais plus serein, Cléophas se réjouit de pouvoir servir les Nazaréens. L'accueil rapide et chaleureux que lui réservèrent les villageois finit par chasser de son âme ces mauvais présages qui l'avaient accompagné tout au long de son ascension depuis la Samarie.

L'après-midi de ce jour-là, il se retrouva pour la première fois de sa vie face à face avec Jacob, le fils de son hôte.

La première fois que Cléophas vit Jacob, il eut une surprise.

Jacob était un jeune homme. La caractéristique la plus marquante du fils de Matán était son sourire toujours à fleur de peau. Parfois, la nature enjouée de Jacob déconcertait ceux qui ne le connaissaient pas. De quelqu'un qui avait hérité seul des biens de son père, tout le monde s'attendait à un homme sérieux, autoritaire, voire brusque. Cléophas lui-même, sans savoir pourquoi ni comment, s'était fait cette idée de ce à quoi Jacob ressemblerait en pensant au fils de Matán. Lorsqu'il le vit pour la première fois, il eut une surprise plutôt agréable. L'idée préconçue qu'il s'était forgée tout au long de cette journée sur l'héritier du Cigüeñal s'effondra en miettes dès que Jacob posa les yeux sur lui.

Ce qui ne lui fit toutefois pas autant plaisir – à Cléophas, qui était docteur de la Loi –, c'était le célibat du fils de Matán. N'importe quel autre homme de son âge serait déjà père.

Face à cette remarque, Jacob sourit de bon cœur. Mais bon, Cléophas n'était pas venu à Nazareth pour jouer les entremetteurs. Si le garçon était atypique, cela ne regardait que son père.

À bien des égards, Jacob lui rappelait sa fille Ana. Comme elle, c'était soit le mariage par amour, soit rien du tout.

Pour le reste, j'insiste, l'impression que Cléophas eut de Jacob fut excellente. Quant à la question de l'ascendance davidique des propriétaires du Cigüeñal, qu'il s'agisse d'un fils de David de nom ou de fait, en quoi cela le concernait-il de toute façon ? Avait-il été envoyé à Nazareth pour enquêter sur la fausseté ou la véracité de l'ascendance davidique de Matán et de son fils ? Bien sûr que non.

Bref, la reconstruction de la synagogue de Nazareth était lancée. Il ne s'agissait pas seulement de reconstruire des murs. Une fois le bâtiment achevé et décoré à l'intérieur comme à l'extérieur, il fallait mettre en place le culte. Telle était sa mission : rendre la synagogue opérationnelle pour l'arrivée du docteur de la Loi, à qui il remettrait les clés de la synagogue à la fin de son mandat.

Cette obligation ne l'empêchait pas de prendre les vacances qui lui étaient dues.

Cléophas l'ignorait, mais à Jérusalem, certains mouraient d'envie de le voir revenir. S'il l'avait su, les choses auraient peut-être pris une autre tournure et l'histoire qui suit n'aurait jamais eu lieu. Heureusement, la Sagesse joue avec l'orgueil humain et le vainc en se servant de l'ignorance des sages pour glorifier, aux yeux de tous, l'omniscience divine.

Et la Pâque arriva. Comme chaque année où la paix le permettait, le grand-père Matán et son fils Jacob se rendirent à Jérusalem pour présenter les offrandes en vue de la purification de leurs péchés, verser la dîme au Temple et célébrer la plus grande des fêtes nationales.

La Pâque juive commémorait cette nuit-là où, tandis que l'ange tuait tous les premiers-nés des Égyptiens, les Hébreux, chez eux, mangeaient de l'agneau, un repas

qu'ils répéteraient en mémoire perpétuelle du salut de Dieu pendant toutes les années de leur vie.

Le grand-père Matán se souvenait s'être rendu à Jérusalem à cette date depuis qu'il était en âge de raison. Autrement dit, même si Cléophas n'avait pas été à Nazareth, lui et son fils seraient descendus à Jérusalem. Mais puisque Cléophas et Matán allaient tous deux s'y rendre, il était normal qu'ils le fassent ensemble.

En arrivant à Jérusalem, Cléophas refusa catégoriquement l'idée de Matán. L'homme s'était mis en tête de passer la fête sous une tente, aux abords de Jérusalem, comme tout le monde. C'était la coutume. À cette période, Jérusalem ressemblait à une ville assiégée, entourée de tentes de tous côtés.

Cléophas resta sur ses positions. Il n'était en aucun cas disposé à laisser son hôte passer la fête à la belle étoile alors qu'il disposait, dans la ville sainte, d'une maison pouvant accueillir tout le village de Nazareth.

L'excuse que lui donnèrent Matán et son fils – « s'ils le traitaient ainsi à Nazareth, ce n'était pas par intérêt ; ce qu'ils faisaient, ils le faisaient de tout cœur, sans rien attendre en retour » –, cette excuse si innocente ne leur servit à rien. Pour Cléophas, le seul mot qui comptait était « oui ».

« Vas-tu maudire ma maison aux yeux du Seigneur à cause de ton orgueil, Matán ? », lui lança Cléophas, furieux qu'il refuse son invitation. Matán sourit et finit par céder.

Cléophas ignorait, comme je l'ai déjà dit, la nervosité avec laquelle on attendait Matán et son fils à Jérusalem. Et Cléophas ignorait, à plus forte raison puisqu'il s'agissait d'une volonté divine, qu'en invitant Jacob chez lui, il offrait à sa fille Anne l'homme de ses rêves en cadeau de Pâques.

Une fois Matán et son fils installés chez Cléophas, les présentations terminées, Zacharie et le grand-père Matán entamèrent des conversations en tête-à-tête. Connaissant notre Zacharie, il n'est pas difficile de deviner ce qu'il cherchait ni quel genre de détours il fit pour amener le père de Jacob au sujet qui tenait l'âme de sa Saga en haleine. Dans ce chapitre, nous n'allons même pas tenter de reproduire une conversation entre un sorcier et un homme de la campagne sans aucune formation aux arts du Logos. Je vais plutôt me concentrer sur le pressentiment d'Isabelle lorsqu'elle posa pour la première fois les yeux sur le fils de Matán.

Isabel profita de la conversation entre les hommes pour prendre le jeune homme par le bras et l'envelopper de sa grâce. Dès l'instant où Isabelle aperçut le fils de Matán, un rayon de lumière surnaturelle pénétra son âme, quelque chose qu'elle ne pouvait expliquer avec des mots mais qui la poussait à agir comme si la Sagesse elle-même lui avait chuchoté ses plans à l'oreille ; et elle, ravie d'être sa confidente, faisait comme si elle renonçait à son corps et cédait le contrôle de sa volonté à sa divine complice.

Sourire après sourire, celui du jeune homme face à celui de la belle femme mûre, Isabelle prit Jacob par le bras, l'éloigna du regard des hommes et lui présenta le joyau de sa maison, sa nièce Anne.

Ana, la nièce d'Isabelle, la femme de Zacharie

Dieu est témoin de mes paroles et guide le mouvement de mes mains sur les lignes qu'Il trace, qu'elles soient tortueuses ou droites selon Son jugement. Le fait est que l'amour au premier e existe bel et bien. Et connaissant ses créatures mieux qu'elles ne se connaîtront jamais elles-mêmes, Il a engendré, dans Sa Sagesse, le feu de l'amour éternel chez ces deux rêveurs qui, depuis les confins opposés de l'horizon, sans se connaître, s'envoyaient des vers portés par les ailes du firmament.

La première à apercevoir les reflets de cette flamme divine fut Isabelle. Et ce fut elle, la première femme au monde, qui vit naître la Fille de Salomon de cet amour qui brûlerait sans se consumer.

Ana et Jacob étant incapables de se séparer, et Isabelle, telle une fée marraine, dissimulant sous son manteau cette flamme divine qui envoûtait les deux âmes transpercées par la foudre de l'Amour, elle parvint à les maintenir seuls et ensemble, loin du regard des hommes, toujours si grincheux, toujours si moralisateurs.

Son mari Zacharie, quant à lui, s'attacha la compagnie du grand-père Matán et mit à contribution l'arsenal d'intelligence sans limite que son Dieu lui avait donné pour arracher au père de Jacob le nom du fils de Zorobabel dont provenait sa lignée.

En prononçant ces cinq lettres, A-B-I-U-D, Zacharie sentit ses forces l'abandonner.

Siméon le Jeune, à ses côtés, lut dans ses yeux l'émotion qui faillit faire tomber Zacharie à terre.

« Pourquoi t'étonnes-tu, homme de Dieu ? », lui répondit Élisabeth en l'entendant répéter ces cinq lettres : A-B-I-U-D. « Ton Dieu ne t'a-t-il pas donné suffisamment de preuves qu'Il est Lui-même aux commandes de tes mouvements ? Je vais t'en dire davantage. J'ai vu la fille de Salomon dans le ventre de ta nièce Anne. »

Le retour à Nazareth fut difficile pour Jacob. Pour la première fois de sa vie, Jacob commençait à découvrir le mystère de l'amour. Le bonheur extrême et l'agonie totale dans un même lot. Est-ce cela, l'amour ? Il ne savait pas s'il devait fondre en larmes de joie ou de peine. N'était-ce pas pour cela que Dieu avait créé l'homme et la femme pour qu'ils ne se séparent pas, car s'ils se séparent, ils meurent ? Si, avant même que la solitude ne lui brise le cœur, sa douleur se déguisait en poète et peignait sur le firmament bleu le visage de sa bien-aimée, maintenant qu'il l'avait vue en chair et en os, ces vers s'étaient métamorphosés, commençaient à sortir de leur chrysalide et, à vrai dire, cela faisait mal. À tel point qu'il commençait déjà à se demander s'il n'aurait pas mieux valu qu'ils restent entre les aubes et les rosées du printemps. Maintenant qu'il l'avait vue, qu'il avait savouré dans ses yeux le parfum de ses sourires, des sensations qu'il n'avait jamais imaginées s'étaient glissées jusqu'à sa moelle et faisaient vibrer ses os de chagrin et de bonheur. Ah, la côte d'Adam.

Au fil du chemin, le grand-père Matán observait son fils, étonné par son silence et ses soupirs. Depuis toujours, son Jacob était un bavard né, extraverti et affable. Mais depuis qu'ils avaient quitté Jérusalem et parcouru toute la Samarie, son fils n'avait pas enfreint une seule des règles des monosyllabes.

« Ça va, Jacob ? »

« Rien, père. »

« On dirait qu'il va pleuvoir, mon fils. »

« Oui. »

« Il faudra bientôt planter les fèves. »

« Bien sûr. »

Le docteur de la Loi, Cléophas de Jérusalem, n'était pas non plus très bavard. Il se contentait de se laisser porter par la conversation, en parlant juste ce qu'il fallait. Le retour au travail, alors qu'autrefois c'était l'occasion de fêtes et de réjouissances ? Il ne fallait donc pas y accorder plus d'importance que cela.

La question était de savoir combien de temps il faudrait à grand-père Matán pour découvrir le chagrin d'amour de son fils. Et combien de temps à Cléophas lui-même ?

Le grand-père Matán ne tarda pas à aller droit au but. Jacob tenta de gagner du temps avec son père. Tout cela avait été si soudain, presque comme une hallucination. Combien de temps encore se refuserait-il à demander à son père de solliciter la main de la fille de Cléophas pour lui ? Plus il y réfléchissait, plus il s'étonnait.

Quoi qu'il en soit, même si Jacob se taisait, le grand-père Matán s'en doutait déjà. Il s'était passé quelque chose à Jérusalem qui avait transformé son fils de manière si radicale, si rapide et si profonde. Qu'est-ce que cela pouvait bien être d'autre que la fille de Cléophas ?

Lorsque, quelque temps plus tard, Cléophas annonça son intention de se rendre à Jérusalem et que son fils Jacob se proposa spontanément de l'accompagner, de peur qu'un bandit ne veuille profiter de ce voyageur solitaire, le père de Jacob n'eut plus le moindre doute. Son fils était éperdument amoureux de la fille de Cléophas.

Cléophas, en revanche, ne se doutait de rien. L'homme accepta avec ravissement l'offre de Jacob. Dieu seul sait ce qui se serait passé si Cléophas avait été au courant de l'histoire d'amour entre sa fille Anne et le fils de Matán. L'homme était si traditionaliste qu'il ne pouvait se faire à l'idée du mariage d'une fille de la haute société de Jérusalem avec le fils d'un paysan de Galilée, même si le fiancé était un grand propriétaire terrien. Et il se laissa donc accompagner.

À Jérusalem, entre des larmes d'impatience que la tante Élisabeth essuyait de ses mains secouées de rire, sa fille Anne attendait le jour où elle verrait apparaître son prince charmant.

Or, comme Élisabeth connaissait son beau-frère comme si elle l'avait mis au monde, elle prit Jacob et l'emmena chez elle. Elle faisait ainsi d'une pierre deux coups.

Zacharie aurait le fils d'Abiud pour lui tout seul, et en chemin, les deux jeunes gens auraient tout le temps du monde pour se promettre une fois de plus un amour éternel. En temps voulu, son beau-frère apprendrait de quoi il s'agissait. Selon Isabelle, c'était l'œuvre du Seigneur, et gare à son beau-frère s'il lui venait à l'idée de s'en mêler.

Échappant aux préjugés de classe et aux intérêts sociaux des adultes, Jacob et Ana s'écrivaient des vers de Sharon parmi des lys aux promesses immenses comme des pyramides et resplendissants comme des étoiles à la lumière des yeux de la fée marraine que Dieu leur avait envoyée. Et ils se sont quittés en se promettant que la prochaine fois, il viendrait accompagné de son père, les mains chargées de la dot destinée aux jeunes filles.

De retour à Nazareth, Cléophas et Jacob, le jeune homme fit part de son désir à son père. Celui-ci retint son élan en le suppliant d'attendre que Cléophas ait terminé son travail. Il se rendrait alors en personne à Jérusalem pour demander la main de sa fille.

Jacob accepta la suggestion de son père.

Cléophas, en effet, acheva son travail, fit ses adieux aux Nazaréens et reprit sa vie d'avant. Peu après s'être installé à Jérusalem, il eut une surprise : la visite de Matán.

« Matán, mon ami, que se passe-t-il ? »

« Tu vois, Cléophas, ce sont mes devoirs de père qui m'amènent chez toi. »

« À toi de voir. »

Le père de Jacob lui raconta tout ce qui s'était passé. Son fils voulait épouser sa fille et venait, en tant que beau-père, avec la dot pour les vierges à la main.

Cléophas écouta en silence. Une fois que Matán eut terminé ce qui l'avait amené chez lui, Cléophas continua à ne pas prononcer un mot. C'était la surprise typique qui s'empare de celui qui est toujours le dernier à être mis au courant ; Cléophas était abasourdi. Dans ces cas-là, après la surprise vient la classique explosion de colère.

La flamme s'allume dans le cerveau : sa fille Ana s'était-elle juré amour à Jacob ? Et quand cela s'était-il passé ? Et comment avait-elle osé se donner à un homme sans compter sur la volonté et la bénédiction de son père ? La colère est une étincelle vouée à devenir un brasier, elle se transforme en flamme et finit par cracher du feu par la bouche.

Ana, la jeune fille intéressée, bien qu'elle ne fût pas d'une grande éducation, écoutait derrière la porte, le cœur serré, la conversation entre son père et le père de son bien-aimé. Ses doigts mouraient d'envie de faire du « oui » de son père un autel dans le plus beau recoin de son âme. Son « beau-père » lui avait lancé un regard si chaleureux en passant qu'elle se considérait déjà comme mariée et se sentait s'envoler sur les ailes du bonheur le plus complet vers son lit nuptial.

La jeune fille se mordait les lèvres lorsque son père prit la parole.

« Et comment cela serait-il possible, mon cher Matán, si ma fille est déjà fiancée à un autre homme ? »

Cléophas mentait. Un mensonge innocent pour ne pas passer pour celui qui poignarde l'homme à qui, jusqu'à hier encore, il professait une amitié éternelle.

Mon Dieu, pour épargner le coup de poignard à son ami, il enfonçait le poignard jusqu'au manche dans le cœur de sa propre fille. La jeune fille s'effondra contre le mur, le cœur transpercé de part en part. N'ayant plus la force de s'enfuir et de se jeter du haut des remparts, Ana endura le reste.

« Je suis désolé, mais la prétention de ton fils est une impossibilité qui dépasse mon pouvoir », conclut son père.

Le grand-père Matán resta complètement silencieux. En un clin d'œil, la lumière se fit dans son esprit. Par sa barbe, Cléophas lui mentait. Pour lui, ce qui opposait véritablement les deux hommes, c'était le refus de Cléophas d'accepter sa parole concernant l'origine davidique de sa Maison. Si cela avait été vrai, cette histoire de fiançailles avec un fiancé « inconnu » d' , le grand-père Matán aurait accepté ce refus sans sentir l'adrénaline lui brûler les entrailles. Mais non, le saint et immaculé serviteur de Dieu qu'il avait accueilli chez lui, en lui rendant les honneurs comme s'il s'agissait de son Seigneur, était en train de tomber le masque. Sa fille épouser un paysan, et de Galilée qui plus est ?

Cléophas aurait mieux fait de lui dire en face ce qu'il pensait. La vérité, c'est qu'il n'avait jamais cru à cette histoire de prétendue lignée davidique de Jacques de Nazareth. Tant qu'il était resté à Nazareth, comme cela ne le concernait ni en bien ni en mal, il s'était contenté d'esquiver le sujet. Qu'il le fût ou non, cela ne le regardait pas. Maintenant que Matán lui demandait la main de sa fille pour son fils, il n'avait plus aucune raison de continuer à jouer les hypocrites.

« C'est ma décision définitive », conclut Cléophas pour clore la discussion.

« Je vais te donner le mien », s'écria le père de Jacob. « Je marierais plutôt mon fils à une truie qu'à la fille d'un fils privilégié d'assassins qui vivent du sang de leurs frères au prix de la destruction de leur peuple. »

Seigneur, alors que la jeune fille était déjà mortellement blessée, les paroles du père de Jacob achevèrent de briser l'âme d'Ana.

Ana s'enfuit en courant de chez elle et parcourut les rues de Jérusalem en laissant derrière elle un fleuve de larmes brisées. Elle parvint tant bien que mal à trouver la maison de sa tante Élisabeth. Elle entra et se jeta dans ses bras, prête à mourir pour toujours.

Tandis qu'Élisabeth tentait de mettre un terme à ce déluge de larmes, le grand-père Matán enfourcha son cheval et s'élança au grand galop vers Samarie. Arrivé à Nazareth, son sang bouillonnait encore. Son fils Jacob resta comme pétrifié en entendant ses paroles : « Tu te marierais plutôt avec une truie qu'avec la fille de Cléophas ». Ce furent ses derniers mots.

Que les hommes sont stupides, Seigneur ! Ils te cherchent, et quand ils te trouvent, avec des paroles tranchantes comme des couteaux, ils se maudissent eux-mêmes parce que Tu leur parles. Tels ceux qui ont trouvé ce qu'ils cherchaient et regrettent de l'avoir trouvé parce qu'ils s'attendaient à autre chose, les hommes transforment leurs paroles en épées et en lances, se défigurent le visage avec des peintures de guerre et, haïssant l'enfer, s'entretuent en croyant tuer le Diable lui-même. « Un levier pour déplacer l'univers ! », s'écrie l'un. « Mon royaume pour un cheval ! », s'écrie l'autre, croyant inscrire sur les murs du temps des paroles de sagesse dorée.

Quand apprendront-ils à être libres, avec la liberté de celui qui a l'infini devant lui ? L'existence de l'homme est celle du papillon qui vole vingt-quatre heures et qui, au crépuscule, rend son corps à la boue d'où il est né ; mais contrairement à cette créature insouciant, l'homme transforme, en l'espace de ces vingt-quatre heures, ce précieux et court jour en un enfer de monstruosité. Pourquoi as-tu donné une bouche à la pierre ? Pourquoi donner des bras à celui dont l'imagination ne suffit qu'à transformer ses fragiles doigts en armes de destruction ? Qu'est-ce qui t'a poussé à élever leur cerveau au-dessus de celui des oiseaux qui ne demandent pour leurs ailes qu'un morceau de ciel ?

Hélas, hélas, l'âme de Jacob. Hélas, comme pleurait le fils de Matán de Nazareth sur son malheur. Au milieu des oliveraies où, un jour, la colombe de Noé avait arraché à Dieu la promesse d'une éternité sans retour, au pied du tronc où mourrait un jour pas très lointain le fils de Matán, Jacob déversait la joie qui ne tenait plus dans son cœur, dans le désert des orgueils. Toute sa vie, il avait rêvé d'elle, et maintenant que ses mains avaient touché la chair de ses rêves, sa côte était jetée au feu.

« Vanité et encore vanité, tout n'est que vanité », écrivit un sage sur un mur sacré. Faut-il croire que, lorsqu'il écrivit cela, cet homme n'était pas vraiment amoureux ?

Ah, le cœur d'Ana. Les yeux pleurent-ils du sang ? De l'eau pure coule-t-elle dans les veines ? Quel mystère si profond Dieu a-t-il forgé lorsqu'il a conçu deux personnes pour qu'elles n'en forment qu'une seule ? Pourquoi n'a-t-il pas fait de l'homme et de la femme des êtres conformes à la nature des bêtes ? Celles-ci s'accouplent au commandement de leurs instincts et se séparent sans peine. Pourquoi le Seigneur a-t-il dû faire surgir des brumes des instincts la flamme de la solitude meurtrière contre laquelle Adam est né sans protection dans son paradis ? Alors qu'il aurait été si facile pour l'Éternel de créer l'homme à l'image et à la ressemblance des machines... On programme la bestiole, on la lâche librement dans son zoo sidéral, les cieux se déplacent dans leurs constellations, et au rythme dicté par ses coordonnées, la bestiole s'accouple et se reproduit à la manière d'un fléau. Pourquoi remplacer un programme infailible, comme on le voit dans le monde naturel, par un code de liberté ? Le printemps arrive et les créatures s'accouplent et se multiplient tranquillement mais sans relâche. Tandis que l'instinct appelle aux armes, l'être humain s'oppose et lui répond par un seul mot. L'amour, l'appellent-ils.

Et pourtant, une fois qu'on a goûté au fruit de ce code, qui est-ce qui regarde en arrière ? Les bêtes appellent l'amour « sexe », les bêtes appellent le sexe par son nom. Ou bien, quand le sexe meurt, l'amour ne vit-il plus ? Ou bien, sans sexe, n'y a-t-il pas d'amour ? Contrairement à l'avis de ces experts, nous autres savons que l'amour existe indépendamment de l'acte de reproduction des espèces. Et parce qu'il existe, il blesse celui qui l'aime et ne l'a pas. Hier comme aujourd'hui et pour toujours, là où il y a de l'amour, il y aura de la douleur.

Le grand-père Matán fit la sourde oreille aux lamentations de son fils. Il ne voulait plus entendre le nom de Cléophas, même en rêve. Pour lui, l'affaire était définitivement close. Que son héritier aille donc se chercher une femme parmi les barbares s'il le souhaitait par dépit ; il n'y dirait pas un mot contre, mais par Dieu et ses prophètes, il préférerait le déshériter plutôt que de subir à nouveau une humiliation aussi grande.

Contrairement à Matán, une fois le calme revenu, Madame Isabelle sortit le bâton de son tempérament, alla chercher son beau-frère et l'abattit sur son dos en ces termes : « Imbécile, dévoreur de ta fille, à quoi joues-tu ? T'interposes-tu entre Dieu et ses desseins en invoquant ta condition de serviteur ? Te rebelles-tu contre ton Seigneur en le suppliant de laisser ta maison en paix ? Je te le dis : aussi vrai qu'il y a le ciel et la terre, ma petite fille épousera le Fils d'Abiud d'ici un an à compter de ce jour. »

Ouf, si Cléophas croyait que la tempête était passée, c'était parce qu'il n'avait pas encore reçu la visite de Zacharie. Sa belle-sœur avait tonné, son beau-frère allait déclencher sur lui le tonnerre et les éclairs.

Mais pas avec des paroles de colère ni de rage. Zacharie comprit qu'une partie de la faute de ce qui s'était passé lui incombait. Vu la tournure des événements, il ne pouvait plus continuer à tenir son beau-frère à l'écart de la Doctrine de l'Alpha et de l'Oméga. Il l'assit et lui raconta tout.

Le Fils de Resa, fils de Zorobabel, vivait à Bethléem. C'était un enfant, et il s'appelait Joseph.

Le fils d'Abiud, l'autre fils de Zorobabel, il le connaissait déjà : c'était Jacob. L'espoir qui s'était ancré dans l'âme de chacun d'entre eux était que la Fille de Salomon naîtrait de l'union de Jacob et d'Anne. C'est ainsi que Dieu l'avait voulu, et même s'il ne s'agissait que d'un espoir, ils pariaient leur vie que cela se réaliserait. Ces deux enfants se marieraient, et de leur union naîtrait le Fils de David, le fils d'Ève que tous les enfants d'Abraham attendaient avec impatience depuis des millénaires.

Quant à la légitimité généalogique de Jacob, dont il n'avait aucun doute, ils en auraient très bientôt la preuve.

Par prudence, Isabelle imposa sa décision d'être elle-même chargée de régler la situation. Matán se montrerait plus conciliant face à une femme que s'il s'agissait d'un « autre » de Jérusalem venu lui exiger de renoncer à son attitude. Aussi parce qu'un voyage inattendu de l'un d'entre eux risquerait d'éveiller les soupçons à la cour du roi Hérode, tandis que si c'était elle qui partait, personne ne remarquerait son absence.

Et c'est ce qui fut fait. Isabelle se rendit à Nazareth et se dirigea directement vers le Cigüeñal. En la voyant, le père de Jacob resta sans voix.

Que voulait donc cette dame à présent ?

C'était très simple. Lui présenter ses hommages au Fils d'Abiud. Au nom de toute sa famille, y compris son beau-frère, elle venait demander à son fils Jacob de devenir l'époux de sa nièce Anne. Et en chemin, elle était venue de Jérusalem à Nazareth pour révéler au Fils d'Abiud la Doctrine de l'Alpha et de l'Oméga.

Le grand-père Matán écouta avec émerveillement le récit des événements vécus par Zacharie et sa lignée. À la fin du récit, le grand-père Matán baissa la tête, acquiesça du regard et lui demanda de l'attendre un instant.

Il revint aussitôt, tenant à la main un rouleau généalogique enveloppé dans des peaux aussi anciennes que le premier matin où l'aube s'étendit sur les océans. Élisabeth ressentit le long de sa colonne vertébrale la même sensation que celle qu'avait éprouvée en son temps Siméon le Jeune. Au courant de la rencontre à la Maison de Resa, le grand-père Matán déploya la Liste de saint Matthieu sur la table.

Le même métal, le même sceau, les mêmes caractères ; seuls les noms avaient changé.

« Matán, fils d'Éléazar. Éléazar, fils d'Éliud. Éliud, fils d'Aquim. Aquim, fils de Sadoc. Sadoc, fils d'Éliakim. Éliakim, fils d'Abiud. Abiud, fils de Zorobabel. »

Isabelle ne put s'empêcher d'avoir le souffle coupé. Même si elle s'efforçait de garder son calme, ses yeux brillaient de joie en suivant la lignée que les fils d'Abiud avaient tracée au fil des siècles.

Elle lut ensuite la liste des rois de Juda, depuis le dernier jusqu'à Salomon.

« Et au milieu de tout ça, où est ton Jacob ? », lui lança Élisabeth à la fin de la lecture.

Cette femme était un pur génie. Jacob fit un bond de joie en voyant sa marraine. L'éclat dans les yeux d'Isabelle lui révéla le changement d'humeur de son père. Vous pouvez imaginer la suite. Matán et son fils raccompagnèrent Isabelle à Jérusalem, emportant avec eux le joyau de la Maison des fils d'Abiud, la dot pour les vierges et les clauses du contrat de mariage.

Cléophas vit de ses propres yeux ce qu'il n'avait jamais demandé à voir pendant tout le temps qu'il avait passé au Cigüeñal. Tout comme son beau-frère Zacharie, témoin de la rencontre, Cléophas s'émerveilla en voyant le rouleau jumeau de l'autre entre les mains du père de Joseph. Mais si les personnes présentes pensaient que les surprises s'étaient arrêtées là pour la journée, elles se trompaient. Les clauses du contrat de mariage les laissèrent bouche bée. Ils étaient les suivants :

Premièrement : la propriété du fils d'Abiud, en l'occurrence Jacob, était incessible. Qu'est-ce que cela signifiait ? En cas de décès de Jacob, son héritage reviendrait directement à son premier-né, que le premier-né du couple soit un garçon ou une fille.

Deuxièmement : en cas de veuvage, la veuve ne pourrait jamais vendre, ni en partie ni en totalité, la propriété de l'héritier de Jacob. Ledit héritage, le Cigüeñal et toutes ses terres, serait réservé à son héritier jusqu'à ce qu'il atteigne sa majorité. Qu'est-ce que cela signifiait ? Que la famille de la veuve n'aurait aucun droit sur l'héritage de Jacob.

Troisièmement : si la veuve de Jacob se remariait, les enfants issus de ce nouveau mariage n'auraient aucune part dans l'héritage du défunt.

Quatrièmement : si le couple n'avait pas de descendance, l'héritage de Jacob reviendrait directement aux enfants de Matán. La veuve de Jacob vivrait toutefois dans la maison de son défunt jusqu'à sa mort.

Cinquièmement : si l'héritier de Jacob de Nazareth était une femme, celle-ci hériterait de l'héritage messianique de son père, qu'elle transmettrait à son tour à son héritier. Si, comme cela s'était déjà produit par le passé, une femme succédait à une autre femme, la succession messianique passerait de Jacob au prochain héritier masculin qui se présenterait. Disons que si une femme succédait à Jacob, c'est à elle seule, et non à sa veuve, qu'il reviendrait de transmettre son héritage à l'élu de son choix. Tout transfert de l'héritage de Jacob à une maison liée à ses descendants par des liens matrimoniaux n'aurait, dans ce cas, aucune validité. L'héritage passerait de mère en fille jusqu'à ce qu'un homme prenne la tête de la Maison d'Abiud, dont le nom figurerait après celui de Jacob.

C'est ainsi que Joseph devint le fils de Jacob, réunissant entre ses mains la direction des deux Maisons, celle de son père et celle de son défunt beau-père. Un héritage unifié qu'il léguerait à son fils aîné, le Fils de Marie.

Les termes de ce contrat suscitèrent chez les personnes présentes un sourire d'admiration. C'est dans cette nature successorale si atypique au sein des traditions patriarcales juives que résidait l'explication de l'absence de générations dans la liste de la Maison d'Abiud. Grâce à cette formule si *singulière*, la Maison d'Abiud avait conservé ses biens dans leur étendue d'origine et continuait de veiller à ce qu'il en soit ainsi.

Une fois le contrat signé par les beaux-parents, le mariage fut célébré un an plus tard, et au terme des délais naturels, le couple donna naissance à une petite fille.

En mémoire de sa mère, Jacob l'appela Marie.

« Ne t'avais-je pas dit, homme de Dieu, que j'avais vu la Fille de Salomon dans les entrailles de ma petite fille ? », lui dit Élisabeth, envahie par un bonheur divin.

Une fois les porteurs des rouleaux messianiques retrouvés, après la naissance de la Vierge, Zacharie réunit chez lui Héli, père de Joseph, et Jacob, père de Marie. Les deux hommes avaient beaucoup à se dire. La découverte de l'Alpha et de l'Oméga avait

bouleversé leurs vies et l'avenir de leurs enfants, et de quelle manière ! Zacharie, ému, laissa libre cours à ses sentiments.

« Quelle chose incroyable que la Sagesse ! Les forts croient avoir étranglé les faibles sous le poids de leurs âmes insensibles et violentes, tandis que les petits s'abandonnent au destin que les grands veulent leur infliger à coups de fouet de leurs méchancetés perverses. Les rêves de liberté cessent de planer à l'horizon, cédant la place aux ténèbres ; les illusions gisent désormais brisées aux pieds de leurs armées. Mais soudain, la Sagesse se retourne. Elle est déjà lasse d'être poursuivie, de ne jamais être rattrapée. Elle devient la fille du vent, fixe son regard sur les athlètes de la pensée : l'un l'implore de le choisir, l'autre lui promet un amour éternel. Elle n'ouvre pas la bouche : la Sagesse a choisi son champion, elle s'avance vers lui, lui tend la main, le relève de la poussière, lui fait un clin d'œil et lui remet elle-même la couronne de la vie. Stupéfaits, rendus fous, scandalisés par son choix, parce qu'elle a posé son regard sur le dernier d'entre eux, parce qu'elle a accordé ses faveurs à celui qui n'était rien, les méprisés du destin s'allient alors aux ténèbres pour détruire l'Éternelle. Elle, l'Épouse du Tout-Puissant, rit ; son Époux a soulevé les galaxies d'un seul geste de la main ; il lui a suffi d'ouvrir les lèvres une seule fois pour que l'Enfer tremble. Elle est la prunelle de ses yeux, que pourrait-elle craindre des plans des génies ?

Voici ses hommes. Les deux fleuves qu'Elle avait cachés sous terre et que tous croyaient disparus ont refait surface et, mystère suscitant l'émerveillement et l'intonation de nouveaux psaumes, ils l'ont fait par la même bouche de terre. »

Héli et Jacob présentèrent leurs enfants. La Fille de Salomon, Marie, et le Fils de Nathan, Joseph, étaient vivants. La Vierge dans son berceau, Joseph debout parmi les hommes, la regardant.

Simeon le Jeune prononça alors des paroles de sagesse : « L'ignorance, mes amis, enchaîne le genre humain au poteau du chien né pour veiller à la porte de son maître. Dieu a créé l'Homme pour qu'il goûte aux délices de la liberté d'un Samson immunisé contre les sortilèges de Dalila. Le Diable perfide a oublié sa condition divine, il a envié celle des hommes, et, ayant fini par posséder celle des bêtes, il hurle, en proie à des hallucinations, vers les étoiles de l'Enfer qu'il adore comme le Paradis. Lâche, avec la lâcheté de celui qui fonde sa grandeur sur le cadavre d'une armée d'enfants, le Serpent est devenu fou en croyant pouvoir suivre la trace que l'aigle trace dans les hauteurs. N'ayez crainte, mes amis, Il est avec nous. L'Aigle sacré scrute depuis la falaise invisible chaque mouvement du Dragon ; tantôt il respire, tantôt le feu ténébreux jaillit de ses naseaux, les muscles du Grand Esprit se tendent comme des arcs prêts pour la bataille ; s'il avance d'un pas, le Guerrier bondit de son sommeil paisible dans la tente du Sage et saisit sa flèche, rapide comme l'éclair, forte comme le tonnerre. Ce que nous vivons ici, c'est l'aube d'un nouveau Jour qui répand déjà son aurore sur les yeux immaculés de l'innocence de vos enfants.

« Que les ennemis du Royaume de Dieu ourdissent leurs plans de destruction dans leurs cavernes, que les ennemis de l'Homme se cachent dans les labyrinthes des hypogées du Pouvoir, nous ne craignons rien, Dieu est avec nous. Son arc est tendu, son épée est affûtée, son bouclier nous protège. Si le Diable est plus grand que notre Sauveur, pourquoi s'est-il enfui pour se cacher après avoir tué Adam ? Le lion fuit-il la

gazelle ? Le vainqueur s'agenouille-t-il devant le trône du vaincu ? Si le Diable a faim, qu'il mange les pierres ; s'il a soif, qu'il boive tout le sable du désert. Vos enfants sont loin de ses griffes. »

Ce fut un serment émouvant. On entendit des paroles qu'on n'oublierait jamais. Héli et Jacob jurèrent de marier leurs enfants le jour venu. Le Tout-Puissant plongerait leurs âmes dans les abîmes où les démons ont leur demeure s'ils venaient à manquer à leur parole – tel fut leur vœu.

Puis chacun retourna à sa vie quotidienne. Héli donna des frères et sœurs à son fils Joseph. Jacob eut pour épouses les sœurs de Marie ; puis vint l'enfant mâle pour lequel ils avaient tant soupiré.

Joseph était déjà devenu un homme et Marie une femme, tous deux sur le point de signer le contrat de mariage le plus secret et le plus important de l'histoire du monde, lorsque la nouvelle de la mort de Jacob de Nazareth, époux d'Anne de Cléophas et père de Marie, laissa bouche bée tous ceux qui vécurent assez longtemps pour voir ce jour.

Si Marie n'avait pas fait ce vœu, le mariage aurait été avancé. Le vœu de Marie, comme je l'ai dit, touchait avant tout Joseph lui-même. L'édifice des espoirs de tous sembla s'effondrer un instant, lorsque Joseph inscrivit dans l'histoire de l'éternité ces paroles qui, plus tard, seraient reprises par son épouse à l'ange de l'Annonciation : « Que la volonté de Dieu soit faite ; voici son serviteur, nos pères ont attendu mille ans, je peux bien en attendre quelques-uns. »

Ce furent les années qui furent, ni plus ni moins. Lorsque son heure vint, Joseph mit les choses en ordre et partit pour Nazareth. Il loua à la veuve un terrain où installer son atelier de menuiserie et attendit que Cléophas se marie pour épouser Marie à son tour.

Après la naissance de Joseph, le deuxième fils de Cléophas, Joseph paya la dot pour les jeunes filles. Un an plus tard, le mariage fut célébré.

Et le mariage eut lieu malgré l'ombre d'adultère qui pesait sur l'innocence de la Vierge.

Comme le lui avait dit sa belle-mère, l'ange de Dieu dissipa les doutes de Joseph. L'ombre de l'adultère dissipée, Joseph enfourcha son cheval et se précipita en Judée pour aller chercher la Mère de l'Enfant. L'événement de l'Annonciation de Jean lui avait été révélé par le messenger que Zacharie lui avait envoyé. Ce à quoi Joseph ne s'attendait pas, c'était de retrouver Zacharie et Élisabeth transformés en jeunes gens pleins de vie. Mais après ce qui lui était arrivé, plus rien ne surprenait Joseph. Ou du moins, c'est ce qu'il croyait. Car lorsque Zacharie retrouva la parole, ses premiers mots furent destinés à lui révéler les pensées qui, depuis l'arrivée de la Vierge, avaient mûri dans son âme au sujet du Fils de Marie.

« Mon fils, Dieu notre Seigneur nous a émerveillés par un prodige d'une nature infinie. Depuis toujours, nous savions que Dieu est Père, comme nous pouvons le lire dans son Livre. En nous formant à son image et à sa ressemblance, il nous a fait goûter aux délices de la paternité ; et en nous révélant qu'il est le Père de nombreux enfants, il nous a ouvert les yeux sur l'existence, parmi eux, d'un enfant né pour être son

Premier-né. Ce qu'Il n'a jamais révélé ouvertement dans son Livre, c'est que ce même Premier-né était son Fils unique. Ou bien nous n'avons pas voulu le voir dans ses paroles lorsque son prophète a dit : « Vous pleurerez comme on pleure le premier-né, vous porterez le deuil comme on porte le deuil du fils unique. »

« Mon fils, c'est là le Fils que ta femme porte en son sein. Entre tes mains, Joseph, ton Seigneur a placé son Enfant. Sa vie est entre tes mains ; si sa vie est déjà en danger parce qu'il est celui qu'il est : le fils d'Ève qui devait naître de nous, quelle sera alors la responsabilité de l'homme à qui le Père a confié la garde de son Fils unique ? Ne baisse jamais la garde, Joseph. Défends-le au péril de ta vie ; protège sa Mère de ton bras et interpose ton corps entre Elle et ceux qui viendront la rechercher pour tuer son Fils. Souviens-toi qu'il doit naître à Bethléem, car ainsi est-il écrit. Et c'est précisément parce que cela est écrit que ce sera le premier endroit où le diable dirigera son bras meurtrier. »

Joseph écouta les paroles de Zacharie, fils de prophète et père de prophète, sans pouvoir croire que Dieu permettrait à un homme, qu'il s'appelle Hérode ou César, de toucher ne serait-ce qu'un cheveu de la tête du Fils de Marie.

Joseph retourna donc à Nazareth, célébra son mariage avec Marie, déjà bien avancée dans sa grossesse, et se prépara à descendre à Bethléem lorsque l'édit de recensement de César Octave Auguste fit surgir dans la nation un cri spontané d'insurrection.

Les tribus d'Israël ne s'étaient soumises à un recensement qu'une seule fois. Tout le monde avait en mémoire le prix que le peuple avait payé pour le recensement du roi David. Quel châtiment leur infligerait-il s'ils désobéissaient, par crainte de César, à l'interdiction de se laisser recenser comme on recense le bétail ?

L'insurrection éclata en Galilée. Judas le Galiléen et ses hommes préférèrent mourir en héros en combattant César plutôt que de vivre comme des lâches aux yeux de Dieu. L'insurrection de Judas le Galiléen eut pour effet de couper les voies de communication.

« Combien de temps durera cette insurrection ? Évidemment, aussi longtemps que le maître d'Hérode le voudra », répondit Joseph à son beau-frère Cléophas. « Ne crois-tu pas qu'Hérode soit capable d'en finir avec Judas et ses hommes en l'espace d'un hennissement de la célèbre cavalerie de son père ? Les Hérode doivent en ce moment même se ronger les ongles. S'ils n'en tenaient qu'à eux, ils auraient déjà mis fin à cette guerre sainte. Mais je crois que César ne le veut pas, et c'est César qui commande. Le Romain a décrété que le recensement commence dans le royaume des Juifs parce qu'il savait que ce qui se passe actuellement allait arriver. L'écrasement impitoyable de Judas et de ses hommes lui servira de propagande contre toute autre insurrection éventuelle ; c'est ainsi que le Romain prévient le mal. »

Joseph ne s'était pas trompé. Les Hérode obéirent à l'ordre de leur maître romain. Ils laissèrent l'insurrection galiléenne prendre de l'ampleur. Lorsque la proie fut mûre pour l'abattoir, ils déployèrent leurs armées. Ils tuèrent tous ceux qu'ils purent parmi la bande du Galiléen, et avec les corps des survivants, ils parsemèrent de croix tous les chemins menant à Jérusalem.

C'est sous cette multitude de croix que Joseph et Marie passèrent en direction de Bethléem. Qui s'étonnerait que, submergée par la douleur, la Vierge ait accouché dès son arrivée dans la maison de son époux ?

Dans ce chapitre, la vérité dépend moins des faits que de la foi de chaque partie du tribunal de l'histoire. Si nous accordons notre confiance à l'historien Flavius Josèphe, traître à sa patrie, sauveur de son peuple en parvenant, grâce à ses « Antiquités judaïques », à faire en sorte que les Césars apprennent à distinguer les Juifs des chrétiens, même au prix de transformer ses descendants en une nation en guerre perpétuelle contre la Vérité, alors, dans ce cas, l'insurrection dont parlent les apôtres est née de l'imagination des auteurs du Nouveau Testament.

Les principes de la psychohistoire s'élèvent toutefois contre la déformation opérée par Flavius Josèphe en érigeant entre Juifs et chrétiens ce mur d'acier qui les maintiendrait séparés pendant vingt siècles, une manœuvre qui l'obligeait à nier l'existence du Christ lui-même, devenant ainsi, ce faisant, l'Antéchrist dont parle saint Jean.

22

La naissance de Jésus

L'insurrection écrasée, Jérusalem assiégée par une armée de croix, c'est au milieu d'une telle mer que passèrent Joseph et Marie, qui en était déjà à un stade très avancé de sa grossesse.

Lorsque Joseph et Marie arrivèrent à Bethléem, le village était bondé. Surpris, les frères de Joseph – car aucun d'entre eux n'avait imaginé que Joseph descendrait avant que sa femme n'accouche – improvisèrent un lit dans la mangeoire pour que Marie puisse mettre son enfant au monde.

Une fois encore, les éléments de la psychohistoire s'imposent à nous. Je veux dire par là qu'Hérode n'aurait pas ordonné le massacre des Saints Innocents si les Romains avaient été présents à Bethléem. Les Romains, dont dépendait en dernier ressort son couronnement, n'auraient jamais permis un tel crime. Dès leur départ, Hérode se mit à l'œuvre. Mais il était déjà trop tard. Joseph, Marie et l'Enfant étaient partis.

Cet ensemble d'éléments psychohistoriques nous ouvre les yeux sur la bataille entre le Ciel et l'Enfer dont nous parle saint Jean dans son Apocalypse. La Mort, n'ayant pu empêcher que s'accomplissent les Écritures ni que la Naissance ait lieu, devait s'en prendre à l'Enfant. Mais la Vie, confiante en ses forces, évoluait sur l'échiquier de la Terre avec l'assurance de celui qui connaît la stratégie et les capacités de son ennemi et qui a toujours une longueur d'avance. Lorsque Hérode vint s'emparer de l'Enfant, ses parents étaient déjà partis. Certainement pas à Jérusalem. Même s'ils auraient pu se réfugier chez la grand-mère de Marie.

Et je dis « pas à Jérusalem » parce que, s'ils étaient restés à Jérusalem, les paroles de Siméon le Jeune, lorsqu'il salua la Mère et l'Enfant au Temple, n'auraient aucun sens. Mais s'il a vu l'Enfant pour la première fois, alors oui.

Sur ce point comme sur les autres, le lecteur devra juger par lui-même à qui accorder du crédit : à un traître à sa patrie, reconverti en une sorte de sauveur de ceux-là mêmes qu'il avait trahis, ou à des hommes qui, par amour de la vérité, ont poussé cet amour jusqu'à ses dernières conséquences. Je dis cela car, à la suite de cette nouvelle reconstitution des faits, certains s'empresseront de dire que cette manière de réorganiser les événements ne correspond pas à la succession réelle des faits vécus.

Ainsi, une fois l'Enfant né, la Mère déjà debout, Joseph fit enregistrer son fils. Nous ne savons pas quelle était l'intention initiale de Joseph. S'il avait prévu de rester à Bethléem, son plan changea après la conversation secrète qu'il eut avec les Mages.

Comme vous l'avez déjà deviné, les Rois mages n'étaient pas des rois. Les Rois mages étaient les porteurs de la dîme de la Grande Synagogue d'Orient et, à ce titre, ils devaient faire étape au Temple.

Ce que les Mages n'auraient jamais imaginé, alors qu'ils venaient dans la joie, c'est qu'ils parcourraient les derniers kilomètres du chemin sous une mer de croix. Grâce à Dieu, la violence du moment occupait le fils d'Hérode et ils se rendirent à Bethléem pour mettre Joseph en garde.

Joseph fit enregistrer son fils et retourna à Nazareth. Au bout des jours prescrits par la Loi, il se rendit au Temple, convaincu que le danger était passé. Il entra dans le Temple en compagnie de sa femme lorsque Siméon le Jeune lui barra le passage.

« Que fais-tu encore ici, homme de Dieu ? », lui dit-il. « Personne ne t'a dit ce qui s'est passé ? ».

Il l'emmena à l'écart et le mit au courant.

« Zacharie a effacé tes traces en les recouvrant de son sang. Peu après le départ des Romains, les Hérode ont envoyé leurs assassins dans ta ville. Tes frères pleurent la mort de leurs enfants en bas âge. Mais cela ne s'arrête pas là. L'horreur de la nouvelle est parvenue jusqu'à Zacharie. Il a pris Élisabeth et Jean et les a cachés dans les grottes du désert, où ils seront à l'abri de tout danger. Puis il est venu au Temple. Joseph, ils l'ont encerclé comme une meute de chiens, le menaçant de le tuer s'il ne leur révélait pas tout ce qu'il savait. Ne supportant pas son silence, ils l'ont tué à coups de poing et de pied aux portes mêmes du Temple. Joseph, prends l'Enfant et sa Mère et pars en Égypte. Ne reviens pas avant que ces assassins ne soient morts. »

Joseph n'a pas dit un mot à Marie. Pour éviter qu'elle n'apprenne la nouvelle par ses proches, il l'a emmenée hors de Jérusalem sans lui donner la moindre explication.

« Comment as-tu pu vivre toute cette vie en portant seul ce fardeau, mon époux ? », pleura-t-elle lorsqu'il lui raconta tout cela sur son lit de mort.

À leur retour d'Égypte, la grand-mère de l'Enfant était encore en vie. Je crois avoir dit que les émigrants revinrent dans ce qu'on pourrait appeler la prospérité et le

bonheur. La situation économique du domaine de Marie était tout aussi florissante. Les sécheresses qui avaient autrefois ravagé les champs furent suivies de périodes de pluies abondantes. Jeanne, la sœur vierge de Marie, dirigeait les terres de sa sœur sans rien envier à un homme. Ceux qui pensaient que la mort de Jacob entraînerait la ruine de sa maison durent reconnaître qu'ils s'étaient trompés. Cette jeune fille dévouée à sa famille depuis son plus jeune âge ne faillit pas à sa tâche et ne se laissa pas induire en erreur. Bien que libérée de son vœu par le mariage de Cléophas, Jeanne ne se maria pas.

D'un coup, repartir de zéro avec l'atelier de menuiserie ne semblait pas être une entreprise facile. Cléophas n'était pas de cet avis. La situation que Joseph avait dû surmonter le jour de son arrivée à Nazareth était une chose, et cette nouvelle situation en était une autre, très différente. Joseph était alors un parfait inconnu. Désormais, ils pouvaient compter, pour commencer à se faire une place, sur une clientèle familiale répartie dans toute la Galilée.

C'est parmi ces relations que Jésus allait trouver ses futurs disciples. Mais revenons au Fils de Marie, son héritier et chef spirituel des clans qui, tels des branches d'un même tronc, s'étendaient dans les environs.

La mort de Joseph impliquait Jésus dans le serment que le défunt avait fait à Cléophas. Nous avons déjà vu que l'Enfant vécut en lui-même l'expérience de celui qui renaît de l'Esprit à la suite de l'épisode dont il fut le protagoniste au Temple. Le Siméon qui vint à la rencontre du Fils de David au Temple était le jeune Siméon que nous avons vu dire à Joseph : « Pars, homme de Dieu, car ils vont le tuer. »

Au cours des années qui suivirent la mort de Joseph, Jésus confia la menuiserie à son cousin Jacques et succéda à sa tante Jeanne à la tête du domaine de sa Mère. Sous sa direction, les champs donnèrent un rendement de cent pour cent ; la renommée des vins des vignobles de Jacob s'étendit à toute la région. D'une intelligence hors du commun, Jésus se révéla être un homme d'affaires avec lequel conclure des affaires était une garantie de succès. Il achetait et vendait des récoltes d'olives sans jamais perdre une drachme.

S'appuyant sur ses relations familiales et sur le capital du chef du clan, la menuiserie de Nazareth connut également un essor très favorable.

À la mort des Hérode, Jésus entra en possession de l'héritage de son père en Judée.

Je crois avoir déjà dit qu'à Jérusalem, Jésus de Nazareth était connu comme on connaît un mystère. Les frères de son père restèrent célibataires en invoquant le proverbe : « Tel père, tel fils ». Physiquement, Jésus était le portrait craché de ce Joseph, grand et fort, homme de parole, peu loquace, prudent dans ses jugements, attaché à la vie de famille, toujours attentif aux besoins des siens.

Le fait est qu'après avoir marié tous ses cousins et laissé les affaires tourner toutes seules, ce Jésus, adoré par les siens, les surprit tous par « ses disparitions ».

Le mystère des disparitions de Jésus

Personne ne savait où allait Jésus ni ce qu'il faisait lorsqu'il disparaissait de cette manière. Il disparaissait, tout simplement. Il disparaissait sans prévenir, sans donner d'explications. Ses disparitions pouvaient durer des jours, voire des semaines. Si ses cousins Jacques et Joseph se renseignaient ici et là pour savoir si quelqu'un avait vu leur Jésus, tout le monde faisait mine de ne rien savoir du tout.

Où se cachait Jésus ?

Eh bien, ce n'était pas facile à dire. Mais où qu'il aille, il revenait de là où il avait été comme si de rien n'était. Puis il revenait tout tranquille, balançant une excuse quelconque à tous ceux qui, par cette inquiétude si naturelle, lui montraient à quel point ils l'aimaient : « J'ai dû m'occuper d'une affaire urgente », par exemple, fin de la discussion, sujet clos. Il ne servait à rien d'insister davantage ; au final, Jésus éclatait de rire et c'étaient eux qui passaient pour des idiots.

« Pourquoi t'inquiètes-tu ainsi, Jacques, mon frère ? Te manque-t-il quelque chose ? Tes enfants sont-ils malades ? Tu as la santé, l'argent et l'amour, que peut-on vouloir de plus ? »

Je ne l'avais pas dit ? Il était impossible de se fâcher contre Lui. Non seulement il avait tout à fait raison, mais en plus, quand il te le disait avec ce sourire dans les yeux, c'était toi qui finissais par passer pour l'imbécile à t'inquiéter sans raison.

Les seules qui ne semblaient ni surprises ni scandalisées par ses disparitions étaient les femmes de la maison. À la grande surprise de Santiago et de ses frères, les femmes ne voulaient même pas entendre parler de reproches. Quel mystère était-ce donc pour qu'elles soient ainsi enchantées par Lui ?

Un mystère ? Pourquoi avait-il enchanté sa mère, sa tante Juana et sa tante María ?

Il y avait bel et bien un mystère. Un très grand mystère.

Il s'avère que lorsqu'Il partait, un miracle se produisait dans la maison. Les sacs de farine ne s'épuisaient jamais, même si on en sortait à la pelle. Les jarres d'huile ne se vidaient jamais ; quel que soit le nombre de litres offerts, le niveau d'huile dans les jarres ne baissait jamais. Et si l'une d'entre elles tombait malade, les trois Femmes de la Maison savaient qu'Il revenait, car elles se remettaient aussitôt. Et il en allait de même pour toutes les autres choses. Comment n'aurait-Il donc pas pu les enchanter ? Cela dit, lorsqu'il s'agissait de répondre à ces femmes ou à ses cousins pour leur dire d'où Il venait ou ce qu'Il avait fait, Jésus se contentait de les regarder et leur donnait pour toute réponse un baiser accompagné d'un large sourire.

Où allait-il ? D'où venait-il ? Que faisait-il ? Je crois que c'est le treizième apôtre qui a dit que Jésus partait implorer son Dieu, avec des larmes puissantes, de la miséricorde pour nous tous.

L'origine de ces larmes ne doit pas nous paraître étrange, quand on connaît la source d'où elles jaillissaient. C'était le Fils de Dieu, de même nature que son Père, qui

contemplant face à face l'avenir de l'œuvre qu'il allait accomplir, et en voyant le destin vers lequel il conduisait ses disciples, son cœur tout entier se brisait.

Comment ne pas chercher auprès de son Père une alternative viable qui éloignerait les siens du destin vers lequel il les entraînait avec sa Croix ?

Et ce qui est encore plus tragique, c'est que, alors que son sang l'entraînait vers la fragilité de l'existence humaine et qu'il se demandait comment il pouvait être sûr que ce qu'il allait faire était la volonté de Dieu, à cet instant, le poids de ce Destin l'écrasait, s'enfonçait dans sa poitrine et lui arrachait des larmes de sang vif. Comment pouvait-il être sûr que ce qu'il s'apprêtait à faire était juste ? Pourquoi la Croix du Christ et non la Couronne de David ?

La tension, la pression, la nature humaine dans toute sa nudité lui martelant le cerveau et l'âme avec la vision des centaines de milliers de chrétiens qu'Il conduirait au martyre... Un Destin qu'Il pourrait leur épargner en acceptant simplement la Couronne que le peuple, en masse, Lui offrirait. Que faire ? Comment savoir ? Et par quels moyens résister à la consolation que Lui offrait Son Père ?

... Car après le Jour de Yahvé viendrait le Jour du Christ, un Jour de liberté et de gloire : le Roi sur son trône de puissance, menant les armées de son Père vers la victoire...

Au cours de ces jours-là, avant d'entamer sa mission, Jésus choisit en Galilée ceux qui seraient ses futurs apôtres. Les liens qui l'unissaient à ses futurs disciples provenaient du lien du sang que le fils aîné de Zorobabel avait commencé à tisser lorsqu'il fonda Nazareth.

Contrairement à l'atmosphère dans laquelle se multipliaient les hommes de Zorobabel restés en Judée, les habitants de Galilée accueillirent paisiblement et amicalement les hommes d'Abiud. Les habitants de la Judée furent scandalisés lorsqu'ils découvrirent les intentions de Zorobabel et de ses hommes ; ils se rebellèrent contre l'idée de la reconstruction de Jérusalem et tentèrent par tous les moyens de les contraindre à abandonner leur projet.

La Bible dit qu'ils n'y parvinrent pas. En revanche, de la part des habitants de la Terre Sainte de l'époque, ils obtinrent bel et bien une politique d'hostilité perpétuelle. Une politique qui conduisit au cloîtrage et à l'isolement des Juifs du Sud par rapport au reste du monde. Une circonstance qui, avec le temps, allait transformer les Juifs du Sud en ce peuple haïssant les Gentils, qu'ils méprisaient et traitaient en privé comme s'il s'agissait de simples bêtes.

« Mieux vaut manger avec un cochon qu'avec un Grec », disait un rabbin.

« Mieux vaut épouser une truie qu'une Grecque », renchérissait son collègue.

Cette haine envers les Grecs et les païens en général, ce mépris d'un peuple qui en était venu à se croire la « race supérieure », était une haine dans une certaine mesure naturelle. Envers les Grecs, à la suite des persécutions d'Antiochus IV Épiphane. Envers les Égyptiens parce qu'un jour le pharaon... Envers les Syriens parce qu'autrefois... Envers les Romains parce qu'ils les opprimaient... Il s'agissait de transformer cette haine en une sorte d'identité nationale, d'en tirer la force de

continuer à se croire la « race supérieure », appelée à soumettre le reste de l'humanité et à être servie par elle.

Les habitants de la Judée attendaient le Messie pour devenir le nouvel empire mondial. Leur rapport aux lois étrangères, imposées par l'empire, qui régissaient la vie entre Juifs et Grecs, entre Grecs et Romains, entre Romains et Ibères, constituaient un chemin dans la jungle semé d'embûches mortelles, sur lequel le Juif devait rester vigilant et puiser sans cesse dans la haine et le mépris envers les autres races la force vitale qui l'aiderait à surmonter les circonstances jusqu'à la venue du Messie.

Contrairement à leurs frères du Sud, ceux du Nord s'intégrèrent parfaitement dans la société des Gentils. Ils travaillèrent avec eux, firent du commerce avec eux, s'habillèrent comme eux, apprirent leur langue, respectèrent leurs coutumes, leurs traditions et leurs dieux.

Par rapport à leurs frères du Sud, les Juifs de Galilée avaient évolué dans la direction opposée. Alors que le Juif du Sud invoquait la haine comme rempart protecteur de son identité, celui du Nord invoquait le respect entre tous les hommes comme garant de la préservation de la paix.

Ainsi, lorsque Jésus arriva, les différences mentales et morales entre les Juifs de Galilée et ceux du Sud étaient aussi énormes que celles qui existaient à l'époque entre un barbare et un homme civilisé. Le Galiléen continuait d'attendre la venue du Messie, le Christ qui unirait tous les peuples du monde ; le Juif de Jérusalem attendait lui aussi une naissance, mais non pas celle d'un Sauveur, mais celle d'un conquérant belliqueux et invincible qui mettrait à ses pieds, à genoux, toutes les autres nations du monde. Jésus aurait difficilement trouvé parmi ces Juifs du Sud un seul homme prêt à le suivre pour chanter à l'Amour et à la Fraternité universelle le plus merveilleux poème jamais écrit, l'Évangile.

Dans ces circonstances, ce n'est pas un hasard si tous ses disciples se trouvaient présents aux noces de Cana.

Lorsque le Fils de Zorobabel et héritier de la couronne de Salomon s'installa à Nazareth, ses hommes et ses fils s'unirent entre eux et répandirent leur descendance dans toute la région. Travailleurs respectueux de leurs voisins, attachés aux lois de la civilisation commune à tous, considérant la religion comme une affaire privée soumise à la loi sur la liberté de culte, les hommes d'Abiud et leurs fils se répandirent dans toute la Galilée, tout en conservant le mariage endogamique comme fondement de leur identité nationale. Pour le reste, le Juif galiléen ne se distinguait en rien de ses voisins. Il s'habillait comme eux, parlait comme eux.

Dans un tel contexte, le succès commercial de l'Atelier de confection de la Vierge de Nazareth a fondé sa fortune sur le courant nationaliste qui s'est éveillé en Galilée à la suite de la reconstruction des synagogues. C'était lors de ces moments uniques, décisifs de la vie, comme le mariage par exemple, que la fierté nationale s'épanouissait et que l'on aimait se montrer dans un costume typique, populaire. L'art de la confection du costume national, entre les mains des filles d'Aaron, qui en avaient fait un monopole dont le siège était à Jérusalem, l'ouverture de l'atelier par la Vierge, disciple d'une maîtresse dans le secret le mieux gardé de la caste sacerdotale féminine

– dont la confection de manteaux sans couture constituait l'exemple le plus abouti –, fut un coup de maître qui attira à Nazareth les jeunes mariés de la région.

Au-delà de la prospérité qu'il apporta à la maison de la Vierge et à Nazareth même, le succès de l'atelier de la Vierge ouvrit la voie dans la région et la prépara à offrir à ses sœurs un terrain où s'épanouir et se multiplier. Elles se marièrent en Galilée et eurent leurs fils et leurs filles. Aux liens préexistants à la naissance de la Vierge s'ajoutent alors ceux que ses sœurs et les fils et filles de son frère Cléophas ont tissés, et le cadre dans lequel évoluait son Fils prend alors toute son ampleur.

Autrement dit, les disciples de Jésus étaient présents au célèbre mariage de Cana simplement parce qu'ils étaient liés aux mariés par des liens du sang. Ou bien croyez-vous que la belle-mère de Pierre ait été guérie sans la foi ?

Tout au long des Évangiles, nous voyons que la seule condition exigée par Jésus pour recevoir la grâce de sa Puissance était la foi. Lorsqu'il a guéri la belle-mère de Pierre, celle-ci n'avait pas encore vu le Fils unique de Dieu. Le fait qu'elle ait eu la foi sans avoir vu nous ouvre les yeux sur le lien entre la belle-mère de Pierre et la Vierge, grâce auquel la foi de cette femme dans le Fils de Marie était absolue. Et cela nous aide à ouvrir la porte de sa maison et à voir Pierre, par son mariage avec la fille de sa belle-mère, directement apparenté à la Vierge.

Après le miracle de la transformation de l'eau en vin, la seule chose que Pierre avait besoin de voir, c'était l'onction du fils de David par le prophète.

Quand on lit l'Évangile, la première surprise surgit en voyant Pierre et ses compagnons tout abandonner à l'appel : « Suivez-moi ». Comme s'ils étaient des robots ou des automates dépourvus de volonté, ces hommes ont quitté leurs familles et l'ont suivi sans même demander où ils allaient. C'est la première impression. Logiquement, ce n'est qu'une apparence. Ces hommes connaissaient parfaitement le Fils de Marie. Ils savaient de quelle nature était son autorité spirituelle sur tous les clans davidiques de Galilée. Pierre et ses compagnons n'étaient pas des automates sans volonté obéissant aux ordres de leur créateur au rythme des frappes de ses doigts sur un clavier d'ordinateur. Loin de là. Inutile de préciser qu'à plus d'une occasion, unis par des liens du sang à la Maison de leur Mère, ils ont parlé avec son Fils du Royaume du Messie. Il convient également de souligner que le premier miracle public, dont ils ont été témoins, a transformé la conception qu'ils s'étaient faite de la nature de la mission messianique, au point qu'ils étaient prêts à tout abandonner dès que Jésus le souhaiterait. Cela étant clarifié, poursuivons.

Vous avez déjà vu qui était ce Jean, fils de Zacharie, petit-fils du prophète Abias, et quel sentiment se cachait derrière ces paroles accablantes du Baptiste à l'encontre des Juifs. Sa mère, Élisabeth, grand-tante de Marie, Mère du Christ, a consacré sa vie à élever Jean et à lui raconter toute la vérité sur son père, sur les raisons de sa mort et sur celui qu'il devait précéder. À la mort d'Élisabeth, Jean se retira dans le désert et mena une vie surnaturelle dans l'attente de l'accomplissement de la mission pour laquelle il était né. Le baptême de Jésus par Jean confirma aux disciples ce qu'ils savaient déjà : le Fils de Marie était le Messie.

Ils le suivirent pour conquérir le royaume universel. Ils n'auraient jamais imaginé que l'épée avec laquelle Jésus conquerrait le trône de David se trouverait « dans sa bouche ».

Jésus leur annonça à maintes reprises quelle serait sa fin. Mais comment auraient-ils pu concevoir que le Fils de Dieu allait mourir crucifié ?

Témoins d'œuvres prodigieuses, surnaturelles, extraordinaires, divines à tous égards, comment auraient-ils pu concevoir que leurs frères en Abraham commettraient un tel crime contre le Père de ce Fils ?

Ce qui devait arriver arriva. Incroyablement, Jésus se tut, comme celui qui range son épée dans son fourreau et s'abandonne inexplicablement à l'ennemi venu le tuer. Il lui aurait suffi d'entrouvrir les lèvres. S'il avait simplement dit : « À genoux », la foule venue le chercher serait restée clouée sur place, telle des statues de sel. Mais non, il n'a pas prononcé un mot. Il s'est simplement laissé enchaîner.

À eux, les Onze, il ne leur a laissé que le choix des lâches.

Et tous se sont enfuis pour se cacher. Tous, sauf celui qui s'est enfui nu. C'est lui qui a apporté la nouvelle à la Mère : on venait d'arrêter son Fils, on l'emmenait pour le juger.

Le Romain avait réclamé la tête de ce Messie au Sanhédrin. Intimidé par les légions de Pilate, le Sanhédrin le lui avait livré.

Cette question de la culpabilité absolue que l'avenir a fait peser sur cette génération juive, en disculpant les Romains de leur participation directe à la Passion du Christ, trouve sa réponse au cœur même des paroles du grand prêtre devant le tribunal qui a livré le Messie à Pilate :

« Il convient qu'un homme meure pour le peuple. »

« Il convenait » signifiait que soit on le livrait à Pilate, soit celui-ci décréterait l'état d'urgence et enverrait ses légions à sa poursuite. Si l'on livrait Jésus de Nazareth, le peuple resterait calme, pris par surprise, mais si Pilate envoyait ses légions à la poursuite de celui qu'ils abandonnaient désormais à son sort, alors, par amour pour la patrie, ils le défendraient jusqu'à la mort. Et où était donc ce fou capable de croire à la victoire d'une rébellion populaire contre César ?

Le sort de Jésus de Nazareth était scellé. C'était lui ou la nation. Que l'avenir leur reproche, à cause de leur lâcheté, de l'avoir livré, leur faisant porter toute la responsabilité de sa mort, tant pis. Que pouvaient-ils faire d'autre ? Ce malin de Pilate s'en laverait les mains. Et alors ? N'était-il pas préférable qu'un homme meure plutôt que tout le peuple soit massacré par les légions ?

Le problème des disciples était de croire que leur peuple ne jouerait pas le rôle du lâche et prendrait les armes plutôt que de livrer le Messie aux Romains. Pour eux, la situation était claire : comment l'Empire pourrait-il vaincre une armée menée par le Roi de l'Univers ? N'y avait-il pas eu des centaines et des centaines d'hommes, de femmes et d'enfants qui avaient vécu sa gloire dans leur chair ? Au sein de la foule, n'étaient-ils pas le témoignage vivant et privilégié de la mission divine de Jésus de Nazareth ? Il est vrai que, bien souvent, ces foules l'avaient acclamé roi et qu'à chaque

fois, il leur avait tourné le dos. Était-ce logique ? Renoncer au trône qui t'appartient de droit ?

Oui ou non ?

Après tout, tout au long de l'histoire d'Israël, il avait été démontré que l'onction du roi n'appartenait pas au peuple, mais aux prophètes. Fort de cette expérience, il était naturel que Jésus refuse un couronnement contraire au droit historique et divin.

L'ère des prophètes étant consignée dans les Écritures, l'onction, d'un point de vue canonique, relevait du Temple. Le moment devait donc venir où ces mêmes foules le suivraient jusqu'à Jérusalem et demanderaient au Sanhédrin la reconnaissance divine que Jésus de Nazareth avait méritée par ses œuvres.

Alors, sous la pression du témoignage d'une multitude de personnes comblées de grâces et d'une foule innombrable réclamant à grands cris l'onction du Messie par le grand prêtre, Jésus s'assiérait sur le trône de David, son père historique, et, en présence de tous les enfants d'Israël, il se ceindrait de la couronne des rois.

Lorsque, au cours de la troisième année de sa mission, la nouvelle se répandit : « Jésus de Nazareth se rend à Jérusalem pour la Pâque », l'attente messianique attira à Jérusalem des foules innombrables.

Ponce Pilate s'y attendait. Au courant des aventures du Messie des Juifs, il avait depuis longtemps déjà demandé au Sanhédrin la tête de ce Nazaréen. La décision politique qu'il devait prendre face à l'explosion messianique provoquée par « le Nazaréen » était à la fois complexe et claire. Il devait mourir. « Si le berger meurt, le troupeau se dispersera. » Il ne pouvait pas non plus faire sortir ses légions et les lancer en masse contre la foule. Une rébellion nationaliste éclaterait pour défendre leur Messie, et une guerre à la Spartacus était bien la dernière chose que César pouvait souhaiter. En tant qu'homme politique, sa mission était de prévenir le mal avant que la guerre ne soit déclarée. Il pouvait s'attendre au pire et laisser la proie grossir. Comme l'avaient déjà fait Auguste et Hérode à l'époque du recensement. Au moment opportun, Pilate déploierait ses légions et, à travers ce massacre, les autres nations apprendraient comment Rome punit la rébellion contre César.

Le fait est que le Sanhédrin au complet était contre le Nazaréen et n'osait pas s'en prendre à lui par crainte de la foule qui l'accompagnait partout où il allait. Le Sanhédrin avait juré à Pilate qu'il le lui livrerait en personne, mais qu'il devait attendre que le fruit soit mûr.

Après une première année de marche triomphale vers le Mont du Sermon, la deuxième année avait pris une tournure défavorable. À la croisée de la deuxième et de la troisième année, le refus de Jésus d'être couronné roi avait peu à peu effrayé les foules, qui ne le comprenaient absolument pas.

Qui, parmi tous ceux qui auraient joui d'un tel pouvoir divin, ne se serait pas fait accompagner par les foules jusqu'à Jérusalem pour exiger du Sanhédrin réuni en séance plénière la couronne de son père David ?

La perplexité et l'ignorance quant à sa pensée avaient laissé Jésus-Christ seul à l'aube de la troisième année. Seules les femmes et ses disciples lui restaient fidèles.

Qu'était donc devenu ce premier désespoir de l'homme politique romain ? Et ce qui semblait encore pire au Sanhédrin, pourquoi Pilate allait-il faire marche arrière maintenant ? Y aurait-il parmi les rangs romains des hommes qui, en cas d'insurrection messianique, déserteraient l'Empire pour mettre leurs épées au service du Fils de David ?

Comme le montre l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem, l'attente, étouffée l'année précédente par Jésus lui-même, sortit de sa léthargie. Les foules croyant que le Fils de David avait pris sa décision finale, favorable à son couronnement, se précipitèrent toutes à Jérusalem cette année-là.

Comme nous le savons déjà et comme l'histoire le prouve, à l'approche de la Pâque, Jérusalem devenait une ville assiégée. De toutes les régions du monde, les Juifs descendaient et montaient vers la Ville Sainte pour célébrer ce Repas qui servait de prélude à la libération opérée par Moïse.

Cette année-là, en l'an 33 de notre ère, à la foule habituelle s'ajoutèrent tous ceux qui, autrefois, l'avaient proclamé roi.

Quelle ne fut pas la surprise de tous lorsque Jésus entra dans le Temple et, à coups de fouet, mit fin pour toujours à la pression que cette foule exaltée était prête à exercer contre le Sanhédrin et César.

Cette fièvre messianique que Jésus avait suscitée dès sa première année était de retour. Elle avait atteint Jérusalem avant son arrivée et faisait trembler les remparts de la ville avec la même force que les trompettes de Josué en leur temps. Si, au lieu de se rendre directement au Temple pour prendre un fouet et déclarer la guerre totale au Sanhédrin, Jésus avait fait ce qu'il avait fait lorsqu'il était enfant, c'est-à-dire se frayer un chemin jusqu'à la cour des docteurs de la loi et entrer dans le vif du sujet... Mais non. Pas du tout. La situation était déjà agitée, et c'est Lui qui l'a plongée dans le chaos de la manière la plus explosive qu'on puisse imaginer.

La même foule qui, quelques heures auparavant, avait applaudi et acclamé le Fils de David, réclamait à la tombée de la nuit sa tête à un Pilate qui, à ce moment-là, ne voyait plus pourquoi il devait tuer celui qui s'était creusé sa propre tombe.

Pour comprendre la fuite de ses disciples, il faut se mettre à la place de ces hommes qui, au fond de leur cœur, rêvaient de cette entrée triomphale : « le couronnement ». Ce sont eux qui, les premiers, sont restés bouche bée en voyant leur Maître saisir un fouet et s'abattre avec une colère toute-puissante contre le Temple.

C'est à ce moment-là que Judas prit la décision de le livrer au Sanhédrin. Les autres s'en allèrent, le moral en lambeaux, comme flottant dans un vide total.

Que allait-il se passer maintenant ?

Qu'avait donc fait Jésus ?

Alors qu'ils prenaient le Dernier Souper, ils se sentaient aussi confus et vides que cette Terre qui, avant le Commencement, errait dans les ténèbres de l'Abîme, confuse et vide.

Hélas, enfants de la Terre, l'héritage de votre mère est votre lot ! N'a-t-elle pas reçu, le jour de sa naissance, toutes sortes de promesses de la part de son Créateur, et dès que celui-ci lui a tourné le dos, ne s'est-elle pas laissée piéger par la confusion qui accompagne toute solitude ? Votre mère ayant connu, à sa naissance, la confusion et le vide de la solitude, comment auriez-vous pu ne pas tomber dans le même piège ?

Tandis qu'ils dînaient avec Lui, ses disciples n'avaient pas la moindre idée de ce dont Il leur parlait. Ils savaient seulement qu'ils étaient prêts à mourir en combattant plutôt que de Le laisser seul. Pauvre Pierre, son cœur s'est brisé lorsque son Héros et son Roi lui a arraché l'épée des mains ! Tous, sans exception, se sont enfuis, poussés par une force qui les dépassait et qui faisait bouger leurs jambes contre la volonté de leur esprit.

« Que va-t-il se passer maintenant, Mère ? », demandait cet autre Jean à la Mère de Jésus, comme si elle connaissait la réponse.

Que va-t-il se passer ? Il allait se passer ce qui était prophétisé depuis mille ans. Le firmament se parerait de deuil pour pleurer la mort du Premier-né, la Terre se lamenterait sur la mort de l'Unique-Fils.

24

Mort et résurrection de Jésus-Christ

Les événements de cette nuit-là sont décrits dans les Évangiles. Je ne vais ni les reproduire ni les commenter. Je me limiterai à ce qui n'est pas écrit.

Tandis que la mascarade judéo-romaine suivait son cours, le ciel s'assombrissait au-dessus des têtes des milliers d'ivrognes qui scandaient : « Crucifie-le ! »

La même confusion qui s'était emparée des disciples et les avait poussés à prendre la fuite, cette même force s'était emparée de la foule qui l'avait acclamé lors de son entrée triomphale et qui, livrée à l'alcool, déversait sa douleur contre l'auteur de la désillusion qui s'était emparée de ses esprits. Hébétés, livrés à l'alcool dans lequel ils noyaient leur chagrin – qui coulait à flots et gratuitement des mains du Temple vers leurs gorges –, ceux-là mêmes qui, quelques heures à peine auparavant, avaient acclamé le Messie en criant « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur », hurlaient désormais : « Crucifiez-le ».

Tandis qu'ils criaient sans relâche, les nuages envahirent l'horizon, tissant une toile de foudre et de tonnerre au-dessus du Golgotha. Tandis que le Condamné traînait sa croix le long de la Via Dolorosa, indifférent à la foule ivre qui crachait ses rires sur le Fils de Marie, la nuit tombait peu à peu.

Absorbés, émerveillés par ce qu'ils vivaient, tandis qu'ils formaient la procession, très peu d'entre eux eurent à l'esprit les paroles du Prophète. En réalité, un seul jeune garçon. Au pied de la Croix, alors qu'il levait les yeux vers le ciel, les Écritures lui revinrent en mémoire.

« Déjà les vagues de la mort m'entouraient et les torrents de Belial me terrifiaient. Les liens du shéol m'emprisonnaient, les filets de la mort m'avaient surpris. Et dans mon angoisse, j'ai invoqué Yahvé et j'ai lancé vers mon Dieu mon cri. Il a entendu ma voix depuis son palais, et mon cri est parvenu à ses oreilles. Il s'est ému, et la terre a tremblé. Les fondements des montagnes ont vacillé, ils ont frémi devant Yahvé dans sa colère. De la fumée s'élevait de ses narines, et de sa bouche sortait un feu dévorant, des charbons allumés par Lui. Il a abaissé les cieux et est descendu, un nuage noir sous ses pieds. Il s'éleva sur les chérubins et s'envola ; il vola sur les ailes des vents. Il fit des ténèbres un voile, formant autour de lui sa tente ; une brume aqueuse, des nuages épais. Devant l'éclat de son visage, les nuages se dissipèrent ; de la grêle et des éclairs de feu. Yahvé tonna depuis les cieux, le Très-Haut fit entendre sa voix. Il leur lança ses flèches et les dispersa, il fulmina des éclairs et les terrifia. Et des torrents d'eau apparurent, et les fondements du monde furent mis à nu devant la colère réprobatrice de Yahvé, devant le souffle de l'ouragan de sa fureur. »

Oui, seul ce jeune garçon, Jean, fixa son regard vers le ciel qui contemplait avec horreur le crime des enfants de la Terre. Dans la douleur de l'instant, personne n'avait perçu ce qui s'abattait sur leurs têtes. Le ciel était noir comme les profondeurs de la grotte la plus impénétrable. Lorsque Jésus rendit son dernier souffle et qu'ils crurent que la fin était déjà venue, comme s'ils se réveillaient soudain tous d'un rêve, leurs yeux s'ouvrirent à la réalité.

Avant même qu'ils ne ressentent la menace du ciel, la voûte céleste se déchira en larmes. On entendit un craquement plus fort que celui des murs de Jéricho lors de leur effondrement. C'est alors qu'ils levèrent tous la tête pour la première fois et sentirent dans l'atmosphère cette humidité électrique.

Ils s'apprêtaient déjà à faire demi-tour quand soudain, un fouet en forme d'éclair déchira l'obscurité. Il sembla tomber au loin. Quels imbéciles ! C'était le cavalier qui, autrefois, avait ouvert à Judas Maccabée les rangs de l'ennemi et qui, à présent, chevauchait avec violence sur les nuages des prophéties. Ses yeux resplendissants illuminèrent la nuit et, de sa gorge toute-puissante, le tonnerre roula à l'horizon ; comme un fou, possédé par une douleur qui lui aveuglait les entrailles, ce cavalier divin leva le bras et fit pleuvoir sur la foule son fouet de foudre et de tonnerre.

L'enfer de la colère du Père éternel s'abattit en tempête sur les enfants et les femmes, les personnes âgées et les jeunes, sans distinction entre coupables et innocents. Devenue folle, telle un e qui se réveille en sursaut d'un cauchemar pour découvrir, en ouvrant les yeux, que le véritable cauchemar venait de commencer, la foule se mit à dévaler le Golgotha. La tempête qui s'abattait sur leurs têtes menaçait de grêle, d'éclairs et de tonnerre, mais pas de pluie. C'était un orage électrique que le Tout-Puissant, transpercé par la lance enfoncée dans la poitrine de son Fils, le cœur

brisé, avait pris entre ses mains et, rendu fou par la douleur, abattait sur les enfants de la terre sans distinction. La frénésie, l'effroi s'emparèrent de tous. La terreur se déchaîna sans épargner ni le vieillard ni l'enfant, homme ou femme. Rendue folle par ce qu'elle avait fait sous l'emprise de l'alcool, la foule se mit à se diriger vers les remparts de Jérusalem. Des fous ! Comme si la douleur de Dieu pouvait être contenue par la pierre.

Et voilà que la foule se mit à dévaler le Golgotha, cherchant le salut entre les remparts. Alors, le fouet électrique du Tout-Puissant se mit à s'abattre sur les femmes et les enfants, les jeunes et les vieux, sans distinguer les coupables des innocents. Sa douleur, la douleur du Tout-Puissant, les atteignait tous et leur déchirait la chair sans aucune pitié. En moins de temps qu'il n'en faut au coq pour chanter son deuxième chant, la pente du Golgotha se remplit de cadavres carbonisés. Ceux qui gravissaient déjà la pente de la Porte des Lions croyaient avoir échappé à l'horreur lorsque les tombes du cimetière des Juifs commencèrent à s'ouvrir. Les prophètes sortirent de leurs tombes et, de leurs bouches spectrales, la colère du Tout-Puissant leur livrait aux vivants leur sentence de mort.

Horreur, désolation, effroi. Ceux qui pensaient trouver refuge chez eux se retrouvèrent face à des portes closes. Une nuit de la Cène, il y a mille cinq cents ans, l'ange de la mort parcourut les maisons des Égyptiens à la recherche des premiers-nés. Ce même ange parcourait désormais les rues de Jérusalem, tuant sans distinction entre grands et petits. La même douleur infinie qui déchirait le cœur de son Seigneur avait atteint le sien et, dans sa douleur indicible, il enfonçait l'épée des chérubins dans tous ceux qu'il rencontrait sur son passage.

Terrifiés, pris au piège d'un cauchemar infernal, la terreur entraîna les fugitifs vers le Temple. Là, ils s'entassèrent entre ses murs, cherchant miséricorde. Fous, avec la folie de celui qui tue son fils et se réfugie chez le père de l'enfant, c'est là qu'ils trouvèrent leur tombe lorsque le fouet de la Douleur fit tomber ses larmes sur la coupole, une coupole qui s'effondra sur la foule terrifiée.

Horreur, effroi, désolation. La douleur du Père du Christ en pleine explosion violente. Le sang d'un Dieu transformé en blocs de pierre tombant sur une foule terrifiée, écrasant des têtes, réduisant en décombres hommes et femmes. « Criez encore : Crucifiez-le ! », écrivaient en craquant les pierres de la coupole du Temple alors qu'elles tombaient du plafond au sol.

Tandis que ces événements se déroulaient au pied de la Croix, il ne restait plus qu'un homme et trois femmes. Comme si un bouclier d'énergie le protégeait, le jeune homme, debout, contemplait le spectacle. Au pied du Mont de la Passion, les cadavres calcinés, les mourants écrasés sous le poids de ceux qui s'étaient enfuis en dévalant la pente. Contre les remparts, sans aucun moyen d'échapper aux morts sortis de leurs tombes, les victimes paralysées par l'horreur s'entassaient, prises de folie. Lorsque, peu après, la coupole du Temple s'effondra et que cessèrent les tonnerres, les éclairs et le fracas de la chair et du sang, Jean ramassa l'épée du Romain qui avait confessé. Le jeune homme tourna la tête vers les trois femmes, leur parla du regard et commença à leur frayer un passage. La foule des blessés et des mourants, horrifiée, s'écartait

comme s'il s'agissait d'un ange de Dieu achevant l'œuvre commencée par son Seigneur. Tel était le feu que dégageaient les yeux du plus jeune des fils du Tonnerre.

Arrivés dans les rues, incapables de résister au regard de ce chérubin humain, les hystériques s'écartèrent de son chemin. Juan conduisit les trois femmes chez lui et referma la porte derrière lui. Les Dix et les autres femmes s'y trouvaient. Comme morte, la Mère s'effondra sur le lit et ferma les yeux sur un monde où elle ne semblait plus vouloir revenir.

Les survivants se jurèrent d'effacer de leur mémoire et de celle de leurs enfants le souvenir de la Nuit où Dieu rompit son Alliance avec les fils d'Abraham. Leurs historiens enterrèrent le souvenir de cette Nuit dans la tombe des silences millénaires. Bien souvent dans l'Histoire de l'Humanité, un peuple s'est juré d'effacer de sa mémoire un certain événement, particulier, capital pour l'évolution de son avenir. Rarement un peuple a réussi à enterrer de manière aussi définitive un chapitre aussi traumatisant.

Les Onze ont eux aussi cru que tel était le destin de ces trois années de gloire inoubliable. En effet, la seule chose qui les a retenus ce vendredi-là et le samedi suivant, enfermés dans cette Maison, était de connaître le sort de cette Mère qui gisait comme morte sur son lit.

La Mère se réveillerait-elle de son sommeil ? Ne voyait-on pas sur son visage, ravagé par la souffrance, les morceaux en lesquels son cœur s'était brisé ?

Seigneur, comment pourraient-ils la regarder en face lorsqu'elle se réveillerait ? Quels mots de réconfort lui diraient-ils pour justifier la fuite honteuse qu'ils avaient entreprise ?

Que pouvaient-ils faire ? L'abandonner à son sort ? Continuer à fuir jusqu'à ce que la distance entre eux et leurs souvenirs devienne un abîme ?

Ne leur avait-Il pas dit que tout ce qu'ils vivaient passerait, et qu'Il ressusciterait le troisième jour ?

Les heures leur parurent interminables à tous ceux qui veillaient sur le sommeil de la Mère. Malgré le danger qu'ils couraient, personne ne partirait sans l'accompagner à Nazareth.

Combien de temps cette Mère mettrait-elle à se réveiller ? Mais bien sûr, pourquoi aurait-elle voulu se réveiller ?

Le samedi à midi, la Mère commença à sortir de son état. Les Onze crurent qu'ils ne pourraient pas supporter son regard. Ah, comme ils étaient bêtes !

Ils avaient passé plus d'heures qu'ils ne pouvaient en compter à contempler ce visage vieilli. Ils connaissaient déjà par cœur chaque micromètre de ses joues lacérées.

Soudain, ce samedi-là, ce visage commença à reprendre des couleurs. Tous restèrent là à observer chacun de ses mouvements. C'est alors que la Mère ouvrit les yeux, pleins de vie.

À ses côtés, sa sœur Jeanne lui caressait le front comme on caresse la tête de la personne la plus aimée au monde. De manière inattendue, la Mère demanda un peu d'

u d'eau. L'autre Marie, celle de Cléophas, se leva. Lentement, la Mère se redressa dans son lit et les regarda tous. Les Onze étaient assis par terre, adossés aux murs de la chambre. L'expression sur son visage les émerveillait lorsque la Mère ouvrit la bouche. « Qu'avez-vous, mes enfants ? », leur dit-elle en souriant. « Qui veillez-vous ? Vous me regardez comme si vous voyiez un fantôme. »

Les Onze n'en revenaient pas. Marie, la femme de Cléophas, revint avec le verre d'eau et s'assit à ses côtés, posant sa tête sur son épaule.

« Allons, Marie, ne fais pas l'enfant, ne pleure plus, ou veux-tu que mon Fils te trouve ainsi quand il viendra ? »

Les Onze se regardèrent, pensant que la douleur lui avait fait perdre la raison. La Mère lut dans leurs pensées et se mit à leur parler, en disant :

« Mes petits enfants, c'est moi qui suis responsable de tout. Il y a longtemps que j'aurais dû vous révéler qui est Celui que vous appelez Maître et Seigneur. Il fallait que cela arrive pour qu'Il me libère de mon silence. Qui croyez-vous avoir suivi partout ?

« Je suis vieille, mes enfants, et je suis fatiguée. Écoutez-moi bien et relevez vos âmes ; quand Il viendra, demain, vous aurez la preuve de tout ce que je vais vous raconter aujourd'hui. Que penserait mon Fils s'Il venait demain et vous trouvait ainsi ? Comment pourrais-je Le regarder en face ? Ayez de la patience avec moi si, par moments, je ne suis pas claire. Quand Il vous enverra l'Esprit de la Promesse, vous vous souviendrez de mes paroles et je me laisserai moi-même envoûter par la sagesse qu'Il répandra dans vos âmes. Ce que je vais vous raconter, je l'ai entendu de Lui. Je n'ai ni Sa grâce ni Sa sagesse. Je vous le dis d'ores et déjà : c'est Lui-même qui vous comblera de sa connaissance, et alors vous n'aurez plus besoin que je vous raconte quoi que ce soit. Il m'a parlé de son Monde, de son Père ; je Lui posais des questions et Il me répondait sans rien me cacher. Du moins, rien que je n'aie besoin de savoir. J'étais sa confidente, ce cœur ouvert et innocent dans lequel Il déversait ses souvenirs divins. Il me parlait de son Monde, les yeux tournés vers l'infini ; je gardais tout cela dans mon cœur ; chacune de ses paroles, je la gravais dans ma chair. Je n'ai pas su pourquoi Il avait scellé mes lèvres jusqu'à ce jour. Aujourd'hui, Il m'a libérée de mon Silence et je dépose dans vos cœurs ce qu'Il a déposé dans le mien et que j'ai porté en moi pendant tant d'années. »

En leur ouvrant son Cœur, la Mère révéla aux Disciples : l'Annonciation, l'Incarnation du Fils de Dieu, et l'Histoire divine qu'Elle avait entendue de la bouche de son Enfant, en ces jours où, alors qu'Il était encore « son Enfant », le Fils de Dieu venait se blottir dans les bras de « sa Mère ».

TROISIÈME LIVRE

LA CRÉATION DE L'UNIVERS SELON LA GENÈSE.

Au commencement, Dieu créa les cieux et la terre.

La Terre était informe et vide, et les ténèbres recouvraient la surface de l'Abîme, mais l'Esprit de Dieu planait au-dessus des eaux.

Dieu dit : « Que la lumière soit », et la lumière fut.

11.- DÉCLARATION DE PRINCIPES

21.-PREMIÈRE PARTIE.- CRÉATION DE LA LUMIÈRE DE LA GENÈSE

42.-.DEUXIÈME PARTIE.- CRÉATION DU FIRMAMENT DES CIEUX

50.-TROISIÈME PARTIE.- L'ÉCHELLE DES ÉLÉMENTS NATURELS

61.-QUATRIÈME PARTIE.- CRÉATION DE LA BIOSPHÈRE

66.-CINQUIÈME PARTIE.- CRÉATION DE L'ÉCOSPHÈRE

77.- SIXIÈME PARTIE.- CRÉATION DU SYSTÈME SOLAIRE

89.- SEPTIÈME PARTIE.- CRÉATION DES CIEUX

INTRODUCTION À LA COSMOLOGIE DU XXI^e SIÈCLE

Voici le secret le mieux gardé au monde. Au cours des 3 500 années qui se sont écoulées depuis Moïse jusqu'à Christ Raoul, aucun être humain n'a été autorisé à briser le Sceau par lequel YAVÉ Dieu avait décrété que l'Histoire de la Création des Cieux et de la Terre resterait hors de portée de l'intelligence des millénaires ; jusqu'au Jour fixé par Sa Prescience, bien entendu.

Ce Sceau étant ouvert, le hiéroglyphe écrit par Moïse étant exposé à la lecture de toutes les nations, l'Intelligence de YAVÉ Dieu, son Créateur, est magnifiée à l'infini, d'autant plus que les sages et les génies de tous les siècles ont tenté d'ouvrir ce Sceau, d'en lire le contenu, et n'y sont pas parvenus. L'intelligence de YAVÉ Dieu, Créateur de l'Univers, apparaît d'autant plus élevée et inaccessible quand on constate que l'homme à qui Il a accordé la gloire d'ouvrir ce sceau et d'en lire le contenu à toutes les nations n'est qu'un homme n'ayant reçu qu'une éducation élémentaire, propre à son époque et à son peuple.

De toute évidence, la force que ce Livre doit vaincre se multiplie par le nombre d'hommes qui, frustrés par leur incapacité à briser le Sceau de la Genèse, se sont mis d'accord pour attribuer cette impossibilité au fait que le récit biblique de la Genèse n'est rien d'autre qu'« une métaphore dépourvue de tout contenu scientifique ».

L'intelligence humaine ayant été créée pour s'élever à l'image de l'intelligence divine, selon la parole : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance », cette frustration ne pouvait que faire naître une vision de l'origine de l'Univers destinée à étouffer l'ignorance humaine et à maintenir à flot « la toute-puissance de la raison scientifique ». Le fruit de cette dualité émotionnelle a donné naissance à une cosmologie sans Dieu, défensive dans un premier temps, puis offensive, c'est-à-dire anti-crétionniste, dans le but de préserver la grandeur humaine face à « la mort de Dieu ».

Or, Dieu ne ment pas ; ce n'est pas en vain qu'Il a dit de Lui-même : « Je suis la Vérité ». Ainsi, puisqu'Il a écrit sous forme de hiéroglyphes le Récit de la Création de notre Univers, c'est précisément en raison de l'impossibilité de pénétrer Son Texte, sans l'intervention de la Main de son Auteur, et parce que cette impossibilité se manifeste dans la chute de la science du XX^e siècle dans les abîmes du nazisme, c'est par cette impossibilité que l'existence du Texte est devenue une promesse d'ouverture, qui s'accomplira, grâce au Christ, à une date connue exclusivement de Lui seul.

En somme, le Sceau devait s'ouvrir et le Mystère de son contenu être révélé.

Or, l'athéisme scientifique du XIX^e siècle ayant évolué vers la cosmologie du XX^e siècle, et le XX^e siècle ayant construit une structure artificielle autour de l'édifice irréal

de son image fictive de l'Univers dans le temps et dans l'espace, il est logique que le choc entre cette vision artificielle et fictive et la véritable image de l'Univers, ici révélée, fasse jaillir des étincelles.

Disons que la nécessité de fonder, sur des principes pseudo-scientifiques, une image cosmologique sans aucun appui dans la structure de la Réalité a donné naissance, autour de ce château en l'air qu'était la CSXX, toute une religion néo-païenne, les universités en temples et l'Académie des sciences en Vatican, démontrant ainsi, même dans son athéisme, que toute structure humaine aspirant à être invincible doit suivre le modèle que le Christ a établi de son vivant : l'Église catholique.

Dans leurs aspirations à l'immortalité, tant le Troisième Reich que le Parti marxiste-léniniste-stalinien n'ont pas hésité à adapter la structure catholique à leurs partis. L'athéisme anticréationniste de la CSXX n'allait pas être en reste, ni manquer de mener à sa perfection cette copie, d'autant plus que parmi ses bâtisseurs figuraient les génies qui ont donné naissance à l'ère atomique.

La tâche de Dieu en ce siècle n'est ni modeste, ni insignifiante.

Mais c'est dans l'impossibilité que l'Omniscience et l'Omnipotence divines se manifestent dans leur véritable nature infinie et éternelle.

Quant à l'aspect littéraire, c'est à moi qu'il faut imputer tous les défauts que pourrait présenter ce petit livre. Le fait qu'il s'agisse d'une introduction n'implique ni infailibilité ni dogme. Cependant, ses fondements ayant été posés par le Créateur des Cieux et de la Terre lui-même, toute rupture avec ces fondements revient à rouvrir la porte aux guerres mondiales.

Au fil des années, ma réflexion n'a cessé de mûrir. Le fondement initial demeure.

La lecture de ce petit ouvrage n'est pas aisée, et je n'ai pas l'intention d'adapter mon style aux lois du commerce. Ma tâche est d'autant plus ardue que la structure artificielle que la cosmologie du XXe siècle a érigée autour de l'athéisme de la classe scientifique s'est avérée complexe.

Nombreux sont les génies qui se sont appuyés sur Newton pour atteindre Einstein. Faisant fi des révolutions technologiques et scientifiques des deux derniers siècles, les héritiers de ce système cosmologique, fondé sur une hypothèse dont la grandeur consistait à avoir réinventé un univers n'existant que dans leurs têtes, les astronomes de notre époque préfèrent continuer à travailler les yeux fermés face aux données plutôt que de compromettre ce merveilleux édifice cosmologique créé par l'homme et, sous le poids des preuves, de devoir signer la démolition de la religion de l'athéisme du XXe siècle. La vérité divine, cependant, est invincible. Les données stockées dans la mémoire astronomique du XXIe siècle se dressent pour renverser d'un seul coup ce château en l'air qu'était le XXe siècle.

La structure dynamique de nos cieux, ce firmament qui, chaque nuit, nous ouvre les yeux sur les immensités de sa Création, et dont les hommes, pour des raisons de barbarie sociale et historique, ont été privés de la libre contemplation, esclaves qu'ils sont d'un système social animal fondé précisément sur ce système cosmologique du sein duquel sont nés tous les maux du XXe siècle ; lorsque l'on étudie les données physiques que nous fournit l'astronomie naturelle, on découvre un édifice d'une

beauté infinie dont les fondements ouvrent les yeux de notre pensée à l'existence d'une sagesse créatrice fondée sur l'intelligence sans limites d'un Être tout-puissant dont la force a été mise au service de l'Arbre des sciences de la création des univers, dans l'activité de laquelle son Être acquiert les propriétés surnaturelles propres au Créateur du Cosmos : l'omniscience et l'omnipotence.

Il est donc logique que, face à la question de l'existence ou de la non-existence de la CSXX, en tant que religion de la science, les astronomes de notre époque continuent de fermer les yeux sur les preuves que les données astrophysiques universelles leur présentent.

Mon travail dans ce contexte consiste à rendre simple ce qui est difficile et à faire comprendre que la Lumière qui aveugle les yeux est la Lumière qui ouvre l'Intelligence de la créature humaine à l'Image de l'Intelligence Divine de son Créateur. Car on continue à préférer vivre dans un état animal, uniquement et exclusivement par crainte de vivre une Liberté qui, à l'Image et à la Ressemblance de la Divine, triomphe de tout et affronte les problèmes de l'Espace et du Temps avec la conscience victorieuse de celui qui a appris que Vivre est une Aventure, une Épopée en progression constante et continue vers un Horizon qui révèle sa nature à mesure que l'on s'approche de sa limite. Selon les paroles de notre Créateur, Dieu Fils unique, notre Roi et Seigneur, notre Père et Maître : « Chaque jour apportera son souci. »

Je comprends qu'ayant travaillé dans ce domaine de la Création de notre Univers avec la constance de celui qui a consacré sa vie à recréer la Vraie Image de nos Cieux et leur relation dans l'Espace et le Temps avec le Cosmos dans lequel ils ont été créés, ayant formé mon intelligence à travailler avec des images simples étayées par les données astronomiques naturelles, il m'est nécessaire de partir d'un principe universel clair qui ne laisse place à aucun doute et qui serve de pont entre le XXe siècle et cette Introduction au XXIe siècle. Pour répondre à ce besoin, je dirai d'emblée que cette Introduction est ce que son titre indique : « Une Introduction ». Celui qui ouvre la porte accomplit sa tâche ; il appartient à ceux qui entrent de continuer à travailler et d'actualiser la pensée cosmologique et astrophysique afin que les nouvelles générations puissent, au cours des siècles à venir, évoluer sur un terrain nourri par un arbre des sciences créatrices dont le fruit vit sous la loi de la vie et non sous la loi de la mort, ce fut là le fruit que l'arbre de l'athéisme scientifique est venu offrir au XXe siècle.

En ce qui concerne l'Origine du Cosmos, en établissant ici le Principe de Notre Univers comme une Œuvre postérieure à la Création du Cosmos, et un Cosmos qui a été créé pour être le Champ de Matière Première dont son Créateur devait se servir pour la Création de Nouveaux Univers, cette Origine Cosmologique a eu lieu lors d'une Transformation Massive de matière astrophysique en énergie cosmique ; une énergie globale qui, redirigée vers des champs d'énergie spatio-temporels, a entamé son voyage de retour vers la matière astrophysique.

Fondamentalement, ce Big Bang originel continue de se produire aux confins du cosmos, où l'énergie cosmique créée par les galaxies est captée par des champs d'énergie spatio-temporels qui transforment l'énergie en matière. Et ainsi de suite jusqu'à l'infini, pour l'éternité, d'où l'expansion ad infinitum naturelle du Cosmos. La

création des galaxies est un processus sans fin que le Créateur du Big Bang originel alimente en étendant l'espace aux confins de sa création, à mesure que le temps se matérialise en galaxies et en amas de galaxies.

Ce n'est donc pas un hasard si la révolution radioastronomique que nous vivons ajoute sans cesse de nouvelles galaxies à celles déjà détectées, et repousse les frontières du Cosmos à mesure que cette nouvelle accumulation nous ouvre les yeux sur une expansion étrangère à toute contraction cosmologique finale.

Tout comme l'Éternité, l'Infini et Dieu n'ont ni commencement ni fin : la Création est venue pour demeurer à jamais. À l'inverse, nier l'expansion du cosmos jusqu'à l'infini en affirmant une contraction qui commencerait à un certain point de la ligne de l'éternité, c'est se livrer à la science-fiction, c'est-à-dire revenir à l'ère de l'erreur du XXe siècle, où une hypothèse faisait loi tant que sa fausseté n'était pas démontrée. La perversité du XXe siècle ayant ensanglanté les champs de la Terre par deux guerres mondiales, persister dans une telle erreur revient à se déclarer en guerre ouverte contre le genre humain, contre la vie et contre Dieu.

Et pour conclure cette préface, l'observation en direct de l'évolution qu'ont connue les sciences astronomiques, et les sciences physiques en général, au cours de ces quarante dernières années, constitue une source d'étude de ressources intellectuelles propices à l'édification d'une pensée claire et sans faille sur l'image naturelle qui correspond à nos cieux et à notre Terre. On ne peut plus douter à ce stade que l'image que les sciences géologiques et astronomiques projettent à l'humanité influe sur sa position vis-à-vis de sa civilisation et sur son attitude face à l'Univers. Vouloir se décharger de la responsabilité et imputer ses propres maux à une force extérieure au système lui-même est un recours pathologique qui, comme le montre la réalité historique dans laquelle nous nous trouvons actuellement, ne mène nulle part, ou plutôt, mène bel et bien à un endroit très précis : la destruction.

Le rôle qu'ont joué les sciences naturelles dans le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale est un mea culpa qui pèse dans l'air comme une dalle sur une tombe.

La relation entre la connaissance et le comportement est une loi parfaitement assumée par les sciences depuis les premiers jours de l'éthologie – pour ne pas remonter trop loin dans le temps –, et le rôle qu'a joué l'athéisme scientifique, soutenu par la science du XXe siècle, dans la tragédie du XXe siècle est hors de toute discussion. À moins, bien sûr, qu'à présent, en plus de nous vouloir aveugles, on veuille nous rendre tous dépourvus de raison.

Personnellement, je ne crois pas que le Mal ait été conscient. Mais une fois la Conscience acquise, les conséquences de la Liberté ne peuvent être imputées à l'impossibilité de briser un sceau que Dieu a maintenu fermé de sa main et de son écriture. Il n'y a donc pas de condamnation ; et mon travail ne consiste pas non plus à juger les penseurs des derniers siècles. La Vérité se situe au-delà du jugement porté sur les autres ; il est dans sa nature de libérer ceux qui se sont retrouvés enfermés dans les ténèbres d'un silence trouvant son origine dans une nécessité cosmologique, aujourd'hui surmontée.

Ouvrons donc la porte qui, pendant 3 500 ans, est restée fermée, pour la gloire de notre Créateur divin et la libération de l'ensemble des nations du genre humain des forces que l'ignorance, née de la chute du premier homme, a déchaînées sur tous les peuples de la Terre.

CHAPITRE 1

DÉCLARATION DE PRINCIPES

1. Mais, pour commencer, et puisqu'il faut toujours choisir un bon point de départ, je dirai que cette étude sur la mémoire de la création de l'univers (les cieux et la Terre) trouve son origine dans la nécessité d'ouvrir la foi aux principes scientifiques de la nature. Je ne prétends pas fonder la Foi sur ces principes, car la Foi a été et reste fondée sur les principes surnaturels dont les Évangiles constituent le Traité éternel. L'Incarnation et la Résurrection sont les deux piliers du Temple de la Foi ; face aux questions sur l'Origine de toutes choses, la seule explication que nos parents ont pu nous donner, et que nous-mêmes avons pu donner, jusqu'à présent, à nos enfants, est le récit de la Création de l'Univers selon la Genèse. C'est-à-dire : « Dieu créa les cieux et la terre »... Quant au reste, le « comment » et le « quand », ce sont là des aspects de l'activité créatrice que nous pouvons connaître ou ignorer, mais qui n'ajoutent ni n'enlèvent rien à la foi.

2. Le travail que je me suis fixé dans cet ouvrage consiste à surmonter la première de ces deux inconnues : « le comment ». Car, même si la foi est invincible, personne ne peut nier que la foi sans l'intelligence est corruptible, comme cela a été amplement démontré au fil des siècles. C'est donc à l'ignorance que nous devons imputer toutes les erreurs du christianisme. Par conséquent, dans cet ouvrage, je vais aller droit au but, à la Vérité ; et la vérité est la suivante : l'Univers, cette structure d'ingénierie astrophysique au sein de laquelle notre Système solaire gravite, a été créé par le Dieu de la Genèse. À l'inverse, le fait circonstanciel présumé selon lequel cet ensemble final d'une beauté impressionnante que nous appelons « l'Univers » aurait été produit à partir d'une série chaotique d'éléments n'a suscité chez le matérialisme scientifique aucun conflit psychologique d'aucune sorte, dans la mesure où la science a nié l'existence d'une esthétique naturelle. (Cette question de l'esthétique des cieux et de sa fonction stimulante pour l'intelligence est un sujet que l'athéisme scientifique a déclaré être le fruit d'une série de hasards, tous issus du chaos. Quant au reste : comment le chaos peut-il produire des cieux d'une beauté aussi impressionnante ? C'est là un point auquel ils ont refusé de répondre. Ou bien ils y ont répondu avec le mépris que mérite la question d'un imbécile). Ce n'est pas un hasard si le père de l'éthologie et prix Nobel Konrad Lorenz a établi un lien entre la connaissance et le comportement dans son équation classique : « Vérité = Survie ; Mensonge = Destruction ».

3. Les exemples que le sage Konrad Lorenz, père de l'éthologie, en parlant de la relation directe entre Connaissance et Comportement, a mis sous nos yeux sont infinis, mais en somme, ils convergent vers une conclusion universelle ; à savoir : le Comportement positif, ou de survie, d'adaptation et d'évolution de tout être vivant, est le fruit de sa Connaissance véritable et réelle de la Nature ; informations qu'il acquiert d'une part par ses sens, et d'autre part grâce à son héritage phylogénétique ; de telle sorte que, par la nature du comportement en situation réelle d'une espèce, nous pouvons définir la nature de la connaissance qui lui sert de base pour se déplacer dans l'espace et le temps.

En d'autres termes, si nous fournissons à un individu une fausse information sur l'environnement dans lequel il évolue, il en résultera une progression chancelante. Exemple : si, à un individu en marche, nous transmettons une fausse information sur la longueur d'un fossé sur son chemin – qu'il doit, à mesure qu'il s'en approche, se préparer à franchir –, en lui donnant comme un fait avéré une longueur de deux mètres alors qu'en réalité elle est de dix, la validation de cette fausseté entraînera sa perte.

Chez les animaux, ce sont les sens, quels qu'ils soient, qui recueillent l'information au fur et à mesure que le mouvement se produit. Chez l'être intelligent, c'est-à-dire l'être humain, l'information provient de la communication, et l'individu est donc exposé à une manipulation factuelle externe qui, en orientant son comportement, peut ou non viser sa destruction. Or, lorsque c'est l'espèce tout entière, le genre humain tout entier, en l'occurrence, qui s'engage sur une voie autodestructrice, il faut logiquement parler d'une pathologie intellectuelle qui, touchant tous les hommes, ne peut que les entraîner tous dans l'abîme de leur extinction. Et puisque la cosmologie se réfère à la structure de la nature, origine de toute vie sur Terre, le comportement global autodestructeur dont fait preuve le genre humain doit être recherché dans une pathologie de l'intellect visant à recréer intellectuellement la nature du monde dans lequel l'Homme vit, existe et est.

4. Pour en revenir au thème métaphysique, le fait est que l'éthique n'est pas non plus impliquée dans la génétique, et pourtant sa manifestation se produit à tous les niveaux historiques connus. Ainsi, ce besoin étant inné, la Connaissance fait partie de notre structure génétique. Autrement dit, nous ne réagirions pas à l'Esthétique de l'Univers si notre structure génétique n'était pas préparée à répondre aux étincelles que les Cieux font jaillir dans notre cerveau.

Ainsi, en niant la relation entre l'intelligence naturelle et l'esthétique universelle, le matérialisme scientifique a conduit le train de la recherche cosmologique créationniste dans une impasse. Contre cette tentative, il faut dire que l'histoire des civilisations, depuis ses débuts, conserve une trace des réponses apportées par les différentes cultures à ce stimulus naturel (Intelligence naturelle – Esthétique universelle) sur lequel le genre humain, se trouvant alors dans son enfance ontologique, n'avait aucune capacité de manipulation ni de maîtrise. Autrement dit, l'être humain réagit face à la beauté de l'univers avec le même naturel que les arbres à l'arrivée du printemps et que les vents à l'arrivée de l'hiver.

L'« admiration » étant la mère de la pensée philosophique, c'est la Nature elle-même qui, portant dans sa structure universelle l'empreinte de l'intelligence de son

Créateur : son effet sur la Vie ne pouvant être autre qu'une créature intelligente « à l'image et à la ressemblance de son Créateur » engendre chez l'être humain la pensée métaphysique, sur la base de laquelle il transcende la matérialité même de l'information enregistrée par les sens pour s'élever vers une Cause externe universelle qui a en Dieu son origine.

À ce propos, on pourrait m'objecter que la métaphysique n'a rien ou peu à voir avec la cosmologie. Objection sans fondement, car la philosophie, mère de la métaphysique, est le feu qui allume dans l'Être l'intelligence qui le conduit à la science. Et la science oriente sa pensée vers la Création. Un modèle de conduite que nous observons dans toutes les civilisations. Et dont nous déduisons que l'empreinte du Créateur s'intègre à la Création pour élever la vie de sa créature à son existence et à sa participation à l'éternité.

5. Quant à la Création de la Vie intelligente sur la surface de la Terre, à cette époque (en parlant de l'Homo sapiens adanensis), l'être humain dans son enfance ontologique, la réponse de l'Homme au stimulus de l'Univers dans son cerveau fut la Parole. Autrement dit, si la science trouve son origine dans l'admiration, ce même fait a, bien avant, révolutionné l'avenir de l'Homme en lui ouvrant la bouche pour qu'il prononce son premier mot.

Le premier mot, le mot d'admiration par excellence, quel autre pouvait-il être sinon « Dieu ! ».

En effet, le récit biblique de la création de l'univers trouve son origine dans la satisfaction de ce stimulus qui a éveillé chez l'Homme la quête de la connaissance de l'origine de toutes choses. Au sein de ces réponses que les différentes nations de l'Antiquité ont apportées à cette impulsion (esthétique céleste – intelligence naturelle), la réponse biblique a creusé entre Moïse et ses contemporains un fossé aussi infranchissable qu'il était impossible au pharaon de traverser la mer Rouge.

6. En effet, comparés au récit de la création de l'univers de Moïse, les récits cosmogoniques des peuples anciens portaient l'empreinte du traumatisme historique vécu par leurs ancêtres quelque part de l'autre côté du Déluge. Dieux, démons, océan, ciel, terre, demi-dieux... Toutes les paranoïas de ces hommes se sont mêlées dans un chaos mythique dont les entrailles ne pouvaient faire naître rien de bon, si ce n'est la justification du comportement social qui constituait leur héritage historique. C'est pourquoi, dans cet ouvrage, je préfère reporter à une autre occasion l'analyse de la genèse des réponses apportées par l'Antiquité au défi du cosmos. Je ne vais pas non plus me perdre dans l'analyse et la réfutation des théories cosmologiques modernes, car, bien que sous un habillage différent, les réponses de l'ère atomique aux vieilles questions classiques sur l'origine et la structure de l'univers trouvaient leurs racines dans la même attitude psychologique qui avait entraîné l'homme antique dans l'ère des mythes et des légendes.

Le moment venu, lorsque l'occasion se présentera, je me chargerai de disséquer leurs structures jusqu'à mettre à nu la nature de leurs hypothèses. En effet, cette nouvelle cosmologie n'étant pas le prolongement d'une hypothèse antérieure, et n'étant redevable à aucune d'entre elles, la théorie historique qui anime cet ouvrage n'a pas à suivre la même méthode d'enregistrement et de réfutation de toutes les

hypothèses qui, depuis l'époque du monde classique jusqu'à l'ère atomique, ont cherché à satisfaire le besoin de connaissance de l'être humain. Et considérant que la liberté d'expression s'allie à la liberté de pensée pour créer sa propre méthode, j'ai préféré suivre comme ligne d'action la voie tracée par Moïse dans la Genèse. Et je dis cela en étant conscient que sans le travail des générations passées, il serait impossible d'être ici présent.

Or, étant donné que ce progrès était déjà inscrit dans l'Histoire de notre civilisation dès l'instant où son Fondateur n'était autre que Celui-là même qui, ouvrant la bouche, a dit : « QUE LA LUMIÈRE SOIT », cette Introduction ne reconnaît d'autre filiation que celle avec Celui qui a disposé que l'Intelligence humaine trouve la Porte ouverte à la Science de la Création. Les sciences ont rempli une fonction historique sacrée, qui n'est autre que de préparer l'Intelligence de notre siècle à accéder à l'Intelligence sans limites de notre Créateur.

7. L'étude de l'histoire des sciences, en général, et de l'astronomie, en particulier, permet de voir de quelle manière et dans quelle mesure l'ignorance fut le lot que la génération de ces bâtisseurs mythiques des premières cités construites de mains d'hommes légua en héritage au genre humain, dont l'âge d'or fut atteint lorsque « la couronne descendit du ciel », lorsque les cités s'érigèrent en corps du Premier Roi de la Terre, cet Adam qui, défiant la Loi et méprisant la Paix dans sa marche vers la civilisation de la plénitude des nations du genre humain, fit de la Guerre Sainte sa loi d'airain ; un héritage qui conduisit tout le monde à la Mort. Une destruction où l'on apprécie mieux qu'ailleurs la relation délicate entre Connaissance et Comportement.

Une « fausse » information sur l'identité et la personnalité du Créateur, considérée comme vraie et certaine, a déclenché la première guerre civile mondiale, mise en scène dans le fratricide de Caïn contre Abel ; information qui, si elle n'avait pas été acceptée, l'Homme ayant alors emprunté une voie directe vers la civilisation universelle, aurait épargné tant de malheurs au genre humain.

Mais comme nous ne sommes pas dans ce petit ouvrage pour corriger les historiens de l'Antiquité, il est bon de mettre de côté pour l'instant le thème de la Chute à la lumière des sciences historiques, et nous aurons le temps, quand Dieu le voudra, de voyager jusqu'au septième millénaire avant Jésus-Christ et de recréer, à la lumière des preuves, le monde d'avant la Chute de ce premier royaume dont le roi reçut la couronne « descendue du Ciel », Adam pour nous, « Alulim » pour les héritiers de ce monde perdu... à cause d'une pomme !

8. Pour poursuivre sur ce thème, à titre d'introduction, et même si un bref aperçu général peut sembler hors de propos, l'entrée de Moïse dans l'Histoire universelle a révolutionné la structure de l'avenir de l'humanité pour de nombreuses raisons. Il fut le premier législateur à abolir les sacrifices humains. Une fois purifié par Jésus-Christ des peines liées au délit biblique, le Code mosaïque de justice reste le fondement de notre éthique sociale, ses « Tu ne tueras point, Tu ne voleras point, Tu ne commettras point d'adultère, Tu ne porteras point de faux témoignage »... demeurant les piliers sur lesquels le Palais de la Justice repose sa structure fondamentale.

De toute évidence, le monde reste tel qu'il est en raison de la lutte à mort que la descendance de Caïn mène contre le Christ.

Depuis les origines du monde, de ce monde renaissant des cendres de l'ancien monde préchrétien, l'objectif des royaumes et des empires, des tyrans et des dictateurs n'a été, et n'est toujours, que de légaliser le vol, l'adultère, le crime, le faux témoignage, les relations sexuelles contre nature, etc. L'histoire de cette lutte entre la loi de la Nature, inscrite par Dieu le Créateur dans le cœur de toutes les premières familles de la Terre, et la loi du crime, dont le but était et reste la légalisation de cette transgression (au nom de l'État, de la caste, de la démocratie, voire de Dieu), a eu et a pour lignes directrices de conduire les nations à accepter la guerre en tant que mode de vie.

Il n'est pas nécessaire de souligner l'importance du Code de Moïse et sa nature révolutionnaire. Comme je l'ai déjà dit, ce Code a été le feu qui a fait renaître de ses cendres ce Monde antique qui, avec la « quadrature des Césars », a conduit la civilisation antique à sa ruine. Animé par l'Esprit du Christ, le monde moderne a surgi de ces cendres, et il chemine aujourd'hui à nouveau vers sa ruine sur le dos des mêmes chevaux qui ont conduit l'Empire romain à sa chute.

9. À bien des égards, donc, la Révolution de Moïse continue de nous affecter trois mille cinq cents ans après sa naissance.

Sans contredire en rien notre dogmatique sur la Trinité, son monothéisme reste le roc sur lequel le Christ a édifié son Église. (De l'opposition entre cette force ancienne, figée dans son inertie, qui refusait de faire le saut en avant, et la nouvelle, qui réclamait de naître, est né le grand conflit qui, par son explosion, a redonné à l'Écriture Sainte la nature révolutionnaire qu'elle avait à ses origines et à laquelle elle n'a jamais renoncé. Grâce à Jésus-Christ, même au prix d'être considéré comme un « traître à la patrie » pour avoir voulu faire de l'Écriture Sainte le patrimoine universel de l'humanité, l'intelligence naturelle classique a trouvé la porte ouverte à l'étude de la Création. Et surtout, Jésus-Christ a donné à la Bible un peuple qui la protégerait de la chute de l'Empire romain, qui se profilait à l'horizon).

10. Le peuple juif, certes, avait porté les Écritures saintes à contre-courant des siècles. Mais il l'avait fait comme celui qui porte un fardeau dont on ne peut se libérer. Ses périodes d'idolâtrie, ses époques de corruption, si courantes dans son histoire, n'étaient rien d'autre que cela : la manifestation de cette impossibilité de se débarrasser de ce fardeau. Moïse a conclu un pacte entre Dieu et le peuple hébreu, selon lequel Israël ne serait jamais détruit ; mais ce pacte, en engageant les deux parties et l'Œil de Dieu étant partout, ne pouvait que créer – et a créé – dans la conscience du peuple juif le besoin de ne pas se sentir surveillé de manière aussi constante et omniprésente. Cette nécessité de libération a eu pour effet ces périodes d'idolâtrie et de corruption dont la Bible regorge.

C'est cette relation de nature sadomasochiste – dans la mesure où Dieu savait qu'il était impossible à l'homme de ne pas pécher, et où l'homme savait qu'il était impossible à Dieu de s'abstenir de punir – qui a conduit le peuple juif à la situation finale que Jésus-Christ nous a révélée à travers son affrontement avec les pouvoirs sacerdotaux de Jérusalem.

Après un millénaire et demi passé à étudier les Écritures saintes, à les vivre dans leur chair – dirais-je –, tel fut le modèle de relation entre Dieu, l'Univers et l'Homme qui a façonné Jérusalem et ses enfants. Leurs rites liturgiques, leurs prescriptions

législatives, le mode de vie juif en général, à quelques exceptions près, ont tenu le reste du monde à l'écart des Écritures saintes, et le peuple juif, à de rares exceptions près, à l'écart des ouvrages de l'âge d'or de la philosophie et des sciences classiques.

Jésus-Christ s'est attaché à abattre cette situation, ce mur psychohistorique infranchissable dans les deux sens.

Et il l'a abattu.

C'était une nécessité vitale. En tant que dépositaires des Écritures saintes, les Juifs ne pouvaient ignorer que l'Histoire universelle continuait d'évoluer et qu'autour d'eux existait un autre peuple auquel Dieu avait confié un autre type d'« écriture sacrée ».

Si l'Écriture Sainte était le fruit de l'amour de Dieu pour l'Homme, le fruit de l'amour de l'Homme pour la Sagesse serait la Philosophie, mère de la Science.

11. Le chemin de la science a été long au fil des siècles. Il ne pouvait en être autrement. Car l'Homme ayant été créé pour participer à l'Omniscience créatrice, l'intelligence humaine, reflet vivant de l'Intelligence divine, ne pouvait ni ne peut cesser d'aspirer à vivre son épanouissement dans la dimension omnisciente, naturelle à la Source de son existence. La conséquence directe et néfaste que la Chute a léguée à toutes les familles du monde fut cette déconnexion ; de sorte que l'Homme, bien qu'ayant « en lui-même la puissance d'être », se trouva, après la Chute, dans l'impossibilité de passer du « dit » au « fait », ce que l'on appelle en philosophie : passer de la « puissance » à l'« acte ».

Cette impossibilité naturelle s'est traduite par des mythologies et des cosmogonies, l'une après l'autre, et toutes ensemble, moteurs du Crime contre une Nature qui, portant en son sein la loi divine, s'est trouvée impuissante à reconnecter la créature humaine à son Créateur.

L'ignorance fut le lot du genre humain (sur la nature duquel nous reviendrons en temps voulu, mais pas ici, ce livre étant destiné à rester exclusivement dans le domaine de la connaissance de Dieu en tant que Créateur des Cieux et de la Terre)... Une ignorance contre laquelle s'est dressée la pensée philosophique, et, bien que l'intelligence humaine fût asservie à la loi de la raison animale, du fait que l'être humain porte en son sein la graine de l'intelligence divine, celle-ci, par disposition créatrice, devait porter ses fruits.

12. Ainsi, mille cinq cents ans après la Nativité, l'heure de la liberté sonna pour la science. La tutelle que la théologie avait exercée sur elle touchait à sa fin. Seulement, la situation n'était plus la même. On ne peut comparer le monde de mille cinq cents ans après Moïse à celui de Galilée, mille cinq cents ans après Jésus-Christ. Mais en ce qui concerne la fin de la tutelle de la théologie sur la science, l'heure était bel et bien venue.

Les aiguilles de l'horloge du Temps avaient avancé vers cette Heure.

Si les théologiens ont été scandalisés par Galilée, ce n'était pas parce que Dieu avait cessé d'être l'esprit qui insuffle, à travers son visage, le souffle de vie à ses créatures. Je dirais que c'était tout le contraire ; c'était parce que la théologie avait

tenté de monopoliser ce souffle de vie et, n'y parvenant pas, elle devait logiquement s'indigner contre Dieu. Mais ces choses avaient déjà été prédites. Le véritable problème, au fond de l'indépendance de la science, est né lorsque, de ces frictions, a surgi ce sentiment de liberté de celui qui se libère enfin de la protection d'une mère exagérément, dirais-je, « madonnescue ». Un sentiment grandissant qui, alimenté par la critique de la raison indépendante à l'égard d'une Église ancrée dans ses comportements médiévaux, a fini par convertir le monde moderne aux différents types de matérialismes scientifiques.

Compte tenu du conditionnement intellectuel acquis par la science moderne, le progrès de la connaissance physique de l'Univers pouvait difficilement converger vers la rencontre avec son Créateur.

13. Même si cela ressemble à une critique destructrice – ce qui n'est pas le cas –, il est un fait que l'échec de l'ère moderne était inscrit dans son héritage à l'ère atomique. De nombreuses idées sur des modèles cosmologiques possibles, chacune étant la pièce d'un puzzle qui se profilait comme merveilleux, mais que personne ne pouvait assembler. C'est au génie d'Einstein et à sa génération qu'il revint d'élever le Nombre au rang de Parole, et d'ordonner le Cosmos grâce à son pouvoir omnivore. (La folie qui, selon eux, résidait dans le génie a conduit les sages de l'ère atomique à croire qu'ils participaient à une course de relais et que leur tour était venu de courir. Avec la fidélité des sages à une cause perdue, les génies de la première moitié du XXe siècle se sont élancés sur la piste qui menait à l'enfer des guerres mondiales. Lorsqu'ils s'en sont rendu compte, lorsqu'ils ont voulu arrêter le train, il était déjà trop tard, et l'inertie a fait le reste). Ils se sont élancés, et, tels Pilate se lavant les mains, ils se sont écartés du chemin.

Comment ne pas les impliquer dans la naissance du monstre qu'ils ont nourri du lait de la loi du plus fort, et du pain de la guerre comme instrument de progrès et d'évolution !

Nourris par la doctrine du matérialisme scientifique, le monstre nazi et le monstre bolchevique ont grandi jusqu'à devenir les armées de cet enfer qui a fait du XXe siècle la période la plus maléfique que l'humanité ait connue jusqu'alors.

Certes, la chute de l'Empire romain n'a pas été moins infernale, mais le fait que le XXe siècle ait disposé de tous les moyens nécessaires pour empêcher l'hécatombe apocalyptique, le fait d'avoir vu dans la guerre le seul moyen possible de sortir de la crise idéologique et économique qui touchait toutes les nations de la même manière, a transformé la chute du monde moderne en la plus grande tragédie jamais connue, tant par le nombre d'âmes prises au piège de cette hécatombe apocalyptique que par la haine et la méchanceté qui se sont déchaînées lors des conflits mondiaux du XXe siècle.

En d'autres termes, selon l'évangile du plus fort : la guerre mondiale était légitime.

Elles devaient commencer.

Et elles ont commencé

14. Heureusement pour nous, tout ce qui a un commencement a une fin, et la plus grande des guerres que l'humanité ait connues a elle aussi pris fin.

Elle a pris fin ; mais, fuyant la défaite du Fort, les athlètes de la science se sont dispersés dans toutes les directions, et ont remis le flambeau de l'énergie atomique aux deux grandes puissances victorieuses du conflit.

La Guerre froide vit le jour.

Une Guerre froide qui trouva son origine dans la décision de Dieu d'armer Caïn et Abel de la même mâchoire, dans le but d'empêcher le fratricide par la crainte de la destruction des deux. Une politique merveilleuse dont nous jouissons tous aujourd'hui les fruits. Non pas que l'ère atomique soit, ou ait été, un paradis de concertations où la pensée serait mise au service du salut des nations et de la rédemption de la Terre Mère. Loin de là ! Mais la révolution technologique devait suivre son cours.

Et, par l'une de ces merveilleuses décisions de la Providence, les yeux de l'Intelligence humaine se sont ouverts ; ils ont commencé à percer les distances astronomiques.

Et, à mesure que le champ universel s'élargissait sous les yeux télescopiques de la civilisation, cet univers du plus fort s'est évaporé, s'est dissipé comme le ferait la bulle de savon qu'il était, selon ses créateurs. Stupéfaites, les yeux incrédules de ceux qui voient leurs idoles vaciller sur leur piédestal, incapables de supporter le poids du séisme qui ébranle les fondations de la terre, les dernières générations de la Guerre froide ont vu la religion d'Einstein et sa doctrine cosmologique trembler sur leur autel, sans que leurs prêtres ne puissent rien faire pour l'empêcher.

Une fois de plus, la Réalité a réfuté, réfute et continuera de réfuter l'idéologie du matérialisme scientifique. Elle a d'abord réfuté son évangile du plus fort ; puis elle a réfuté sa doctrine de la nécessité de la guerre en tant qu'instrument biologique de civilisation, et aujourd'hui, elle ébranle les fondements du Cosmos selon la science.

15. Mais plutôt que de me perdre dans une critique du comportement scientifique, je préfère passer directement à la mise en avant du développement de la civilisation comme résultat de l'évolution du langage humain, ce cheval de bataille qui nous a conduits à la victoire sur cette absence de connaissance que le Fils de Dieu déplorait en disant : « Si vous ne comprenez pas les choses de la Terre, comment allez-vous comprendre celles du Ciel ? ».

Ce n'est pas un exercice de rhétorique que d'affirmer que le sens, l'objectif, la fin vers laquelle ont tendu ces deux millénaires passés ont été le dépassement de ce handicap intellectuel. Rappelons-nous que Dieu avait parlé en tant que prophète, Dieu avait parlé en tant que législateur, Dieu avait parlé en tant que roi et seigneur, enfin Dieu a parlé en tant que Père, mais Dieu ne nous a jamais parlé en tant qu'Intelligence créatrice de Celui qui, ouvrant la bouche, a dit : « Que la lumière soit ».

Et pourtant, en affirmant qu'Il avait créé l'Univers, cette affirmation renfermait la promesse de le faire. Ainsi, dans la complainte du Fils de Dieu, cette promesse palpitait sous la forme d'un Avenir, qui devait venir, qu'Il aurait aimé voir s'accomplir dès à présent, mais qui, malheureusement, était encore à venir.

Car l'intelligence de l'Homme classique devrait encore beaucoup progresser pour pouvoir comprendre les lois de la Science de la Création. Le Chemin de la barbarie à l'aube de notre époque serait long et étroit ; mais ce Jour viendrait. L'Histoire lui ouvrirait son horizon, et l'Étoile du Matin qui annonce l'arrivée du Jour Nouveau ferait briller sa lumière sur la Plénitude des Nations.

16. La voyant venir, de loin à travers les siècles, l'un des disciples de Jésus la salua en disant : « L'attente impatiente de la Création attend la manifestation de la gloire de la liberté des enfants de Dieu. » Tous les apôtres de Jésus-Christ étant des enfants de Dieu, lorsque ce Paul affirma que « toute la Création » attendait la « manifestation de la gloire de la liberté des enfants de Dieu », à sa manière, d'une manière si intelligente que saint Pierre l'a reconnue, saint Paul a prophétisé la naissance de ce Jour où Dieu nous parlerait en tant que ce Créateur de l'Univers qui s'est révélé au début de son Livre.

De plus, les deux premiers pas dans cette direction avaient déjà été franchis. Il y avait la Révélation et la Science.

Même s'il est vrai qu'un mur séparait les deux, le christianisme, comme on le verrait au cours de la première moitié du premier millénaire, l'a abattu, et à la lumière de son magistère, la théologie et la science ont appris à cohabiter, à grandir ensemble.

Bien sûr, la civilisation allait encore devoir traverser des heures amères et critiques ; les invasions, la division des Églises, la bataille entre la foi et la raison, et, à la fin des deux millénaires, les guerres mondiales, planaient sur son chemin. Ce n'est qu'à la fin que l'esprit d'intelligence ferait son apparition.

PREMIÈRE PARTIE

LA CRÉATION DE LA LUMIÈRE DANS LA GENÈSE

CHAPITRE 2

AU COMMENCEMENT, DIEU CRÉA...

17. Nous entrons de plain-pied dans le thème central de cet ouvrage : la Création de notre Univers. Et, pour commencer, car il ne pouvait en être autrement, j'ai choisi la Révélation biblique comme chemin vers la découverte de l'Origine et de la Constitution de nos Cieux et de notre Terre.

Le simple fait que la pensée scientifique se soit éloignée de la Révélation ne légitime en rien le droit de se fabriquer un univers sur mesure. La légitimation des modèles de l'univers, « à condition que les sciences des nombres servent de briques dans leur construction », n'est qu'une manière subtile de reconnaître en privé, sans l'affirmer en public, l'incapacité de la science à dénouer la lanière des sandales de celui qui est l'Origine de toutes les sciences.

Mais pouvait-il en être autrement ? Nés, pour ainsi dire, hier, prétendons-nous nier Dieu pour que notre orgueil échappe à la ruine ?

18. Curieusement, la théologie, contaminée par l'audace de l'athéisme scientifique, s'est laissée tromper par l'imposture de la cosmologie du XXe siècle ; et, partageant l'impossibilité d'accéder à la pensée de Dieu, elle en est venue à faire croire à l'Église que le récit de la création de la Genèse n'est qu'une métaphore de plus, dépourvue de tout contenu scientifique ; c'est-à-dire que le seul objectif de la Révélation de la Genèse consiste à relier l'expérience de l'Univers à l'Idée d'un Créateur divin.

De là à promouvoir un aggiornamento constant du Texte, en l'adaptant à la mentalité et à l'intelligence de chaque siècle, qu'y a-t-il de plus naturel !

Il sera toujours plus utile à la fierté de *l'intelligentsia* de nier son incapacité à se hisser au niveau du Dieu créateur du cosmos que d'admettre l'impossibilité de se

hisser au niveau de la semelle des chaussures du Créateur de tant de merveilles qui ornent la robe de notre univers.

19. Les uns pour une raison, les autres pour une autre, le fait est qu'en pénétrant dans le domaine de l'Omniscience créatrice, nous le faisons tous comme si nous foulions un territoire vierge. Que les uns et les autres, les uns niant l'existence d'un Dieu Créateur de l'Univers et du Cosmos, et les autres affirmant leur incapacité à pénétrer la Parole créatrice par le biais de l'artifice théologique selon lequel le Récit serait une métaphore ; au-delà des croyances et des opinions des uns et des autres, le Récit de la Création de l'Univers a rempli sa fonction historique qui est d'introduire l'Homme auprès de son Créateur.

Dans la main de Dieu réside le droit d'intervenir dans sa propre Création ; la Révélation a été donnée pour mettre en évidence la vanité de toute intelligence naturelle. Mais puisque Dieu ne se glorifie pas de se moquer de ses créatures, d'autant plus qu'Il s'est uni à sa Création en tant que Père, et la Sagesse étant le contraire de l'Ignorance, le corpus littéraire de la Révélation portait scellée la Promesse toute-puissante de l'Accès, dans l'esprit de la Foi, de l'Intelligence de l'Homme à l'Omniscience créatrice divine.

Réjouissons-nous donc, et laissons le fleuve des siècles emporter vers la mer du Passé les arguments nés pour masquer l'échec de tous : scientifiques et théologiens, afin d'ouvrir la Porte, d'entrer et de voir.

20. Cela dit, en gardant à l'esprit la Pensée de Dieu, le texte original de la Genèse dit que :

« La Terre était... confuse ! ».

« Au commencement, la Terre était confuse et vide », telle est la phrase complète.

Dans la grande majorité des traductions de l'original biblique, en particulier depuis l'époque de la Rébellion de Luther contre l'Unité de l'Église universelle fondée par le Seigneur Jésus, Roi unique et éternel, seul Pontife universel, Dieu Fils unique, qui, par sa Puissante Parole, a fait naître la Lumière, le Firmament, et toute vie dont la Terre Mère a été imprégnée par son Créateur, les mots : « La Terre était confuse et vide », ne sont pas exactement les mêmes.

Et cela se comprend.

Les traducteurs modernes eux-mêmes se sont retrouvés prisonniers de la raison scientifique et, pour épargner à leurs lecteurs « la confusion », ils ont préféré adapter la Parole de Dieu à l'esprit de leur époque.

Ici, en totale indépendance vis-à-vis des complexes et des préjugés de l'époque et de leurs adaptations, car nous considérons que Dieu est éternel, j'ai préféré conserver le texte original et travailler à partir de ses informations :

« Au commencement, Dieu créa les Cieux et la Terre.

La Terre était informe et vide... ».

21. Or, le fait que la Terre ait connu une période géohistorique caractérisée par un vide planétaire (en ce qui concerne la biosphère) est un fait aussi élémentaire et

évident que le fait que nous naissons nus. Du point de vue de la géologie classique, on ne parle pas d'une période historique de vide « courtois » telle que l'auteur de la Genèse veut nous la présenter. Mais si nous devons nous en tenir aux critères de la géohistoire moderne, il ne serait pas non plus correct de parler d'un vide, pour la surface de la Terre, à l'image et à la ressemblance de celui que nous observons à la surface de la Lune. Et c'est précisément de ce type de vide « à la manière de la cour » dont nous parle l'auteur de l'Apocalypse.

22. La Lune, par exemple ; en parlant de la Lune, nous pouvons effectivement dire, et nous disons, « qu'elle est vide ». Pour des raisons évidentes. Sur la Lune, il n'y a pas de plantes ; la Lune n'a pas d'atmosphère ; la Lune n'a pas d'océans ; la Lune n'a rien sur sa croûte externe dont les propriétés nous permettraient d'affirmer que la Lune a eu, ou est en passe d'avoir, une biosphère.

En ce qui concerne la croûte lunaire en particulier, outre le fait qu'elle n'est rien d'autre qu'un désert infini qui, par défaut, ne recèle même pas les vestiges d'une civilisation perdue dans les replis d'un de ces cataclysmes asimoviens tant appréciés des lecteurs du XXe siècle ; et en ce qui concerne la Lune en général, nous pouvons affirmer et nous affirmons que « la Lune est vide ». Sans atmosphère, sans océans, sans continents, sans vie d'aucune sorte, ni végétale ni animale, la Lune est aujourd'hui aussi vide qu'était la Terre hier, avant que Lui, le Fils de Dieu, n'ouvre la bouche et ne dise : « Que la lumière soit ».

23. Il n'est pas nécessaire d'insister, et d'insister encore, sur l'image géo-historique à partir de laquelle le Verbe, ouvrant la bouche, par sa Parole toute-puissante, a revêtu la nudité de la Terre Mère du manteau de glace qu'Il a appelé « la Lumière ».

Ainsi, lorsque l'Auteur divin nous révèle que la Terre « était vide au commencement », l'image scientifique que son Créateur, Dieu le Père, souhaite nous transmettre et nous fait parvenir est celle-ci : celle d'une Lune supergéante appelée la Terre. Et c'est vers cette planète dans son enfance, « nue » et exposée à sa destruction, que Dieu le Fils s'est approché, à la grande merveille de tous les enfants de Dieu, « qui ne sont pas de cette Création », et, ouvrant la bouche, il a donné le coup d'envoi à la création du genre humain.

24. Ainsi, et pour élargir nos horizons, l'échelle des éléments naturels que la Genèse nous invite à gravir nous place face à une Terre sans océans, sans atmosphère, sans continents, sans calottes polaires, sans plantes, sans animaux, sans oiseaux ni poissons. En un mot, sans biosphère. Et dans cette perspective rétrospective, avec tout le calme du monde, un homme d'il y a 35 siècles s'adressait à tous les sages de tous les temps et de tous les lieux, nés et à naître :

« Mesdames et messieurs, en partant de cette planète vide, aussi vide que la surface de la Lune : comment Dieu a-t-il créé l'eau, la glace, l'air, la terre, le feu ? C'est-à-dire les océans, les continents, l'atmosphère, les calottes polaires, les plantes, les oiseaux, les poissons et toute forme de vie. »

Depuis lors, la question de l'Auteur de l'Apocalypse plane sur l'intelligence des millénaires.

25. À ce stade, compte tenu de la distance qui sépare l'auteur divin du lecteur du XXI^e siècle, la réponse officielle, telle qu'elle est formulée par les théologiens et les scientifiques, est que Moïse s'est contenté de créer une métaphore fondée sur une sorte d'hyperbole mystique inhabituelle.

Personnellement, je ne sais pas comment qualifier un échec qui nie la possibilité de toute victoire, et qui, dans l'affirmation du Néant, espère noyer sa défaite dans la mer de l'oubli. Peut-être parviendrai-je un jour à trouver la réponse. En attendant, la première tâche de ce livre est de démontrer, contre Descartes, que Dieu ne ment pas. La deuxième, que les génies se sont crus plus malins qu'ils ne l'étaient en réalité. Et la troisième, apporter la bonne réponse à la question vers laquelle la civilisation s'est dirigée : « Comment Dieu a-t-il créé l'Univers ? ».

26. La nécessité de commencer quelque part nous a placés face à l'information biblique en question :

« Au commencement, Dieu créa les cieux et la Terre.

La Terre était informe et vide, et les ténèbres couvraient la surface de l'abîme, mais l'Esprit de Dieu planait au-dessus des eaux.

Dieu dit : « Que la lumière soit ! » Et la lumière fut. »

Combien de fois cette information a-t-elle été lue ? Combien de fois cette révélation a-t-elle été commentée ? Combien de générations ont tenté d'en percer le secret ! Et combien de penseurs ont été honnêtes avec eux-mêmes et avec les autres, et ont reconnu que le quotient intellectuel de celui qui a créé ces Cieux et cette Terre est aussi éloigné du quotient intellectuel humain que l'Enfer l'est du Ciel ?

(Dans ce livre, le temps s'entendra toujours à l'échelle géologique. Au fur et à mesure, de nouveaux horizons s'ouvriront. Le Principe est le problème. Et le problème réside dans le choix de la plateforme).

CHAPITRE 3. – LA CRÉATION DE LA TERRE

27. L'Information biblique nous place sur une plate-forme géologique spécifique. Plus précisément, la Révélation étend à nos pieds une période géohistorique. Si, à partir de son information (« la Terre était vide »), nous regardons autour de nous et effaçons de la surface du globe tous les éléments classiques de la nature : atmosphère, continents, océans et calottes polaires ; que nous reste-t-il ? Il nous reste une planète vide la veille de la naissance de sa biosphère !

Mais le point vers lequel l'intelligence a été mise en mouvement se concentre sur la recherche de la réponse à la suite de laquelle tant d'efforts ont été vains. Je veux dire : en partant d'une planète présentant ces caractéristiques géologiques, avec une croûte primaire dépourvue de tout élément naturel à partir duquel commencer à faire quelque chose, l'image la plus proche de son état primitif étant la vue de la surface de la Lune, à partir de cet état primitif, la question est :

Comment Dieu a-t-il réussi à créer la biosphère ?

Ce serait là l'ancienne manière d'aborder le sujet.

Mais il en existe une autre.

28. Abordons le sujet sous un angle nouveau. Pourquoi ne pas nous poser la question nous-mêmes ? À savoir : quelle série de processus physiques devrions-nous déclencher, contrôler et diriger pour, à partir d'une telle plateforme géologique, créer une biosphère ?

Il faut le voir pour le croire ! À l'avenir, nous verrons de nos propres yeux Dieu à l'œuvre, et nous nous émerveillerons en contemplant la manière dont Dieu accomplit ses œuvres. À ce sujet, son Fils, tout en nous lançant une invitation à assister au spectacle de la Création, nous a émerveillés en nous disant « que son Père ferait des œuvres plus grandes que celle-ci ». Nous comprenons donc également que cette invitation a été la cause de la participation d'ux enfants de Dieu à cette œuvre, la Création de nos Cieux et de notre Terre ; Invitation qui a atteint son apogée lorsqu'en appelant ses enfants, il les a rendus participants de notre formation, et en disant « Faisons l'Homme à notre image et à notre ressemblance », l'Invitation s'est ouverte à la participation à l'Acte créateur.

Cela étant dit, et pour ne pas nous égarer sur des chemins parallèles, et puisque l'Origine de notre Univers ne peut être perçue par nous qu'avec les yeux de l'Intelligence, c'est avec ces yeux de l'intelligence que nous allons voir comment Dieu a créé la Lumière, et toutes choses.

29. Il va sans dire que la restitution à la mémoire de l'humanité d'une réalité historique à laquelle le genre humain s'est vu refuser l'accès va, par logique, se heurter aux systèmes cosmologiques que le monde moderne s'est créés pour combler ce vide.

Peu importe les détails concernant les origines des systèmes cosmologiques du XXe siècle, auxquels on a attribué des durées, voire en nanosecondes, pour leur conférer une plus grande véracité virtuelle ; l'entrée en scène du véritable système historique à l'origine de l'Univers ne peut que bouleverser l'intelligence de tous ceux dont la pensée reste encore ancrée dans l'océan sous les eaux duquel le monde moderne a péri.

Pour ma part, habitué à naviguer librement à travers la Connaissance des Mémoires de l'Univers, je cours toujours le risque d'avancer à une vitesse que le lecteur ne peut suivre. J'espère pouvoir surmonter ce problème. Du moins, je l'espère.

J'ai esquissé la plateforme géohistorique à partir de laquelle nous allons partir.

À l'aube du premier jour de la Genèse, la Terre était vide, nue, sans océans, sans continents, sans atmosphère ni calottes polaires. Aucun des éléments naturels ne partait la nudité de la Terre le lendemain de sa naissance. Comment Dieu a-t-il donc créé la biosphère ?

Comment, si nous en avons le pouvoir, la créerions-nous nous-mêmes ?

30. En effet, *Dieu a créé la Terre dans les ténèbres*, car l'Auteur écrit qu'une fois la Lumière créée, Dieu sépara la Lumière des ténèbres ; puis il dit que « Dieu créa les étoiles pour séparer la Lumière des ténèbres ».

D'où cette question : où se trouvaient, et où se trouvent encore, ces ténèbres « qui recouvraient la surface de l'abîme » au milieu desquelles Dieu a créé la Lumière ?

Cette question recevra en temps voulu la réponse qui lui est due. D'après ce que l'on lit, on voit, d'un regard d'aigle, que, où qu'aient pu se trouver ces ténèbres au milieu desquelles Dieu a créé la Lumière, à son Origine, la Terre n'a pas été créée au sein des étoiles de nos Cieux. Une affirmation précoce s'avancant sur les ailes de l'aurore, mais que l'on verra recouvrir le firmament du Siècle avec la puissance du Soleil repoussant la Nuit du Jour.

Il suffit de prendre papier et crayon, de donner vie à l'information en partant du Principe, de relier la Lumière à la Terre et de se retrouver face à une image révolutionnaire dans toute sa grandeur. Il reste encore un bout de chemin à parcourir avant que cette image ne soit dessinée.

Parcourons-le.

31. En vérité, mon travail dans cette Introduction consistera à créer ce tableau, à l'intégrer dans l'Histoire de la Terre et, à partir de ce tableau, à ouvrir la Porte de la Lumière de l'Intelligence à toutes les sciences.

Y a-t-il quelque chose de plus naturel que de savoir d'où nous venons !

Pour l'instant, une fois que la Mer des étoiles de nos Cieux est placée sur le papier, entre la Lumière et les Ténèbres, non seulement l'Admiration s'éveille, mais elle nous ouvre les yeux sur un Scénario Créateur frôlant l'incrédulité : « La Terre a été créée de l'autre côté de la Mer des étoiles de nos Cieux ».

Mais laissons la Lumière nous éveiller, nous ouvrir les yeux, et que la « puissance » étouffée, créée pour devenir « acte », cette vocation d'une intelligence née pour grandir dans l'omniscience naturelle de son Créateur, réalise cette nature qui est si nôtre, à cause d'une rébellion étouffée dans l'abîme de l'ignorance, mère de tous les crimes, parmi les fleuves de sang desquels la Terre Mère se sent mourir de honte et de tristesse sous le regard du Ciel. C'est pour elle que je relève mon âme de la poussière, et que Dieu veuille transformer nos larmes d'horreur face à une haine qui ne cesse pas en rivières de joie qui ne s'assèchent jamais.

32. En ce qui concerne la compréhension de la Création, quel père ne dévoilerait pas à ses enfants ses secrets les plus intimes !

La Terre fut créée là-bas, dans les Ténèbres, de l'autre côté des étoiles du Firmament. Oui, mais pourquoi ?

Vue de loin, la Terre dessinait dans l'espace une planète ayant tout l'aspect d'un satellite, semblable à la Lune, mais bien plus grande. Une planète « vide » au-dessus de cet Abîme dont la face était recouverte par les Ténèbres, comment ne pas se sentir désorientée !

Son Dieu l'avait-il créée pour l'abandonner dans les Ténèbres ? Où était donc cet époux stellaire que son Créateur lui avait donné pour qu'elle soit son épouse céleste ? Depuis leur naissance, la Terre et le Soleil avaient été promis en mariage perpétuel ; de leur étreinte naîtrait la Vie à l'image de Dieu, pour la joie de toutes les étoiles. Séparée de ses frères les planètes, abandonnée dans les ténèbres qui recouvrent la face de l'Abîme de l'autre côté du Monde des étoiles, la destruction l'entourant, son avenir ne tenant qu'à un fil sous un pont de pierre, comment ne pas sentir la confusion déchirer son âme !

33. Dieu promet-il des alléluias qui rendent fous de joie, puis, une fois la naissance accomplie, tourne-t-il le dos à sa créature, la livre-t-il à sa destruction, et passe-t-on à autre chose ?

Hélas, le cœur de la Terre, ce cœur tendre dont l'espoir est plus fort que la foudre et la tempête, livré à la solitude perpétuelle qui précède la désintégration de la conscience et de la raison. « Hélas, mon âme, qui se brise en mille morceaux face à l'indifférence de mon Créateur », pleure, désespérée, la Mère qui n'a jamais enfanté, et dans sa confusion, elle croit qu'elle n'enfantera jamais.

Le mariage a été annoncé, elle a été choisie comme demoiselle d'honneur, belle comme elle seule sait l'être, cette Lune qui attend en silence, avec son bouquet de fleurs, l'arrivée de sa maîtresse et reine, et peu après, elle se retrouve abandonnée dans les Ténèbres...

34. « Vide et confuse », abandonnée dans les ténèbres de l'autre côté du monde des étoiles, la Terre se recroqueville, les bras autour des genoux, attendant la Mort. Déjà, l' e l'entoure. Déjà, elle s'affaisse, sans forces. Le sommeil qui guérit tout, la rejetant hors de la Création comme une pierre brisée sous le coup du sculpteur, l'emportera vers la poussière d'où son Créateur l'a tirée. La Terre respire sans souffle. Elle s'allonge autour de la dernière étincelle de chaleur. C'est la Sagesse qui, l'enlaçant, la recouvre d'une couverture et lui murmure à l'oreille des mots de confiance et d'amour :

« Tiens bon, ma fille, ton Créateur arrive. »

Tel était le décor ; et ce sera la plate-forme à partir de laquelle nous commencerons à gravir l'échelle des éléments naturels.

On comprendra en temps voulu comment j'en suis venu à mettre en scène ce décor pour une introduction cosmologique. À défaut de chiffres, les lettres feront l'affaire. Et stimuler l'intelligence par les mots, c'est comme du sucre dans la main d'un enfant. L'intelligence sans le pouvoir est stérile, et le pouvoir sans la science devient une force de destruction. Prétendre que l'Homme est la mesure de toutes choses, c'est comme un pistolet entre les mains d'un suicidaire ; nier l'existence de Dieu sur la base de l'ignorance, c'est alimenter le génocide de l'extinction. Les raisons du Créateur du Cosmos n'ont pas besoin d'être justifiées, et c'est une créature insensée qui demande des explications à son Créateur. Celui qui peut détruire un univers par sa seule Parole agit ainsi parce qu'il aime la vie ; s'indigner de Sa puissance et des raisons qui déterminent que Sa création suive telle ou telle voie, c'est faire usage de la liberté pour commettre un homicide. Ce n'est pas dans l'ignorance issue du déni que réside la

victoire de la science ; et enfin, tout ce qui monte doit redescendre, et le mensonge ne peut régner éternellement tant que la vérité vit.

Continuons donc.

CHAPITRE 4. – CRÉATION DE LA BIOSPHERE

35. Nous avons donc deux réalités : la Terre d'un côté, et de l'autre, Dieu. Il s'agit ici de savoir comment, à partir de cette plate-forme géologique « vide », Dieu a créé la biosphère.

J'ai dit précédemment que nous pourrions nous poser cette question nous-mêmes. En effet, en tant que connaisseurs des sciences de la matière et de son comportement, nous pourrions toujours proposer une séquence géophysique qui se rapproche le plus possible du modèle historique réel. Et je l'ai dit parce que c'est là le même problème auquel Dieu a été confronté et qu'il devait résoudre. Et il l'a résolu. Il n'est pas nécessaire de s'étendre davantage ni d'insister plus que de raison sur ce point. Les résultats sautent aux yeux et remplissent tout ce que contient la Terre.

36. Le fait est que « parce qu'Il connaissait la réponse », Dieu a résolu le problème de la création de la biosphère en partant de cette structure géologique, en apparence informe. Et Il connaissait la réponse parce qu'Il connaissait toutes les égalités que les équations géophysiques Lui présentaient.

Parfaitement au fait de ces équations et de leurs solutions, Dieu se leva, monta sur la scène, ouvrit la bouche et fit connaître sa Parole : « Que la lumière soit ».

37. Nous parlons de la fusion du corps géophysique externe. Et ici, nous pourrions nous lancer dans la description d'une fusion par le feu venant de l'extérieur, ou bien évoquer une fusion provoquée par une compression de l'extérieur vers l'intérieur, comme si le champ gravitationnel s'effondrait sur lui-même jusqu'à réduire son rayon à son expression minimale possible.

Si l'Ignorance nous maintenait encore asservis au Mur de la Mort, le choix serait ouvert. Ce n'est pas le cas, et par conséquent, j'en viens au fait.

38. La première mesure prise par Dieu pour procéder à la fusion du corps géophysique fut « l'augmentation de la densité par unité cubique astrophysique du champ gravitationnel terrestre ». L'effet immédiat fut le suivant :

Aussitôt, la Terre s'est mise à tourner sur son axe à une vitesse de plus en plus élevée.

Sous la pression gravitationnelle ainsi générée, à l'instar d'une rafale de vent qui communique un mouvement accéléré à tout ce qui se trouve aux abords de sa trajectoire, le globe terrestre a commencé à tourner sur son axe à des vitesses de plus en plus élevées.

Ce fut le premier effet.

39. En ce qui concerne les fondements de cette nature des champs gravitationnels impliqués dans un espace tridimensionnel spécifique, de sorte que la densité peut augmenter ou diminuer selon la loi de la transformation de l'énergie, cette nature des champs étant à l'origine de la relation entre l'énergie universelle et la matière astrophysique, la Création n'aurait pas pu voir le jour si Dieu n'avait pas été un Connaissseur infini de cette relation cosmologique qui est à la base de l'expansion du cosmos et de la construction des univers.

La transformation de l'énergie gravitationnelle en forces physiques matérielles : champs électriques, lumière, énergie cosmique, etc., est, en effet, le pilier maîtresse sur lequel repose toute la structure de la Création. On verra plus loin ce qu'implique et ce que signifie cette relation.

40. Par conséquent, alors qu'elle était à rotation nulle – ce qui est naturel pour tout corps astrophysique dont le noyau est au bord de l'effondrement –, la Terre a commencé à tourner sur son axe à une vitesse de plus en plus grande. Une vitesse de rotation que Dieu a calculée en fonction des besoins ; l'énergie cinétique du corps terrestre devait être en correspondance avec la densité gravitationnelle par unité cubique astrophysique qui devait la produire.

Cette correspondance entre la densité gravitationnelle d'un champ et les paramètres thermodynamiques des corps astrophysiques est l'une des lois fondamentales du comportement de la matière cosmique.

41. Ce fut donc la première étape de la séquence géohistorique à l'origine de notre biosphère.

L'effet de fusion du corps géophysique externe — le manteau et la croûte —, en réponse à l'activation du noyau astrophysique de la Terre, ne s'est pas fait attendre.

Voyons si nous pouvons pénétrer dans le tableau et, depuis l'intérieur de la toile, ressentir le Mouvement qui, en tant que Mémoire, se trouve accroché comme objet de décoration sur le mur de notre Histoire universelle.

Puisque nous savons que la matière qui réagit directement à la gravité est la matière astrophysique, et que, par les effets remontant à la cause, nous comprenons que les paramètres cinétiques d'un corps stellaire découlent de cette relation de correspondance avec les propriétés du champ gravitationnel dans lequel il se trouve, nous pouvons ouvrir notre intelligence à l'accélération rotative du Noyau de la Terre en tant qu'effet de l'élévation de la densité du champ gravitationnel terrestre que Dieu a impulsée.

42. Une fois cette activation du noyau astrophysique de la Terre créée, grâce à laquelle le transformateur géo-nucléaire a commencé à produire des forces physiques naturelles au sein de son corps, à savoir des forces électromagnétiques et de la chaleur, l'impulsion sismologique de la structure géophysique interne s'est déclenchée, le Manteau et la Croûte terrestre subissant simultanément l'effet naturel de leur soumission au processus d'expansion du Noyau physique déclenché par Dieu, d'une part, et à son élévation thermique, d'autre part.

43. Tel le rugissement du roi de la jungle à son réveil, tels les échos des premiers éclairs de l'orage, telle une étoile le jour de son implosion, tel un tremblement de terre

aux proportions astronomiques secouant le manteau sous lequel le noyau avait dormi, le manteau et la croûte se mirent tous deux à se réchauffer et à craquer sous une symphonie de séismes et d'éruptions volcaniques.

Le spectacle du réveil de ce géant qui sommeillait au cœur de la Terre transforma la surface terrestre en une mer de lave vivante secouée par un processus volcanologique d'une puissance et d'une beauté indescriptibles.

À l'instar du soldat qui obéit à son roi et seigneur et qui, à l'ordre de bataille, bondit, saisit son épée et son bouclier et, sans hésiter, se jette dans la bataille en rugissant de la voix d'un volcan, et dont la puissance des jambes, capables de provoquer des tremblements de terre, fait craquer le sol sous ses pieds, c'est ainsi, de manière merveilleuse, en quelques heures géologiques, cette Terre « confuse et vide » se transforma en un océan de lave en fusion, sous les courants duquel semblait se déplacer une armée de volcans luttant contre les vagues magmatiques d'un manteau qui avait brisé les digues extérieures et s'étalait joyeusement à la surface de la Terre. Des raz-de-marée, d'énormes tsunamis de lave, secouèrent la surface terrestre ; de leurs crêtes furent projetées vers la stratosphère des îlots de magma qui, en se refroidissant, se transformèrent en roche et retombèrent dans l'océan de feu avec le fracas d'une météorite ou d'une comète.

CHAPITRE 5. – FUSION DE LA CROÛTE

44. Nous voyons donc qu'en tirant des conclusions de ce qui est visible, tel que l'inertie elle-même le suggère, en partant de ce que l'on possède pour en déduire les conséquences auxquelles mènent les faits, on n'admet aucune incohérence, même s'il est vrai que celui qui possède n'évalue généralement pas ce que l'autre perd ; c'est en suivant cette ligne de pensée que la réponse, d'ordre physique, à l'énigme biblique, met en mouvement une série géophysique dont les principales étapes sont :

1 : Fusion de la croûte primaire

et 2 : Sublimation de la proto-atmosphère qui en résulte.

45. Le moteur de cette série géohistorique fut le Noyau. L'énergie nécessaire pour provoquer ce changement d'état fut produite par Dieu grâce à l'accélération du rythme de fonctionnement du Noyau ; une accélération révolutionnaire qui fut, à son tour, l'effet de l'élévation de la densité gravitationnelle par unité cubique astrophysique du champ gravitationnel terrestre.

En termes pratiques, en comparant à présent le corps géophysique à une machine, disons que Dieu a rempli le réservoir (champ terrestre) d'énergie (gravité), provoquant ainsi l'élévation automatique des paramètres du moteur géonucléaire jusqu'au point critique d'implosion astrophysique.

Le fait que ce point critique n'ait pas été dépassé est attesté par les effets à l'origine de la sublimation de la proto-atmosphère, qui est elle-même à l'origine des calottes polaires, sans lesquelles le système biosphérique n'aurait pas vu le jour, et dont la disparition présuppose son effondrement irrémédiable.

Ainsi, une fois que la croûte primaire se fut transformée en une mer de lave en fusion, dont les rives s'étendaient d'un pôle à l'autre du globe, et que la proto-atmosphère (primitive) eut élevé son volume jusqu'au sommet de la planète, le corps géonucéaire commença à ralentir sa vitesse de rotation par unité de temps géologique.

46. C'était déjà midi lorsque les gaz produits par la fusion de la croûte s'étaient accumulés autour du globe et avaient donné naissance à une atmosphère planétaire, primitive certes, mais qui contenait dans son volume tous les éléments nécessaires pour faire naître notre biosphère.

Cette atmosphère continua de s'étendre tout au long de la matinée et, au fil des heures, elle commença à dissimuler sous son volume raréfié la mer de magma qui lui avait donné naissance. (Toujours en parlant à grands traits, grosso modo, dans les grandes lignes, en concentrant l'attention sur l'ensemble plutôt que sur les détails).

Ces événements se sont déroulés au cours de la matinée du premier jour. Il restait encore un après-midi à venir.

47. Compte tenu des mécanismes de fusion des solides, une leçon pour les tout-petits qui est généralement dispensée dans toutes les classes depuis des temps très anciens, et dont nous épargnerons l'essentiel, en faisant l'impasse sur la connaissance approfondie des structures cristallines et sur les manipulations auxquelles elles se prêtent tant en chimie qu'en physique, et en comprenant que c'est cette mécanique élémentaire que Dieu a appliquée à l'écorce primaire de la Terre, nous pouvons affirmer sans craindre de tomber dans l'absolutisme de la raison toute-puissante de la science, et encore moins dans le piège nobélien du dogmatisme de l'Académie, que la stabilisation dynamique de l'édifice géophysique externe de cette Terre primaire est survenue à la suite de la diminution de l'activité sismologique de son corps interne.

Disons que cette Force que Dieu a employée pour jouer avec la Terre comme s'il s'agissait d'une batterie de volcans avec laquelle composer une symphonie unique, spectaculaire, merveilleuse et hallucinante, et après en avoir tiré des étincelles et des tonnerres sur les cymbales, soit parce qu'il s'était lassé et n'en pouvait plus, soit parce qu'il avait brisé les baguettes, le fait est que la Force s'est apaisée, et le silence s'est fait. En langage clair :

48. Conformément à la loi de l'inertie, l'énergie à l'origine de la fusion de la croûte primaire ayant été transformée, le noyau astrophysique de la Terre, une fois sa tâche accomplie, revint à l'état d'équilibre qui prévalait avant que Dieu n'ouvre la bouche pour faire connaître sa Parole : « Que la lumière soit ».

Ainsi, à mesure que le silence s'épaississait, jusqu'à égaler la densité de l'atmosphère primaire ainsi créée, la couleur rouge et jaunâtre volcanique de la croûte primaire commença à s'estomper, à s'affaiblir, et à prendre la couleur de la matière solide volcanique. Et ainsi, à l'approche du soir du premier jour de la Genèse, la Terre

commença à revenir à son état naturel d'équilibre entre les différentes parties qui composent son corps géophysique.

49. L'étape finale de ce processus (la création de l'atmosphère primitive) fut la sublimation d'une proto-atmosphère dont la composition chimique primaire peut être comparée à celle des planètes « gazeuses » dont l'évolution n'a pas été soumise à cet événement particulier, sans pour autant oublier la phénoménologie unique à laquelle Dieu a soumis la formation de la croûte primaire de la Terre, sujet qui sera abordé en temps voulu, au rythme de cette Introduction.

Par conséquent, et pour poursuivre, une fois la Terre isolée d'une source d'énergie externe avec laquelle établir un « dialogue énergétique » – pour employer une métaphore quotidienne –, le noyau terrestre, à la suite de la transformation du champ gravitationnel en forces mécaniques, est entré dans une dangereuse phase d'effondrement astrophysique (sujet qui sera également abordé le moment venu, lorsque cela s'imposera. L'important, ce sont les faits, et le fait est que :) Au cours du passage de l'« état de fusion massive » à l'« état d'équilibre géophysique », la croûte terrestre s'est solidifiée et la proto-atmosphère, en conséquence, est entrée dans une phase de sublimation soudaine.

50. À la tombée de la nuit du premier jour, sans aller plus loin, la proto-atmosphère s'était transformée en un manteau de glace.

Ce manteau de glace recouvrait la Terre du pôle Nord au pôle Sud, et c'était la Lumière dont parle la Genèse.

En gros : du feu à la glace.

CHAPITRE 6. – CRÉATION DE L'ATMOSPHÈRE PRIMITIVE

51. J'ai naturellement parcouru ce premier jour aussi rapidement que possible, soucieux de m'appuyer sur des bases solides. Je ne voulais pas que le lecteur, ne sachant pas de quoi je parle, se perde en essayant de comprendre l'idée que je lui présente.

La fusion de la croûte primaire et la sublimation de l'atmosphère primitive, tels furent les deux processus principaux que Dieu a mis en œuvre au cours du premier jour.

(Le facteur temps reste une inconnue. Je ne serai pas celui qui chiffrera le temps que Dieu a consacré à chaque processus.

Pour les raisons que nous verrons plus loin, je conseille au lecteur de ne pas trop s'en préoccuper non plus. Surtout parce que, Dieu étant omnipotent et la puissance ayant été définie par le rapport entre la force et le travail, l'une des choses à la portée du Créateur est d'accélérer un processus jusqu'à son expression maximale possible.

Quand je parle d'omnipotence, c'est sous cet angle que je la conçois. Logiquement, la matière impose certaines limites, vers le haut comme vers le bas.

Je le tiens également pour acquis).

52. Mais qu'a fait Dieu pour déclencher la rotation accélérée du Globe à l'origine de la fusion de son corps géophysique ?

Très bien, « Dieu a dit, et cela fut ainsi ». Je suis le premier à me moquer éperdument de savoir comment Il s'y est pris ou comment Dieu fait ce qu'Il veut faire. Le fait est que, ayant été créé à son image et à sa ressemblance, détourner le regard et ne pas me soucier d'une réponse sans laquelle mon être se sentirait insatisfait, ce n'est pas mon genre. Il ne me suffit pas de croire. Je veux dire, cela me suffit amplement, mais si je peux voir, et comme il se trouve que j'ai des yeux pour voir, si je vois, c'est encore mieux.

J'insiste donc : quelle force, capable de provoquer une telle série de processus géophysiques, Dieu a-t-il mise en œuvre pour déclencher de cette manière la rotation accélérée du globe terrestre ?

Ce que Dieu a accompli à l'aube du Premier Jour, c'est de générer un champ d'énergie. (Nous verrons que la Nature Divine et l'Essence de l'esprit Créateur se trouvent au cœur de cette affirmation : « Dieu est Énergie », un champ que nous aurons tout le temps d'explorer par la suite. En effet, à mesure que l'intelligence s'ouvrira à la contemplation de la Nature Incréée de l'Être Divin, nous verrons comment l'énergie créatrice se transforme en forces naturelles agissant sur le corps sur lequel s'accomplit l'Acte Créateur).

La première chose que Dieu fit donc à l'aube de ce Premier Jour fut de générer un champ d'énergie. Et la deuxième, de projeter ce champ d'énergie sur la Terre.

53. Je disais donc que la première chose que Dieu fit à l'aube de ce Premier Jour fut de générer un champ d'énergie. Et la deuxième, de projeter ce champ d'énergie sur la Terre. Et j'ai déclaré que Dieu est Énergie ; et que sa manifestation physique se produit par sa transformation dans la nature du champ de l'objet sur lequel Dieu projette sa force. Dans le cas qui nous occupe, la Terre, le champ d'énergie que Dieu a généré s'est transformé en énergie gravitationnelle.

54. Pour le dire de manière plus vivante, afin de ne pas nous perdre dans des raisonnements scientifiques trop lents, je dirai que le champ gravitationnel terrestre a absorbé ce flux d'énergie et a doublé sa densité moyenne par unité cubique astrophysique. C'est d'une part. D'autre part, Dieu a doublé la densité initiale du champ gravitationnel terrestre en fonction des calculs estimatifs qu'il avait effectués pour amener le noyau de la Terre à son point d'implosion astrophysique, dont l'effet serait la fusion de la croûte primaire.

La conséquence immédiate de la multiplication de l'énergie par unité cubique astrophysique à laquelle fut soumis le champ gravitationnel terrestre fut de produire l'effet de rotation orbitale accélérée dans lequel la Terre s'engagea.

(Au fur et à mesure que nous avancerons, nous verrons dans quelle mesure la vitesse de transformation de l'énergie gravitationnelle en masse et en chaleur, et la

vitesse de rotation du corps céleste considéré, entretiennent une sorte de relation similaire à celle de n'importe quelle machine avec le carburant nécessaire à son fonctionnement).

55. Je sais, j'imagine qu'en abordant le sujet à ce rythme, comparer le champ gravitationnel à un réservoir de carburant qui se remplit et se vide ne semble pas nous mener nulle part. Mais c'est ce qui s'est passé : la réponse automatique de la Terre à la multiplication de la densité moyenne de son champ gravitationnel a été l'accélération instantanée de la vitesse de rotation à laquelle son noyau évoluait jusque-là. Et la réponse du noyau à l'augmentation de sa vitesse de rotation a été la production de chaleur.

(De manière plus superficielle, ou moins approfondie, tout le monde sait plus ou moins quel est le produit final de la fusion des solides. Je dis cela en parlant de la fusion de la croûte primaire. Les volcans sont le meilleur exemple que je puisse invoquer. L'association entre une éruption volcanique et des masses de gaz s'élevant vers le ciel est un classique de la nature, et la photo nous évite d'avoir à naviguer parmi les réseaux cristallins et leurs liaisons moléculaires, un voyage agréable pour certains, assez fastidieux pour d'autres. Au niveau industriel, les hauts fourneaux nous offrent gratuitement un autre exemple. Mais si ce qui nous préoccupe est de comprendre le sujet en profondeur, le mieux est de faire appel à un expert en sciences de la nature et de lui demander comment la matière solide parvient à retarder le pire ; après tout, le comportement des réseaux cristallins soumis à une source de chaleur croissante est un cas omniprésent dans les manuels de physique les plus élémentaires.

56. Les questions qui nous tourmentent ici sont les suivantes :

Que cherchait donc Dieu en faisant tourner à plein régime les moteurs du transformateur géophysique ?

Que cherchait-Il à provoquer en accélérant la rotation du noyau terrestre et en provoquant la fusion de la croûte primaire ?

(Les autres points que j'ai laissés en suspens, à savoir la nature chimique de la croûte primaire et sa formation, sont des détails que j'essaierai d'aborder plus loin, lorsque j'aborderai le chapitre consacré à la création de la Terre. Le moment venu, je m'efforcerai également d'aborder la nature astrophysique du noyau ainsi que la relation entre la matière stellaire et les champs gravitationnels, qui sont à l'origine des propriétés du cosmos. Souligner, comme je l'ai fait, que cette relation énergie-matière se traduit par de la lumière et de la chaleur n'est pas une idée gratuite, mais simplement la manière la plus naturelle et la plus simple d'expliquer le processus fondamental à l'origine des étoiles et des galaxies, et selon la phénoménologie duquel celles-ci se répartissent et interagissent. Mais comme une promesse est une dette, j'espère m'en souvenir plus tard, et si ce n'était pas le cas, j'espère que le lecteur excusera ce tic psychologique qui m'affecte lorsqu'il s'agit de « rembourser mes dettes ».

57. Revenons donc, reprenons le fil et suivons le chemin que la Lumière nous trace dans les ténèbres du tunnel.

Je disais donc qu'une fois le Noyau activé, sous la pression de la multiplication de la densité gravitationnelle du champ terrestre, la transformation de l'énergie en chaleur a précédé la fusion du corps géophysique. Et je me demandais ensuite ce que Dieu espérait obtenir de cette fusion.

À la lumière de la représentation de la fusion de la Croûte primaire, la réponse est la suivante :

Dieu cherchait à produire une atmosphère chimiquement prédéterminée. En d'autres termes, l'effet final que Dieu a produit en appuyant sur l'accélérateur du transformateur géonucléaire avait pour point de repère l'atmosphère primaire.

(Nous omettrons dans cette section tout ce qui concerne les mathématiques du contrôle de vol, de l'état initial à l'état final. La logique de la victoire remportée implique, dans sa structure et son développement, le dépassement d'un système complexe d'inconnues. Les résultats étant à portée de vue, il ne serait pas juste de risquer de perdre le fil en se basant sur des considérations spécifiques « réservées aux génies ».

Mais il serait bon de préciser que la nécessité de traverser cette mer d'équations avait pour récompense l'avenir. La moindre erreur lors du doublement de la densité gravitationnelle par unité cubique astrophysique au-delà d'un point critique aurait conduit le système géophysique à se transformer en une sorte de supernova planétaire. Dans ce cas, la Terre se serait désintégrée en un essaim de météorites. Mais revenons à notre sujet).

58. Je disais donc qu'une fois le midi de cette Journée atteint, la Terre se retrouva enveloppée d'une atmosphère sursaturée d'un des éléments les plus abondants dans l'espace, l'hydrogène. À tous les autres égards, l'atmosphère terrestre était semblable à celles des autres planètes.

En termes de couleurs, disons que la Terre est passée du noir et blanc typique du corps lunaire au rouge vif et éclatant des fulgurations solaires, mais sous forme liquide, pour finalement s'éteindre et se refroidir jusqu'à ce que sa surface s'estompe au sein d'un nuage épais, aussi enveloppant et énigmatique qu'une nébuleuse orbitant autour d'un champ imaginaire à la vitesse de croisière d'une comète de Noël.

Disons...

Et restons-en là.

CHAPITRE 7. – LA CRÉATION DE LA LUMIÈRE

59. Et nous continuons.

J'espère que vous m'avez suivi jusqu'ici et que la vitesse à laquelle ma pensée s'est lancée dans la reconstitution des Mémoires de notre Univers ne vous a pas posé de problème.

Continuons donc.

Une fois que la Terre eut transformé l'énergie que son Créateur lui avait fournie en forces naturelles au sein de son système géophysique, et que l'implosion géonucléaire eut provoqué dans l'architecture de son corps les deux processus mécaniques décrits : la fusion de la croûte primaire et la production de l'atmosphère primitive ; une fois cette première séquence réalisée, le moteur géonucléaire a progressivement ralenti son régime de fonctionnement jusqu'à atteindre un nouvel état d'équilibre.

60. Les manuels de physique permettent de retracer ce processus. En effet, il suffit d'inverser la séquence, de réduire la vitesse de rotation du globe, ainsi que la température de la planète, et le reste est un jeu d'enfant, même s'il faut le préciser : un jeu d'enfant, certes, mais d'enfants intellectuellement capables de percevoir le jeu des forces que suppose le Système de la Création, dans lequel Dieu intervient en tant que « source universelle d'énergie », et où le champ gravitationnel se manifeste conformément aux principes classiques de l'énergie, c'est-à-dire qu'il se transforme, dans ce cas, en forces naturelles agissant sur un corps astrophysique donné, transformation qui est à l'origine du mouvement universel et rend possible l'existence tant de structures astrophysiques ponctuelles, qu'elles soient ouvertes ou globulaires, que de structures du type des galaxies ; ce n'est pas un hasard, en prenant toujours le Verbe comme source d'inspiration, ce que l'on verra au fur et à mesure lorsque nous aborderons la création du Firmament, Dieu parle de la Gravité comme de ces « eaux... qui sont au-dessus du Firmament... », ouvrant ainsi notre Créateur notre intelligence à la comparaison de la Gravité avec l'élément liquide, réalité à laquelle Il est Lui-même habitué, qui Lui est naturelle, et à partir de cette réalité : Gravité = combustible liquide, Il œuvre. Certes, la Gravité en tant qu'« énergie liquide singulière », mais cela sera examiné plus en détail au fur et à mesure.

61. Ainsi, une fois transformée la multiplication supplémentaire du volume initial du champ gravitationnel que Dieu avait provoquée en disant « Que la lumière soit », transformation de l'énergie en travail qu'impliquait la fusion du corps géophysique externe, et une fois achevée la fusion de la croûte primaire et du manteau géologique, cette série achevée, la vitesse de rotation du noyau du globe terrestre a diminué, et, dans sa baisse, elle a entraîné avec elle la température générale de la planète.

Les deux conséquences immédiates de la baisse de température dans l'ensemble du corps géophysique furent :

1 : la formation de la lithosphère

et 2 : la sublimation de l'atmosphère.

62. Je réitère ici ce que j'ai dit précédemment. Mon habitude de traiter ces processus dans le cadre de ma Mémoire vivante m'amène par inertie à sauter par-dessus des étapes séquentielles qui, aux yeux des autres, pourraient ne pas être si évidentes.

Je m'explique.

Si j'ai dit que la vitesse de rotation et la vitesse de transformation de la gravité en lumière et en chaleur sont directement liées, et que j'affirme maintenant que la vitesse

de rotation de la Terre a commencé à diminuer, on comprend que cette baisse a affecté le noyau. Ses rotations, en chute libre verticale une fois que le combustible fourni avait été consommé lors du processus de transformation de la gravité en chaleur, ont entraîné une baisse de la température géologique générale. D'abord celle du Noyau, puis celle du Manteau, et enfin celle de la Croûte. Ce refroidissement aurait pour conséquence la formation de l'anneau lithosphérique et la sublimation de l'atmosphère. Nous aborderons cette sublimation ci-après.

63. Et une fois encore, en parlant de la fusion de la croûte primaire, j'insiste sur le caractère élémentaire de la connaissance de la fusion des solides comme point de départ pour comprendre le changement de structure cristalline qui s'est produit dans la structure de la Terre à la suite de la fusion de son corps géophysique primaire.

À cet égard, le conditionnement artificiel existant, à l'échelle universelle, concernant l'origine naturelle des planètes constitue un obstacle que le lecteur doit surmonter. Cette image archétypale destinée aux ignorants qui errent encore à l'aveuglette dans le tunnel des hontes du XXe siècle, où une gravité surgissant comme par magie du néant comprime une mer de matière flottante jaillissant du chapeau du Merlin de service, et abracadabra produit un être physique, cette image, telle qu'elle ressort du discours lui-même, s'inscrit parfaitement dans un conte d'Alice au pays de la science-fiction.

Et c'est tout.

64. Toute intelligence digne de ce nom qui travaille avec un système où les valeurs astrophysiques sont déterminées par la relation entre la matière (étoile) et l'énergie (gravité) parvient à la conclusion, en considérant l'astro-iconographie comme le reflet de la Réalité, que le refroidissement temporaire des corps stellaires provoque la sédimentation de la matière nébulaire sur leur enveloppe externe, ce qui constitue l'origine naturelle des planètes.

Dans le cas de l'origine de la planète Terre, sa singularité cosmique provient du fait que son origine est une application directe de l'intelligence créatrice au système matière-énergie, sujet sur lequel nous reviendrons en temps voulu, et qui a déterminé tant les paramètres géophysiques primaires que les effets géohistoriques déductibles de cette application créatrice.

Nous pourrions ici nous demander pourquoi Dieu ne s'est pas alors contenté de jouer avec une planète d'origine naturelle ; question à laquelle nous répondrons au fur et à mesure, mais qui relève de la théologie, car elle concerne le « pourquoi », le « comment » étant quant à lui le domaine propre aux sciences physiques.

65. Revenons à notre sujet principal :

On entend par sublimation des gaz le passage de la matière de l'état gazeux à l'état solide sans passer par l'état liquide. La nature nous offre chaque hiver l'exemple le plus courant de sublimation gazeuse. Les nuages se transforment en neige et en grêle.

Au niveau des expériences à la maison, le champ d'expérimentation qui s'offre à nous est très limité, mais au niveau du laboratoire, les expériences ouvertes à la

curiosité sont nombreuses. Comme nous n'avons ici ni l'espace ni les moyens de traduire les mots en images, je conclurai en disant que :

Le manteau de glace dans lequel Dieu a transformé l'atmosphère primitive, vedette de ce premier jour, était « la Lumière » de la Genèse.

66. Et je laisse ici mes lecteurs réfléchir au mystère des mystères, le plus incroyable : comment un homme d'il y a trois mille cinq cents ans a-t-il pu se faire une idée physique aussi moderne de l'origine de la biosphère ?

A. Fusion de la croûte primaire,

B. Formation de la proto-atmosphère,

C. Refroidissement de la croûte et sublimation de l'atmosphère primitive.

N'est-ce pas à enlever son chapeau ?

C'est un point sur lequel je devrais insister, je crois, ou du moins c'est ce que je devrais penser. J'imagine que nous aurons le temps de revenir sur cette question de la relation cognitive, telle qu'elle est décrite dans cette Introduction, entre la pensée de Moïse et le contenu du hiéroglyphe que nous appelons « la Genèse ».

67. Quoi qu'il en soit, la relation de Moïse l'Hébreu avec l'Histoire universelle ne s'est pas opérée par le biais de la science, mais sur les rails de l'omnipotence et de la toute-puissance, laissant l'omniscience, comprise comme science, à Dieu, le véritable Auteur de ce hiéroglyphe, les mains humaines n'étant rien d'autre que des plumes se déplaçant au rythme dicté par la Pensée de celui qui se tient face à l'Éternité et dessine des Événements sur la toile des millénaires avec la même aisance que d'autres planifient leurs crimes à la lumière du monde entier. Deux sujets donc, l'Omniscience et la Toute-Puissance, deux plats distincts, qui seront servis en temps voulu selon les règles de la bonne table.

DEUXIÈME PARTIE CRÉATION DU FIRMAMENT DES CIEUX

CHAPITRE 8. – RÉCAPITULATION GÉOHISTORIQUE

68. La surprise que suscite la découverte de cette succession d'événements géohistoriques, dans laquelle les génies du monde moderne ont jugé qu'il n'y avait rien d'autre que l'imagination fiévreuse et fanatique d'un esprit en état de fièvre religieuse (succession parfaitement scientifique dans son approche et son développement), ne doit pas détourner notre regard de l'ensemble des faits que j'ai, pour faciliter la vision d'ensemble, abordés de manière succincte.

Récapitulons :

69. Premièrement : multiplication contrôlée de la densité par unité cubique astrophysique du champ gravitationnel terrestre. L'origine de cette multiplication contrôlée, ai-je dit, réside dans la nature de l'Être divin.

70. Deux : accélération verticale des révolutions de travail du transformateur géonucléaire de la Terre. De là ont découlé l'accélération de rotation du globe autour de son axe et l'implosion astrophysique du noyau, à l'origine de la chaleur de la planète.

71. Trois : élévation thermodynamique globale du corps géophysique, qui s'est étendue depuis le manteau jusqu'à la surface et a produit la fusion de la croûte primaire.

72. Quatre : liquéfaction de la croûte primaire sous l'effet de la fusion du globe externe et formation de l'atmosphère primitive.

(La nature chimique de l'atmosphère terrestre, unique en son genre parmi celles de sa famille planétaire, nous pose un autre problème que je n'aborderai pas ici, mais sur lequel je reviendrai en temps voulu).

73. Cinq : Une fois la transformation thermique du combustible gravitationnel achevée, la Terre est revenue aux mains de la Nature, ses nouveaux changements s'adaptant à la loi de l'inertie.

A. Ralentissement de la vitesse de rotation du transformateur géonucléaire.

B. Baisse de la vitesse de rotation de la planète.

C. Et baisse de la température du globe.

Tels furent les trois premiers effets visibles.

74. Six : ces trois effets ont été à l'origine d'une nouvelle série d'effets. Le premier de ces nouveaux effets fut le refroidissement de la surface extérieure du globe, ce qui

posa ipso facto la première pierre de la création de l'anneau géophysique externe, la lithosphère.

75. Sept : on peut également parler de solidification de la croûte secondaire. Enfin, c'est une question de point de vue. Lorsque nous approfondirons le sujet, nous aurons le temps de les distinguer. Pour aller un peu plus loin dans le sujet, disons que la lithosphère est au Globe ce que la croûte secondaire est à la lithosphère. En résumé, la croûte secondaire est la couche externe de la lithosphère. C'est donc la croûte secondaire qui a été la première couche lithosphérique à se solidifier.

76. Huit : La baisse continue de la température géophysique vers son ancien état initial, qu'elle n'atteindrait plus jamais, a provoqué la solidification de la croûte secondaire, comme je l'ai dit, et la création de l'anneau lithosphérique. L'architecture géophysique a continué à se constituer avec la naissance du deuxième anneau, le manteau, dont le refroidissement allait fermer la source de chaleur qui, jusqu'alors, alimentait l'atmosphère primitive afin de préserver son état naturel.

77. Neuf : Le refroidissement de l'extérieur vers l'intérieur du globe devait logiquement transformer l'anneau lithosphérique en une barrière empêchant le transfert de chaleur du Noyau vers l'Atmosphère.

78. Dix : Thermiquement isolée du Noyau, la température de l'Atmosphère chuta en piqué à la vitesse vertigineuse imposée par l'isolation. Son volume se figea. Il en résulta la transformation de l'Atmosphère en Manteau de Glace qui recouvrit la sphère de la Planète du pôle Nord au pôle Sud au cours de l'Après-midi du Premier Jour.

Comme je l'ai dit précédemment, ce manteau de glace est la Lumière dans le Verbe du premier jour.

79. Telle est la séquence que nous avons parcourue avec joie. Au fil de notre cheminement, j'ai évoqué des faits spécifiques qui témoignent de l'Intelligence créatrice et de sa maîtrise des sciences de l'espace, du temps, de la matière et de l'énergie. Cette maîtrise cognitive est comme un champ dans lequel l'Arbre de la Science de la Création enfonce ses racines. Nous nous attarderons un instant sur ces faits dans la section suivante.

CHAPITRE 9. – PREMIÈRE LOI RÉGISSANT LE COMPORTEMENT DE L'UNIVERS

80. Dieu a appliqué au système géophysique la première des lois qui régissent le comportement de l'Univers : la transformation de l'énergie gravitationnelle en lumière et en chaleur. Cette première loi étant le principe général sur lequel Dieu a construit l'Architecture des Cieux, c'est grâce à sa manifestation dans l'espace local que la géométrie de notre Univers reste constante dans le temps. Je sais bien qu'il est un peu précipité d'affirmer quelque chose d'aussi fort, mais au fur et à mesure que nous avancerons, l'image que les résultats exposés veulent transmettre à notre intelligence s'ouvrira peu à peu jusqu'à dévoiler en couleurs l'ampleur de sa beauté.

81. Cela étant dit, l'application au système géophysique de la première loi parmi l'ensemble de celles qui régissent la physique des cieux nous amène à nous intéresser aux réactions que des corps stellaires aux propriétés diverses déclenchent face à un même facteur externe, comme pourrait l'être l'irruption au sein de leur système d'un courant d', de type corde gravitationnelle intergalactique qui, à mesure qu'elle traverse les abîmes, entraîne toute la matière libre qu'elle rencontre sur son passage.

82. Les explications auxquelles nous pourrions parvenir auront toujours pour point de départ cet Événement historique (la multiplication de la densité gravitationnelle du champ terrestre). Ce sont ses ramifications qui nous amènent à formuler la relation entre l'énergie universelle et la matière astrophysique dans le cadre de la production de lumière et de chaleur, les deux conséquences visibles les plus directes qui parviennent à nos sens. Lorsque je parle de production de lumière, j'entends tout le spectre du rayonnement stellaire à l'origine de l'énergie cosmique. L'importance de cette relation entre l'énergie gravitationnelle et la matière stellaire sera révélée dans les chapitres suivants. Pour l'instant, je m'en tiendrai aux faits, en prenant toujours la multiplication de la densité originelle du champ gravitationnel comme point de départ de cette nouvelle cosmologie.

83. Nous avons observé (et cela a été fait parce que la cause première a été déduite des effets finaux) que, lorsque l'on double la densité cubique astrophysique, c'est-à-dire la quantité d'énergie présente dans un champ gravitationnel, dans le cas d'une planète, et plus précisément celui de la Terre, la production de chaleur du transformateur astrophysique est multipliée par ce multiple.

Si nous parlions d'un transformateur stellaire, la première conséquence visible se manifesterait par l'intensité de la lumière produite.

Dans le cas que notre Créateur nous présente, la chaleur est la conséquence directe, en fonction de la nature du transformateur sur lequel Dieu a œuvré.

(La gamme des transformateurs astrophysiques dépasse notre imagination. Dans l'horizon qui s'ouvre devant nous, on peut supposer que cette gamme comprend des sources de rayons gamma, de rayons X et de rayons de nature indéfinissable pour notre connaissance limitée du Cosmos. Et, enfin, comment oser ériger des barrières à ce qui n'a pas de fin !)

84. Les questions sont les suivantes : que se passerait-il si, au lieu que Dieu contrôle le processus de transformation de l'énergie d'un système astrophysique en lumière et en chaleur, nous nous trouvions aux confins des Cieux et que, pour une raison extérieure quelconque, un système stellaire binaire ou multiple subissait une multiplication incontrôlée de la densité de son champ gravitationnel ? Et inversement, que se passerait-il si la vitesse de transformation du champ gravitationnel en lumière ou en tout autre type de source radio dépassait le rythme de transfert d'énergie d'un système à l'autre ? Ne devrions-nous pas commencer à corriger nos hypothèses sur l'origine des novae et des supernovae ?

85. En voici une autre : les fluctuations d'intensité de la lumière des étoiles et les variations de leurs périodes et cycles orbitaux ne sont-elles pas un appel à notre

intelligence, destiné à nous ouvrir l'esprit à la perception de l'univers comme un océan d'énergie sur les eaux duquel flotte la matière ?

N'est-il pas merveilleusement curieux que, parlant de lui-même et se souvenant de ces jours-là, Dieu nous ait raconté en disant : « qui planait au-dessus de la surface des eaux » ?

Pour ma part, je n'ai aucun doute quant à l'identification du champ gravitationnel universel à un océan d'énergie où circulent des courants qui fonctionnent comme des canaux de transfert de la gravité d'une zone à l'autre, Dieu maintenant, grâce à ce système d'irrigation, la géométrie de sa Création dans un parfait état d'équilibre.

Mais la question que j'ai soulevée précédemment concerne la relation de notre univers-galaxie avec le cosmos extérieur, avec le royaume des galaxies.

86. La question était de savoir ce qui se passe lorsqu'un courant extra-local fait irruption en trombe à la périphérie de nos Cieux et déséquilibre une zone, soit par la multiplication de la somme totale d'énergie présente, soit par l'accélération instantanée des révolutions de travail de la matière astrophysique.

À travers cette analyse, l'idée est de retrouver l'effet de rotation accélérée que la Terre a connu lorsque Dieu a multiplié la densité de son champ gravitationnel, effet dont nous tirons une loi de régularité directe entre le processus de production de chaleur et la vitesse de rotation du transformateur astrophysique.

Cette idée nous amène à constater que, lorsqu'une étoile est soumise à une rotation accélérée instantanée, l'effet qui en résulte doit être, par conséquent : la création d'une nova, ou d'une supernova si le corps affecté par la multiplication instantanée de ses rotations de travail est un système multiple.

Nous nous attarderons également, le moment venu, à analyser en détail ce processus de formation des novæ et des supernovæ.

CHAPITRE 10. – ET LE VERBE EST DIEU

87. Et nous reprenons maintenant le fil que notre Créateur a déroulé devant nous, fil qui a toujours été là mais que, dans sa Prescience, Il a laissé reposer dans les ténèbres jusqu'à ce que l'Intelligence de notre civilisation ouvre ses oreilles au Langage de la Science de la Création. Cela dit, nous pouvons résumer ainsi la succession des événements historiques dont Dieu a été l'acteur principal au cours de ce Premier Jour :

A : Multiplication de la densité du champ gravitationnel terrestre. (Cette question de la multiplication par Dieu du volume d'énergie d'un système astrophysique donné, question qui est à la base même de la Création, est une question que nous avons résolue en partant de la nature du Créateur lui-même, nature qui lui permet d'être la source d'énergie fondamentale dont se nourrit l'océan cosmique).

B : Accélération verticale ascendante du rythme de fonctionnement du Transformateur géophysique central. (L'existence d'une correspondance innée entre

la densité gravitationnelle et la rotation stellaire est à la base de la lumière et de son intensité).

C : Fusion du manteau et liquéfaction volcanique de la croûte primaire. (Je m'abstiens de tout commentaire à ce sujet, car j'ai laissé à l'intelligence naturelle du lecteur le soin d'établir le lien entre la cause première mentionnée et les effets finaux exposés).

D : Formation de l'atmosphère primitive « classique ». (Par « classique », j'entends l'atmosphère planétaire typique, raréfiée, chaotique, telle que nous la trouvons sur les autres planètes de notre système solaire).

E : Refroidissement du noyau et solidification de la croûte secondaire, ou lithosphérique.

(C'est là qu'est née la croûte secondaire. C'est sur celle-ci, et tout au long du refroidissement, que Dieu est intervenu pour superviser la formation du substrat écosphérique autonome, dont je n'ai encore rien dit, mais dont on parlera plus tard. Bref, les dorsales océaniques sont là pour témoigner des forces de traînée que Dieu a mises en œuvre, et c'est de leur solidification que découle le moment où Dieu a façonné la géographie des continents.

La logique la plus élémentaire s'impose et part du principe qu'un état de semi-liquidité est le moment idéal pour retirer de la surface du corps semi-solide une partie de sa matière, à l'instar de celui qui travaille l'argile puis cuit la figure obtenue au four. Dans ce cas, l'effet « four » a été pris en charge par le processus accéléré de solidification que la croûte secondaire avait entrepris.

La raison pour laquelle Dieu a fendu l'hémisphère atlantique fait partie de l'architecture géophysique qui sous-tend la création du plan biosphérique, sur lequel nous reviendrons tout à l'heure.

Le fait est que les forces d'entraînement qui ont créé le canal atlantique et donné naissance aux dorsales océaniques ont laissé leurs traces lors de la solidification de la couche lithosphérique. Et elles sont là, comme témoignage de l'existence de l'activité créatrice à l'œuvre sur les plates-formes continentales.

Je ne souhaite pas m'étendre sur la manière dont cette création affecte la théorie de la tectonique des plaques. Outre la théorie du plan biosphérique, je présenterai une preuve supplémentaire contre le modèle géophysique que le XXe siècle a imposé comme norme.

F : Sublimation de l'atmosphère primitive. (J'ai dit que lorsque la lithosphère a isolé l'atmosphère primitive du noyau : entraînée par la baisse de température, l'atmosphère s'est figée, s'est sublimée, et le résultat final a été sa transformation en un manteau de glace qui, comme l'avait fait auparavant la mer de lave, a recouvert la sphère terrestre du pôle Nord au pôle Sud, d'Est en Ouest).

88. Ce manteau de glace qui enveloppa la planète dans l'après-midi de ce jour-là était la Lumière qui jaillit des lèvres de notre Créateur, lorsqu'il dit : « Que la lumière soit ».

Et il en fut ainsi. Et il en fut ainsi.

Le contraire aurait été absurde.

Le doute cartésien, en tant que méthode de relation entre l'Intelligence du Créateur et celle de la créature, n'est pas une méthode, c'est un mur de séparation, une barrière limitant les possibilités et les capacités de la science à évoluer vers l'Omniscience créatrice.

Si j'entendais auparavant par Omnipotence la faculté créatrice de réduire le temps de travail d'un processus à son minimum possible, j'entends désormais par Omniscience la maîtrise que Dieu exerce, dans sa Sagesse, sur toutes les sciences de la matière, de l'espace, du temps et de l'énergie. Et ce faisant, j'inclus dans cette liste des sciences qui opèrent dans différents univers, sur lesquels nous ne pouvons rien dire, si ce n'est nous émerveiller devant leur connaissance infinie.

CHAPITRE 11. – CRÉATION DU FIRMAMENT

89. Ainsi, si l'on considère l'état de la Terre à la fin du premier jour, le globe géophysique étant enveloppé sous ce manteau de glace que son Créateur appelle « la Lumière », vue de loin, notre planète apparaissait comme une immense boule de glace flottant dans l'abîme, à l'image d'un gigantesque œuf cosmique né dans les ténèbres.

La séquence géohistorique suivante que Dieu avait en tête était la suivante :

90. Le déplacement de la Terre de sa région d'origine vers sa place définitive dans les Cieux.

(La localisation de la région d'origine de notre Terre sera un problème à résoudre dans les chapitres à venir. C'est la nécessité de prévenir le lecteur du sentiment d'incrédulité que cette localisation suscitera qui me le suggère. Je relèverai également ce défi avec élégance et sérénité).

91. Lancement de la Terre dans le Système solaire et mise en orbite sur sa troisième orbite.

92. Sublimation de la couche de glace. (Par sublimation de la glace, on entend le passage de la matière de l'état solide à l'état gazeux sans passer par l'état liquide. Dans ce cas, il s'agirait du processus inverse de la sublimation des gaz.

Si, la Journée précédente, nous avons vu comment Dieu a réussi à faire baisser la température du Globe jusqu'au point critique de sublimation de son atmosphère, en cette nouvelle Journée, nous allons observer le processus inverse. Mon conseil est d'ouvrir les yeux de l'intelligence et de se préparer à comprendre des merveilles. Et comme toujours, si une objection surgit, il ne faut pas trop s'en inquiéter, tout s'arrangera).

93. Rupture de la couche de glace en deux blocs et retrait vers les pôles géographiques. (Ce retrait des deux blocs de glace vers les calottes polaires est une

période géohistorique que, abordée sous un angle différent, la géologie classique a ancrée dans l'esprit de tous.

Je rappelle ici que la science est l'ABC du langage de la Création. Quant à prétendre modeler l'Univers et son histoire à la mesure de la toute-puissance de la raison humaine, c'est un exercice de vanité sur lequel je ne m'étendrai pas pour l'instant.

La science, tout comme la théologie, est restée jusqu'à aujourd'hui soumise à l'esclavage imposé par la nécessité de la Chute. Ce n'est pas depuis une tribune d'accusation et de condamnation que nous devons analyser les théories et les états intellectuels par lesquels sont passées tant la foi que la raison. Si nous avions été à la place de n'importe de ceux qui nous ont précédés, nous aurions probablement fait exactement ce qu'ils ont fait. Alors, en ce jour de joie, ne prenons pas les choses trop au sérieux).

94. Naissance de l'océan et formation de l'atmosphère biosphérique. (Cette atmosphère est le firmament dans le Verbe du deuxième jour. Nous entrons aussitôt dans sa séquence géohistorique. Avant que l'aube de ce deuxième jour ne se lève et que l'Histoire ne se rapproche encore un peu plus de nous, je pense qu'il n'est pas mauvais de réfléchir à l'endroit où Dieu créa la Lumière. Je sais bien que plus d'un va se prendre la tête entre les mains et rester sans voix. Eh bien, il suffit d'ouvrir l'Évangile et de voir ce que faisait son Fils pour être émerveillé par la surprise).

TROISIÈME PARTIE

CRÉATION DE L'ÉCHELLE DES ÉLÉMENTS NATURELS

CHAPITRE 12. – SUR LES TÉNÈBRES

95. Le texte biblique ne ment pas. Au quatrième jour de la Genèse, il nous est dit que Dieu créa les étoiles pour séparer la Lumière des Ténèbres. Je cite :

« Et il en fut ainsi. Dieu fit les deux grands luminaires, le plus grand pour présider au jour, et le plus petit pour présider à la nuit, ainsi que les étoiles ; et il les plaça dans la voûte céleste pour éclairer la terre, pour présider au jour et à la nuit, et pour séparer la Lumière des Ténèbres. »

Qui n'a jamais lu ce texte ? :

« Dieu créa les étoiles et les plaça dans la voûte céleste pour séparer la lumière des ténèbres. »

L'auteur de la Genèse nous dit d'abord que Dieu a créé la Lumière, puis il nous déclare aussitôt qu'une fois la Lumière créée, il l'a séparée des ténèbres.

96. Eh bien, les options qui s'offrent à nous sont ce qu'elles sont et ne laissent place à aucune ambiguïté. Dieu a créé la Lumière, puis l'a séparée des ténèbres, et a créé les étoiles pour séparer la Lumière des ténèbres. La question est de savoir ce qui se passerait maintenant si, là où Moïse a écrit « Lumière », nous mettions le Manteau de Glace dont nous avons suivi la création.

L'ambiance commence-t-elle à s'échauffer ?

Et si nous prenions un crayon et du papier pour tracer quelques lignes ?

Nous traçons un cercle dans un coin de la feuille et l'appelons Terre.

De l'autre côté, traçons un autre cercle et appelons-le « Ténèbres ».

Traçons maintenant au milieu un mur de séparation entre la Terre et les Ténèbres, que nous appellerons Étoiles.

C'est l'image que l'on obtient en plaçant la Terre là où Moïse a placé la Lumière. Et, en effet, si l'on regarde vers le ciel, on voit que les Cieux font office de mur de séparation entre la Terre et le cosmos extérieur.

97. Conclusion : si Dieu a créé la Lumière et l'a séparée des Ténèbres... c'est que la Terre se trouvait à ce moment-là dans cette région dont les étoiles la séparent actuellement. Autrement dit, avant de créer la Lumière, la Terre se trouvait au milieu des Ténèbres.

98. Je comprends que cette manière simple de construire un raisonnement puisse paraître au lecteur comme un art sinistre visant à compliquer encore davantage les choses. La vérité est que, même si je le veux, je ne trouve pas de complication, et c'est peut-être pour cela que je me lance dans la reconstitution des événements géohistoriques sans me soucier de l'opinion des siècles. Au moment de vérité, qui est celui qui nous intéresse ici, la question est de savoir où, dans quelle région de l'espace, se trouvent ces ténèbres qui recouvraient la surface de l'Abîme lorsque Dieu dit : « Que la lumière soit ».

99. La Révélation se contente de nous informer de la distance astronomique que Dieu a placée entre les Ténèbres et la Lumière. Elle ne donne ni chiffres ni coordonnées intergalactiques. Elle nous dit que Dieu a créé la Terre, et qu'entre la Terre et sa région d'Origine, Il a intercalé les Cieux. Une traduction merveilleuse et révolutionnaire qui nous cloue sur notre siège et nous place exactement là où notre Créateur voulait nous voir : au milieu des ténèbres, le regard tourné vers les cieux. À quoi cela sert-il donc d'avoir les pieds sur terre si, au final, c'est celui qui a la tête dans les nuages qui voit le mieux les choses ?

100. Une question supplémentaire s'impose.

Dieu a-t-il créé les étoiles pour séparer la Terre de sa région d'origine sans autre raison que de dessiner le zodiaque sur la voûte céleste ?

Ou bien a-t-il donné aux Cieux des dimensions galactiques pour une autre raison ?

Une réponse affirmative impliquerait l'affirmation d'un impossible historique, ni plus ni moins que le fait qu'un homme d'il y a trois mille cinq cents ans aurait compris, sans avoir jamais observé le cosmos, que notre Univers est une galaxie au cœur d'un océan de galaxies en mouvement, raison pour laquelle Dieu a donné à nos Cieux leurs dimensions astronomiques actuelles.

CHAPITRE 13. – L'ÉCHELLE DES ÉLÉMENTS NATURELS

101. Mais continuons.

Une fois la Lumière créée (processus que nous avons décrit en suivant la ligne du temps avec laquelle Dieu a mis au défi, depuis sa Genèse, la science de tous les temps, et en suivant laquelle nous sommes parvenus à la fusion de l'écorce primaire et à la sublimation de l'atmosphère primitive qui en a résulté, lieu où Dieu a produit le manteau de glace qui, au cours du matin du premier jour, a recouvert la sphère de la planète Terre, et sans juger des processus mécaniques compte tenu du caractère naturel du sujet : fusion de la croûte primitive et sublimation de l'atmosphère originelle), nous avons laissé la question de la Révélation quelque peu en suspens jusqu'à ce que l'occasion nous permette de remettre les pieds sur terre.

102. Et sans entrer dans davantage de détails, nous sommes revenus au Texte, dont la lecture nous a amenés à convenir que la définition du Verbe créateur, dont l'identité le fait sortir du domaine des métaphores, des hyperboles, des mythes et autres entités légendaires, a fait de « la Lumière » une clé de Champollion, grâce à laquelle on interprète la Révélation, contre toute opinion, théologique ou scientifique, admise jusqu'à ce jour, en affirmant que Dieu a séparé la Terre de sa région d'origine et l'a introduite dans les Cieux, conclusion que l'on déduit du Texte : « Et Dieu vit que la Lumière était bonne, et il la sépara des ténèbres », déclaration qui, à la lumière de l', m'amène à admirer le courage dont a fait preuve l'auteur humain lorsqu'il a osé, sans science, confesser une telle déclaration de séparation entre la Lumière et les ténèbres par la main de Dieu lui-même, qui a créé la Terre et les Cieux.

C'est précisément dans l'ignorance de Moïse que réside la sagesse de celui qui lui a dicté le texte, et c'est par son silence que son scribe est devenu l'homme le plus sage de son temps. Dans une section consacrée à l'ignorance de Moïse en tant que scribe de Dieu, nous reviendrons sur le thème de l'omniscience du Seigneur qui lui a dicté le récit de la création de l'univers. Il ne pouvait en être autrement. Ou bien, pour nous, tout n'a-t-il pas commencé lorsque la Terre a été créée ?

103. Nous savons déjà que l'on dit ici et là que la véritable histoire de l'Homme remonte même à une époque antérieure à l'existence de la Terre. Or, ni l'existence de l'Homme n'est transcendante pour le Cosmos, ni la connaissance de la structure des galaxies n'est vitale pour l'existence de l'Homme. Ainsi, si l'Homme n'existait pas, le Cosmos resterait là où il est, suivant son cours, et si l'Homme ne connaissait pas la structure du Cosmos, cela ne l'empêcherait pas pour autant d'être ce qu'il est.

Cela ne signifie pas que la connaissance de l'Univers n'ait pas une valeur existentielle spécifique pour nous ; mais cela permet de préciser que la connaissance qui revêt une importance vitale pour l'Homme en tant qu'Être est la connaissance de Dieu ; et puisque le Créateur réside en Dieu, la science de la Création en fait partie intégrante, pour ainsi dire avec joie.

104. Certains se demanderont alors pourquoi Dieu a maintenu dans le silence le souvenir de la Création de la Terre et des Cieux, séparant ainsi le Créateur en Dieu du Seigneur. C'est une posture que Dieu a maintenue en Christ, en conservant la Foi et l'Intelligence à la manière de deux bras unis à un même corps, nés pour obéir à la même Volonté, mais le mouvement de chaque bras étant soumis à la pensée de la tête, sous les impulsions de laquelle tout le corps se meut.

Et je répondrai à cette simple question en affirmant qu'il en a été ainsi en vérité.

En même temps, je nierai que, dès le commencement, Dieu ait disposé en Lui la Connaissance du Créateur selon ce schéma de croissance, dans les conditions de la Science du Bien et du Mal. Ce qui est arrivé est arrivé, et il n'y a plus de remède. Et parce que cela s'est produit, la formation de l'Intelligence à l'image et à la ressemblance de celle de notre Créateur a connu en cours de route un contretemps, qui a contraint Dieu, en effet, à faire passer avant la connaissance de la science de la Création la connaissance de l'arbre de la science du Bien et du Mal, dont le fruit, comme nous le savons, est la guerre.

105. Je ne sais pas si celui qui lit ces lignes a saisi les lois de cette science. Pour ma part, je crois que la structure de ce Fruit est assimilée et, à partir de la connaissance issue de l'expérience, je peux écrire ce qui, grâce à la connaissance issue de la théorie, prenait forme dans la langue du Premier Homme, à savoir : « Maudit soit quiconque mangera de ce fruit, et maudit soit celui qui fera manger du fruit de l'Arbre de la science du Bien et du Mal ».

Confession finale qui me ramène au point d'où nous avons entamé ce petit voyage, en parlant de la Séparation de la Lumière que Dieu a opérée après l'avoir créée dans les Ténèbres . À ce sujet, j'ai écrit que tant que l'Ignorance avait sa Loi, l'impossibilité d'en pénétrer le contenu a conduit les uns, théologiens, et les autres, scientifiques, à rendre à Dieu sa Genèse enveloppée dans le papier des métaphores et des mythes.

Mais une fois la Lumière traduite par le manteau de glace qui, à la fin du premier jour, recouvrait la surface de la Terre — manteau de glace produit par la sublimation de l'atmosphère primitive issue de la fusion de la croûte primaire —, il ne nous reste plus qu'à mettre le feu au papier de la tradition théologique et de la cosmologie du XXe siècle, à souffler sur les cendres, à débarrasser la table et à nous remettre au travail en partant des informations que Dieu nous offre dans son Livre.

Il se peut que je revienne sur ce sujet dans une autre section, et il se peut que je l'aie déjà fait dans une précédente.

Peu importe.

Et je ne dis pas cela parce que je fais partie de ceux qui croient qu'une vérité est plus ou moins vraie selon le nombre de fois où le marteau s'abat sur la tête de l'imbécile de service. Je le dis en pensant que la vie est une pensée qui se construit d'elle-même à partir de racines universelles, et ce n'est pas parce qu'on fait un rêve à plusieurs reprises que ce rêve prend plus de sens, ni parce qu'on cesse de rêver que le corps va perdre le bienfait que lui procure le repos nocturne.

Pas du tout !

106. Car si l'insignifiance de l'homme face au Cosmos est un fait, la Vérité existe en soi, même s'il n'y avait personne dans l'Univers. Je peux cesser d'exister à l'instant même, mais la vérité était là avant moi et elle subsistera sans moi.

107. Quant à ma manie de revenir sur un point de repère, qui peut être l'un aujourd'hui et un autre demain, elle tient davantage à la nécessité de maintenir un point de référence commun entre l'écrivain et le lecteur.

Par inertie, l'essayiste a tendance à se perdre dans sa réflexion et le lecteur à s'accrocher à une idée concrète.

Et comme le sujet qui nous occupe est d'une telle complexité, même si je souhaite le présenter sous un jour simple, le fait est que mettre la cosmologie et la théologie, en abordant leur position face à la Genèse de Moïse, hors de la table de travail sur laquelle l'esprit de l'Intelligence de Dieu se déplace en ce XXI^e siècle, présuppose un acte plus proche de l'art que de la science, à supposer que l'écriture soit un art, et que donner expression à la pensée soit un art ; ce à quoi j'adhère personnellement, et que je déduis des philosophes et des héros des révolutions du deuxième millénaire, les premiers affûtant leurs plumes à l'art du polémiste et les seconds leurs épées à l'art des philosophes.

Les deux fois où cette union a donné naissance, elle a mis au monde deux événements destinés à l'éternité : la Révolution française et la Révolution russe.

108. Le problème ne réside donc pas dans le Mot, mais dans l'usage de l'art de la science. Dans ce cas, la Vérité, et non le Pouvoir, est le Début et la Fin. Et c'est pourquoi, l'homme étant insignifiant et la Vérité éternelle, l'opinion humaine n'est que poussière sur la table. Dont nous avons dégagé la surface afin de replacer la Terre à sa place le Jour où Dieu créa la Lumière, et une fois celle-ci créée : « il la sépara des Ténèbres ».

109. Revenant donc au point de restauration, je dirai que quiconque a deux yeux à la tête verra que, la Lumière ayant été créée dans les Ténèbres, la Terre – la Lumière étant le manteau de glace qui, à la fin du premier jour, recouvrait sa surface – se trouvait dans les Ténèbres.

De cette région, Dieu l'a séparée une fois la Lumière créée, c'est-à-dire le manteau de glace qui recouvrait la sphère de la Terre à la fin du premier jour, comme il est écrit depuis trois mille cinq cents ans : « Et Dieu vit que la lumière était bonne, et il la sépara des ténèbres ».

S'il l'a séparée, c'est parce qu'elle était là. Et si ensuite Dieu créa les étoiles pour séparer la Lumière des Ténèbres, comme on peut le lire au quatrième jour : « Dieu fit les deux grands luminaires, le plus grand pour présider au jour, et le plus petit pour présider à la nuit, ainsi que les étoiles ; et il les plaça dans la voûte des cieux pour éclairer la Terre, pour présider au jour et à la nuit, et pour séparer la Lumière des Ténèbres ».

110. Ainsi, en traduisant dans cette Ligne du hiéroglyphe de Moïse « Lumière » par « Manteau de glaces », nous constatons que la Terre se trouvait dans une région extérieure aux Cieux. Une traduction stupéfiante et étonnante qui, si ce n'était pas Dieu qui la souscrivait et son scribe qui l'écrivait avec la verge de commandement dont il s'était servi pour séparer les eaux de la mer Rouge, ferait basculer notre intelligence dans le monde des extraterrestres et là où j'ai mis un C de « cosmologie », je devrais mettre un F de « fantaisie ».

Cela étant dit, car cela mérite bien qu'on s'y attarde, et puisque la porte est désormais ouverte, entrons.

111. Quant à savoir comment Dieu a opéré ce passage d'une région de l'Espace Général à la région où elle se trouve actuellement, l'auteur n'en a rien dit. Il n'a pas non plus rien dit sur la nature spécifique de la région d'origine où Dieu aurait créé la Terre. Je ne vais pas non plus entrer dans les détails pour l'instant. Lorsque cela conviendra à cette cosmologie, nous lèverons le voile. Il suffit pour l'instant d'accepter que Dieu ait créé la Terre en dehors de nos Cieux, au-delà des constellations de notre galaxie, dans l'Abîme recouvert par les Ténèbres.

112. En effet, pour en revenir à la question de la formation de la croûte secondaire et de la sublimation de l'atmosphère primitive, le fait que la Terre se trouvât dans une région soumise au zéro absolu fut le catalyseur dont Dieu se servit pour créer le manteau de glace.

Nous voyons comment, Mars étant plus éloigné, son atmosphère n'a pas subi ce processus de sublimation que la Terre a connu. La singularité que la biosphère représente parmi les planètes témoigne de l'existence d'une période géohistorique particulière qui, aussi incroyable que cela puisse nous paraître, se révèle à travers la Révélation lorsque Dieu déclare que la singularité de la biosphère obéit à la région d'origine où Il l'a créée et en est la réponse. Affirmation spontanée qui nous conduit immédiatement au problème de la Puissance du Créateur de l'Univers. Car, si, d'un point de vue intellectuel, le processus de création de la biosphère révèle sa nature scientifique dans la séquence exposée, l'objection insurmontable concerne la Nature de cet Être qui non seulement réfléchit à la manière de faire les choses, mais qui possède en outre une Puissance infinie pour les réaliser.

113. Je ne sais pas si je l'ai déjà dit, mais si ce n'est pas le cas, je le dis maintenant : la Puissance sans l'Intelligence ne répond pas au besoin qu'exige la transformation de la Réalité ; et inversement, l'Intelligence sans la Puissance reste dans le rêve, dans le fantasme, dans des réponses emportées par le vent.

Dans ce cas, connaissant Dieu par la théologie et l'Univers par la science, la seule chose qu'il nous reste à faire est de les fusionner en une nouvelle science, la science de la Création, et de suivre ses lois et ses principes.

Dans ce cas, Dieu sachant qu'en exposant une atmosphère à une région soumise au zéro absolu, son volume se sublimerait et donnerait lieu à la création d'un bloc de glace, et pouvant le faire, il l'a fait.

Et il appela « Lumière » ce manteau de glace.

114. Mais c'est avant même d'ouvrir la bouche et de déclencher la séquence créatrice de la Lumière que Dieu avait préparé l'intégration de la Terre dans les Cieux. Ce n'est pas par hasard que Dieu a trouvé un système stellaire dont les caractéristiques planétaires étaient compatibles avec celles de la Terre. Avant de plonger dans l'océan des constellations lactées, Dieu savait ce qu'Il cherchait, où se trouvait ce qu'Il cherchait et quelles étaient les caractéristiques du Système solaire qu'Il recherchait. Et Il le savait parce qu'Il avait Lui-même façonné sa structure planétaire de manière à ne pas susciter de rejet face à l'intégration de la Terre dans l'édifice solaire.

115. La Genèse part d'une base préalable : la Terre et les Cieux étaient déjà créés, et c'est à leur surface que nous nous sommes lancés à la navigation. Nous aurions pu commencer ce voyage en plongeant dans les profondeurs du Temps, mais j'ai préféré suivre la route tracée par Dieu à l'avance, entre autres parce qu'Il connaît mieux que quiconque le terrain. Le moment venu, je prendrai fait et cause pour tenter de recréer la Création du Système solaire. D'ici là, nous devons mettre sur la table les lois fondamentales nécessaires à la compréhension d'une séquence systémologique qui nous intéresse tant.

116. Ainsi, l'intégration de la Terre dans le Système solaire, aussi naturelle qu'elle puisse paraître à ceux qui associent la Divinité au pouvoir d'ouvrir la bouche et de tout faire d'un seul coup, impliquait la résolution d'une multitude d'équations complexes, regorgeant d'inconnues et de facteurs à prendre en compte. Comme tout autre système de l'Univers, le corps solaire ne peut accepter l'intégration d'un nouvel élément sans subir lui-même une transformation d'état. En se fondant sur cette simple règle universelle d'intégration des corps astrophysiques dans des systèmes complexes, Dieu s'est assuré de l'impossibilité d'un rejet ou d'une perturbation destructrice du Système solaire en réponse à l'intégration de la Terre dans sa structure, en créant le Soleil, la Terre et la Lune à partir d'une même Origine dans l'espace et le Temps.

117. Une fois le Soleil et les planètes créés, avec leurs lunes et leurs anneaux, Dieu a procédé à l'isolement de la Terre, source de la Confusion à laquelle fait référence le Texte, afin, après avoir créé la Lumière – comme nous l'avons déjà vu –, de réunir à nouveau la Terre et le Soleil, moment autour duquel nous gravitons dans cette section. Cette intégration suivait un chemin. Et sur ce chemin, la couche de glace devait entamer son parcours particulier vers sa transformation « » en air et en eau. Décrire ce parcours est l'objectif que nous allons nous fixer dans la section suivante.

118. Et, enfin, la conséquence du lancement de la Terre sur la trajectoire boréale (porte par laquelle la Terre est entrée dans le champ électrique du Soleil) s'est fait sentir à la surface de la couche de glace. Le fait que la Terre accède à son orbite biosphérique par cette trajectoire boréale avait des causes plus complexes que celles qui nous intéressent ici. Pour l'instant, penchons-nous sur la fusion de la couche de glace et sur les conséquences physiques de son accélération jusqu'au point critique maximal, en fonction de la durée de ce processus. Élévation instantanée voulue par Dieu en faisant emprunter à la Terre la trajectoire boréale.

119. En réalité, en faisant entrer la Terre par la trajectoire boréale solaire, Dieu parvenait à accélérer à la vitesse maximale autorisée le processus de dégel de la couche de glace, ainsi qu'à faire de même avec l'évaporation consécutive du produit qui en résultait.

Le jeu de forces grâce auquel la fusion de la couche de glace s'est accélérée jusqu'à son maximum possible combine les forces classiques et les forces révolutionnaires, et s'appuie sur cette cosmologie quantique insaisissable à l'origine de tous les processus de création de matière astrophysique et d'énergies électromagnétiques.

Plus le rapprochement Terre-Soleil s'intensifiait, plus la distance Soleil-Terre diminuait, plus le processus de fonte de la couche de glace était intense. C'est la rapidité de ce mouvement de rapprochement qui nous amène à parler de sublimation.

En ce sens, la sublimation de la couche de glace fut une évaporation directe. Pour la comprendre le plus simplement possible, on peut la comparer à l'application d'un fer rouge sur la surface d'un bloc de glace. Le Soleil jouait le rôle du fer rouge dans la main de Dieu, et la Terre celui du bloc de glace.

Je ne parle pas au sens figuré lorsque je dis que si Dieu avait continué à appliquer indéfiniment le fer, la masse totale de la couche de glace se serait transformée en atmosphère. C'est du moins l'impression que nous donne l'étendue infinie du sujet. Je dirais qu'il ne s'agit là que d'une simple apparence, rien de plus. Une apparence qui nous invite à faire un pas de plus en avant. Et à affirmer que la stabilité de l'univers en général, et de notre Système en particulier, repose sur deux piliers fondamentaux. Le premier, nous l'avons déjà vu, est la transformation de l'énergie en de nouvelles formes d'énergie. Le second est la nature électrodynamique de la matière cosmique fondamentale.

CHAPITRE 14. – DEUXIÈME LOI DU COMPORTEMENT DE L'UNIVERS

120. L'étude que Dieu a menée sur le comportement de la matière cosmique l'a conduit dans le domaine de l'électrodynamique astrophysique. Au cours des recherches sur la nature de l'espace, de la matière et du temps que Dieu a menées dans le cadre de sa quête de la maîtrise de la Science de la Création, qui lui permettrait de transformer la Réalité Universelle, Dieu a observé comment la matière fondamentale, malgré ses transformations et ses sauts dimensionnels dans l'espace général, conserve les propriétés de sa nature atomique.

La découverte de la conservation des propriétés atomiques naturelles de l'énergie cosmique fondamentale, quelle que soit la direction empruntée, a ouvert à Dieu un horizon créateur sans limites. En effet, si, quelle que soit l'ampleur des distances parcourues lors du saut de la matière microcosmique à la matière macrocosmique, la nature de ses forces électrodynamiques se conserve, le champ des possibles qui s'ouvre à l'intelligence créatrice est illimité. De plus, cette découverte suffit à elle seule à transformer les étoiles et leurs réseaux systémologiques en briques, en blocs, en un champ de matière première d'où extraire toute la masse nécessaire pour ériger des édifices constellations.

121. Ainsi, si l'on applique maintenant cette réflexion : si la première loi (transformation du champ gravitationnel en lumière) s'oppose à la contraction à l'infini de l'univers, dans la mesure où la quantité d'énergie ne reste pas statique dans l'équation – instabilité équationnelle dérivée de la transformation de la gravité en lumière et en forces électromagnétiques –, condition de stabilité exigée par l'hypothèse pour permettre la contraction du champ universel en un noyau primordial, et qui n'est pas remplie, réalité que démontre la stabilité du système astrophysique local ; cette deuxième loi – nature électrodynamique des champs gravitationnels – fait obstacle au mouvement contraire (destruction par dispersion) en érigeant entre les systèmes sidéraux un réseau électrodynamique de comportement.

Autrement dit, le fonctionnement de cette loi de transformation de l'énergie gravitationnelle en forces électromagnétiques et en d'autres formes d'énergie lumineuse, le fonctionnement de cette loi — disais-je — contre la dispersion due à l'affaiblissement constant du volume de l'énergie universelle : il maintient la concentration grâce aux lois de l'électrodynamique.

122. Et enfin, la mise en action de ce mur électrodynamique de protection permet l'existence de courants gravitationnels autour de continents astrophysiques soumis à une théorie des structures moléculaires où les particules sont des astres.

123. L'application visible de ces deux lois à un système stellaire individuel se trouve dans le nôtre.

D'une part, le champ magnétique fait le lien entre la Terre et le Soleil. Ce qui vaut pour toutes les autres planètes.

D'autre part, le champ électrique érige une barrière entre le Soleil et la Terre. Ce que, d'un point de vue poétique, nous pourrions résumer ainsi : alors que la Terre se lançait vers la rencontre impossible de sa destruction, la nature de son esprit positif transforma l'apparence en admiration lorsque l'égalité entre les signes résolut le conflit.

Et nous continuons.

124. De manière plus ou moins simple, je vais retracer la première partie de cette nouvelle séquence géohistorique qui s'est déroulée le deuxième jour.

Mais revenons à notre sujet : l'intégration par le Soleil d'une nouvelle planète impliquait pour son Système l'intégration dans son champ d'un nouveau transformateur d'énergie gravitationnelle, doté de propriétés qui lui sont propres. Il n'est pas facile de déterminer comment ce changement structurel a altéré les relations au sein de la famille planétaire, mais c'était là un facteur que Dieu connaissait par expérience, et c'est à partir de cette expérience qu'il a résolu sur le papier toutes les inconnues avant de passer à l'action. Il n'est pas nécessaire d'aller très loin pour constater le succès de l'application de ses mathématiques à la réalité ; les résultats sont sous nos yeux. Nous allons nous concentrer sur la Terre et sur ce que son intégration dans un champ gravitationnel partagé a signifié pour son corps physique.

125. Je commencerai par dire que tout corps de nature astrophysique, tant qu'il est isolé de tout autre corps, se contente de consommer sa propre énergie. Tant qu'elle était isolée dans sa région d'origine pendant le Jour Zéro, la Terre s'est nourrie de son propre champ gravitationnel. La faible vitesse de transformation à laquelle fonctionnait son noyau a maintenu son poulx à un minimum stable de tours par minute. Le problème était que le champ gravitationnel continuait d'augmenter la masse cortésienne par son effet de trou noir. La Terre avait donc raison d'être désorientée.

126. Et Dieu dit qu'elle était vide parce que la Terre ne pouvait pas, à elle seule, sortir de cette situation. Ce n'est qu'en étant connectée à un réseau d'énergie qu'elle pouvait surmonter la fin vers laquelle, livrée à ses propres forces, elle semblait se diriger. Lorsque Dieu revint et doubla l'énergie de son champ, accélérant la rotation de son corps externe, il mit fin à cette situation. Ce qui a entraîné, comme je l'ai

montré, la fusion de la croûte primaire et la création du manteau de glace qui recouvrit le globe à la fin du premier jour.

127. L'énergie fournie, une fois transformée en chaleur, le Noyau étant revenu à un nouvel état d'équilibre à la fin du Premier Jour, lorsqu'elle fut introduite dans le Système solaire à l'aube du Deuxième Jour, la Terre se retrouva soudain dans la situation d'un transformateur raccordé à un réseau électrique.

La première réaction de son Noyau fut de passer d'un état de fonctionnement lent à un état plus avancé.

Nous pouvons comprendre ce que cela signifie en nous rappelant comment la variation de l'énergie avec laquelle son champ peut interagir l'a affecté au début du Premier Jour. Effet dont on déduit, à titre universel, que le moteur qui maintient constant le mouvement stellaire est le Noyau.

128. Le mouvement des étoiles et de tous les corps de l'Univers présente donc, comme on le voit très bien dans notre Système, une particularité. Tous tournent sur leur axe. L'effet physique naturel de ce type de mouvement est, comme on le voit chez les hélicoptères, un mouvement vers le haut. D'où nous devrions déduire que toutes les étoiles et leurs systèmes suivent une trajectoire ascendante. C'est comme si nous disions que l'Univers se comporte comme un corps qui se déplace éternellement vers le haut. Revenons maintenant au point où j'avais interrompu ce récit.

QUATRIÈME PARTIE

CRÉATION DE LA BIOSPHÈRE

CHAPITRE 15. – CRÉATION DES CONTINENTS ET DES OCÉANS

129. Je disais que Dieu créa la Terre dans les ténèbres, et qu'après avoir créé le manteau de glace, qu'Il appelle « la Lumière » dans Son Livre, Il la sépara des ténèbres et l'introduisit dans les Cieux, où elle se trouve.

Et je crois avoir dit que le premier de tous les effets que la Terre a subis à la suite de cette intégration peut être comparé à l'effet qu'éprouve un transformateur lorsqu'il est intégré dans un circuit électrique. Et que, tout comme au début du Premier Jour, au début de ce Deuxième Jour, l'augmentation de la vitesse de rotation du Globe, signe extérieur de l'élévation du nombre de tours par minute subie par son Noyau, fut l'effet immédiat de l'intégration de la Terre dans le champ du Système solaire.

130. Or, la trajectoire naturelle entre deux points qui s'attirent étant la ligne droite, et le mouvement dans un champ gravitationnel s'apparentant à celui d'un liquide dans un verre, le mouvement approximatif d'un corps externe vers un corps astrophysique, sous l'effet de cette relation, dessine un cercle autour de l'étoile. Mais puisque Dieu a écarté l'option d'une approche sur la trajectoire planétaire, la trajectoire que devait décrire la Terre ne pouvait être qu'une parabole. C'est précisément celle qu'elle a commencée à tracer en réaction à l'accélération instantanée subie par sa rotation. Voilà pour la première partie du vol de la Terre à la recherche de son orbite biosphérique.

131. Pour le premier effet esquissé, à savoir la loi régissant le vol des hélicoptères au crayon, il faut intégrer dans ce processus de couplage la nature des champs électriques respectifs. Cela dit, tout champ électromagnétique se définit par ses deux composantes : la force magnétique qui agit à distance entre les corps et la force électrique qui les place autour d'un noyau de référence. Dans le cas du lancement de la Terre, c'est la force magnétique qui est à l'œuvre, en combinaison avec la loi du mouvement de rotation. La description que cette combinaison nous donne du rapprochement de la Terre vers le Soleil est celle qui nous dessine une parabole depuis l'extérieur du Système solaire vers le pôle boréal du Soleil comme voie d'accès.

132. L'entrée en action de la deuxième force électromagnétique, la force électrique, a fait apparaître à l'horizon des événements une bande d'inversion lors de l'approche indéfinie de la Terre vers le Soleil.

Une fois à l'intérieur de cette bande, en réponse à l'égalité des signes électriques entre les champs respectifs, la trajectoire de la Terre a entamé sa descente vers son orbite biosphérique.

(Indépendamment des équations régissant la masse des corps astrophysiques soumis à une relation systémologique, des énergies en jeu entre les corps composant un système stélologique de type solaire, et la distance parcourue par un corps planétaire au cours de son orbite, la succession d'effets subis par la Terre au cours de sa trajectoire d'approche vers le Soleil a entraîné un réchauffement de son noyau, effet dont a découlé la série d'ondes thermonucléaires à l'origine de l'état thermodynamique du manteau).

133. L'effet découlant de la transformation du Manteau — un phénomène que nous avons déjà évoqué en parlant de la création de l'anneau de glace — en une masse de réaction thermonucléaire fut la fusion de la lithosphère inférieure.

(On entend par « lithosphère inférieure » la zone de contact géophysique avec le manteau supérieur. Rappelons que la division du corps de la Terre en trois zones principales, avec leurs franges de contact intermédiaires, n'est pas un simple caprice de la nature. La zone que l'on a appelée « noyau externe » appartient, au sein de cette structure, à la zone de contact entre le noyau proprement dit et le manteau. Étant donné que le Noyau est le corps stélologique autour duquel se forme une planète, et qu'il est donc le transformateur de l'énergie gravitationnelle en chaleur, la physique du Noyau externe correspond à l'état de la matière dans le Manteau inférieur, qui serait l'équivalent de celui qu'aurait une masse autour d'un microastre à basse température, c'est-à-dire de la matière comprimée à l'état gazeux, bien que cet état ne

soit pas approprié pour qualifier la physique de la bande à l'intérieur de laquelle oscille le Noyau, provoquant par ses oscillations – comme je l'ai déjà dit ailleurs – l'aplatissement du Globe. Mais revenons au sujet principal :)

134. Dans d'autres circonstances, le réchauffement du corps du Manteau Supérieur, ou masse de réaction thermonucléaire, à l'origine du volcanisme géologique global, aurait dû atteindre l'Anneau lithosphérique supérieur ou externe, mais le fait que l'Anneau lithosphérique se trouve sous la Couche de glace, dont nous avons vu la création au début, a maintenu la structure de la Croûte lithosphérique à l'état solide, bien que la Croûte secondaire soit soumise aux lois physiques de l'élévation de la température à l'intérieur d'une cocotte-minute. Il faut comprendre que la température, à l'intérieur de cette cocotte-minute en laquelle Dieu avait transformé le corps géophysique, ne pouvait pas continuer à augmenter indéfiniment.

135. Nos géologues ont déterminé la physique de la Terre en partant d'un noyau froid, mécaniquement inactif, et vivant uniquement selon la réaction thermodynamique dépendante de la pression gravitationnelle, agissant en l'occurrence comme une pression solide. Ils avaient besoin d'un modèle virtuel à partir duquel expliquer la constance de la chaleur géophysique déterminante pour l'activité volcanique lithosphérique. Le fait que la radiographie par ondes leur dessine sur la table une structure thermodynamique allant du plus faible au plus fort, c'est-à-dire de l'extérieur vers l'intérieur, a fini par donner raison au modèle enfantin de la chaleur géonucléaire due à la pression de la masse qu'ils s'étaient préfiguré dans leur tête ; modèle puéril qui, à son tour, s'endormait avec l'hypothèse de l'origine de la matière stélogique à partir d'une concentration de poussière au cœur d'un champ gravitationnel à la dérive dans les mers stellaires... on ne traverse pas la mer sans qu'elle s'envole... bla bla bla... Que le lecteur excuse mon cynisme infini.

136. Et en faisant l'amour, ils ont donné naissance à une écosphère, comme par magie, régie par des équations parfaites qui, bien sûr, contredisant l'origine issue du hasard, devaient logiquement leur paraître suspectes et, par conséquent, sans aucune chance de prospérer. Et ils ont préféré s'accrocher à ce modèle enfantin plutôt que de continuer à rechercher un modèle géophysique capable d'expliquer l'équilibre thermodynamique de la biosphère.

137. Comment, cependant, une planète dépourvue de générateur d'énergie thermique peut-elle rester chaude pendant des millions d'années, au point que, comme le démontrent les archives fossiles, on puisse parler d'un cycle thermodynamique écosphérique, c'est là un point qui, une fois que le modèle enfantin de la pression de la matière comme origine de la chaleur géonucléaire eut été élevé au rang de dogme, et faute d'hypothèse pour le remplacer, a conduit à l'ignorance de celui qui préfère le mal qu'il connaît au bien qu'il ne connaît pas encore. D'où le défi que représente, en ce nouveau siècle, une théorie selon laquelle le noyau de toute planète devient un corps stélogique, transformateur de l'énergie gravitationnelle en chaleur.

138. Nous disions donc que la libération de la chaleur géonucléaire (consécutive à l'entrée de la Terre dans le Système solaire) qui s'accumulait entre la croûte et le manteau, si elle ne trouvait pas d'issue, finirait par provoquer une explosion astronomique, ce qui signifierait la désintégration du corps géophysique. Autrement

dit, et pour aller droit au but : sans détruire la lithosphère, Dieu devait procéder à la rupture de cette énorme barre de glace sous la masse de laquelle les réactions thermonucléaires qui se développaient dans le corps du manteau menaçaient de faire éclater le noyau. La solution résidait dans l'attraction gravitationnelle que le champ magnétique solaire exercerait sur le corps géophysique lorsque la Terre (en direction de son orbite stationnaire) traverserait la bande d'interaction entre les champs électriques respectifs.

139. L'origine de la chaîne de réactions thermonucléaires qui maintient le manteau actif est un sujet à étudier dans la perspective de l'architecture géophysique que nous développons. Par exemple, comment une série en chaîne de réactions thermonucléaires peut étendre son front d'onde jusqu'à la lithosphère et ouvrir des voies de flottation par lesquelles la chaleur magmatique est libérée. Il en va de même pour la relation entre le noyau et la forme irrégulière du géoïde de la croûte. Ce sujet nous amène à considérer l'oscillation du noyau au sein du manteau comme l'origine du renflement de la région équatoriale. Et par conséquent, à introduire entre la zone externe du noyau et la zone interne du manteau un anneau géophysique à l'état chromosphérique, sur la singularité duquel je ne m'étendrai pas pour l'instant.

140. Nous avons vu – pour résumer – que, une fois la Terre lancée en direction du Soleil, notre planète a traversé la zone d'interaction entre les champs électriques respectifs, ce qui a provoqué la réaction électrique naturelle entre deux champs de même signe. (La même loi opérationnelle qui détermine les orbites stationnaires des particules autour d'un noyau atomique en fonction des champs électriques est celle que nous devons appliquer à la structure du Système solaire. Bien que cela semble trop simple pour être vrai, nous démontrerons bientôt que la configuration planétaire obéit aux lois de l'électrodynamique. L'orbite de la Terre en est une conséquence naturelle).

141. Et il est curieux que, bien qu'ils aient remarqué la similitude entre la structure d'un atome et celle du Système solaire, ainsi que la ressemblance entre les forces intra-atomiques et les forces électromagnétiques systémologiques – ce qui est pourtant évident –, et parce qu'ils refusaient de croire que la Nature et la Création obéissent à des principes aussi logiques, les scientifiques du XXe siècle ont refusé de croire ce qu'ils avaient sous les yeux et, alors que la réponse se trouvait sous leur nez, ils l'ont rejetée comme indigne de leur génie, préférant se lancer dans une théorie d'unification des champs électromagnétiques et gravitationnels, qui, pourtant, trouve son miracle quotidien dans la structure de la matière atomique. En effet, si l'origine de la chaleur géonucléaire provient de la pression matérielle, comment est-il possible que cette même pression n'ait pas fait sombrer toute la masse planétaire dans le corps du Soleil au cours des millions de siècles d'activité du Système ?

142. Ils répondent par l'énergie centrifuge, mais ignorent qu'un travail ne peut être effectué à l'infini ; la constance orbitale le contredit. De sorte que, devant rechercher une force différente, ils se sont lancés à la recherche d'un champ unifié, et alors qu'ils parlaient de forces électromagnétiques, ils le faisaient en éliminant la composante électrique du champ magnétique. De véritables savants !

Ainsi : la trajectoire terrestre ayant été orientée vers son orbite stationnaire, sous l'effet de la répulsion électrique entre des champs de même signe, on peut, en termes

de travail, comparer cet effet à celui d'une force centrifuge accélérée. En effet, soumise à cet effet, si le champ magnétique n'en avait pas freiné les conséquences, la Terre, emportée par la tempête électrique, aurait été propulsée vers l'orbite de Mars, par exemple. La traction gravitationnelle produite par l'interaction entre les champs magnétiques respectifs, lorsque la Terre a traversé la bande électrique qui lui correspondait dans le Système, a constitué le frein qui l'a maintenue sur son orbite. Cette attraction s'est répercutée sur la lithosphère inférieure, arrachant du manteau supérieur les bases des grandes chaînes de montagnes. Grâce à ce soulèvement des racines des grandes chaînes de montagnes, l'action du marteau contre la barre de glace sous l'anneau de laquelle se trouvait la lithosphère était déjà accomplie. Reproduire cette action sismologique globale reviendrait à ouvrir une porte dans le temps et à oser rester debout sur un tremblement de terre dont l'épicentre se situerait dans le noyau et dont le rayon d'extension universel ferait danser sous nos pieds, plantés sur l'anneau de glace, l'ensemble de la croûte terrestre.

(Les savants du XXe siècle ont certes trouvé des preuves d'un retrait des glaces, mais ce qu'ils n'ont jamais osé imaginer, c'est que la masse de glace qui s'est retirée, autrefois, au commencement, recouvrait toute la sphère de la planète. Comment son Créateur a-t-il réussi à briser cette barre de glace ? C'est là le sujet abordé dans cette section, sur lequel il y a tout un monde à dire, et dont nous aurons le temps d'étudier la mécanique, origine de l'orographie écosphérique, à tous les niveaux, au cours de ce XXIe siècle).

Le manteau de glace que Dieu appelait « la Lumière » ainsi fissuré, la chaleur accumulée dans le corps géophysique interne trouva l'exutoire par lequel se libérer : sous forme de gaz et de laves, Dieu obtenant de cet effet la transformation de la glace en eau. Telle est la séquence à l'origine de l'Eau et de l'Air. Mais rappelons-nous comment le manteau de glace a réagi au rapprochement de la Terre vers le Soleil.

CINQUIÈME PARTIE

CRÉATION DE L'ÉCOSPHÈRE

CHAPITRE 16. – SUBLIMATION DE LA COUCHE DE GLACE

143. Il existe deux façons de faire les choses. L'une consiste à laisser la loi du temps agir, et l'autre à accélérer le déroulement d'une action par les moyens à notre disposition. Soumis à la loi du temps, le manteau de glace aurait réagi à l'énergie solaire en fondant, il se serait fendu en deux et, avec le temps, les deux masses de glace se seraient retirées vers les calottes polaires. Les eaux du premier grand océan se seraient évaporées. Lentement, mais sûrement, l'océan se serait divisé pour se

multiplier ; des océans seraient nées les mers... Mais Dieu connaissait un moyen plus rapide de mener à bien ce processus global.

Pourquoi faire fondre la couche de glace à basse température alors qu'il pouvait provoquer, par l'intégration via la voie boréale, l'effet du fer chauffé au rouge contre un bloc de glace ? C'est ce que nous appelons la sublimation de la glace. L'effet immédiat de la rencontre Terre-Soleil dans les conditions exposées a entraîné la sublimation accélérée de la couche de glace. L'énergie solaire a agi comme du fer chauffé au rouge appliqué directement sur la surface de la couche de glace. Cette sublimation a entraîné la rupture de la couche de glace en deux grands blocs et la naissance de l'atmosphère biosphérique. (Lorsque je parle de « conditions exposées », je fais référence à la parabole d'accès, qui a fait que la Terre s'est trouvée pendant un certain temps à une distance inférieure à celle qui est naturelle pour son orbite stationnaire).

144. J'ai déjà dit que l'attraction gravitationnelle solaire résultait de l'effet contraire qui a propulsé la Terre vers son orbite biosphérique. Et que, à la suite de cette attraction, due à l'enchevêtrement magnétique entre les deux champs, les pieds des grandes chaînes de montagnes se sont libérés de leur ancrage. Peut-être que « soulèvement » est le mot juste. Cette libération a été favorisée par le réchauffement de la structure géophysique. Rappelons que, lors du refroidissement du Manteau, l'anneau lithosphérique s'est solidifié, la plaque de contact restant fondue en un seul corps. Lorsque la Terre est entrée dans le Système solaire, le Noyau s'est réchauffé, le diamètre du Manteau s'est élargi et la pression thermique a créé des ondes naturelles provoquant un mouvement d'expansion du centre vers l'extérieur du corps géologique. Ce mouvement n'était pas suffisant pour projeter les chaînes de montagnes contre une lithosphère externe enfermée sous un manteau de glace qui, s'il subissait une sublimation à l'extérieur, conservait à l'intérieur son état d'origine.

145. La solidité de la couche de glace entraînait une accumulation de chaleur à l'intérieur de la Terre. Cette accumulation commença à provoquer un mouvement sismique généralisé qui, partant du manteau et par des séries ininterrompues de réactions thermonucléaires, réchauffa la croûte, ouvrant des voies de libération de la chaleur qui, , menaçaient de désintégrer l'ensemble de la structure. La fusion entre la couche supérieure du manteau et la couche inférieure de la croûte, ainsi fracturée par la pression thermique, commença à soulever les pieds des chaînes de montagnes, autour desquelles la chaleur géonucléaire trouva des lignes de flottaison vers l'extérieur. Ainsi, tandis que l'énergie solaire agissait en surface, l'énergie géophysique faisait de même en profondeur, fissurant le manteau de glace, entre les fissures duquel les gaz commencèrent à s'échapper et à contribuer à la formation de l'atmosphère en cours.

146. La distance par rapport au Soleil a mis fin à la sublimation et a laissé place à la fonte du manteau de glace. La pression thermique externe et interne exercée sur la glace a entraîné sa fonte en eau. Ce processus, compte tenu de la température du globe, a donné naissance à un océan qui a recouvert l'équateur et les régions tropicales, et a continué à pousser vers les pôles géographiques les deux grands blocs de glace en lesquels s'était divisé le bloc d'origine. Les eaux de cet océan mère étaient les eaux qui se trouvaient sous le firmament des cieux.

Le firmament des cieux qui « se trouvait entre les eaux qui étaient au-dessous et au-dessus de son corps » était l'atmosphère.

147. L'identification du firmament qui nous apporte de nombreuses réponses.

Premièrement : les eaux situées sous le firmament étant les eaux de l'océan mère, les eaux situées au-dessus de ce firmament sont les eaux du champ gravitationnel solaire.

Ce qui nous amène à comprendre la nécessité d'aborder le comportement de la gravité sous l'angle de la nature des fluides. Ce qui donne lieu à l'image de l'Univers comme un océan d'énergie sur lequel flottent les continents avec leurs îles, qui seraient dans ce cas les systèmes astrophysiques. Un océan d'énergie sur lequel il y a encore beaucoup à dire, mais qui, pour l'instant, nous ouvre de nouvelles perspectives pour comprendre le comportement du champ gravitationnel à l'image de la phénoménologie typique d'un fluide soumis à des forces internes et externes.

148. En résumé :

La Lumière était le Manteau de Glace sous lequel le reste de l'édifice géophysique fut enfermé à la fin du Premier Jour. Sa création s'est faite par la fusion de la Croûte Primaire ; et c'est Dieu qui a provoqué la fusion de cette Croûte Primaire en accélérant le pouls géonucléaire du Globe. Cette accélération du rythme de fonctionnement du cœur astrophysique de la Terre fut la conséquence de la multiplication de la densité du champ gravitationnel terrestre par unité cubique astrophysique.

149. Au début du Deuxième Jour, la Terre et le Soleil se retrouvent. Dieu crée une série d'effets, dont la sublimation de la Couche de glace sera le premier. La Couche se brise et l'Atmosphère naît, dont la croissance, sous l'effet de l'attraction gravitationnelle à l'origine de l'orbite stationnaire, provoquera une accélération physique impressionnante. Les deux blocs de glace ainsi formés entament leur voyage vers les pôles géographiques, laissant entre eux les eaux de l'Océan Mère, dont le volume, par évaporation, continuera à alimenter le corps de l'atmosphère. Cette atmosphère est le Firmament dans le Verbe du deuxième jour.

150. Une fois le Firmament identifié, le mouvement de l'Esprit de Dieu au-dessus des eaux s'explique comme son mouvement dans l'Espace. Et nous entrons alors dans le domaine du comportement de la Gravité, que nous pouvons appréhender à partir de notre connaissance de la nature des liquides. Ce qui ouvre notre intelligence à la compréhension du champ gravitationnel universel comme un océan dans lequel les systèmes sidéraux se présentent comme des continents et des îles, permettant la navigation sidérale grâce à leur stationnement dans l'espace galactique local.

151. Feu, Glace, Eau et Air. Tels sont les premiers échelons de l'échelle des éléments naturels que nous gravissons. Le prochain n'a pas besoin d'être présenté. En définitive, et pour conclure :

A. – Fusion de la croûte primaire.

B.- Sublimation de l'atmosphère primitive.

C. – Dégel et retrait des glaces.

D. – Formation de l'atmosphère biosphérique.

CHAPITRE 17. – CRÉATION DU PLAN D'INTERRELATION BIOSPHÉRIQUE

152. Nous achevons l'ascension par l'échelle des éléments naturels et ouvrons une nouvelle voie.

Glace, eau, air : tous les éléments étaient à leur place et prêts pour le grand événement du passage de la matière inorganique à la matière organique. (Point autour duquel la Raison et la Foi se sont égarées et ont suivi des chemins aussi opposés que suicidaires).

Parlant de l'évolution des espèces, le sage biblique par excellence jeta la pierre à l'eau, en disant : « Et pour exercer la justice sur eux, les éléments se mirent d'accord, comme dans le psautier les sons s'accordent dans une harmonie inaltérable, comme on peut clairement le voir à travers les événements. Car les animaux terrestres se transforment en animaux aquatiques, et ceux qui nagent marchent sur la terre. » Paroles perspicaces d'un homme qui n'a pas hésité à déplorer ailleurs la solitude du génie, mais qui, à l'apogée de son génie, n'a pas non plus hésité à devancer l'esprit scientifique et à affirmer que Dieu lui avait donné « la vraie science des choses, et la connaissance de la constitution de l'univers et de la force des éléments ; le commencement, la fin et le milieu des temps ; les alternances des solstices et les changements des saisons ; le cycle des années et la position des étoiles ; la nature des animaux et les instincts des bêtes sauvages ; la force des vents et les raisonnements des hommes ; les différences entre les plantes et les vertus des racines. Il connaissait tout ce qui est caché et tout ce qui est manifeste, car la Sagesse, artisane de tout, me l'a enseigné ».

On peut penser que si la Foi et la Raison avaient écouté avec plus d'humilité cette confession de Salomon, l'antagonisme entre le christianisme et la science n'aurait pas atteint les extrêmes observés au cours des premières décennies du XXe siècle.

Pour en revenir au thème de l'évolution de l'arbre de vie, ce sont d'abord les racines qui comptent. C'est là que l'arbre commence à germer. Mais pour qu'il y ait un arbre, il faut qu'il y ait une graine. En partant du principe que la cellule mère, la graine de vie, a trouvé son origine en Dieu, il ressort des séquences biohistoriques que nous suivons que la graine de l'arbre des espèces a été semée par Dieu sous les eaux du Grand Océan. Et par conséquent, les plantes ont été les premières. De ce règne végétal sous-marin, grâce à l'adaptation des premières branches à la vie terrestre, à mesure que le niveau des eaux du Grand Océan baissait, surgit l'arbre des espèces végétales terrestres. L'évolution de ce nouveau règne s'acheva lorsque la photosynthèse transforma la composition chimique de l'atmosphère.

153. Cette étape biohistorique eut lieu au cours de l'après-midi du troisième jour. Nous avons déjà vu comment, une fois le manteau de glace brisé, les deux blocs ainsi formés entamèrent leur retraite vers les pôles, et comment l'évaporation de l'océan, parallèlement au soulèvement des chaînes de montagnes sous l'effet de l'attraction gravitationnelle, entraîna la multiplication de l'océan en océans et la division des

océans en mers. Ainsi, à mesure que le niveau des eaux baissait, les plantes marines s'adaptèrent à la vie terrestre, pour finir, avec le temps, par transformer l'atmosphère préhistorique en atmosphère historique, dont l'oxygène est l'élément principal. À son tour, et dans le cadre de l'adaptation nécessaire à la révolution que le règne végétal lui-même était en train de produire, la fibre végétale préhistorique issue du substrat sous-marin acquit les propriétés des arbres terrestres historiques. Avec la création du règne des arbres, Dieu acheva la structure du Plan d'Interrelation Biosphérique. Plan sur lequel je m'attarderai un instant avant de décoller du sol et de lancer ce récit dans l'espace.

154. L'autonomie du Plan d'interrelation biosphérique peut se résumer ainsi : les calottes polaires ont été stabilisées pour devenir les deux principaux foyers thermoréfrigérants du système écosphérique. Des foyers dont Dieu a fait dépendre l'équilibre de la température de la biosphère et que, pour stabiliser la fonte de ces deux foyers thermorégulateurs, Dieu a fait dépendre de l'angle de rotation du globe terrestre. Mais procédons par étapes.

155. Imaginons un instant que la Terre soit plate et qu'elle reste toujours à la même distance du Soleil. Que se passerait-il ? Combien de temps faudrait-il au Soleil pour chauffer les océans jusqu'au point d'ébullition et transformer les océans en une cuvette d'eau bouillante ? Et en combien d'heures géologiques l'atmosphère perdrait-elle son équilibre thermodynamique et toute sa structure volerait-elle en éclats, faute d'un mécanisme régulateur tenant compte de l'angle de rotation de la Terre ? Calculons combien d'années il faudrait pour que, en l'absence des deux foyers thermoréfrigérants polaires, la température des océans et de l'atmosphère grimpe de dix degrés. Comment cette hausse de température affecterait-elle la vie marine ? Si, à la suite d'une vague de chaleur, des êtres humains venaient à mourir, combien en mourraient chaque année si cette vague de chaleur persistait et, pire encore, menaçait de grimper de dix degrés supplémentaires au cours des vingt prochaines années, par exemple ?

156. Ce qui s'est produit au cours de ces millions et millions d'années est tout le contraire. Les foyers thermoréfrigérants écosphériques sont restés constants, ils ont maintenu la température biosphérique stable, sachant bien que, à mesure que leur masse diminuait, la température générale ne pouvait que s'élever. Mais en faisant dépendre la température biosphérique des foyers thermoréfrigérants polaires, notre Créateur s'est vu contraint de leur fournir une plate-forme géophysique. Plate-forme que j'appellerai, dans « », le Substrat Écosphérique Autonome et qui est liée aux équations à la base de l'immuabilité de l'angle de rotation de la Terre.

CHAPITRE 18. – LE SUBSTRAT ÉCOSPHÉRIQUE AUTONOME

157. La Terre tourne autour du Soleil. Nous avons vu que Dieu a fait en sorte que la stabilité thermodynamique de la biosphère dépende des masses polaires. Il nous appartient désormais d'étudier la mécanique qui assure le maintien des calottes

polaires, car tout nous porte à croire que la température et l'angle de rotation sont en relation directe ; or, la Terre orbite au sein d'un champ gravitationnel soumis aux perturbations émanant de l'astre central, qui transforment l'espace interplanétaire en raison de son interaction avec le monde sidéral auquel elle appartient. Ce qui provoque chez les planètes une dynamique de rotation instable, reflet du tangage du Soleil.

(Le fait que le Soleil oscille signifie que son angle de rotation semble se comporter comme celui d'un ivrogne et, tout comme le corps de l'ivrogne vacille de gauche à droite, de la même manière son axe géographique bascule tantôt vers la droite, tantôt vers la gauche. Ce mouvement se reflète avec une intensité particulière dans la rotation de Mars et devrait, par nature, être celui de l'axe de la Terre. Si le tangage de l'angle de rotation planétaire est la règle, la Terre en est l'exception. L'importance de cette dynamique constante est vitale si l'on se souvient que la température et l'angle de rotation sont en relation directe).

Le fait que notre planète soit soumise à la loi de l'inclinaison solaire, dont nous devrions aborder la cause dans un autre chapitre, ferait varier la zone d'incidence de l'énergie solaire sur la géographie continentale, avec pour conséquence un dégel irrégulier des calottes polaires. Or, cela ne se produit pas, d'où la question : pourquoi la Terre présente-t-elle toujours le même angle de rotation au Soleil ?

158. Cette singularité s'explique. La réponse se trouve dans la loi qui régit l'inclinaison de l'axe de rotation vers un hémisphère ou vers l'autre d'un corps tournant sur lui-même. L'expérience ne trompe pas. La réalité quotidienne nous offre des exemples variés de la nature et des effets concrets de cette loi. Sa description n'est pas compliquée. Réfléchissons : que se passerait-il si nous nous mettions à tourner sur nous-mêmes, les bras écartés, en tenant une encyclopédie dans une main ? Le bras chargé ne tomberait-il pas naturellement dans la direction dictée par le poids qu'il soutient ? Enfin, en matière d'exemples comme de goûts, il n'y a pas de règle. Une fois que l'on a compris la nature de la loi et l'effet qu'elle produit, chacun peut inventer le sien. Une fois la loi comprise dans toute son étendue, il ne reste plus qu'à l'appliquer à la réalité du globe terrestre. Je veux dire par là qu'il suffit de prendre un globe terrestre, de le poser sur la table et de prendre le temps d'observer cet exemple de l'encyclopédie tenue d'une main, en rapport avec le phénomène de concentration des continents dans un hémisphère. La masse continentale n'est-elle pas entièrement regroupée dans un hémisphère ? L'autre hémisphère est occupé par les eaux du Pacifique. Nous avons déjà l'encyclopédie sur un bras de la Terre ; quel effet obtiendrons-nous si, à présent, nous prenons le globe terrestre et commençons à le faire tourner sur son axe ?

159. Cet effet de chute de l'angle de rotation vers l'hémisphère surchargé est précisément celui que Dieu recherchait en concentrant la masse pentacontinentale sur un hémisphère. L'effet final produit était un angle de rotation fixe. Pourquoi se donner tant de mal ? Eh bien, la nécessité de stabiliser le Plan d'Interrelation Biosphérique était une cause de premier ordre. La création d'une plateforme thermodynamique stable était une nécessité de l'Évolution. Grâce à la concentration pentacontinentale au sein d'un hémisphère de la planète, Dieu faisait en sorte que la zone d'incidence que le globe présente à l'énergie solaire soit toujours la même. Grâce à cette constance optique, la courbe de croissance de la température biosphérique et, par conséquent,

celle de la fonte des calottes polaires, se maintiendrait à un rythme stable tout au long des ères géologiques. (Des conclusions on ne peut plus simples et naturelles qui, pour les défenseurs de la tectonique des plaques, par exemple, doivent leur paraître une hérésie. Mais que voulez-vous y faire ? Il n'y a pas de règle en matière de goûts et on ne peut pas satisfaire tout le monde).

CHAPITRE 19. – THÉORIE DES ANNEAUX GÉOPHYSIQUES

160. J'ai dit qu'en stabilisant l'angle de rotation du globe par le déplacement de la masse continentale sur un hémisphère, Dieu obtenait un angle constant d'incidence de la lumière solaire sur les pôles géographiques. De cet effet, il espérait obtenir la fonte progressive des glaces qui accorderait à l'évolution de l'arbre des espèces le temps nécessaire pour s'achever. Et j'ai souligné que, bien sûr, cette version architecturale se heurte à la célèbre hypothèse de la dérive des continents. Mais il ne pouvait en être autrement. La dérive des continents ne peut expliquer la constance de l'angle de rotation ; pire encore, elle contredit son existence même. Sans compter, bien sûr, qu'elle ne parvient à répondre à aucune des énigmes que posent la structure et la morphologie de la lithosphère. Nier ces énigmes pour imposer la fiction à la science fut, malheureusement, l'attitude que l'ère moderne a adoptée par philosophie dans son athéisme.

161. Laissant de côté les discussions alambiquées, et en partant de la matérialisation des mathématiques du Substrat Écosphérique Autonome, disons que l'architecture géophysique à laquelle Dieu aurait donné son aval nous présente une structure où la lithosphère se présente comme un anneau compact tournant uniformément sur un anneau magmatique, liquide. L'anneau magmatique, ou manteau, flotte quant à lui au-dessus d'un anneau chromosphérique. Et au centre, la micro-étoile qui compose le noyau oscille au sein des courants gravitationnels qui lui servent d'orbite. Dans cette configuration, le fait que la température à la surface du Noyau soit identique à celle du Soleil n'est pas une coïncidence. Pas plus que le fait que, lorsque la température lithosphérique est maintenue constante, les océans se comportent comme les eaux de la rivière dont le réacteur nucléaire a besoin pour maintenir sa température en équilibre. (Quant à l'égalité de température entre la surface du Noyau et celle du Soleil, on ignore si elle s'applique à tous les membres du Système ou si elle ne vaut que pour la Terre. Si elle ne s'applique qu'à la Terre, il est possible d'aboutir à une loi d'interaction entre l'étoile et la planète qui confirme cette règle d'égale température pour tout système biosphérique. La taille de l'astre et sa température de surface détermineraient la distance par rapport à la planète en question. Même si, à l'heure actuelle, cela relève de la spéculation, l'égalité donnée n'impliquerait-elle pas une parité entre les cycles thermodynamiques du Soleil et du Noyau ? Dans ce cas, l'important n'est pas tant de déterminer que de saisir l'interaction entre le Soleil et la Terre).

162. Cela étant dit, vous me direz alors que ce que je propose est une sorte d'engrenage à roulement où l'anneau magmatique remplit les fonctions des billes sur lesquelles roule la roue externe. Et je vous donne entièrement raison. Vous m'objecterez alors que, dans ce cas, il faut expliquer comment cette cocotte-minute ne fait pas exploser. Question subtile qui vous honore, et à laquelle vous pourrez répondre vous-mêmes à partir de l'observation quotidienne du système de flottation de la chaleur interne que sont les volcans. Les lignes de flottation de la chaleur géonucléaire ne sont-elles pas constantes, et ne sont-elles pas marquées par la circulation des courants électromagnétiques ?

CHAPITRE 20. – THÉORIE DU SYSTÈME SISMOLOGIQUE DE FLOTTATION

163. Même si cela peut sembler un exercice gratuit, reprenons depuis le début. Au premier Jour, notre Créateur a doublé la densité d'énergie par unité cubique astrophysique du champ gravitationnel terrestre. La réponse du Noyau, alors à l'état froid, fut de s'activer et de procéder à la transformation de cet apport en chaleur. Immédiatement, le manteau s'est liquéfié et la croûte primaire a fondu. Une fois ces processus achevés, le noyau s'est à nouveau refroidi, de sorte que la croûte s'est solidifiée et est devenue l'anneau géophysique que nous appelons la lithosphère. Si la Terre était restée dans la région où ces processus se sont déroulés, le refroidissement de son noyau aurait entraîné la solidification du manteau. La Bible dit que cela ne s'est pas produit parce que Dieu a séparé la Terre de sa région d'origine et l'a introduite dans un champ gravitationnel de densité stable, le Système solaire.

164. Une fois dans le champ d'action du Soleil, le transformateur géonucléaire s'est réactivé et a atteint une température constante, égale à la température externe de l'astre autour duquel il orbite. Je pense qu'elle est d'environ six mille degrés Celsius. Cette intégration dans le Système solaire a stoppé la solidification du manteau tout en préservant la solidité de l'anneau lithosphérique, qui tournerait dès lors selon son propre mouvement au-dessus de l'anneau magmatique. En gros.

165. La production constante de chaleur par le Noyau oblige, d'un point de vue physique, à imaginer entre le Manteau et le Noyau une sorte de zone chromosphérique, à l'intérieur de laquelle le Noyau lui-même oscille, cette oscillation — soumise aux variations de gravité dont j'ai parlé précédemment — provoquant l'aplatissement des pôles que présente le Globe. (En ce sens, l'oscillation du noyau à l'intérieur du corps géophysique dépend de sa propre mécanique de production de chaleur et de sa réaction aux ondes thermonucléaires à l'origine des volcans. Quant à la morphologie du noyau, la réaction du corps géophysique lui-même à son action pendulaire nous fournit certains indices. Mais cela sera établi ultérieurement à partir d'autres fondements).

166. C'est cette structure géophysique qui nous amène à nous poser la question suivante : comment la Terre libère-t-elle l'accumulation de chaleur interne générée par

l'anneau lithosphérique ? La réponse, plus que des théories, exige des faits, et bien, même si nous parlons d'une lithosphère à angle de rotation fixe au-dessus d'une surface magmatique, son corps est doté d'un système complexe de tubes de flottation à travers lesquels la chaleur géonucéaire est continuellement libérée. Parler des volcans, c'est parler de toute la dynamique sismologique qui accompagne la création de cette architecture géophysique, impressionnante dans sa manifestation et parfaite dans son exécution. Maintenant : pourquoi les bouches du système de flottation longent-elles les limites des grandes chaînes de montagnes ?

167. La correspondance entre les lignes sismologiques et celles des grandes chaînes de montagnes s'explique par la physique de l'attraction gravitationnelle, dont tout expert peut clarifier la phénoménologie. Et tant que nous y sommes, l'objection que présenterait à l'architecture géophysique l'augmentation continue de la température d'une lithosphère soumise à la loi du substrat écosphérique autonome est balayée d'un trait de plume par la température constante des fonds océaniques, grâce à laquelle la surface la plus exposée de la lithosphère freine cette élévation naturelle qui, sans cet équilibre, finirait par faire éclater cet édifice d'ingénierie géophysique. Je pense que les réacteurs nucléaires s'appuient sur cette même théorie pour freiner l'échauffement de leurs moteurs.

168. Ce système géophysique autonome, à l'origine de tant de casse-tête, s'accompagne d'une structure planétaire unique en son genre, particulière, d'une beauté époustouflante, dont j'ai l'honneur de vous présenter les fondements. Mais je voudrais partir d'un fait. Mieux encore, d'une loi : à savoir que si tout système astrophysique est un transformateur d'énergie universelle en lumière et en chaleur, sa vitesse de fonctionnement dépendra de la densité gravitationnelle de son champ et du nombre de révolutions par siècle de son astre. Voilà pour un aspect.

169. D'autre part, il est juste de dire que la vitesse sidérale d'un système – qu'il s'agisse d'une constellation ou d'une galaxie – est une constante déduite des forces de la région astrophysique à laquelle ce système appartient. En d'autres termes, si le Système solaire n'interagissait pas avec l'Univers des constellations, sa vitesse de croisière dépendrait exclusivement de la quantité d'énergie de son champ gravitationnel. Le Système solaire étant soumis à la loi de l'attraction gravitationnelle entre les corps de l'univers, cette loi elle-même nous indique que, lorsque la distance entre les constellations diminue, la vitesse de croisière des systèmes stellaires qui les composent doit logiquement augmenter. Il s'agit là d'un effet universel dont nous pouvons déduire que si la vitesse de l'astre central – dont dépendent les corps mineurs d'un système – s'accélère, tous les corps dépendants de sa physique subiront cette variation. D'une manière ou d'une autre.

170. Et cela s'impose, car cette question ne peut être éludée ni mise de côté en raison de certains contextes, surtout depuis que l'Évolution de la Vie sur Terre s'est ouverte à un système complexe d'équations physiques sans la résolution desquelles l'avenir de la vie ne pouvait être garanti. La nouvelle question qui se pose est la suivante : comment Dieu a-t-il freiné à l'avance les éventuelles perturbations que, à l'avenir, et précisément parce que notre Système est soumis à cette loi universelle, la Terre allait subir ? Pour mieux saisir le cœur du problème, comparons notre Système à un vaisseau spatial. Une fois le Système solaire comparé à un vaisseau en plein vol,

ce que nous essayons ici de découvrir, c'est si ce vaisseau a été équipé d'un frein de sécurité, ou s'il navigue simplement à la dérive sur la mer des constellations, exposé aux vents gravitationnels et aux champs électromagnétiques sidéraux.

171. Mais pourquoi Dieu aurait-il eu besoin de doter le Système solaire d'un frein de sécurité pour maintenir sa vitesse de croisière stable ? Telle est la question inverse de la précédente. Eh bien, je pense que cette nécessité est aussi évidente que le fait que tous les corps de l'univers sont soumis aux lois qui le régissent. Si les roues accélèrent, le châssis ne le fera-t-il pas en même temps ? Si le Soleil appuie sur l'accélérateur, les planètes n'en subiront-elles pas les conséquences ?

172. Et dans quelle mesure cette accélération hypothétique affectera-t-elle les transformateurs centraux des planètes, et en particulier celui de la Terre, une fois découverte la relation directe entre vitesse et chaleur ? Mais que se passerait-il si, à présent, la vitesse solaire venait à chuter brusquement pour des raisons d'interaction électrodynamique à distance ? Autrement dit, Dieu s'est-il creusé la tête pour créer un substrat écosphérique autonome au plan d'interrelation biosphérique, pour ensuite exposer toute l'architecture géophysique à la destruction à la suite d'un changement de cap constellationnel ? Il a tracé des lignes, déplacé des continents d'un hémisphère à l'autre, créé des zones sismiques actives, régulé la thermodynamique géonucléaire ; il n'a rien laissé au hasard, aucun détail ne lui a échappé. Et maintenant, alors que l'aventure de la vie commençait, allait-il laisser le vaisseau solaire à la dérive au gré des courants interconstellaires ? La nécessité de corriger les trajectoires dans le temps, de contrôler les variations dans l'espace et de gouverner la matière à distance obligeait l'Intelligence Créatrice à doter le Système solaire d'un frein de sécurité qui maintiendrait la vitesse de croisière de l'astre central dans une fourchette de valeurs maximales et minimales. La question est de savoir à quel type de frein automatique un ingénieur astrophysicien doit recourir lorsqu'il met en orbite un système de type solaire. Bien sûr, si nous ne savons pas à quelle catégorie appartient le système solaire, nous aurons du mal à trouver la réponse. La réponse est sous nos yeux.

SIXIÈME PARTIE

CRÉATION DU SYSTÈME SOLAIRE

CHAPITRE 21. – SYSTÉMOLOGIE FINITE APPLIQUÉE (STRUCTURE DYNAMIQUE DU SYSTÈME SOLAIRE

173. La réponse à l'énigme exposée dans la section précédente, à savoir : quel type de frein automatique maintient la vitesse de croisière du Système solaire constante, en dépit de la loi gravitationnelle qui impose une accélération constante en raison de la diminution des distances entre le Soleil et tout point vers lequel il s'approche ? – la réponse à ce dilemme est sans équivoque. Or, et j'avoue mon erreur, le devoir exige de préciser davantage la nature du problème. Je veux dire par là que nous sommes, ou avons été, habitués à travailler avec une *image instantanée* du Système solaire. La voici :

174. Par inertie et à la suite d'une simulation virtuelle ancrée au cours de nos années de formation intellectuelle, nous avons tendance à nous croire omniscients et il nous suffit d'appliquer les lois de Kepler à cette image imaginaire pour nous sentir comme des dieux. Cette imprégnation remonte à des siècles et l'image s'est ancrée dans nos tripes avec une telle subtilité que les professionnels de la formation intellectuelle n'ont qu'à imposer l'ordre sous la baguette de leurs régimes d'État pour clore le débat. Le fait est qu'aujourd'hui, cette image simpliste du mouvement keplérien est propre aux esprits retardés et aux intelligences dépourvues de toute activité indépendante, sans aucune capacité de jugement critique. Ce qui est certain, c'est que le résultat est réussi, voire beau, et qu'il atteint son objectif : faire en sorte que même le plus idiot se sente plus grand qu'un saint Thomas et un saint Augustin réunis. Au moment de la confrontation avec la Réalité, cette image d'un Système solaire figé dans le temps est tout le contraire de la physique d'un Système solaire qui se déplace parmi des astres situés à quelques années-lumière et avec lesquels il forme, de toute évidence, – cacophonie ? – un amas stellaire ouvert. Voici le Système solaire ouvert aux membres de son amas :

175. Si l'on prend pour référence les paramètres des amas stellaires ouverts de nos cieux, et que l'on y ajoute ceux des systèmes stellaires binaires et multiples, où les distances entre les astres d'un système stellaire individualisé dépassent bien souvent la distance existant entre le Soleil et Alpha Centauri, par exemple, je me demande où en est cette image destinée aux enfants débutants en astrophysique, issue de l'atelier de Kepler à l'époque de María Castaña ? On dit que la loi s'applique à des distances infinies, mais nie-t-on que cette même loi agisse entre des corps situés à seulement quatre ou cinq années-lumière de distance ? Quelqu'un, outre le bon sens, a perdu la raison au cours du XIX^e siècle, et personne au XX^e siècle, alors que l'Académie s'était lancée dans l'aventure de la quête de l'origine du cosmos, déjà installés dans le vaisseau du Temps qui devait conduire les savants jusqu'au cœur de l'Origine et de là, faire un bond jusqu'à la Fin grâce à un pli de l'espace... personne n'a eu l'idée d'appuyer

sur le bouton et de mettre en marche la photo d'un système solaire figé dans le temps que Kepler avait lancée vers l'avenir. Même pas pour s'amuser un peu. Le dogmatisme des disciples de la révolution einsteinienne s'est révélé si primitif et si fort que, même avec les calculs dynamiques les plus récents à disposition, aucun astronome n'a osé poser le doigt sur le bouton pour voir le Système solaire tel qu'il existe dans l'Espace et le Temps, ancré dans un amas stellaire local et dont les planètes sont dotées d'une structure solide. Il est donc déprimant au point d'en rire aux éclats d'ouvrir un manuel d'astronomie, rédigé par des professeurs d'université, comme par exemple le manuel de l'université Complutense de Madrid, pour ne pas m'égarer dans d'autres langues plus subtiles, et de lire que Pluton est un corps gazeux. Parce qu'on est bien élevé, on retient ses vomissements. Continuons donc.

176. J'ai dit plus haut que la réponse à la question de savoir pourquoi la vitesse du Système solaire échappe à l'empire de la loi gravitationnelle sous la force de laquelle est régi l'univers tout entier doit être une réponse sans équivoque, simple et logique. Je reconnais aujourd'hui que les expressions verbales, contrairement aux mathématiques, possèdent une ambiguïté d'une nature si profonde qu'elle est capable d'engloutir dans son abîme la pureté de n'importe quelle montagne de chiffres. Et je voudrais expliquer cette énigme. Le mot, en définitive, est un véhicule capable de transporter en son sein différents voyageurs, et il arrive que, selon le voyageur, un mot cesse de signifier une chose pour en acquérir une nouvelle. Les politiciens sont passés maîtres dans cet art. Mais ils ne sont pas les seuls ; ne soyons pas cruels envers ces petites bêtes. Le nombre, par exemple, est une entité parfaite, sa signification est intransférable, divine dans son incorruptibilité, d'où l'adoration païenne et sauvage que les mathématiciens éprouvent pour ces entités. Un quatre est un quatre, et qu'il s'applique aux bananes ou aux souris, l'essence et la substance du quatre, en tant qu'entité abstraite, pure, immaculée, demeurent malgré les changements. Moi, qui suis un crétin, et qui, en tant que tel, sers d'exemple – car je peux tout aussi bien être un crétin qu'une fleur, ce qui montre bien l'ambiguïté du mot, confusion à laquelle le nombre ne se prête sous aucun prétexte –, et parce que je défends la nécessité de donner le coup d'envoi au Mouvement systémologique solaire afin de surmonter les traumatismes keplériens et les complexes hérités des siècles passés, je garde pour moi le rire que me procure de voir sur le Net la défense acharnée de cet ancien système systémologique qui, s'il est né en son temps pour révolutionner, est aujourd'hui le système le plus réactionnaire que je connaisse. J'ignore pourquoi les astronomes ne s'acquittent pas de leur métier et ne traitent pas la montagne de données avec laquelle, si Kepler et Newton avaient travaillé, l'image achevée du système hérité serait déjà venue grossir la longue liste des erreurs, nécessaires en tant qu'étape vers l'avant, mais ennemies de la civilisation en raison de leur refus de passer à une histoire meilleure.

177. Mais le fait qu'une réponse puisse être sans équivoque ne signifie pas qu'elle ne doive pas être complexe. Tout dépendra du modèle utilisé. Si le raisonnement se heurte à une intelligence ancrée dans l'image archétypale qui identifie les planètes à des boules de gaz, on finira par arriver au pont des soupirs, pour écrire au-dessus des eaux, d'un ton mélancolique : « Pauvre petit ! » Une fois ce problème surmonté et en partant du principe que la base de données à notre disposition nous empêche de maintenir active une réponse obtenue à partir d'une série de données insignifiantes au pied de la montagne de connaissances depuis le sommet de laquelle nous contemplons

à nouveau l'Univers, le Cosmos et le Système solaire, la décision nous appartient, et c'est à nous qu'il revient de traiter cet ensemble de paramètres dont l'égalité finale, et parce qu'elle repose sur une nouvelle série de données, doit logiquement nous mettre sous les yeux une Architecture Stélogique Locale par rapport à laquelle – sans renier le « photo-finish » keplérien – cette Systémologie Finiste Appliquée ne se veut rien d'autre que le point de départ et jamais le point final de la question centrale de cette section : pourquoi la vitesse du Soleil est-elle stable et s'écarte-t-elle de la loi de la gravitation universelle, selon laquelle, à mesure que le Soleil s'approche d'un système astrophysique, il devrait doubler sa vitesse en fonction de la distance ?

178. On constate que, du simple fait de sa complexité, une réponse n'en reste pas moins simple. Il faut la replacer dans son véritable contexte. Préciser la nature du problème qu'elle incarne. Définir quelle loi elle met en jeu. Ouvrir un espace et dessiner sur l'écran de notre intelligence la nature de la question à laquelle nous cherchons une réponse. Il arrive un moment où ce sont les experts qui doivent intervenir, car ce sont eux qui disposent de cette base de données dont le traitement permet de démontrer ou de réfuter, le cas échéant, l'intégration du Soleil au sein d'un amas stellaire, plus ou moins ouvert et plus ou moins peuplé en fonction de l'architecture gravitationnelle à laquelle ces données donnent lieu. Prenons un nouvel élargissement stélogique local à 20 années-lumière :

179. Combien d'amas stellaires ouverts pourraient nous servir de modèle astrophysique ? Il s'agit évidemment d'une véritable révolution au niveau de la conception même de ce qu'est un amas stellaire. Il faudra effacer les anciens concepts et partir des systèmes binaires pour ouvrir dans l'espace universel des champs gravitationnels régionaux, à l'intérieur desquels les astres se comportent comme des atomes au sein d'une molécule astrophysique. Cela expliquerait la constance optique des formations stellaires dans la voûte céleste, la constance des distances et des vitesses des systèmes stellaires au sein du Réseau Universel Lacté, et nous placerait face à un Univers qui se comporte comme un corps cristallin, alimenté par des courants gravitationnels, en fonction desquels la consommation d'énergie totale se maintient dans le temps à l'intérieur d'une fourchette de maxima et de minima. D'où les fluctuations des intensités lumineuses stellaires. Cela implique Dieu, bien sûr, mais dans ce système cosmologique, Dieu va de soi ; soulignons donc dès à présent la réponse locale au problème de la constance de la vitesse du Soleil.

180. À présent, je dois me corriger moi-même, après avoir souligné le point véritablement important : l'existence du Soleil en tant que membre d'un système sidéral, ma propre réflexion m'amène à définir la transformation de la masse planétaire en mécanisme de correction de l'orbite solaire, par l'action duquel la force centrifuge à laquelle le Soleil est soumis en réponse au mouvement de son système au sein d'un champ gravitationnel cumulatif est annulée et soumise à une constante spécifique. Si j'ai dit auparavant que « nous n'avons qu'à transformer la masse totale de la famille planétaire en masse d'entraînement, et nous disposons déjà du frein stabilisateur de la vitesse de croisière du Soleil », je pense désormais que cette transformation concentre son poids dans l'équation correctrice de l'orbite du Soleil, par laquelle, comme je l'ai dit, la force centrifuge à laquelle le Soleil est soumis est vaincue grâce à la transformation de la masse planétaire en contrôle de direction par

mécanisme à distance. (Si une objection vous vient à l'esprit, imaginez-vous en train de courir en ne tirant que de votre propre corps, puis répétez la même opération en portant sur votre dos un sac de sable. Voilà pour commencer. Mais avant de porter sur notre dos non pas le Globe, à l'instar de ce titan, mais les neuf planètes avec leurs satellites et les ceintures d'anneaux solaires, avant d' , de saisir le levier pour faire bouger l'univers, vous devrez vous débarrasser du fardeau de la vision décadente des planètes comme d'immenses boules de gaz flottant parmi les fils électromagnétiques du champ du Soleil).

181. Je tiens à insister sur ce sujet car je pense qu'il est important. L'affirmation académique selon laquelle les planètes seraient des boules de gaz comprimées sous la pression gravitationnelle est l'un de ces arguments pseudo-scientifiques primitifs, typiques du fondamentalisme du XXe siècle, qui ne tiennent en aucun cas la route, mais qui perdurent au XXIe siècle comme symbole de la soumission des universités au génie de l'athéisme scientifique. Jusqu'à quand la bêtise et le génie iront-ils de pair, comme les deux faces d'une même pièce ? Ce n'est pas facile à dire. Hier encore, par exemple, Mars était une boule de gaz, tout comme Vénus, Mercure, Jupiter, Saturne et les autres membres de notre système solaire. Et c'est ainsi qu'elle continue d'être décrite dans les manuels élaborés par les esprits les plus prestigieux de la planète à l'intention du grand public. Les photos et les expéditions vers Mars et ses voisins nous servent de preuve à ce sujet – celui de la vision absurde des planètes comme des masses gazeuses. Pourtant, ces preuves ne suffisent pas à effacer de ces manuels d'astronomie et de ces ouvrages de sciences naturelles ce mensonge honteux. Il est donc ridicule, voire grotesque, de voir les éminents génies des observatoires astronomiques du monde entier continuer à prêcher l'évangile de la nature gazeuse des planètes. Ils doivent avoir une raison cachée pour confesser de leurs lèvres ce que leurs oreilles considèrent comme une hérésie. Or, s'il existe quelque éminent savant dans l'une des universités du monde capable de démontrer que Mars est une boule de gaz, qu'il ne reste pas les bras croisés et qu'il nous exorcise ; car, en accomplissant la volonté de ce méga-dieu, nous irons au tartare des imbéciles. Quelle honte, dis-je, de voir dans les manuels d'astronomie des mots qui ne pourraient être excusés que dans la bouche d'un idiot ; quelle honte, car ceux qui les écrivent sont tous des éminences, titulaires de chaires et autres titres du genre. Le XXIe siècle mérite-t-il d'avoir pour maître et guide de la connaissance de l'univers l'esprit typique d'un imbécile ? La question reste posée : au nom de quelle philosophie accorderons-nous la parole à une cosmologie suicidaire, sachant que ses effets sur les nations, cette fois avec à leur portée des moyens de destruction infiniment plus meurtriers, seront les mêmes ? Rappelons-nous que Satan n'a pas tué par l'épée, mais par la parole, car, même s'il y en a encore qui ne le croient pas, l'arme ultime, pour le bien comme pour le mal, c'est la parole. Comment croire alors, de nos jours, que Pluton soit une boule de gaz ? À ce stade, il faut être un véritable rustre pour enseigner une telle absurdité, et un idiot pour y croire. Pour celui qui écrit et celui qui lit en dehors de ce cercle mortel typique du XXe siècle, ce qui nous intéresse maintenant, c'est de découvrir comment la somme de la masse planétaire totale entre en jeu au moment de la stabilisation correctrice de la vitesse de croisière du Soleil. Revenons donc au problème en question, car une autre fois, les circonstances mêmes nous ramèneront dans les entrailles de ce trou noir où

l'on lave le cerveau de la jeunesse mondiale, à qui l'on enseigne, contre nature, que les planètes sont des boules de gaz. Et moi, je suis le Petit Chaperon rouge, c'est évident.

182. Reprenons donc le fil de notre propos. Naviguant à une vitesse de croisière X , nous avons parmi les constellations du Ciel une étoile appelée le Soleil. Le frottement de ce vaisseau contre la surface de vol est insignifiant pour freiner sa vitesse ; et, ce qui est plus naturel encore, la poussée de la force centrifuge à laquelle son orbite est soumise propulse ce vaisseau vers l'extérieur du champ gravitationnel auquel il appartient. Notre problème est de savoir pourquoi sa vitesse d'approche par rapport à l'étoile vers laquelle il se déplace n'augmente pas au fil du temps. Que le Soleil se déplace en ligne droite ou en suivant une trajectoire courbe, tant qu'il navigue dans l'espace interstellaire, les distances entre lui et le point d'approche apparent se raccourcissent. C'est une évidence. Et dès que la distance entre le Soleil et le point d'approche apparent se raccourcit, la force d'attraction entre le Soleil et ce point stellaire augmente. C'est la loi de la gravité qui prévaut. À mesure que l'attraction entre le Soleil et le système stellaire de référence ponctuel augmente, la vitesse d'approche s'accroît. En conséquence, la vitesse de croisière de notre Système augmente. Et elle continue de s'accroître. Plus la distance entre deux astres est courte, plus la vitesse du plus petit des deux devient élevée. Il peut s'agir ou non du Soleil. Que le Soleil soit l'astre le plus grand ou le plus petit du couple en question, le fait est qu'il se produit une variation de sa vitesse de croisière. Mais puisque nous parlons du Soleil... parlons-en.

183. Je pense que la distance entre le Soleil et le système stellaire le plus proche est de quelques années-lumière à peine. Proxima Centauri se trouve à environ quatre années-lumière du Soleil. Des étoiles encore plus proches ont même été découvertes. À la vitesse à laquelle se déplace le Soleil, soit environ 600 kilomètres par seconde, la collision entre le Soleil et le système de Proxima Centauri, à compter d'aujourd'hui, aurait lieu dans environ 500 ans. Nous nous posons maintenant la question sans détour : depuis combien de milliers d'années le Soleil navigue-t-il parmi les constellations du Ciel ? Et ne pouvons-nous pas déduire, de ces millions d'années durant lesquelles la vie sur Terre a suivi son cours sans subir de perturbation mortelle, la stabilité de la vitesse de croisière du Soleil ? Et ne sommes-nous pas en droit de croire que la vitesse du Soleil est une constante ? Et s'il s'agit d'une constante, cette constante n'oblige-t-elle pas à corriger la phénoménologie de la gravité, non pas en tant que loi, mais en ce qui concerne sa nature ? Je précise ce passage en soulignant que mes questions visent à ouvrir des perspectives, jamais à fermer des voies. Dans la mesure de mes connaissances, je m'efforce de condenser afin d'observer le processus sous un angle dynamique. Je n'accepte pas dans mon esprit le « photo-finish » keplérien et si je dois comparer le mouvement des planètes autour du Soleil à quelque chose, c'est à un courant électrique circulant dans une barre métallique, de type solénoïde. L'angularité même des orbites projetées dans un espace tridimensionnel met en évidence la nécessité d'un mouvement ondulatoire de courant où le Soleil occupe la place de la barre métallique. À peu près comme ceci :

184. En partant de cette image, la question tridimensionnelle se simplifie et l'on peut en déduire les irrégularités nutationnelles de certaines orbites externes. Dans une autre section, consacrée exclusivement au Système solaire, je reviendrai sur ce sujet

en essayant de préciser davantage l'image grâce à l'intégration de données physiques. Je ne cherche pas, avec cette image solénoïdale, à faire autre chose que de déplacer l'image figée dans le temps qui circule depuis l'époque de Kepler, Galilée et Newton, et qui est devenue de nos jours un mur, une idole bon marché devant laquelle tout le monde se prend pour un génie, et, en s'agenouillant, rentre tranquillement chez soi parce qu'il sait déjà tout.

185. L'Académie, toujours aussi brillante, sait trouver à chaque instant l'explication qui lui convient le mieux pour préserver intacte sa gloire face à la critique de l'avenir. En effet, il semblerait que le Soleil suive une trajectoire atypique, de telle sorte qu'il évite tout contact gravitationnel avec les autres constellations. Faisant l'ignorante à la manière de ce Socrate qui ne savait que ce qu'il ne savait pas, mais tout en sachant tout, l'Académie interdit aux universités de supprimer des manuels d'astronomie les faussetés sur lesquelles repose leur conception du système solaire et de sa place dans l'univers. Car bien sûr, si le Soleil ne suit pas une trajectoire naturelle pour un corps soumis à la loi de la gravité universelle : quel type de trajectoire le Soleil trace-t-il parmi les autres systèmes stellaires de son voisinage ? Le calcul simpliste que j'ai établi plus haut concernant Proxima Centauri peut être extrapolé aux cinq cents millions d'années dernières ; et le fait que le Soleil ait été cinq cent mille fois au bord de la collision sans qu'elle ne se produise me donne des raisons de rayer de la carte l'idée idyllique d'un Soleil solitaire, n'appartenant à aucun amas. Et cela devrait vous faire vous arrêter net et, en levant les yeux, sentir sous vos pieds les vibrations du moteur stélogique. Demandez-vous comment il est possible que le Soleil, au cours des millions d'années qu'il a passées à filer à 600 km par seconde, n'ait entré en collision avec aucun de ces voisins. Ne vous semble-t-il pas logique de penser qu'il ne pouvait pas et ne peut toujours pas le faire, tout simplement parce que le Soleil appartient à cet amas ? J'insiste sur cette image :

186. Il s'agit en réalité d'une question intéressante, qui, en raison de la simplicité de son énoncé, peut sembler être une futilité sans importance. Grave erreur. Ou bien le passager qui monte à bord d'un avion ne s'intéresse-t-il donc pas du tout à la mécanique de l'appareil, sachant comme nous le savons qu'on y risque sa vie ? Le Soleil n'est-il pas, en somme, un vaisseau éternellement en vol, rempli de passagers ? Quant au maintien de la vitesse autonome de l'engin solaire, nous pouvons le déduire en transposant la phénoménologie photosphérique solaire en combustion du carburant nécessaire pour propulser un corps dans l'espace. En quoi les grandes éruptions solaires ne ressemblent-elles pas au jet d'un réacteur qui propulse un vaisseau dans la direction opposée à son émission ? Ces deux phénomènes ne sont-ils pas soumis à la même loi d'action-réaction ? Supposons un instant que ce soit le cas. Et puisque nous connaissons le cycle de onze ans qui régit la température du corps photosphérique solaire, ce cycle de réchauffement photosphérique étant lui-même soumis à un cycle stable, ne pouvons-nous pas déduire de sa constance la mécanique de propulsion contrôlée qui régit la vitesse de croisière du Soleil, mécanique elle-même soumise à la loi de transformation de l'énergie gravitationnelle en énergie lumineuse ? La réponse est difficile, mais pas impossible.

187. Prenons la réaction du Soleil au passage de la comète Hale-Bopp. Vous vous en souvenez ? L'éruption extraordinaire observée à la surface du Soleil immédiatement

après le passage de la comète Hale-Bopp n'est-elle pas un phénomène suffisant pour nous ouvrir l'esprit au lien entre température, densité gravitationnelle et vitesse de transformation, provoquée dans ce cas par un front d'onde à tête solide ? Et si le lien entre le passage de Hale-Bopp et l'extraordinaire éruption observée est un fait scientifique, comment continuer à maintenir, dans les mêmes paramètres de comportement, la relation entre le Soleil et les planètes alors qu'un minuscule corps suffit à accélérer, pendant un temps x , la vitesse de transformation de toute une étoile !

188. L'un des piliers fondamentaux du développement de la pensée humaine réside dans la recherche des causes à l'origine des effets observés, et inversement, dans la découverte des effets à partir des causes données. Grâce à la capacité de l'intelligence à se servir des instruments de la logique, l'aventure de la pensée a pu atteindre des sommets inattendus. Mais au fil du temps et de nombreuses prouesses, les penseurs, autrefois révolutionnaires, ont commis le crime néfaste qui consiste à éliminer la cause originelle de l'effet observé, au motif que cette découverte ne convenait pas à leurs intérêts subjectifs et à leurs émotions irrationnelles. Le XXe siècle s'étant perdu dans les mailles d'un athéisme scientifique qui a effacé les causes et opposé des raisons à la logique de la réalité, on peut croire que les héritiers de ces génies savent comment déformer le chemin entre l'effet et la cause et conduire les ignorants vers l'abîme d'une irrationalité dépassée. Car, aussi difficile que cela puisse paraître à croire, la science est devenue athée pour se prouver à elle-même qu'elle en savait plus que Dieu. Le fait que son discours ait pris fin au pied de la Grande Guerre ne l'a pas amenée à réfléchir, pendant la Guerre froide, à la pathologie dans laquelle son intelligence avait fait glisser sa logique. Sa pathologie s'appelait l'athéisme. Mais revenons au sujet de notre système solaire.

189. Le premier à devoir réfléchir à tous les facteurs à prendre en compte pour la stabilité dynamique du Système solaire était l'Ingénieur qui en a envisagé la création au sein d'un réseau moléculaire astrophysique appelé les Cieux. La plus grande difficulté que Dieu devait surmonter lui était imposée par les millions d'années que l'évolution de l'arbre des espèces exigeait pour sa naissance et sa croissance. Si, dans le cas de la création de la biosphère, les processus pouvaient être accélérés sans susciter de conflit scientifique, dans le cas de la vie, la règle était et reste tout autre. Dans le domaine de la vie, disons-le ainsi : les lois sont plus rigoureuses. Les millions d'années que l'évolution de la vie sur Terre exigeait de Dieu devaient nécessairement lui imposer un système complexe d'équations systémologiques. Parmi celles-ci, comment maintenir constante la vitesse de croisière du Soleil dans l'espace et le temps, et comment doter son Système d'une trajectoire de vol telle qu'il plane entre les constellations sans s'intégrer à leurs systèmes, furent les deux grands et principaux défis que son Intelligence dut surmonter. Et c'est en cherchant ici comment il y est parvenu que nous en sommes arrivés là.

190. L'autonomie de vol que procure aux étoiles leur nature de transformateurs d'énergie en lumière et en chaleur — phénomène très similaire au comportement d'une particule excitée qui se défend en émettant une sous-particule — est un aspect qui implique la nécessité de corriger l'hypothèse du mouvement astrophysique à partir, et uniquement à partir, de la loi de la gravité universelle. On ne la nie pas, on en corrige

simplement la définition. Si, jusqu'à présent, la loi de la gravité était la seule force en jeu, nous disposons désormais d'une mécanique de transformation de l'énergie, dont l'un des effets génère l'autonomie de propulsion nécessaire pour maintenir constante la vitesse du Système. À cet égard, la phénoménologie de la photosphère solaire nous sert de cadre de référence à partir duquel nous pouvons imaginer un astre comme un vaisseau propulsé de manière autonome grâce à la transformation de son énergie en carburant nécessaire pour maintenir l'élan initial. Il en ira autrement si, dans son irrationalité scientifique, l'Académie souhaite nier l'application de la loi d'action-réaction aux éruptions stellaires et à la vitesse sidérale. L'auteur ne voit pas comment une telle négation pourrait être démontrée et préfère par conséquent poursuivre son exposé sur la relation entre les planètes et la rotation du Soleil au cours de sa trajectoire parmi les constellations qui marquent son orbite.

191. Imaginons le scénario suivant. Nous disposons du Système dans lequel nous allons cultiver l'Arbre de Vie. Nous savons avec certitude que des millions d'années naturelles devront s'écouler entre le moment où nous le planterons et celui où il nous donnera son fruit. Nous savons également que le développement « » de la Vie exige que la Nature conserve sa structure dans les conditions qui lui sont propres. Ce qui signifie que nous devons éviter toute interférence de facteurs cosmologiques externes dans le processus évolutif. Cela nous oblige à protéger le Système biosphérique de telle sorte que, tout en restant au sein d'un Univers, l'existence de cet Univers ne constitue pas pour lui une interférence mortelle. Comment y parvenir ? La vitesse de croisière même du Soleil, d'environ 600 kilomètres par seconde, et son assujettissement à la loi de la gravité indiquent qu'au fil du temps, cette vitesse doit augmenter, ce que nous voulons justement éviter. Cela nous oblige donc à doter le système solaire d'un frein de sécurité qui s'enclenche automatiquement en réaction à l'augmentation de sa vitesse. C'est ce que l'on recherche. Voyons quelles solutions pratiques notre Créateur a trouvées.

192. La première solution pratique était logique : charger le vaisseau solaire de telle sorte que l'accélération gravitationnelle soit freinée par le travail de déplacement et oblige le vaisseau à transformer cette accélération exogène en la force nécessaire pour effectuer le travail de déplacement de la charge de freinage. De cette manière pratique, le vaisseau solaire maintiendrait sa vitesse de croisière toujours constante, tout en surmontant la tendance inertielle à augmenter sa vitesse avec le temps. Mais transposons ce cas sur terre. Imaginons que nous ayons une voiture chargée de carburant. La durée pendant laquelle la voiture restera sur la route dépendra, outre de la vitesse atteinte, du poids avec lequel nous la chargeons. Si nous chargeons le coffre au maximum, nous réduisons la durée pendant laquelle le réservoir peut fournir son travail. Nous appellerons ce type de frein « exogène ».

193. Mais imaginons maintenant un type de frein exogène encore plus sophistiqué. Imaginons qu'à mesure que la machine parcourt une plus grande distance, la charge du coffre multiplie son poids. N'arriverait-il pas un moment où la machine serait freinée, écrasée sous le poids acquis par ce frein exogène ? La question est la suivante : le Soleil est-il doté de ce type de frein exogène, de telle sorte que le poids des planètes se multiplie par l'énergie potentielle acquise au cours du temps écoulé ? Et inversement, n'est-ce pas par cette loi de l'élévation de l'énergie potentielle

et de sa transformation en poids que la tendance du Soleil à se comporter selon la loi de la gravitation universelle est freinée ?

194. Si les idées sur la nature des planètes sont fausses, les chiffres le sont forcément aussi. Ce qui m'amène à dire qu'on ne peut aboutir à rien tant que la dictature de la cosmologie du XXe siècle continue d'imposer sa loi dogmatique et son absolutisme rationaliste à l'intelligence du XXIe siècle. Jusqu'à hier encore, Mars – comme je l'ai dit précédemment – était une boule de gaz. Ainsi, si nous devons attendre que les sondes atteignent Pluton pour traduire son corps en masse géophysique, asseyons-nous et attendons que la mort vienne ; la mort arrivera avant la sonde sur Pluton. Une fois les calculs corrects sur la table, nous pourrions alors commencer à travailler sur des faits et non sur des raisonnements imposés au nom de récompenses. Laissons donc de côté la critique destructrice à l'encontre de ces génies, continuons à voyager à bord du vaisseau solaire et continuons à nous poser des questions.

195. Le Soleil s'approche d'un système stellaire et, par conséquent, son accélération va s'emballer malgré l'action du frein exogène. Comment allons-nous surmonter ce nouveau problème ? Dans le jeu imaginatif que nous avons lancé, c'est nous qui sommes aux commandes, nous pilotons le vaisseau et son avenir dépend donc de nous. Ce que nous devrions faire maintenant, c'est prendre le volant et tourner, par exemple, vers la gauche. Soit ça, soit nous entrons en collision avec les astres du système stellaire vers lequel la loi de la gravité nous entraîne. Peut-être pas demain ni après-demain. Cela revient au même. Notre mission est de trouver le moyen de provoquer le virage qui nous éloignera de la collision inévitable avec le système qui, par sa gravité, a pris le contrôle des commandes de notre vaisseau. La première chose qui nous vient à l'esprit est de chercher le volant. Où est-il ? Car il existe bel et bien. Des millions d'années et le Soleil toujours en route sont la meilleure preuve que Dieu a doté le vaisseau solaire d'un frein exogène, à savoir les planètes et le jeu des énergies qui les animent, ainsi que d'un volant actionné par un programme de commande à distance qui l'emporte sur l'accélération interconstellatoire invincible, forçant le vaisseau à tourner. Mon intelligence m'amène à regarder autour de moi et à me demander : quel type de force endogène est capable de faire en sorte que le Système solaire se comporte comme un vaisseau piloté par un capitaine intelligent ? Pour rendre possible cette rotation que le Soleil effectue depuis la nuit des temps et sans le mécanisme de laquelle le vaisseau se serait intégré dans n'importe quel système stellaire du voisinage : de quel type de mécanique autonome Dieu a-t-il doté le Soleil ?

196. Comme hier et comme toujours, je lève les bras vers mon Créateur et je lui dédie la joie que suscite dans mon esprit mon admiration pour la réponse qu'il a apportée à ces problèmes. Le programme de contrôle à distance de la trajectoire s'appelle « Alignement interplanétaire ». Une fois le frein exogène créé, à quoi sert un frein s'il n'y a pas de pied pour l'enfoncer ? Nous appellerons cette action du pied sur le frein « Mécanique endogène de rotation ». Si l'action exogène de freinage est une réponse du Système dans son ensemble à l'environnement universel, cette action du pied sur le frein est une réponse des planètes au comportement du Soleil. En quelque sorte. Mais avant d'aborder l'effet des alignements planétaires sur la trajectoire solaire, j'aimerais à présent rappeler la multiplication de la force du bras sous l'eau et la

réduction du poids d'un corps dans ce même élément. Ne croyez pas que je le fasse pour vous induire en erreur. Au contraire, je le fais pour ouvrir à notre Système le milieu naturel dans lequel s'exerce le jeu des forces naturelles.

197. Pensez que le poids d'un corps est directement lié à la gravité. Un rocher d'un kilo a la même masse sur Terre que sur la Lune. Et ce même rocher n'a-t-il pas la même masse dans l'eau qu'en dehors de l'eau ? Ont-ils pourtant le même poids ? N'est-ce pas le cas ? Appliquons maintenant cette réalité au Soleil lui-même. Sans pour autant prétendre égaler en vision le génie qui cherchait un levier pour déplacer l'univers. Imaginons donc que nous placions le Soleil à une extrémité du levier, que nous nous placions à l'autre extrémité et qu'il nous revienne de le déplacer. La première question à se poser est de savoir quelle est la valeur de la gravité dans le milieu où nous nous trouvons. Même si cela peut sembler être une astuce, plus la gravité est faible, plus le poids du corps est faible et plus l'efficacité de la force exercée par le bras sur le levier est grande. La déduction est évidente. Le poids du Soleil et de tout corps céleste varie en fonction de l'interaction gravitationnelle du moment. C'est une chose. D'autre part, contrairement au Soleil, les planètes de notre système se déplacent dans un milieu gravitationnel stable et maintiennent donc l'équilibre entre la force qu'elles développent et le poids qu'elles peuvent soulever.

198. L'alignement planétaire, total ou partiel, multiple ou simple, agit comme un bras, et son action sur le Soleil est celle du bras contre le levier. L'équation systémologique indique que l'accélération solaire est freinée par le programme régulateur dans lequel Dieu a transformé l'alignement planétaire. Les planètes transforment le poids du corps unique en lequel l'alignement les convertit : en force, et, puisque toute force a par nature pour but d'accomplir un travail, le travail qu'elles effectuent consiste à provoquer l'angle de rotation dont nous parlions, et à le maintenir constant. C'est là, en effet, le volant que nous recherchions.

199. Quant à la description physico-mathématique de ce vaisseau stellaire piloté à distance en vol autonome au sein des constellations du Ciel, je la laisse à un autre, plus expert en chiffres, en inconnues et autres équations complexes. En mettant toujours en évidence les alignements planétaires partiels comme les alignements totaux dans le cadre de la systémologie astrophysique appliquée, les premiers agissant comme un contrepoids à la vitesse, et les seconds comme le déplacement de la proue du Système vers l'hémisphère d'où provient la charge. En somme, avant de semer sous les eaux du grand océan la graine de l'arbre des espèces, Dieu a dû résoudre de nombreuses équations.

200. En conclusion : tout reste à résoudre au niveau des données finales. Les idées sont le prélude aux recherches. Et dans ce contexte, j'ai souhaité retravailler ma première idée sur la relation entre les planètes et le Soleil au sein d'un champ gravitationnel partagé, dans lequel, tout comme le champ solaire lui-même est à l'origine d'une force centrifuge qui repousse les corps et produit les anneaux d'astéroïdes externes ; le Soleil s'inscrivant dans un champ multi-stélogique, dont le centre est gravitationnel – comme si l'on disait qu'il s'agit d'un point de référence autour duquel s'opère le mouvement cumulatif –, ce centre est à l'origine d'une force centrifuge générale, que le Soleil surmonte grâce à la masse planétaire globale propre à son système. Ce qui nous conduit, enfin, à une structure d'ingénierie astrophysique

si parfaite que la laisser au chaos relève, purement et simplement, d'un génie incapable de comprendre l'édifice complexe d'équations que cet Ingénieur Divin a résolu au commencement, et parce qu'il n'est pas capable d'accepter l'échec à l'idée de tenter, ne serait-ce qu'en trois dimensions ou du moins sur le papier, d'imiter la Science infinie de cette Intelligence créatrice, il opte pour l'alternative du fou : Dieu n'existe pas. Que les astronomes et les mathématiciens de ce siècle en prennent donc bonne note.

201. Les choses sont donc ce qu'elles sont, et non ce qu'elles semblent être ; bien que parfois ce qu'elles semblent être soit ce qu'elles sont. Nous parlons d'un nombre indéfini de millions d'années, période durant laquelle le système biosphérique exigeait son intégration dans une structure astrophysique stable. Jusqu'à présent, les durées correspondant aux séquences géophysiques décrites n'ont pas été mentionnées dans le récit. J'ai laissé ces chiffres aux défis que Dieu a surmontés un à un. Et je crois avoir dit qu'une fois l'Omnipotence créatrice mise en relation avec le concept physique de puissance, les calculs naturels brûlent dans le Feu, se figent dans la Glace, se noient dans l'Eau et s'évaporent dans l'Air. En combien de millions d'années Dieu a-t-il réduit la sublimation et la fonte de la couche de glace en intégrant la Terre dans le système solaire par le biais de la parabole boréale ? Si la fonte de la couche de glace avait été exposée à la distance correspondant à la troisième orbite, combien de millions d'années aurait-elle duré ?

SEPTIÈME PARTIE

CRÉATION DES CIEUX

CHAPITRE 22. – LE PRINCIPE COSMOLOGIQUE GÉNÉRAL

202. L'objectif et la finalité de la création des Cieux et de la Terre, l'Homme au bout du tunnel du temps : nous voyons comment Dieu a tracé l'architecture générale des Cieux et celle, particulière, de la Terre, en pensant aux millions d'années que la Naissance et la Croissance de l'Arbre de vie exigeaient pour porter ses fruits. Parce qu'Il en avait le pouvoir et le savoir-faire, Dieu a créé un schéma de relations entre les éléments de la biosphère, avec deux pôles thermorégulateurs principaux aux extrémités de l'écosphère, et des pôles ponctuels répartis sur les continents, à savoir les chaînes de montagnes aux neiges éternelles. La manière dont, à partir des pôles, les courants atmosphériques et océaniques se recyclent et maintiennent stable le « thermomètre biosphérique » est une œuvre d'ingénierie géophysique aussi merveilleuse qu'étonnante, qui impliquait la morphologie de la lithosphère elle-même. Parce qu'il devait maintenir stable le « thermomètre écosphérique », il devait doter l'Écosphère d'un angle de rotation pérenne. Et parce qu'il le pouvait et savait le faire, il a érigé le Substrat écosphérique autonome, grâce auquel, comme je l'ai déjà dit, l'angle d'incidence de l'énergie solaire resterait constant pendant les millions d'années

dont l'Arbre de vie aurait besoin pour porter ses fruits. Mais il y avait encore plus, car le Système solaire n'est pas isolé du reste de la Création, et étant en mouvement et soumis aux lois générales de l'Univers, cette interrelation pouvait causer des interférences susceptibles de réduire à néant le travail de tant de millions d'années. Comme cela était possible et que Dieu le savait, il n'a pas hésité à déployer son intelligence et à doter le Système solaire d'un mécanisme de contrôle à distance de sa vitesse sidérale, que j'ai appelé « systémologie astrophysique appliquée ». Et pourtant, tout cela n'était pas suffisant.

203. L'Univers local, la Voie lactée, se déplace au sein d'un Cosmos où le mouvement est la caractéristique la plus visible. Il existe peut-être des différences qualitatives et quantitatives entre les galaxies, mais elles ont toutes un dénominateur commun : elles se déplacent. Dire qu'elles se déplacent, c'est dire qu'elles interagissent, se multiplient, se divisent, s'additionnent, se soustraient. La Création est un mouvement constant, irrésistible, merveilleux, surprenant. De plus, le Cosmos dépeint dans les théories du XXe siècle et le Cosmos de Hubble se ressemblent autant qu'un phoque et une hirondelle. Dans le Cosmos réel, celui de Hubble, il n'y a pas de mouvement homogène, pas de distances standard, pas de schémas. Le royaume des galaxies est pure diversité, pure harmonie dans la découverte de l'inconnu, extase dans l'apothéose de la capacité infinie de la matière cosmique à se reproduire dans l'espace et à divertir sans jamais lasser. Un génie déployé aux quatre vents, une beauté qui se manifeste joyeusement et ne revendique pas d'être à la pointe de la mode. Développement d'étoiles en amas d'amas de milliards d'astres qui ne se détruisent ni ne s'effondrent, tels des phares au loin dans l'océan. Des galaxies qui, telles des créatures sous-marines, voyagent au gré des courants cosmiques et, telles des aigles, déploient leurs ailes et se laissent porter par les vents intergalactiques. Où est donc le Cosmos du XXe siècle ?

204. En effet, la structure céleste que nous observons dans notre environnement immédiat présente des caractéristiques très typiques. Pour finalement se résumer à une architecture constellatoire défendant le cœur astrophysique, dont le centre détermine sa configuration optique particulière. En effet, tel que nous pouvons le contempler à l'aide de nos télescopes, l'univers est parcouru par de puissants courants gravitationnels déplaçant de grandes masses de nuages d'un côté à l'autre, à l'origine des nébuleuses. Ainsi, en nous révélant que « Dieu a créé les étoiles du firmament pour séparer la lumière des ténèbres », il nous en dit long sur la manière dont le passage de la Terre à travers l'un de ces courants nébuleux affecterait le Système solaire. Et il nous dévoile la nature des boucliers constellations.

205. Le texte biblique est clair comme de l'eau de roche. « Dieu a créé les étoiles pour séparer la lumière des ténèbres », dit-il. Le premier jour, il nous est dit que Dieu a créé la lumière et l'a séparée des ténèbres. En ce quatrième jour de la première semaine de l'histoire du genre humain, il est dit qu'une fois la Lumière séparée des ténèbres, Dieu créa les Cieux pour séparer la Lumière des ténèbres. Le texte ne saurait être plus direct. Que les conclusions qui en découlent soient passionnantes et, bien que merveilleuses, totalement opposées à la mentalité du XXe siècle, cela ne signifie rien. L'opinion de l'homme moderne sur la nature de l'Univers n'a aucune importance. Ce n'est pas en se tournant vers l'homme moderne que Dieu a rédigé sa Révélation à

Moïse. Celui qui ne comptait pas pour Dieu ne peut pas non plus compter pour ses enfants. Les conclusions auxquelles ils sont parvenus n'intéressent pas ce livre, pas plus que leurs opinions n'intéressent l'auteur. Continuons donc.

206. La structure de l'Univers de la Révélation et sa résolution dans le miroir de la Réalité nous donnent, par déduction, ce qui suit. À savoir : l'Univers de la Genèse est la Voie lactée. Et c'est au sujet de la Création de cette Voie lactée qu'il est dit : « Dieu créa les Cieux pour séparer la Terre du royaume des Galaxies ». Une nécessité physique qui découle de l'étude des Cieux, et dont les phénomènes montrent qu'au-delà des Cieux, de puissants courants et vents parcourent le Cosmos. Voici les images astronomiques qui parlent avec la force de mille mots par photo. Leur beauté ne doit toutefois pas obscurcir la clarté de notre intelligence au moment d'interpréter les événements qui en sont la cause. La fonction physique que remplissent les amas stellaires qui nous entourent est celle d'un filet qui retient tout ce que le courant entraîne et qui barre le passage aux nuages intergalactiques à l'intérieur du système constellatoire autour duquel ils sont répartis. Fondons donc désormais sur des bases scientifiques la déclaration divine selon laquelle les Cieux ont été créés pour ériger entre la Terre et le monde des galaxies un mur de protection.

207. La description de l'Espace cosmologique général dont nous avons hérité nous dépeint donc un Univers-Galaxie qui se déplace et interagit avec les autres corps selon des lois générales. Ce qui correspond parfaitement à l'expansion à l'infini de la Matière suggérée par l'Idée de la Création. La nécessité de comprendre pourquoi Dieu a créé les Cieux pour protéger la Terre du Mouvement cosmique général implique la réponse à la question de la relation entre Dieu et cette multiplication de la Matière jusqu'à l'infini. Et la réponse à cette question nous conduit directement à cette autre question à laquelle le génie du XXe siècle a voulu répondre par sa théorie cosmologique, à savoir : avant le commencement, qu'y avait-il ? Question qui, à son tour, nous conduit directement à nous demander quel rôle Dieu a joué dans ce Principe des principes et ce qu'Il était avant ce Principe cosmologique général. Sujet qui nous oblige à aborder la théologie tout en conservant toujours l'attitude scientifique qui, jusqu'à présent, a servi de langage de compréhension entre la Création et nous.

208. Avant la Création, il y avait la Non-création, et avant le Créateur, il y avait Dieu. Dieu se déclare Éternel et il n'y a rien à dire sur son Âge. Mais il avoue également : « Avant moi, aucun Dieu n'a été formé, et aucun ne le sera après moi. » Ainsi, sachant que Dieu est Éternel et que, par conséquent, la Formation dont il parle ne pouvait concerner sa Nature, on en déduit que cette Formation se rapportait à son Intelligence, qui est la partie de l'Être qui grandit et se développe dans le temps. Conclusion logique qui place d'un côté la Connaissance de la Science de la Création et de l'autre l'Être qui possédait tous les Attributs naturels de Dieu. Lorsque ces deux choses se sont unies et ne firent plus qu'une, alors Dieu devint le Créateur et la Réalité sa Création.

209. J'ai abordé la question de savoir quand et comment cette révolution cosmologique a eu lieu dans l'Histoire de Jésus. J'y ai abordé le thème de l'Histoire de la Non-Création et j'en ai développé les moments forts. Je crois me souvenir d'avoir dit que le Créateur s'est fait parce qu'il était en Dieu. Ce que j'ai voulu dire, en substance, c'est que si l'Intelligence sans Pouvoir ne suffit pas à transformer la Réalité, le Pouvoir sans l'Intelligence n'en a pas non plus la faculté. Et j'ai affirmé là que le

Pouvoir était en Dieu et l'Intelligence dans la Force Incréatrice, Origine de toutes choses. Je me souviens d'avoir placé l'Éternité et l'Infini face à Dieu, mais non pas en opposition à Lui. Et d'avoir décrit cette relation non créée en parlant de l'Enfance de l'Être Divin. Et cette Enfance sous l'angle de la révolution qui a conduit Dieu à devenir l'Origine de toutes choses nouvelles. À propos de ce processus, Il a parlé de Lui-même en disant qu'Il avait été formé. Processus de formation qui ne peut être compris que comme accompli par l'Infini et l'Éternité en tant que réalités non créées qui avaient en Dieu l'étoile de tout ce qui bougeait et se faisait. Et une fois que le Créateur eut été formé en Dieu, la révolution qui allait faire de Dieu, de l'Infini et de l'Éternité une seule et même chose s'accomplit. En gros.

210. De cette révolution ontologique qui a intégré Dieu, l'Espace, le Temps et la Matière naît le concept de Principe cosmologique général, c'est-à-dire l'événement qui a marqué un Avant et un Après. C'est en pensant à cela que le génie du XXe siècle a parlé d'un Big Bang, et moi, dans l'Histoire divine, j'ai fait partir d'une activité créatrice naturelle dans laquelle Dieu a transformé la Réalité à partir de la structure même de la Réalité. Autrement dit, il y a eu destruction d'un cosmos antérieur et transformation de ce cosmos en un nouveau, qui, comme tout ce qui commence, est parti d'un événement ou d'un Principe cosmologique général. Principe cosmologique général qui a marqué de manière irréversible l'avant et l'après. La question est de savoir comment Dieu a donné naissance à ce Principe, dont le commencement de notre Univers en particulier n'est qu'un fragment de la séquence historique mise en mouvement par cet Événement.

211. La réponse à cette question exige d'évoquer les lois fondamentales du Mouvement de Multiplication de la Matière Cosmique qui agissaient depuis l'Éternité. Seulement, contrairement au Cosmos non créé, qui impliquait l'Infini dans cette multiplication, ce Mouvement, ayant son origine en Dieu, a été révolutionné et mis en œuvre par des champs transformant la matière en énergie cosmique, et cette énergie cosmique en matière astrophysique. Pour comprendre cette phénoménologie, appuyons-nous sur la nature quantique de la matière atomique.

212. Tant au niveau des observations en laboratoire que dans les accélérateurs de particules, la reproduction de la matière trouve son origine dans l'élévation de l'énergie dynamique qui transforme la relation de la particule avec le champ dans lequel elle se déplace. Dès les débuts de la physique quantique, on a observé que l'augmentation de la masse exigeait une augmentation de l'énergie cinétique, relation qu'Einstein a tenté de rendre compte dans sa célèbre équation de l'énergie. Mais si, dans l'atome en milieu naturel, la particule répond à l'augmentation de sa vitesse en transformant la différence en masse, et qu'elle fait de même dans un accélérateur, si nous supprimons la limite de vitesse de l'équation et que nous procédons à l'extraction de la particule de son milieu, en lui conférant les caractéristiques de l'énergie cosmique en vol libre dans un espace sans référence électromagnétique : cette particule continuera à transformer la différence de vitesse en masse. En supposant que nous lui attribuions une accumulation de trajectoires jusqu'à l'infini, le saut de la matière quantique vers l'astrophysique est déjà acquis. Tel était le processus naturel non créé.

213. Dieu a révolutionné ce processus en concentrant la trajectoire dans un champ où le temps mathématique se courbe et où l'espace physique s'effondre vers le

centre. En simulant un accélérateur en anneau tel que, vu de l'extérieur, il crée une spirale à la surface d'un sablier, où chaque fragment conserve sa vitesse d'accélération indépendamment de sa masse : au moment où le faisceau atteint le centre, c'est-à-dire l'embouchure du sablier, il passe de l'autre côté par le biais de l'explosion à l'origine des étoiles. C'est ce phénomène que j'appelle « implosion astrophysique », phénomène qui marque la naissance des galaxies et des étoiles.

214. Puisqu'un astre individuel peut donner naissance à une quantité illimitée de faisceaux d'énergie cosmique, la reproduction de la matière à l'infini est une réalité qui remonte à l'Éternité. Ce qui différencie cette multiplication à l'infini, c'est qu'auparavant, elle exigeait l'Infini comme terrain de transformation, tandis qu'ensuite, le même processus se reproduit sur des champs d'espace-temps déployés par Dieu aux confins du Cosmos. Cela fait du Cosmos une entité plus massive et confère à l'Espace général une densité de matière plus élevée, raison pour laquelle le Cosmos nous émerveille chaque jour de nouvelles créatures galactiques dès que le télescope Hubble ouvre ses yeux. La Création est continue et son expansion constante.

215. Ce processus de multiplication de la matière cosmique à partir d'un Principe général cosmologique peut être comparé à une réaction en chaîne qui ne s'arrête jamais et qui amplifie son rayon d'action et son étendue à mesure que le temps s'écoule, du centre vers les confins. Nos yeux télescopiques nous permettent d'admirer le mouvement des galaxies au sein de cet Espace général cosmique en expansion constante. Et également d'appliquer les lois de la gravité aux entités galactiques, dont nous observons comment elles s'attirent et s'accumulent sous l'effet de cette force ; loi classique à laquelle il faut ajouter la loi des forces électrodynamiques, grâce à laquelle la concentration de la masse totale en un point est un impossible physique à atteindre. C'est là une raison extraordinaire pour laquelle le mouvement des atomes d'un gaz chaud à l'intérieur d'un récipient correspond au Mouvement cosmologique général.

CHAPITRE 23. – L'ESPACE COSMOLOGIQUE GÉNÉRAL

216. La création des galaxies en tant que phénoménologie autonome, mise en œuvre par Dieu grâce à l'alimentation constante du champ transformateur de l'énergie cosmique en matière astrophysique, nous conduit directement à découvrir le Cosmos comme un champ de matière première dont Dieu extrait la matière nécessaire pour ériger ses Œuvres. Notre Univers en fait partie. Il n'a pas été le premier, et il ne sera pas le dernier. La parole de Dieu à ce sujet est ferme : « En vérité, en vérité, je vous le dis, le Fils ne peut rien faire de lui-même, si ce n'est ce qu'il voit faire au Père ; car ce que celui-ci fait, le Fils le fait également. Car le Père aime le Fils, et il lui montre tout ce qu'il fait, et il lui montrera des œuvres encore plus grandes que celles-ci, de sorte que vous en serez émerveillés. » Les implications théologiques ne sauraient être plus claires.

217. Mais pourquoi un faisceau d'énergie cosmique n'atteint-il pas l'infini une fois franchie la limite de la vitesse de la lumière ? L'origine de la matière astrophysique

résidant dans le saut de l'énergie cosmique, et ce saut étant conditionné par la transformation de l'énergie cinétique en masse, pourquoi, une fois qu'une trajectoire simulante le vide a été créée, la transformation ne se poursuit-elle pas jusqu'à l'infini ? Un projectile lancé dans le vide ne tend-il pas à atteindre une vitesse infinie si on lui accorde une durée éternelle ? Pourquoi n'existe-t-il donc pas de corps sombre de masse infinie ? En définitive : quel type de mécanisme de sécurité limite le saut de l'énergie cosmique vers la matière astrophysique ?

218. C'est l'expérience qui apporte la réponse. Le saut vers l'infini se heurte au point critique de croissance, ou point d'implosion astrophysique, à partir duquel le corps stellaire transforme l'énergie qu'il absorbe en lumière. Ainsi, même si le système matière-énergie avait le champ libre, le poids dynamique même du processus créateur le conduit à un point où la transformation en masse cède la place à la transformation en lumière. Et le cycle se poursuit. Ce point critique est donc inhérent à la nature de la matière en général et se maintient tout au long du parcours du saut, tant du quantique au sidéral que de l'astrophysique au cosmique. Il s'agira ensuite de déterminer comment ce noyau dur, véritable acteur du saut interdimensionnel, fonctionne et dans quelle mesure ses cycles de fonctionnement s'accélèrent ou ralentissent. Et ainsi d'autres questions liées au saut créateur lui-même. Par exemple, que se passe-t-il lorsque la masse galactique créée a consommé l'énergie du champ spatio-temporel ? Et bien d'autres choses encore. Nous observons également dans l'Espace cosmique général comment les galaxies suivent le schéma naturel d'un courant s'échappant par le col d'un sablier tournant sur son axe. En comparant les bras spiraux à des jets d'énergie astrophysique projetés par des forces centrifuges dans l'Espace cosmique général, la gamme des galaxies s'ouvre à la quantité d'énergie concentrée à un instant donné par un champ de transformation. De plus, si nous comparons ces champs à des réseaux dans lesquels l'énergie cosmique s'écoule en courants alternatifs, la gamme précédente s'ouvre en éventail devant nous et ce que nous avons vu jusqu'à présent n'est qu'un aperçu de ce qui s'annonce. Les espèces galactiques se développent dans l'éternité jusqu'à l'infini.

219. Et une fois créées, comment se comportent les galaxies ? Comment grandissent-elles, quelle est la règle qui façonne leur être, comment conservent-elles l'énergie cinétique, quelle est leur relation avec le champ de transformation, et quelle est la relation entre ce champ et le champ gravitationnel astrophysique ? Pourrions-nous déduire de ce que nous observons certaines lois qui nous aideront à comprendre la nature de cet arbre de créatures stellaires qu'est le royaume des galaxies ? Sommes-nous capables, en combinant les lois physiques locales, de recréer les grandes lois qui régissent le mouvement dans l'espace cosmique général ? Pourquoi les galaxies n'obéissent-elles pas à la célèbre loi de la gravité universelle ? Pourquoi se comportent-elles plutôt comme des essaims de créatures exotiques volant sans direction apparente, leur trajectoire étant dictée par le vent ? Le mouvement brownien dont elles font preuve permet-il ou non d'appliquer aux galaxies les lois de l'électrodynamique, en vertu desquelles elles se repoussent, entrent en collision, se mélangent, se divisent, se multiplient et restent toujours en mouvement ? Le mouvement cosmologique général ne fait-il pas abstraction de la nature neutre du champ gravitationnel universel ? Et ce mouvement constant de ces créatures gigantesques qui se déplacent à des vitesses fantastiques à travers un Cosmos à la vocation éternelle, quel genre de

courants et de vents intergalactiques ne produiront-ils pas ? Les tempêtes nébuleuses qui balayent notre univers galactique sur leur passage ne sont-elles pas la preuve de l'existence de ces courants intergalactiques qui, soulevés par le Mouvement cosmologique général, transportent çà et là des masses de matière cosmique, causées tant par la combustion de systèmes entiers que par leur existence antérieure à la création du Principe cosmologique général ? (Bref, en abordant ce sujet, les questions pourraient s'empiler les unes sur les autres jusqu'à former une montagne. Que la cosmologie du XXe siècle ait été omnisciente et qu'elle ait pu, grâce à son génie tout-puissant, attribuer une nature, un âge et une distance à une nouvelle galaxie dès sa découverte, est l'une de ces merveilles de la nature que nous devons soumettre à l'analyse, à l'examen et au jugement critique. Mais pas dans ce livre).

220. Il convient ici d'affirmer que l'Idée de l'Univers a précédé l'Univers. Il ne s'agit ni de dogmatiser ni de philosopher. Ce n'est pas mon intention. Il s'agit uniquement de mettre sur la table une réalité aussi naturelle que le fait que l'étude du terrain est nécessaire avant d'ériger tout ouvrage d'ingénierie. En effet, Dieu connaissant les lois de sa Création, ses dimensions, sa phénoménologie et sa nature, il est logique et naturel que, lorsqu'il envisage d'ériger un Ouvrage, il trace des lignes et effectue des calculs en tenant compte de l'influence du terrain sur l'avenir de l'édifice, en l'occurrence astrophysique. Mieux que moi, celui qui peut préciser ce processus d'étude et de réflexion préalable à l'Acte créateur, c'est Dieu lui-même, qui a inspiré à Salomon ces paroles sur sa Sagesse : « Yahvé m'a possédée au commencement de ses voies, avant ses œuvres, depuis les temps anciens. Depuis l'éternité, j'ai été établie ; depuis les origines, avant que la terre ne fût. Avant les abîmes, j'ai été engendrée ; avant que ne fussent les sources des eaux abondantes ; avant que les montagnes ne fussent fondées, avant que les collines ne fussent formées, j'ai été conçue. Avant qu'il ne fit la terre, ni les champs, ni la poussière première de la terre. Quand il affirma les cieux ; quand il traça un cercle à la surface de l'Abîme. Quand il a condensé les nuages dans les hauteurs, quand il a donné de la force aux sources de l'abîme. Quand il a fixé les limites de la mer afin que les eaux n'en dépassent pas les bornes. Quand il a posé les fondations de la terre, j'étais avec lui comme architecte, étant toujours sa joie ; je me réjouissais devant lui en tout temps. »

221. L'Idée en esprit, tous les calculs résolus, Dieu se met à l'œuvre. Dans le cas des Cieux, la première chose qu'Il fit fut – selon Salomon – « de tracer un cercle sur la surface de l'abîme ». C'est-à-dire de délimiter le territoire, de marquer le périmètre à l'intérieur duquel Il créerait les Cieux. Autrement dit, de préciser les dimensions de l'édifice matériel par le périmètre qui lui est attribué dans l'Espace. Le rayon et le diamètre de ce cercle à l'intérieur duquel il a envisagé de créer les cieux ne sont pas des chiffres qui nous sont inconnus. La raison de ce nombre, à la lumière de la connaissance de la nature du terrain cosmique, se comprend parfaitement ; d'autant plus lorsque nous avons sous les yeux l'album de photos que le télescope Hubble nous offre gratuitement. N'oublions pas que, même si la photographie astronomique se limite à nous offrir un instantané ponctuel de la matière dans le temps, les phénomènes qu'elle révèle sont à tel point semblables à ceux que nous observons dans le monde physique local que, par logique, nous devons déduire de ce que nous connaissons ce qui reste à découvrir. Les nébuleuses ne ressemblent-elles pas à des tempêtes atmosphériques ? Et n'a-t-on pas l'impression que des vagues géantes

d'énergie les soulèvent et les projettent contre les systèmes stellaires de notre Univers ?

222. Nous sommes déjà entrés dans le vif du sujet. Les galaxies suscitent dans l'Espace cosmique général de puissants courants et vents. Ceux-ci se déplacent et suivent les directions que leur indiquent les galaxies elles-mêmes. Mais nous ne parlons pas uniquement de matière nébulaire. Il faut ici conjuguer la loi de la courbure de la lumière avec le vol de l'énergie cosmique. Mettons-le plutôt autrement. Partons d'une image plus simple. Transformons les galaxies en canons générateurs d'énergie cosmique. Au fur et à mesure qu'elles la créent, elles la projettent dans l'Espace cosmique général. Nous n'abolissons pas la vitesse de la lumière à l'intérieur du champ galactique ; au contraire, nous en maintenons la limite. Et tandis qu'il trace son chemin, en tournoyant à la recherche d'une issue vers l'extérieur de la galaxie, le jet d'énergie d'une étoile s'ajoute à celui d'une autre, ce qui aboutit finalement à la projection dans l'Espace cosmologique général, non pas de faisceaux, mais de courants d'énergie.

223. Ce phénomène de multiplication et de concentration de la masse d'un faisceau de particules, créant un courant qui se comporte comme un noyau dur, a été observé dans les accélérateurs de particules. On a constaté que la multiplication quantique de la matière par l'accélération de la vitesse du faisceau initial ne crée pas de nouveaux faisceaux dispersés, de sorte que chacun suit sa propre trajectoire.

224. En dehors du champ gravitationnel galactique, l'accélération des flux d'énergie libérés par la galaxie tend à augmenter à mesure qu'ils s'éloignent de son influence, et à continuer de croître à mesure qu'ils se rapprochent de la galaxie suivante. En ce sens, la source d'origine, la galaxie, se comporte comme le canon dans lequel le faisceau reçoit son énergie initiale de vol cosmique, et l'Espace cosmologique général comme l'accélérateur dans lequel le faisceau se multiplie et génère les noyaux durs à l'origine des courants intergalactiques qui sont à l'origine des déplacements de matière cosmique nébulaire d'un côté à l'autre. Ces courants se déplacent dans l'Espace cosmologique général à la manière dont les rivières se frayent un chemin en contournant les contreforts des chaînes de montagnes et se jettent en ligne droite lorsque le terrain le permet. De notre connaissance hubblienne du Cosmos, nous pouvons déduire le nombre et la variété des courants qui se déplacent dans l'espace intergalactique, la quantité d'énergie qu'ils transportent et les conséquences sur tout système qui se trouverait sur leur passage sans protection contre leur front d'onde.

225. La Création de Dieu sous cette forme dynamique et structurée, l'Espace cosmologique général transformé en une surface sur laquelle de puissants fleuves d'énergie cosmique tracent leur cours, la destination finale de ces courants est l'Océan ! Et cet Océan, que peut-il être d'autre que le champ créateur extérieur au sein duquel s'opère la transformation de l'énergie cosmique en matière astrophysique ? Mais avant d'atteindre leur destination, au cours de leur trajet depuis leurs sources-gorges d'origine jusqu'à l'Océan qui transforme les courants cosmiques en matière astrophysique, ces courants cosmiques se comportent comme de véritables cyclones. À l'instar d'un fleuve dans lequel un vieil arbre tombe et est emporté en aval, de la même manière les courants cosmiques déplacent la matière nébulaire intergalactique d'un endroit à un autre. Et tout comme le vent poursuit sa course à l'approche de la

montagne, mais décharge sur elle sa charge, de la même manière les fleuves d'énergie cosmique font de même sur les galaxies qu'ils bordent. Évidemment, nous ne pouvons pas détecter ces courants, mais nous pouvons les déduire de notre connaissance de la matière et de ce que nous voyons à travers les yeux du télescope Hubble.

226. Notre univers-galaxie, la Voie lactée, est en relation avec le reste de la Création selon les paramètres de ce Mouvement cosmologique général. Vu de l'extérieur, notre univers se comporte comme la montagne sur laquelle le cosmos déverse ses nuages et dont les entrailles font jaillir une nouvelle source d'eau électromagnétique qui étend son lit sur le champ cosmique, recueille ses affluents intergalactiques et avance parmi les galaxies jusqu'à atteindre sa destination. L'origine des nébuleuses réside dans ce jeu d'interactions face auquel, en pensant à leurs dimensions, Dieu aurait donné à notre univers les siennes.

CHAPITRE 24. – INGÉNIERIE ASTROPHYSIQUE DE LA CRÉATION

227. L'Intelligence créatrice s'est elle-même impliquée dans le jeu des actions-réactions en érigeant un Univers conçu pour résister au poids des courants cosmologiques. Autrement dit, Dieu a érigé l'édifice universel doté de tous les mécanismes physiques nécessaires pour surmonter les conséquences du séisme que sa propre création allait provoquer. Dieu savait également que, tels des soldats tombant à l'avant-garde du combat, de nombreux astres situés à l'extérieur de notre Univers devaient succomber sous la poussée des courants intergalactiques. Ce que nous appelons les novæ et les supernovæ, ce sont ces guerriers tombés au combat qui se désintègrent en explosions fabuleuses, berceau à leur tour des comètes et des météorites qui traversent les Cieux. Arrêtons-nous donc un instant sur l'origine des novæ et des supernovas. Et compte tenu de la quantité d'énergie physique qu'un noyau dur est capable de déployer, vu la similitude entre l'espace cosmologique général et un accélérateur de particules : si nous élevons le processus à la dimension astrophysique et appliquons la loi de l'influence mutuelle entre le champ et la lumière, nous devons conclure qu'un champ galactique réagit à l'action de courbure de la trajectoire des courants cosmiques en accélérant le rythme de rotation de sa ceinture stellaire externe. Développons ce comportement.

228. Comme nous le voyons dans la Création de Dieu, tous les systèmes d'un corps galactique additionnent leurs champs et créent un champ général qui réagit comme un tout face à l'extérieur. J'ai déjà comparé ce champ général à un océan en m'appuyant sur la Révélation. En partant de cette similitude et de la comparaison du champ universel avec le volume contenu dans un verre d'eau, l'action des courants cosmiques sur le champ gravitationnel se traduit par la réaction de l'eau au mouvement de la main qui y plonge son doigt et le fait tourner. Étant donné que tout corps liquide possède un mouvement propre, naturel au corps qui le contient, l'accélération provenant de l'extérieur doit affecter ses zones externes, d'où elle se propage vers l'intérieur, le cas échéant.

229. Naturellement, tous les corps d'un système ne réagissent pas de la même manière face à une force extérieure. Dans le cas des systèmes stellaires, cette loi simple est monnaie courante. Et comme la transformation de la gravité en lumière dépend de la vitesse de rotation du système, elle-même influencée par la rencontre avec les courants cosmiques, les systèmes stellaires externes, exposés à l'action du doigt sur l'eau, sont constamment accélérés ; une réaction que certains astres supportent parfaitement, tandis que d'autres ne peuvent la supporter au-delà d'une limite critique. Une fois cette limite atteinte, le frein de sécurité systémique cède et le système échappe au contrôle interne et se dirige vers sa destruction. Il en résulte une explosion de type nova. Nous parlons ici d'un astre individuel. Et si l'astre déclenche une réaction en chaîne qui entraîne tout son système vers la destruction en raison de la chaleur générée par la combustion accélérée de la gravité, nous parlerons alors de supernova.

230. C'est l'expérience qui parle. C'est la photo qui le prouve. Et c'est la réalité qui convainc. Imaginons que nous ayons une immense boule, que nous voulions la faire tourner en la poussant et que nous n'y parvenions pas ; nous appelons des renforts et nous nous regroupons jusqu'à la forcer à tourner. Une fois qu'elle tourne, la force nécessaire pour maintenir sa rotation constante sera moindre, de sorte que l'effet de cette même force sur la boule sera d'autant plus grand que sa vitesse augmente. Nous transposons à présent ce jeu simple à la relation entre un astre et son champ gravitationnel. Et nous convenons que la rotation d'un champ gravitationnel est similaire à celle d'un corps solide dont l'astre constitue le noyau. Nous comparons ensuite l'action du courant cosmique sur ce corps à celle de la force exercée par la main sur la balle. Et nous obtenons ainsi l'effet physique à l'origine des novæ. En convenant toujours au préalable que la courbure d'un courant cosmique, comme celle de la lumière, n'aurait pas lieu si ce courant n'avait pas de masse. Si elle n'avait pas de masse, elle n'aurait pas de poids, et si elle n'avait ni poids ni masse, le phénomène de courbure de la lumière ne pourrait pas exister. En effet, du point de vue de l'optique, on peut comparer la courbure de l'énergie cosmique lorsqu'elle entre en contact avec un champ gravitationnel à la réfraction de la lumière. La trajectoire des comètes lors de leur passage près du Soleil nous permet de découvrir la structure optique de la courbure décrite par l'énergie cosmique lorsqu'elle traverse un champ gravitationnel. Mais si, contrairement à l'énergie cosmique, sa courbure ne se modifie pas, dans le cas des comètes, nous avons bel et bien la réponse qui transforme le champ gravitationnel en une réalité se comportant, sur le plan physique, comme un corps. Et en tant que tel, il tourne avec l'astre auquel il appartient.

231. Sachant que l'âge des étoiles se mesure au temps qu'elles mettent à consommer l'énergie de leur champ gravitationnel — processus de consommation soumis à la vitesse de fonctionnement du transformateur —, la logique nous amène à croire en l'existence d' , une loi régissant la relation entre les révolutions de fonctionnement et la durée de vie du système. La question qui nous occupe ici est de savoir comment accélérer les révolutions de fonctionnement du transformateur astrophysique jusqu'à ce que sa durée de vie soit réduite au temps le plus court possible. La logique nous dit qu'il n'existe qu'un seul moyen d'y parvenir : exciter le champ à l'infini, de la même manière que le liquide contenu dans un récipient déborde sous l'effet d'une force centrifuge. N'est-ce pas là l'action cumulative des forces face à la grande sphère dont nous parlions ? Or, nous parlons ici de courants qui se déplacent

en réponse aux stimuli des champs galactiques et à l'excitation de ces derniers sous l'effet de ces réponses : le niveau d'excitation provoqué se traduira par une intensification de la production de lumière. Plus l'excitation est forte, plus l'intensité de la production est élevée et plus la durée de vie du système est courte. Nous devons relier les phénomènes d'intensification cyclique et atypique des systèmes stellaires à ce comportement universel.

232. En résumé : dans le cas des novæ et des supernovæ, l'excitation fait référence à l'élévation de la vitesse de transformation jusqu'à l'infini. Les mécanismes naturels de freinage des systèmes gravitationnels étant hors de contrôle, la rotation de l'astre et celle du champ s'emballent et interagissent jusqu'à s'épuiser, réduisant ainsi des millions d'années à quelques secondes. Lorsqu'il s'agit d'un système astrophysique simple, on parle de novæ. Et s'il s'agit d'un système multiple qui entre dans cette dynamique, on parle de supernovæ. Les unes comme les autres se produisent dans les ceintures constellationnelles externes, qui sont les plus exposées aux courants intergalactiques. Ces novas et supernovas sont à l'origine des comètes ; celles-ci sont projetées comme des boulets de canon dont la puissance destructrice s'accroît à mesure qu'elles parcourent l'espace.

233. En conclusion : en gardant à l'esprit ces trois fronts d'action – nébuleuses, novas et comètes –, Dieu a structuré la répartition des constellations autour du Système solaire en simulant un réseau gravitationnel cristallin contre la solidité duquel se désintègre le danger d'interruption de l'Évolution de l'Arbre de vie sur Terre. Les merveilleux résultats positifs qui s'offrent à nos yeux ne doivent pas obscurcir notre intelligence au moment de constater que, selon les dimensions astronomiques, Dieu a tracé ce Cercle à la surface de l'Abîme dont nous a parlé Salomon dans sa Sagesse. Ce que le roi sage et pacifique par excellence a vu avec les yeux de sa Sagesse, nous le voyons, grâce à Dieu, avec nos propres yeux. Des amas et des superamas dans la ceinture externe, ainsi que des amas ouverts et des systèmes multiples dans la ceinture interne, composent ce réseau cristallin gravitationnel et constellationnel sur lequel il reste encore tant à dire. Commençons par élucider le mystère de l'origine des cieux.

CHAPITRE 25. – ORIGINE ET CONSTITUTION DES CIEUX

234. Nous abordons ici l'une des grandes questions : l'origine des étoiles du firmament. Je pense que la réponse a déjà été esquissée dans les sections précédentes. La formation des étoiles, en tant que finalité de l'existence des galaxies, tout conduit à la transformation du Cosmos en un champ de matière première dont Dieu extrait la matière nécessaire à la réalisation de ses Œuvres. La création des galaxies étant constante, la masse totale de matière première que le champ cosmique met au service de Dieu pour mener à bien n'importe quelle Œuvre est illimitée. Une autre question est de savoir comment Dieu extrait cette matière stellaire et la transporte de ses régions d'origine vers l'Univers. Sachant que la manière de faire les choses dépend

toujours de la Puissance de celui qui les accomplit, et que l'imagination nécessaire pour les réaliser est en relation directe avec l'Intelligence de celui qui se propose de les accomplir, nous pouvons évoquer de grands fleuves parcourant les plaines intergalactiques, selon ce que le Seigneur des Galaxies juge le mieux et en fonction de ses besoins de travail. Quel autre nom pourrions-nous donner à celui qui les crée et les gouverne ? Ou comment pourrions-nous soumettre à notre propre jugement les lois qui les régissent et les modes de comportement des galaxies et de leurs mers d'étoiles face à l'action de leur Créateur sur leurs corps ? Allons-nous imposer à l'imagination divine les limites naturelles de notre propre imagination ? Comment pourrions-nous oser comparer notre façon de vivre, de ressentir, de respirer, de penser, de marcher, de travailler, de projeter, de toucher, d'aimer, de traiter, d'ordonner, de rire, de calculer... à celles de cet Être à l'Origine du Cosmos ? À partir des limites naturelles de sa réalité, comment la créature pourrait-elle juger son Créateur sans donner l'impression de commettre un acte de folie ? Le commencement et la fin de l'intelligence humaine, c'est l'admiration ; elle naît de l'admiration de la Création pour aboutir à l'admiration de son Créateur. Tout ce qui se dit de plus provient de cette graine qui n'était pas dans l'Homme et qui a été semée en lui par une force étrangère à la Création de Dieu, ce qui relève de la théologie. Quoi qu'il en soit, la grande question de l'Origine nous conduit directement à l'autre grande question : la Constitution de l'Univers.

235. Il ressort de ce qui a été lu jusqu'ici que l'Univers et le Cosmos sont deux choses différentes. Ces deux choses réunies forment la Création de Dieu, et au sein de celle-ci, le Cosmos est une chose et l'Univers en est une autre. Le Cosmos est le champ de matière première dont Dieu se sert et, avec la liberté qui est celle du Seigneur, il y puise tous les matériaux nécessaires pour mener à bien ses Œuvres. Quant à l'Univers, il est le champ stellaire où Dieu réalise ces Œuvres. Ainsi, lorsque Moïse nous parle de la Création de l'Univers, il faisait référence à ce champ stellaire. Dont l'Origine, comme nous l'avons vu, se trouve dans ce champ cosmologique d'où Dieu fait jaillir des fleuves d'étoiles qui parcourent les plaines intergalactiques et viennent se jeter dans cet océan universel dans les eaux duquel l'Arbre de vie a enfoncé ses racines. Arbre de vie sur lequel il y a beaucoup à dire, surtout à ce stade de son Histoire. Quant à la Constitution de l'Univers, tout n'a toutefois pas encore été dit.

236. De toute évidence, Moïse parle dans son Récit de la Création de nos Cieux. Et ce faisant, il nous met face à une Réalité : Dieu en est le Créateur. Réalité qui nous conduit à une autre réalité : l'Éternité, cette Éternité qui implique l'Infini. Des réalités dont l'humanité est le fruit, mais pas le seul, de cet Arbre de vie auquel le Dieu de l'Infini et de l'Éternité a donné l'Univers comme terrain d'origine et de croissance. Cette conclusion finale nous ramène à la révélation du Fils de ce Créateur et Seigneur du Cosmos et de l'Univers : « Le Père montre au Fils tout ce qu'il fait et lui montrera des œuvres plus grandes encore que celles-ci, afin que vous soyez émerveillés. » En employant le pluriel pour parler du passé comme reflet de l'avenir, le Fils de Dieu nous révèle que nos Cieux et notre Terre, en définitive, que le genre humain n'est pas la première récolte que l'Arbre de vie ait donnée. Une affirmation qui met fin au dilemme concernant la vie dans l'Univers. Car l'Homme n'est pas le premier et ne sera pas le dernier fruit de cet Arbre. Avant l'Homme, d'autres mondes ont déjà été créés et, après l'Homme, de nouveaux mondes naîtront des branches de l'Arbre de vie. « Les fils de

Dieu » dont parle la Bible sont le fruit de ces Œuvres que le Fils nous a déclaré que le Père accomplit. Il n'y a pas lieu de s'étendre sur les régions d'origine de ces « fils de Dieu » dans l'Univers. Le fait est que la connaissance de leur existence nous conduit à une nouvelle manière d'envisager la constitution des Cieux et de l'Univers en général.

237. Et cette manière d'envisager les choses est liée à la conception de l'Univers. Autrement dit, lorsque Dieu l'a conçu dans son Esprit, quelle était l'Idée qui lui a donné naissance ? L'a-t-il créé pour qu'il soit un terrain sur lequel on construit une maison et, lorsqu'elle s'effondre à cause de son vieillissement, on la démolit pour en construire une autre ? Ou l'a-t-il créé pour qu'il se construise au fil du temps, à l'instar de celui qui cultive et transforme sa terre au gré du temps qui passe ? A-t-il créé les Cieux qui entourent la Terre et constituent le berceau du genre humain pour qu'ils soient balayés de l'Univers par le temps, ou a-t-il créé les Cieux pour qu'ils demeurent éternellement ?

238. Et si l'on considère cette dernière alternative, et sachant que la création d'un monde introduit dans l'Univers un ensemble de problèmes constitutionnels d'une ampleur astronomique, comme nous l'avons vu dans les sections précédentes, l'Univers n'est-il pas un champ continuellement soumis à une redéfinition créatrice de ses régions en raison de la transformation de ces régions en zones d'origine des mondes ? Revenons au commencement de l'Univers pour mieux définir cette création constante de la géographie universelle.

239. Le Cosmos ayant été créé en tant que région productrice de galaxies, et celles-ci étant des usines à étoiles, Dieu pense à la Vie et conçoit un océan stellaire qui ne cessera de s'étendre, et sous les eaux duquel la Vie prendra racine, déploiera son arbre et donnera son fruit. Ainsi, Dieu inaugure le commencement des origines des Mondes en canalisant des fleuves d'étoiles provenant de toutes les parties du champ cosmique, qui traversent depuis leurs sources dans les chaînes galactiques les plaines cosmologiques et se jettent dans un espace précis, où ils créent un océan d'étoiles, l'Univers. Un Univers au départ amorphe et en quelque sorte sauvage, dans lequel les amas et les superamas s'associent et se désassocient, et où les courants stellaires se déplacent sous l'effet des forces déployées à l'intérieur de cet océan d'étoiles qui, en tourbillon, ont débouché sur les côtes de l'Univers. Mais le but de ce mouvement est de semer la Vie et d'en récolter le Fruit ; l'horizon que Dieu tend à l'Univers est l'Infini ; et son âge est l'Éternité. Ainsi, au cours de chaque Acte créateur, Il étend Sa Main sur une Zone de l'Univers et lui donne forme, la sculpte, l'identifie, lui confère des propriétés, donnant une forme à l'amorphe, rendant identifiable ce qui n'avait pas d'identité propre. C'est au sein de ce processus de création continue de l'Univers et à la suite de ce mouvement que nos Cieux sont nés. La question fondamentale, à savoir si les Cieux de notre firmament ont été créés pour perdurer ou pour être balayés de l'espace comme un château de sable à la montée de la marée, trouve une réponse définitive : en les créant et par leur création, Dieu a donné forme et identité à une région de l'Univers général. Je crois que dans son Livre, il a glissé, comme par hasard, l'expression : « les Cieux des cieux », où l'Univers est identifié à des Cieux abritant de nombreux cieux, chacun d'entre eux, à l'image et à la ressemblance du nôtre, berceau et origine d'autres mondes qui ont été et d'autres qui seront, chacun avec sa région singulière. Cet aspect nous conduit à une autre question : la navigation dans l'Univers.

240. La tendance à la croissance jusqu'à l'infini que Dieu a donnée à l'Univers suppose et implique la nécessité d'une cosmographie universelle permettant la navigation intérieure grâce à l'identification à distance des régions qui le composent. Dieu est libre et puissant pour faire ce que la marée fait au château de sable, mais il n'a pas conçu l'Univers ainsi. Il aurait pu rassembler dans un livre l'Histoire et la Constitution céleste de chaque monde, mais dans son Esprit, ce qu'il a conçu, c'est que cette Histoire et cette Constitution demeurent éternellement, les Cieux devenant les lettres de ce Livre universel où chaque chapitre traite de la Création d'un monde et de ses éléments. Ne sont-elles pas belles, ces lignes sur lesquelles les étoiles s'ordonnent pour écrire ce message à la créature humaine : Infini + Éternité = Dieu ?

FIN DE L'HISTOIRE DIVINE DE JÉSUS-CHRIST 2026

NUMÉRISÉ PAR **RAÚL PALMA GALLARDO**
(**RPI . Z-229-20**)

info@cristoraul.org

